ANDRÉ LEFEBVRE

Les Lefebvre de Batiscan

Paris 1677 - Wellcome Images -Wellcome Trust

Tome I

« L'apprentissage canadien»

Roman historique

Fondation littéraire Fleur de Lys

Les Lefebvre de Batiscan

Paris 1677 - Wellcome Images -Wellcome Trust

Tome I

« L'apprentissage canadien»

ANDRÉ LEFEBVRE

Les Lefebvre de Batiscan

Paris 1677 - Wellcome Images -Wellcome Trust

Tome I

« L'apprentissage canadien»

Roman historique

Fondation littéraire Fleur de Lys

Fondation littéraire Fleur de Lys

Les Lefebvre de Batiscan
Tome I : « L'apprentissage canadien»
Roman historique, André Lefebvre
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016, 316 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme sans but lucratif, éditeur libraire québécois en ligne sur Internet. Depuis 2003.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : www.manuscritdepot.com

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible sur support numérique et papier

ISBN 978-2-89612-504-3

© Copyright 2016 André Lefebvre

Illustration en couverture : Paris - La Seine, le Pont Neuf et le couvent des Augustines (à gauche). Ce fichier provient de Wellcome Images, un site exploité par Wellcome Trust, une fondation mondiale caritative basée au Royaume-Uni. Lien : http://catalogue.wellcomelibrary.org/record=b1196611. Source originale : Wikipédia.

Dépôt légal – 2ème trimestre 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ)

Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

Imprimé à la demande au Québec.

Du même auteur

Histoire de ma nation !
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys
Lévis, Québec, 2014, 474 pages.
ISBN 978-2-89612-464-0
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.1.htm

Les souliers d'beu !
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2015, 266 pages.
ISBN 978-2-89612-472-5
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.2.htm

L'histoire de… l'univers !
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2015, 202 pages.
ISBN 978-2-89612-479-4
Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)
Exemplaire numérique : Gratuit (PDF)
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.3.htm

LES HOMMES D'AVANT LE DÉLUGE (PAR ÉLIE L'ARTISTE)

Tome I : La science secrète
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2015, 256 pages.
ISBN 978-2-89612-484-8
Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)
Exemplaire numérique : 7.00$
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.4.htm

→

Tome II - Le mystère sumérien
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2015, 250 pages.
ISBN 978-2-89612-409-9
Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)
Exemplaire numérique (PDF) : 7.00$
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.5.htm

Tome III : L'énigme égyptienne
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016, 346 pages.
ISBN 978-2-89612-498-5
Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)
Exemplaire numérique (PDF) : GRATUIT
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.6.htm

LES LEFEBVRE DE BATISCAN

Tome I : « L'apprentissage canadien»
Roman historique, André Lefebvre
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016, 316 pages.
ISBN 978-2-89612-504-3
Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.7.htm

Tome II : Les Canadiens « pure laine »
Roman historique, André Lefebvre
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016, 258 pages.
ISBN 978-2-89612-505-0
Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.8.htm

Tome III : La politique ou l'honneur
Roman historique, André Lefebvre
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016.
ISBN 978-2-89612-506-7
Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.9.htm

Avant-propos

Ce livre est l'histoire romancée du premier Lefebvre de ma lignée, arrivé au Canada vers 1687. Il veut mettre en évidence la situation réelle des premiers colons face à leur installation et leur survie ainsi que leur psychologie. Ce qui fut raconté par le clergé de l'époque est complètement hors de la réalité de ces habitants et ce qui fut rapporté par les autorités n'a été fait qu'en fonction de leur propre situation et non celle des premiers colons. Nos ancêtres furent très loin d'être des moutons menés par des « bergers »; ils étaient plutôt des loups avec lesquels, les « bergers » devaient compter. Dans les combats qu'ils ont dû livrer, où ils n'aimaient pas tuer, ils n'ont pratiquement jamais été battus; et ils n'ont certainement pas été conquis sans qu'ils en fussent d'accord.

Pour devenir « Canadiens », il ne suffisait pas d'arriver à Québec et dire : « Je m'installe ici ». Il fallait traverser un « apprentissage» qui durait toute une vie. Même si ce n'est qu'à la deuxième génération que le Canadien « réalisé » apparaissait, les premiers instants de cet « apprentissage » étaient tellement marquants que le nouvel arrivé perdait complètement ses anciennes caractéristiques. C'est l'acquisition des caractéristiques strictement "canadiennes" qui demandait l'apprentissage d'une vie complète. Celui de mon ancêtre ne fut pas différent de celui des autres premiers colons canadiens. Ceux-ci furent ceux devant lesquels l'Amérique du Nord s'est ouverte. Ils sont ceux qui permirent, sans le vouloir, à l'élite européenne de venir manifester son « élitisme » inhumain sur une population « libre, égalitaire et fraternelle », qui existait ici bien avant la Révolution française. Voici cette histoire qui commence au milieu du Paris de 1667.

Chapitre 1

Le Maître d'armes

À Paris, Île-de-France, le temps est gris et assez frisquet pour un après-midi de début d'automne de 1677. Malgré cela, perché dans un gros arbre encore feuillu, surplombant la cour intérieure de « l'Académie d'escrime Lagarde », un enfant de 12 ans espionne les attaques et parades enseignées par le propriétaire des lieux. Maître Martin Langlois « dit Lagarde » dirige cette « salle d'armes » extérieure depuis déjà six ans. Celui-ci connaît, d'une certaine façon, cet enfant qui l'espionne, puisque depuis deux ans, tous les après-midi de la semaine, il le voit perché dans son arbre. Jamais il ne lui a adressé la parole et c'est l'assiduité de l'enfant qui l'a finalement retenu de le chasser de son perchoir.

Par contre, aujourd'hui, Maître Martin a décidé qu'il est temps de découvrir si cette assiduité a porté fruit. Il donne donc un nouvel exercice à être pratiqué par ses trois élèves, sachant que la nouveauté retiendrait toute l'attention du garnement. Il se retire ensuite dans son logement, pour en ressortir dans la rue et se rendre au pied de l'arbre occupé par l'espion.

— Holà Galopin ! Descends tout de suite, j'ai à te parler !

L'enfant, surpris, mais non décontenancé, se laisse tomber de son perchoir d'une branche à l'autre. Attrapant le bout de la dernière branche qui, pliant sous son poids, lui permet de sauter juste en face de Maître Langlois, le gosse lève alors ses yeux effrontés et lui dit :

— Je ne dérange rien de votre enseignement, Monsieur. Je ne fais que regarder.

Le maître d'armes fut assez étonné de la démonstration d'une telle agilité.

— Ai-je dit que tu dérangeais mes cours ? Je sais bien que tu ne fais que regarder; d'autant plus que tu regardes ainsi depuis deux ans. Pourquoi perds-tu ton temps à venir ici tous les jours ?

— Parce que je veux connaître les exercices que je peux pratiquer ensuite chez moi.

— Je serais étonné que tu aies une rapière pour te pratiquer. Tu n'es pas de la noblesse.

— Mon oncle est orfèvre-forgeron et peut très bien fabriquer une épée, Monsieur, dit l'enfant en relevant le nez; mais je pratique avec un bâton. C'est suffisant pour le moment.

— Suis-moi; nous allons voir ce que tu sais faire.

Le maître d'armes pivota sur ses talons et retourna chez lui. N'hésitant qu'une demi-seconde, l'enfant lui emboîte le pas. Cette détermination fit sourire Maître Lagarde. Arrivé dans la cour où ses élèves conversaient au lieu de pratiquer l'exercice demandé, Martin Langlois choisit une rapière mouchée d'un râtelier et la présenta au petit chenapan. S'adressant ensuite à l'un de ses élèves, il lui dit :

— M. de Montour, vous allez me faire le plaisir de donner une leçon d'escrime à ce jeune indiscret qui nous espionnait. Cela lui apprendra les bonnes manières.

L'adolescent Jacques de Montour était un fils de famille de basse noblesse dont l'éducation ne comportait pas vraiment d'estime pour les gens du peuple. En fait, il ne les remarquait habituellement pas. Il toisa l'enfant et, une moue de dépit sur les lèvres, se mit en garde en jetant un coup d'œil de malice à ses deux copains.

Le jeune polisson, fouettant la rapière deux ou trois fois, s'aperçut qu'une rapière était beaucoup plus maniable et moins lourde qu'un bâton. Il enleva ses souliers et vint se placer face à son rival.

De Montour ne fit ni un ni deux et attaqua le jeune homme d'une pointe qui fut parée avec assez d'aisance. Ne relâchant pas son attaque, il frappa de taille et repointa rapidement. Son jeune opposant ne fit que reculer d'un pas et engager sa rapière jusqu'à la garde de celle de son adversaire. De Montour remarqua les yeux enflammés du

jeune homme près de son visage, qui semblait savourer l'exercice avec un petit sourire au coin des lèvres. Les combattants tournoyaient l'un autour de l'autre. Les attaques et parades se succédaient à une vitesse folle. De Montour appréciait progressivement l'algarade et percevait son adversaire de façon différente de plus en plus. Il commençait à éprouver beaucoup de plaisir à combattre ce jeune plébéien plein d'énergie.

Au bout de cinq minutes de combat acharné, le jeune espion brisa l'engagement en reculant et baissa son arme.

— Vous êtes trop fort pour moi M. de Montour; je me désiste et je vous remercie du grand honneur que vous avez daigné me rendre en croisant le fer avec moi. Je vous en suis très reconnaissant. Et il le salua de son épée comme il l'avait vu souvent faire.

Le Maître d'armes, étonné, mais satisfait, s'approcha des combattants, et saluant M. de Montour :

— De Montour vous êtes vraiment digne de mon enseignement; je me réjouis de la qualité d'escrime que vous démontrez et je vous remercie de la leçon que vous avez donnée à ce garnement.

— Monsieur Lagarde, j'avoue que celui que vous appelez « garnement » a résisté beaucoup mieux que je ne l'aurais cru de prime abord. Puis-je me permettre de lui demander son nom ?

— Mon nom est Gabriel-Nicolas Lefebvre; pour vous servir, M. De Montour salua l'enfant.

— Eh bien Sieur Lefebvre, je serais heureux que vous me serviez de compagnon d'armes lors de mes pratiques, si Maître Lagarde veut bien le permettre. Vous êtes un excellent jouteur.

— Si je le permets ? Je n'ai pas l'habitude de donner des leçons gratuitement, Monsieur De Montour; s'exclama Maître Langlois.

— Mais vous avez urgemment besoin de quelqu'un pour fourbir vos équipements et pour nous servir des rafraîchissements de temps à autre; me semble-t-il. Un aide tel que Gabriel ne vous serait certainement pas superflu.

— Ma foi, vous avez raison De Montour. D'ailleurs, il serait préférable qu'il nous rende de menus services, au lieu d'être juché dans un arbre comme un perdreau. Crois-tu, Gabriel, que ton père accepte que tu travailles ici ?

— Il vous faudra le lui demander, Maître Langlois; mais si je garde la possibilité de continuer à lui fournir mon aide l'avant-midi, comme actuellement, je ne vois pas pourquoi il s'y opposerait.

Martin Langlois dit Lagarde posa une main sur l'épaule du jeune homme.

— Voilà qui est décidé; et je vais de ce pas, t'accompagner chez toi pour parler à ton père. Messieurs, les cours d'aujourd'hui sont terminés. Je vous revois demain à la même heure. Je vous salue et vous souhaite une bonne fin de journée. »

Les trois élèves ramassèrent leur cape et chapeau orné de plume, saluèrent leur Maître d'armes, sourirent au jeune homme et quittèrent les lieux en papotant de choses et d'autres.

Chapitre 2

Le Maître emballeur

Nicolas Lefebvre, né le 5 mai 1643, supervisait les travaux de son apprenti. Celui-ci, qui devait devenir « compagnon » l'année suivante, finalisait l'emballage d'une verrerie dans une caisse de bois remplie de paille. Le Maître emballeur de 34 ans s'occuperait lui-même d'entourer la caisse d'une première toile appelée « chemise » suivie d'une deuxième appelée « la couverture ». Entre les deux toiles serait insérée une bonne épaisseur de coton pour absorber les chocs. Il va sans dire qu'un dessin bien à la vue sur la caisse, représentant un miroir, servait à avertir les transporteurs de prendre des précautions.

Nicolas Lefebvre était l'un des membres de l'association d'une trentaine de Maîtres emballeurs du Paris de cette époque. La plupart du temps, il devait se déplacer vers un entrepôt pour y faire ses ballots; mais souvent, on apportait le matériel à son atelier. En fait, il était l'un des rares emballeurs qui possédaient un atelier où on pouvait apporter la marchandise à être emballée. Ce qui augmentait l'étendue de sa clientèle. Levé tôt le matin, il exigeait que son fils Gabriel l'aide à planifier et commencer le travail de la journée. Il savait bien que celui-ci n'aimait pas vraiment ce genre de travail. Comme la plupart des jeunes, Gabriel avait de l'énergie à revendre et le père n'insistait pas pour le garder avec lui toute la journée. Le résultat était que son fils disparaissait après la collation de midi pour ne réapparaître qu'au repas du soir. Par contre, lors de sa tâche du matin, Gabriel y mettait toute son attention et son énergie; ce qui indiquait au père que le fils était loin d'être paresseux et qu'il avait tiré de l'exemple paternel, d'être soigneux dans ce qu'il faisait.

Le transport et la manipulation des charges dans l'atelier de son père avaient développé les muscles du garçon qui était, en réalité, beaucoup plus fort qu'il ne le paraissait. Ses avant-bras laissaient ressortir des muscles durs lorsqu'il serrait les poings. Parfois, au retour de ses après-midi, l'enfant apparaissait avec des bosses et des éraflures. Sa mère, Dame Marie Josse, âgée de 33 ans, le réprimandait

quelque peu, mais Gabriel lui répondait qu'il était tout à fait normal de se blesser quand on jouait à la guerre avec des amis; et on en restait là.

Ce jour-là Gabriel revint à la maison quelques heures plus tôt que d'habitude. Un matamore au couvre-chef emplumé rappelant une crête de coq et à la moustache retroussée, l'accompagnait. Le père Nicolas cru un instant que son fils s'était rendu coupable d'une frasque envers l'homme qui s'avérait, de toute évidence, être un homme d'épée. Il fut rassuré lorsque la moustache extravagante s'étira sur un large sourire, et que la main gantée à grande échancrure, accrochée au ceinturon, s'étendit pour serrer la sienne.

— Monsieur mon père, je vous présente M. Martin Langlois dit Lagarde, Maître d'armes de Paris. M. Langlois, voici mon père Nicolas Lefebvre, Maître emballeur de notre Capitale.

— Maître Nicolas, je suis enchanté de faire votre connaissance. Je viens pour vous parler de votre fils.

— Mon fils, Maître Langlois ? Il n'a pas l'habitude de mal se comporter. J'espère qu'il ne vous a pas déplu d'aucune façon.

— Loin de là, mon cher ami. Au contraire le petit chenapan me plaît énormément. Saviez-vous, Maître Nicolas que votre fils Gabriel est en voie de devenir une maîtresse lame ? Il manie la rapière d'une façon étonnante pour son âge. Il a tenu tête à l'une des plus fines lames de mon école cette après-midi. De plus, il est un diplomate né puisqu'il a laissé l'impression à son adversaire que celui-ci lui était supérieur, de sorte que le nobliau me demanda de l'engager pour qu'il lui serve de compagnon d'entraînement. Ce garçon est d'une intelligence supérieure et je crois bien qu'il se fera un nom. C'est d'ailleurs la raison de ma venue. Je vous demande la permission d'engager votre fils pour me servir d'apprenti. J'ai besoin d'un jeune débrouillard pour entretenir les armes de mes râteliers et servir à de menus travaux à mon académie d'escrime.

— Mais Gabriel n'est âgé que de douze ans, Maître Langlois; il est beaucoup trop jeune pour les armes.

— Douze ans ! Mais ce garnement va alors devenir un colosse. Je lui en donnais au moins quinze. Ses bras sont solides et il est d'une agilité incroyable. Mais n'ayez aucune inquiétude et n'en doutez pas; il sera entre bonnes mains avec moi.

— Je n'en doute pas du tout Maître Langlois; j'ai, cependant, besoin de lui à mon atelier.

— Oui; je suis également au courant de ce fait. D'ailleurs votre fils m'a porté une condition à son emploi chez moi. Il exige que je ne l'emploie que les après-midi, parce qu'il veut continuer à vous assister dans votre tâche. Votre fils vous est très loyal, Monsieur; vous pouvez en tirer fierté. Donc, j'ai accepté sa condition puisque depuis deux ans, tous les jours, il grimpe dans un arbre près du mur de l'Académie pour espionner les passes d'armes que j'enseigne à mes élèves. En le prenant chez moi, le résultat sera que vous serez rassuré sur ses va-et-vient tous les après-midi, sachant maintenant qu'il se trouve chez moi. Il va sans dire que je le rémunérerai comme un apprenti de première année. De cette façon, nous y gagnons tous, n'est-ce pas ?

— Il va chez vous depuis deux ans ? Il ne m'en a jamais soufflé mot. Je savais qu'il « jouait à la guerre », mais là…

— Je jouais à la guerre pour mettre en pratique ce que je voyais à l'Académie, père. J'aurais peut-être dû t'en parler, mais je n'y voyais pas d'importance. Je n'aurais jamais cru avoir l'opportunité de travailler à l'Académie du Maître d'armes Martin Langlois. C'est la chance qui me sourit, ne croyez-vous pas mon père ?

Le regard anxieux de son fils suppliait Nicolas Lefebvre d'accepter la proposition du Maître d'escrime. Le paternel jeta un coup d'œil à Martin Langlois qui, en souriant, lui fit un clin d'œil. D'un seul coup le père fut rassuré et découvrit un « matamore » qui lui devenait soudainement très sympathique.

Venez Maître Langlois. Nous allons annoncer la nouvelle à mon épouse devant un pichet de vin. Antoine termine l'emballage, je reviendrai tantôt pour faire une vérification, dit-il à son apprenti. Celui-ci, n'ayant rien perdu de l'entretien, fut rassuré sur son emploi, qu'il soupçonnait de perdre au profit du fils Lefebvre.

Sur ce, les deux « Maîtres », suivis de Gabriel qui rayonnait, entrèrent dans la maison attenante à l'atelier d'emballeur. Maître Langlois fit très bonne impression sur Marie Josse. Peut-être à cause de sa moustache retroussée, doublée du salut extravagant dont il la gratifia en faisant virevolter son chapeau emplumé. De telle sorte que le Maître d'armes fut rapidement consacré «ami de la maison » et accepta l'invitation de souper « en famille ».

Le lendemain après-midi, Gabriel commençait son nouvel emploi à l'Académie d'escrime Lagarde de Paris. Il allait y rester jusqu'à la retraite du Maître d'armes, en 1685. Date où Maître Martin Langlois dû fermer boutique pour se rendre dans le Poitou. Sa famille, même si elle était catholique, avait des démêlés avec certains dragons de passage à leur village. Le Maître en escrime avait refusé que Gabriel

l'accompagne pour lui servir de second. Le jeune homme, ce jour-là, voyait sa vie chamboulée qui prenait une nouvelle direction.

Gabriel Lefebvre, maintenant âgé de dix-neuf ans, était déjà un gaillard de 5 pi 10 po dans un monde où la moyenne des hommes mesurait 5 pi 7 po. Ses muscles, sans être « gonflés », étaient développés, souples et durs comme des cordes d'acier tendues. Il avait conquis, quelques mois auparavant, une très belle rapière d'Espagne, solide et souple, reçue des mains de son Maître d'armes lors d'un tournoi à l'Académie, où il s'était illustré. Plusieurs jeunes de basse noblesse comptaient parmi ses amis et lui avaient donné le nom de guerre de « Lataille ». Ce surnom complétait la dualité de l'enseignement diffusée à l'Académie de Maître Martin Langlois; on y affrontait « Lagarde » et « Lataille ». C'était là, pour Gabriel, une reconnaissance officielle de sa maîtrise de la lame. Notons qu'un « Lapointe » était superflu puisqu'elle est d'une évidence incontournable en escrime. Revenu à la maison, il embrassa sa mère, accrocha sa rapière au mur et passa à l'atelier pour aider son père. À ses yeux, sa vie « d'homme d'épée » venait de prendre fin.

Chapitre 3

La réorientation

Laurent-Corneille Baldran dit de Graff

Dorénavant, n'ayant plus besoin de se rendre à la salle d'armes, Gabriel travaillait toute la journée avec son père. La situation durait depuis deux semaines, lorsqu'au repas du soir, il attaqua le sujet de son avenir avec ses parents.

— Père, j'ai peur de te décevoir. Je ne crois pas pouvoir adopter ton métier d'emballeur. Je ne m'y sens pas à l'aise du tout. C'est un beau métier, mais j'aspire à plus de mouvement; plus d'action.

— Je m'en rends compte à tous les jours mon fils; et cela me peine énormément. Mais je ne veux pas que tu deviennes soldat. Il n'est pas question que mon fils se comporte comme ces dragons du roi qui massacrent des huguenots innocents. Il nous faut trouver autre chose.

— Je ne veux pas être soldat; je ne pourrais jamais me comporter comme un mouton obéissant. En réalité, j'aimerais voyager et voir « le monde ». Je pourrais peut-être me faire engager sur un navire marchand. Tu connais plusieurs capitaines qui te font emballer leur marchandise; peut-être que l'un d'eux accepterait de me prendre ?

— Mais alors, tu seras parti pendant des mois, mon Gabriel, s'exclama Dame Marie Josse. Je ne pourrai pas le supporter, mon cher fils.

— Ce sera très difficile pour moi aussi, mère; mais il faut bien que je m'oriente vers quelque chose qui me permettra de gagner ma vie, tout en étant heureux de mon sort.

— La vie de matelot n'est pas une vie très enviable, fils. Ajouta Nicolas. Il faudrait que je te dégote un emploi de domestique auprès d'un Capitaine. Donne-moi quelques jours et je te reviendrai là-dessus.

Au cours des jours suivants, Gabriel ne ramena pas le sujet sur la table. Il savait que son père était un homme de parole et il attendit en dirigeant son énergie vers sa tâche, comme il l'avait toujours fait. Ce ne fut que deux semaines plus tard qu'advint un développement. Occupé à ficeler un ballot, Gabriel n'avait pas remarqué l'arrivée de son paternel accompagné d'un jeune homme très élégant, assez grand, au visage agréable, mais volontaire, portant cheveux blond tirant sur le roux et pourpoint de dentelle. Ses yeux perçant, au-dessus d'une moustache à l'espagnole, fixaient Gabriel comme pour lire dans son âme. Gabriel regarda l'inconnu sans baisser les yeux ni démontrer aucun malaise et le gratifia d'un sourire lorsque son père annonça :

— Gabriel, j'aimerais te présenter le Capitaine Laurent-Corneille de Baldran dit de Graaf actuellement de passage à Paris. Il est Hollandais et vient d'être naturalisé Français. Il doit repartir pour les Antilles la semaine prochaine. Malgré son jeune âge, il est réputé comme un homme d'honneur d'une rare distinction. Il est d'ailleurs le seul capitaine de la flotte à posséder un orchestre sur son vaisseau. Le Capitaine de Graaf m'a fait part qu'il se cherche un aide pour le servir fidèlement. Comme il parcourt les mers pour combattre l'Espagnol, j'ai pensé que cette vie d'aventure pourrait t'intéresser.

Du coup, les yeux de Gabriel étincelèrent; et il dut saluer Laurent de Graaf en s'inclinant un peu pour cacher son émotion. Par contre celle-ci n'avait pas échappé au regard incisif du Capitaine.

— On me dit Monsieur que vous êtes dévoué, travaillant, consciencieux et que vous maniez l'épée d'assez belle façon ? Je vois également que vous possédez l'expertise pour emballer des marchandises. Vous avez un port agréable appuyé sur un physique imposant. Je vous offre de vous joindre à moi, si vous parvenez, cependant, à réussir le petit test que j'ai en tête.

— Je serais honoré d'être à votre service Capitaine. À quelle épreuve faites-vous allusion ?

— Votre père m'a demandé quel degré de sécurité présentait l'emploi que je vous offre. Je lui ai dit que je ne pouvais lui répondre avant de vous avoir vu. Ceci fait, il me reste à vérifier votre degré de dextérité au combat. Quelle est votre arme préférée ?

— J'affectionne principalement la rapière; mais je sais manier aussi le sabre, le fusil et le pistolet.

— Alors, va donc pour la rapière; c'est également ma favorite.

De Graaf dégaina se mit en garde et fit appel du pied. Surpris quelque peu de la rapidité de décision du Capitaine, Gabriel décrocha sa propre lame du mur derrière lui et prit la pose.

— Vous ne croyez pas l'espace insuffisant pour un duel Capitaine ?

— L'espace est parfait, il faut souvent combattre à l'étroit, répondit De Graaf en attaquant.

L'engagement ne dura que quelques minutes et aussi étonnant que cela puisse être, aucun des combattants ne dérangea, ou ne fit chuter, quoi que ce soit dans l'atelier encombrée de Maître Nicolas qui s'était prudemment placé à l'écart. De Graaf tenta, à quelque reprises, de faire sauter la lame des mains de Gabriel, qui souriant, parait habilement ses tentatives. Gabriel traînait huit années d'Académie d'escrime derrière lui et retrouvait rapidement ses repères. Les deux hommes commençaient à s'amuser et riaient des parades réussies de chacun. De Graaf abaissa son arme et salua Gabriel.

— Lefebvre, vous êtes mon homme si cela vous sied. Avez-vous un nom de guerre ?

— Mes amis de l'Académie m'appelaient « Lataille » et votre offre m'enchante capitaine.

— Va pour « Lataille ». En fait, j'aurais peut-être dû m'enquérir de ce nom avant de croiser le fer avec vous. Vous êtes excellent, jeune homme. Sieur Nicolas, je peux vous garantir que votre fils sera

aussi en sécurité sur mon navire que s'il se promenait dans les rues de Paris en plein jour. Amenez-moi votre fils demain pour midi, à l'hôtellerie où vous m'avez trouvé ce matin. Je réponds de lui.

Sur ce, Laurent de Baldran dit de Graaf tourna les talons après avoir salué de sa rapière le père et le fils, figés à regarder partir cet homme élégant qui savait tellement bien se battre.

Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille muta, ce jour-là, en serviteur d'un corsaire du roi de France, même si aucune entente n'avait été établie au sujet de la rémunération.

Chapitre 4

La France de 1685

Louis XIV dit Louis le Grand ou le Roi-Soleil,

La population de la France de 1685 se chiffre à 21,8 millions d'habitants. Les coffres du royaume sont garnis et 36 000 personnes travaillent à la construction du château de Versailles. Richelieu est mort depuis 1642, Mazarin depuis 1661 et Colbert depuis 1683; Claude Le Peletier le remplace. Par contre, la misère sévit chez le peuple. Seuls quelques privilégiés s'en tirent honorablement étant indispensables à la bonne marche du commerce. C'est le cas de Nicolas Lefebvre Maître emballeur.

Ce dernier est plutôt heureux que son fils Gabriel soit parti sur l'océan au service d'un corsaire renommé; car il prévoit que la France sera bientôt assez bouleversée à cause de la révocation de l'Édit de

sera bientôt assez bouleversée à cause de la révocation de l'Édit de Nantes par le roi Louis XIV. Paris ne prévoit pas de problèmes de religion sur son territoire, mais sait-on jamais ? Bossuet avait bien décrit la philosophie politique de l'époque en disant : « *Désobéir au roi, c'est désobéir à Dieu lui-même !* » Cette philosophie se retrouvait beaucoup plus chez la noblesse que chez le peuple ; qui lui, n'aspirait qu'à vivre en paix sans être accroché à quelque pourpoint ou soutane que ce soit. Cet absolutisme de l'autorité imposé à la société européenne provoquait en sourdine, une réaction, plutôt saine, de soif de liberté individuelle parrainée par une société équitable. Cette tendance apparaissait de plus en plus depuis une centaine d'années. Les premiers qui la manifestèrent furent les pirates qui s'emparaient des navires de commerce pour survivre librement, sans aucune attache. Malgré les rumeurs, ils n'étaient pas portés vers le meurtre ; en fait, tout ce qui les intéressait était la cargaison et les richesses. Ils se considéraient comme des « hommes libres » et séparaient équitablement le butin entre eux.

Apparut ensuite une société complète qui adopta ce genre d'égalité et d'équité entre ses citoyens. Ce fut la société acadienne qui s'installa sur les rives nord-américaines de l'Atlantique vers 1604. Ils ne subsisteront pas plus d'une centaine d'années, assez difficilement, et seront complètement désorganisés, en 1755, par les Britanniques qui les déportèrent ignominieusement pour leur voler leurs terres.

Une autre société d'hommes libres naîtra vers 1629 en Amérique du Nord. Ils se définiront également comme des « hommes libres » autonomes et indépendants, vivant en parallèle plutôt que sous le contrôle du pouvoir officiel. Ils réussiront à survivre jusqu'en 1812 où leurs autorités civile et religieuse les laisseront graduellement tomber pour quelques bénéfices sociaux économiques.

Lorsque Gabriel s'embarque sur le navire de De Graaf, les Français courbent l'échine devant l'autorité de leur Roi « Soleil ». La France est le centre du monde occidental et le flambeau de la « civilisation ». Les abus de pouvoir y sont incessants et la dévalorisation de l'individu est le sport national d'un niveau social à l'autre ; sans oublier la corruption, généralisée dans toute cette société française. Traits qui ne sont pas exclusifs à la Monarchie ; on s'en rend compte aujourd'hui. En Espagne, la situation est encore pire. Pour l'Angleterre de l'époque, c'est un peu différent. Une clique s'acharne à contrôler le Monarque et s'élève au-dessus de la population. Par contre, l'élitisme y est tout aussi prononcé, sinon encore plus. En réalité, la religion est cause de tous les malheurs sociaux de l'époque.

Notre Gabriel-Nicolas Lefebvre, aide de Laurent de Graaf, navigue durant cette période, sur le bateau du Corsaire. En réalité, De Graaf est un flibustier honni des Espagnols. Il les avait déjà servis, mais, suite à une friponnerie de leur part, il était devenu leur pire ennemi. Gabriel servait donc un homme de renom ; mais de la sorte, il s'installait dans une condition ciblée par les Espagnols. L'aventure devenait ainsi son pain quotidien. Le vaisseau flibustier se dirigeait vers Carthagène où De Graaf savait pouvoir y faire quelques prises. Il avait intéressé les capitaines Michel, Junqué, Le Sage et Brouage à son entreprise.

Cependant, les Espagnols eurent vent de son approche et équipèrent deux vaisseaux de 36 et 38 canons avec 400 hommes auxquels ils ajoutèrent un bâtiment de 6 canons et 90 hommes. Ils supposaient que De Graaf venait seul. Enfin, se disaient-ils, ils allaient pouvoir écraser leur pire ennemi.

Quelle surprise, lorsque débouchant dans la Baie de Seine, ils se découvrirent inférieurs en nombre. Ils voulurent faire volte-face, mais les vaisseaux de De Graaf ne leur en laissèrent pas l'occasion. Après huit heures de combat, on avait capturé le navire amiral espagnol et avait tenté sans succès l'abordage de celui du vice-amiral. Les pertes des flibustiers s'élevaient à 20 hommes tués ou blessés. Celles des Espagnols ne furent pas divulguées. Gabriel-Nicolas avait reçu son baptême du feu.

— Eh bien Lataille, j'espère que tu t'es bien amusé ?

— C'était formidable Capitaine !

— Et ce n'est pas fini; nous allons à la poursuite du Vice-Amiral. Regarde, il se dirige vers la côte. Il est foutu.

De fait, le navire s'échoua et les Espagnols déguerpirent dans la nature. L'équipage de De Graaf eut toutes les misères du monde à renflouer le bateau. Les flibustiers se servirent dans les soutes et transbordèrent la poudre, les boulets et les victuailles, n'y laissant que le nécessaire pour le voyage de leur prise vers le port où on la vendrait. Suite à ce fait d'armes, De Graaf et le Capitaine Michel s'associèrent pour toutes les futures prises. Choisissant leur itinéraire, ils se donnèrent rendez-vous à l'île de Rotan au Honduras. Ce fut le Capitaine Michel qui y arriva le premier. Laurent de Graaf accusait du retard parce qu'il s'était amusé à prendre un vaisseau de quatorze canons chargé de quinquina et de quarante-sept livres d'or. Cette prise avait été faite la nuit après son départ et avait nécessité la dépense extravagante de deux coups de fusil. Outre cette nuit profitable, il avait rencontré, le jour suivant, un vaisseau espagnol menant un vaisseau anglais capturé

vers La Havane. Il s'était donc accordé de reprendre le vaisseau captif et de le remettre aussitôt aux mains de leurs propriétaires, les Anglais, qui lui en furent reconnaissants. Le Capitaine Michel fut assez étonné de voir arriver De Graaf accompagné d'une prise, quand il ne l'avait quitté que l'avant-veille.

Laurent de Graaf se rendit alors à Saint-Domingue pour que le gouvernement régularise ses prises et lui renouvelle sa commission. En fait la « régularisation des prises » n'était que la remise au gouverneur de la part qui lui revenait. Tout avait déjà été estimé, vendu et distribué parmi l'équipage par le Capitaine, bien avant cette « régularisation ». La part du gouverneur s'établissait autour du dixième de la valeur totale. La confiance du Gouverneur envers le Capitaine était de mise sinon, obligatoire.

Pendant cette visite chez le gouverneur, les capitaines Michel et Brouage, à qui De Graaf avait laissé son navire, allèrent croiser devant La Havane. Ils y capturèrent deux vaisseaux hollandais partis de Carthagène. L'un des flibustiers dégota un petit esclave nègre, caché au fond de la cale, qui le supplia de ne pas le tuer en promettant de lui révéler un secret d'une importance capitale. Le secret s'avéra être que ces deux vaisseaux hollandais transportaient une charge de 200 000 écus d'or et d'argent appartenant aux Espagnols, ainsi qu'un évêque parmi les passagers. Les flibustiers s'accaparèrent des 200 000 écus et de l'évêque qui promit 50 000 écus en rançon, puis laissèrent partir les vaisseaux hollandais. Le capitaine Michel se dirigea ensuite vers la Nouvelle-Angleterre pour radouber son navire qui en avait grand besoin.

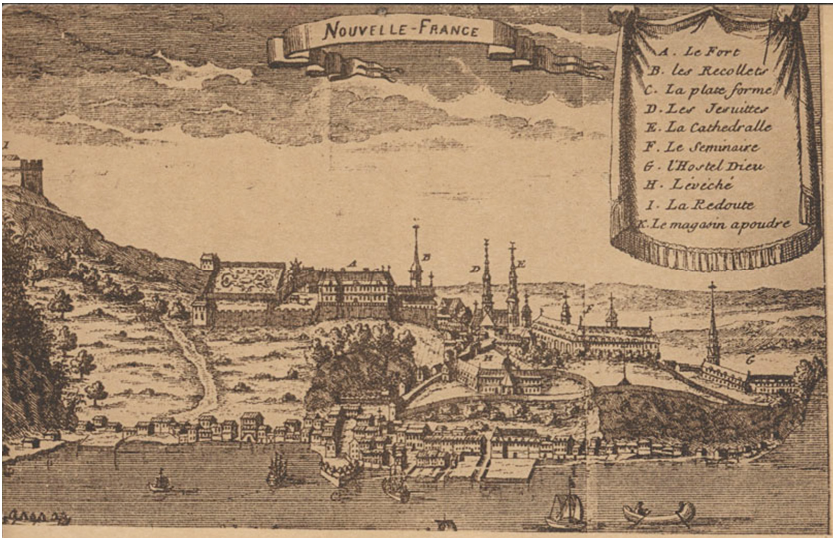
Quant au navire de Laurent De Graaf, commandé par le capitaine Brouage, il fit route vers Tortilla, mais fut démâté par un coup de vent à la hauteur des Bermudes. Obligés de s'arrêter à l'île de Saint-Thomas, les flibustiers y furent bien reçus par le gouverneur qui refusa de payer la rançon de l'évêque cité plus haut. En fait, il délivra le prélat et le renvoya à Porto Rico. Il vendit des mâts assez chèrement aux flibustiers qui, en ayant un besoin pressant, ne s'en plaignirent pas vraiment.

Gabriel commençait à accumuler des revenus et trouvait que son « métier » n'était pas si mal après tout. Il persévéra au service de De Graaf jusqu'en 1687 où, après avoir défendu le port de Petit-Goave contre des envahisseurs cubains, Gabriel s'illustra et obtint la permission de quitter son service. La période de la flibuste tirait à sa fin et plusieurs se livraient, désormais sans commission royale, à la piraterie pure et simple. Il revint en France, à sa famille, leur apportant une

partie de ses acquis pour assurer leurs vieux jours. Il ne put cependant pas supporter l'inaction et décida, après quelques mois, de repartir à l'aventure. Cette fois-ci, il se dirigerait vers ce nouveau pays appelé : La Nouvelle-France.

Chapitre 5

L'accueil au Canada



Québec, 1700.

Le Canada de cette époque, limité à la vallée du St-Laurent, n'était que l'une des colonies de La Nouvelle-France. Il était délimité par l'Acadie et la Louisiane ainsi que du petit territoire côtier de la Nouvelle-Angleterre. Par contre, très rapidement, les Canadiens occupèrent toute l'Amérique du Nord.

Gabriel était parvenu à se procurer une place sur un vaisseau de 90 tonneaux du nom de : « Le Saint-Nom de Jésus », en partance de La Rochelle vers Québec. Son capitaine, Nicolas Blacquemont, accepte de l'embarquer moyennant une somme assez rondelette. Sur ce vaisseau, il n'y a qu'un seul membre d'équipage appelé François Desnoue du Perrot. La pénurie de main-d'œuvre oblige donc Gabriel à agir en tant que matelot; mais pour lui ce n'est qu'une excellente façon d'occuper le temps. Malheureusement, arrivé près de Québec, plus précisément à Beaumont, le capitaine échoue son navire. Étant obligé d'attendre du secours, Blacquemont demande à Gabriel de

quitter le vaisseau pour éviter les questions embarrassantes sur un passager « clandestin », même si le passage avait été bel et bien payé.

Heureusement pour notre aventurier, la seigneurie de Beaumont n'est pas que « nominative » et son seigneur Charles Couillard des Islets y habite avec sa deuxième épouse Louise Couture, son fils Charles-Marie issu de son premier mariage et plusieurs domestiques. C'est donc vers son manoir que Gabriel dirige ses pas. La seigneurie se compose déjà de 53 personnes réparties dans 15 maisons. Elle compte au total, plus de 70 arpents défrichés. Charles Couillard reçoit Gabriel chaleureusement et l'installe sous un appentis de sa résidence. Malgré l'insistance du Seigneur Couillard pour lui faire accepter une censive, Gabriel désire voir du pays avant de s'établir. Il étudie cependant la façon de procéder des habitants pour s'installer, construire leur maison et défricher la terre.

Quelques jours plus tard, profitant du voyage de l'un des censitaires, un certain notaire nommé Antoine Cassan, Gabriel bénéficia de sa barque en route vers Québec. C'est dans ce genre d'embarcation qu'il y accoste vers l'heure du midi.

Debout sur le quai, sa malle de marin à ses pieds, il lève les yeux vers la haute ville de Québec. Le spectacle est fascinant. Un grand mur rocheux, quelque peu scintillant, se dresse devant lui et sert d'assise aux principales bâtisses de la ville. Au pied de la falaise sont dispersées des maisons plus modestes, réparties jusqu'au port où il vient de débarquer. Plusieurs de ces maisons sont encore en construction, car trois ans plus tôt toute cette partie de la ville avait brûlé. Un chemin très incliné grimpe le Cap Diamant, vers la « Haute ville ».

Gabriel regarde autour de lui et se rend compte que parmi les personnes qui l'entourent, des « sauvages » se promènent comme s'ils étaient chez eux. Plusieurs conversent amicalement avec des « blancs ». Ce panorama social est tout nouveau pour Gabriel; car ce qu'il avait vu au cours de ses voyages était complètement différent. Les sauvages étaient considérés partout comme des sous-hommes quand ce n'étaient pas comme des animaux. Déjà il ressentait une satisfaction d'avoir choisi de venir au Canada où le « sauvage » semblait égal au « blanc ».

Il ramassa sa malle et la porta à son épaule pour s'attaquer à l'escalade du chemin menant à la haute ville.

Au pied de la côte, il aperçut un garnement qui conduisait un gros chien tirant un tonneau dans une petite charrette. L'enfant avait la charge de transporter l'eau du fleuve jusqu'à la maison de son maître. Ces gros chiens étaient qualifiés, à l'époque, de « porteurs d'eau ».

Plusieurs enfants s'acquittaient de cette tâche et les « porteurs d'eau » ne manquaient pas à Québec.

S'adressant au galopin, il lui demanda :

— Dis-moi, jeune homme; y a-t-il une hôtellerie dans le coin, où un voyageur peut se reposer ?

— C'est quoi ça, une hôtellerie ? Si vous voulez vous reposer, vous n'avez qu'à vous assire sur une pierre au bord du chemin; et si vous avez quelques pièces en poche, entrez chez Étienne Loiselle boire un pot. Vous pourrez y reprendre votre souffle un p'tit brin.

— C'est où chez Loiselle ?

— Suivez-moi, c'est en plein là où je vais.

Et sans plus s'occuper de Gabriel, il fit retendre le collier de son chien pour grimper la côte.

La maison Loiselle ne portait aucun signe distinctif la différenciant des autres maisons des alentours. Rien n'indiquait qu'on pouvait y entrer boire un pot. Gabriel hésitait un peu devant la porte d'entrée. Le garnement avait commencé à transvider son tonneau dans un grand fût près de la porte de la maison. Sans arrêter son travail, il s'adressa à Gabriel :

— Dites-moé pas qu'un homme, attifé comme vous l'êtes, n'a pas un sou vaillant qui lui permette de se payer un pot ? Vous n'avez qu'à ouvrir la porte et entrer. Vous trouverez un comptoir, quelques tables et des chaises, et vous n'aurez qu'à choisir où vous installer. On viendra vous servir. C'est quand même pas à moé de vous conduire par la main; j'ai assez de besogne pour m'occuper.

Sous cette chaleureuse invitation, Gabriel pénétra dans la maison. La pièce était assez spacieuse et, choisissant une table, il déposa sa malle à ses pieds, près de la chaise où il prit place.

— Monsieur est nouvellement arrivé ?

Une jeune fille très jolie, portant un bonnet aussi immaculé que son tablier, venait d'apparaître à sa droite.

— Je viens tout juste de débarquer d'une chaloupe et j'ai une faim de loup que j'aimerais bien apaiser. Est-ce possible de le faire ici, jolie demoiselle ?

— C'est très possible, monsieur, je vous apporte, tout de suite, un pot de bière et une portion de notre fricot de tourtes.

— C'est quoi ce genre de fricot ?

— Vous verrez bien.

Et sans dire un mot de plus, l'accorte jeune fille pivota sur ses talons et parti vers l'arrière de la maison, pour revenir aussitôt tenant un gros pain recouvert d'un tissu sous le bras, un pot contenant plus

que la normale accompagné d'un gobelet dans une main et, dans l'autre, une grande écuelle fumante d'où émergeait la tige d'une cuillère d'étain. L'arôme dégagé du plat était tel que Gabriel oublia de remercier la serveuse et plongea dans le fricot. À la première bouchée, il se brûla les lèvres; ce qui l'obligea à agripper le pot. Goûtant la bière, il fut surpris de la saveur agréable, très légèrement sucrée, de cette bière « maison ». Brisant le pain, il découvrit que c'était du pain blanc de très bonne qualité et d'un goût exquis. Quant au fricot de tourtes, il en salivait sans relâche. « On mange bougrement bien en Canada », pensa-t-il.

— Délicieux ce fricot de tourtes, Mademoiselle.

— Bof ! Les tourtes ne goûtent pas grand-chose; en fait ce sont les tout petits cubes de lard et les minces lanières de viande de chevreuil marinées qui sont le secret de notre fricot. Tout le monde de Québec vient ici pour y goûter. Notre « fricot de tourtes » est renommé dans toute la région, même jusqu'à Batiscan. N'est-ce pas le cas, Monsieur Duclos ? demanda-t-elle en s'adressant à un autre client assis au fond de la pièce.

— C'est strictement pour ça que je suis ici aujourd'hui, ma belle Manette, répondit l'interpelé.

Au même instant, la porte d'entrée s'ouvrit toute grande et pivotant sur ses pentures, alla percuter le mur.

— Bien le bonjour, jolie Manette ! s'écria l'un des trois personnages qui venaient d'entrer.

— Eh bien, nous sommes en pays connu ! Salut à toi, Sieur Duclos ! s'écria un deuxième cavalier en se dirigeant vers le Sieur en question.

Les trois hommes étaient de la noblesse comme le démontraient leurs accoutrements; de plus il était évident qu'ils étaient soldats, probablement des officiers. Tous les trois se dirigèrent illico vers le Sieur Duclos qu'ils semblaient très bien connaître.

— Cabanac, De Chaptes et Bourgchemin ! Mais je vous croyais à Montréal. Que faites-vous ici ? rétorqua Duclos d'une voix tranquille.

Avant qu'on puisse entendre une réponse, le troisième personnage, celui du nom de Bourgchemin, qui couvait Manette des yeux, trébucha sur la mallette de Gabriel qui dépassait de sous la table.

Manette éclata de rire en disant :

— Monsieur de Bourgchemin quand on ne regarde pas où l'on marche, on s'enfarge tout seul; c'est immanquable.

Le sieur De Chaptes se retourna en souriant « Dis donc Jacques-François, tu peux courir dans le bois sans problème, mais incapable de marcher sur un plancher ? » Le seul œil du personnage pétillait de malice. L'autre était couvert d'un cache-œil lui donnant un air de pirate très élégant.

Bourgchemin, quant à lui, bouillonnait de colère. D'un coup brusque, dégageant son coude de la main de Gabriel qui l'avait soutenu, il l'apostropha :

— Et toi, l'imbécile; tu ne peux pas placer ta boîte à déchets hors du chemin des gens ? tempêta-t-il.

Gabriel suffoqué par la fureur du personnage en resta bouche bée. Bourgchemin avait levé la main pour le gifler, lorsque De Chaptes bondit et lui saisit le poignet, arrêtant le coup.

— Calme-toi Bourgchemin. Ce n'est pas de la faute de ce Sieur si tu ne regardes pas où tu mets les pieds. Viens t'assire à la table de Duclos.

Pour toute réponse Bourgchemin asséna un vigoureux coup de pied à la malle qui glissa jusque sous la table suivante. Gabriel sauta sur ses pieds et s'approcha du soldat en furie.

— Monsieur, veuillez m'excuser de votre propre maladresse et je vous conseille fortement de vous calmer; sinon je le ferai moi-même.

Bourgchemin étouffait littéralement de fureur. Mettant la main à sa rapière il dégorgea :

— Tu me payeras cette impertinence, espèce de vanupied ! Je vais te transpercer le foie, la rate, les reins. Je vais te découper en lardons. Je vais… Allez ! En garde !

De Chaptes s'éloigna en hochant de la tête.

— Et voilà ! dit-il. C'est reparti !

Le soldat en furie, tirant son épée, se mit en position et appela du pied furieusement. Gabriel s'échauffant sérieusement lui aussi, tira lentement sa rapière.

— Oh oh ! remarqua François de Cabanac, le troisième soldat maintenant assis près du Sieur Duclos; je reconnais cette rapière. Duclos, prépare-toi à contempler du grand art.

Et il se leva pour se rapprocher de l'action.

Les yeux durs, de Gabriel, dardaient Bourgchemin comme pour le brûler de la flamme de sa colère maintenant survoltée par l'injustice des propos encaissés. Devant le soldat en garde, il prit une pose que personne n'avait encore jamais vue. Se tenant très droit, le poing gauche sur la hanche, il leva lentement sa rapière en ligne avec son

bras tendu, jusqu'au niveau de son épaule, ne laissant que la pointe toucher l'épée de Bourgchemin.

— Que faites-vous là monsieur l'imbécile, vous ne savez pas comment vous servir d'une rapière. À quoi vous sert-elle en ce cas ?

— C'est le cure-dent que j'emploie pour nettoyer les crocs des moutons qui se croient loups; et vous allez mourir, Monsieur De « Trébuche-Chemin ». La voix grave et âpre de Gabriel témoignait de son exaspération.

Le simple incident venait d'atteindre le paroxysme d'un évènement très sérieux. Gabriel se mit lentement à se déplacer comme s'il exécutait des pas de danse.

— Ça suffit ! s'écria de Cabanac. Arrêtez-vous, Monsieur de Lataille, si j'ai bonne mémoire; n'employez pas cette technique du faucon contre mon ami; je vous le demande amicalement.

Gabriel se calma d'un seul coup, abaissa son épée et recula d'un pas.

— Co-comment Cabanac, s'écria Bourgchemin, tu connais cet homme ?

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois, le jour où il a gagné cette rapière qu'il tient à la main. Il n'en existe qu'une seule dont la garde est ainsi travaillée et ciselée. Et je dois ajouter que si je n'étais pas intervenu, mon cher Bourgchemin, crois-moi que ce que tu supposais être de l'inexpérience en escrime t'aurait coûté la vie dans les secondes suivantes. Monsieur de Lataille, je vous remercie sincèrement d'avoir agréé à ma demande. Je vous en serai toujours reconnaissant.

Cabanac salua Gabriel en s'inclinant et balayant l'air à ses pieds avec son chapeau.

— Monsieur, c'est à moi de vous remercier de m'avoir fait reprendre mes esprits. J'allais commettre un acte que j'aurais regretté toute ma vie. Puis-je connaître votre nom, si vous n'y voyez pas d'inconvénient ? demanda Gabriel en rengainant.

— Je m'appelle François Desjourdy Moreau de Cabanac et je suis heureux de vous rencontrer pour une deuxième fois; malgré que lors de la première, nous n'ayons pas été présentés.

— Monsieur de Cabanac, mon nom est Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille et le bonheur est mutuel. Il y a déjà trois ans que j'ai gagné cette rapière. Il semble que vous étiez du tournoi vous aussi.

— Seulement comme spectateur invité de passage et j'avoue que ce fut tout un spectacle.

— Excusez-moi de vous déranger Messieurs, mais je suis encore ici, moi ! s'impatienta Bourgchemin. Dites donc Cabanac ! Ne seriez-vous pas intéressé, par hasard, à m'expliquer tout ce tralala où je me retrouve comme un dindon, une rapière plein la main ?

Cabanac éclata de rire.

— Allez Bourgchemin, fais la paix avec Monsieur. Avoue qu'il n'est pas du tout responsable du fait que tu trouves Manette délicieuse.

— Présenté de cette façon, cela change la perspective, effectivement. Saluant de sa rapière il enchaîna : « Monsieur Lefebvre dit Lataille, je vous prie d'excuser mon emportement ».

Bourgchemin rengaina sa rapière et tendit la main à Gabriel surpris de la transformation, opérée par un sourire, sur le visage de celui qu'il n'avait vu que sous le coup de la fureur. Il accepta la main tendue. Pendant ce temps, le Sieur De Chaptes était allé récupérer la malle de Gabriel et l'avait porté à la table de Duclos. Revenant à celle de Gabriel, il ramassa tout ce qui s'y trouvait en disant :

— Sieur Lefebvre, vous allez venir finir votre repas à notre table puisque nous sommes tous, maintenant, des amis. Aucune objection n'est permise. Holà Manette; apporte-nous de ton meilleur vin; va et que ça saute ma belle soubrette.

Les trois soldats rapprochèrent une deuxième table de celle de Duclos et tous s'installèrent. On avait placé le repas de Gabriel à un bout de la table, de sorte que chacun pouvait l'étudier à son aise. Le plus intéressé, mais le plus silencieux, était François Duclos qui n'avait pas laissé des yeux ce jeune homme qui lui paraissait d'une trempe très spéciale. Manette se présenta avec deux bouteilles et les nouveaux compagnons trinquèrent à l'amitié.

Duclos, affichant environ 45 ans, mais en avait 59, était lui-même un personnage assez remarquable parmi cette tablée amicale. Tête nue, il portait ses cheveux très longs et très fournis, attachés en une queue striée de quelques mèches grises qui pendait quasiment jusqu'au milieu de son dos. Sur ses épaules reposait une sorte de camail frangé, fait de peau tannée et huilée. Sous ce camail, une chemise de daim couvrait son torse massif. À sa ceinture était passée une sorte de hachette que Gabriel apprendrait être un tomahawk et un couteau de chasse de grosseur respectable, de facture certainement artisanale. Sur son côté gauche pendait une corne à poudre, d'une lanière de cuir traversant son torse en diagonale. Sur le droit, poussé vers l'arrière, pendait une gibecière. Il portait un pantalon ordinaire de toile bleue dont les jambes s'engouffraient dans de grandes bottes

de peau montant jusqu'au-dessous du genou. Ces bottes étaient ce que les Canadiens et les Sauvages appelaient des mocassins. À même l'un de ces mocassins, celui de la jambe droite, on distinguait l'étui d'un deuxième couteau de chasse, aussi imposant que celui à la ceinture. Une chose frappa Gabriel; aucun de ces différents personnages ne semblait considérer l'autre comme n'étant pas son égal et tous se comportaient comme venant « du même monde ». Mais dans quel genre de société venait-il de mettre les pieds ? se demandait-il.

— Bon; alors, Cabanac, il est plus que temps que tu m'expliques tout ce que je viens de traverser avec notre ami Gabriel. À toi le plateau.

— Messieurs, commença Cabanac avec une certaine emphase, Sieur Gabriel Lefebvre dit Lataille est la plus fine lame de « l'Académie d'escrime Langlois » sise en Île-de-France, à Paris. Et croyez-moi, je l'ai vu à l'œuvre de mes yeux, gagner cette rapière qu'il porte au côté. Lors du tournoi dont je parle, j'ai assisté à sept combats successifs l'impliquant. Les sept affrontements se sont soldés par six adversaires désarmés et le septième, coupé sur le dessus de la main l'empêchant de tenir son arme. Tantôt, lorsque je l'ai reconnu en voyant sa rapière, je pensais assister à un bel échange d'escrime; mais quand j'ai vu que Gabriel allait se servir de la technique du faucon, j'ai compris qu'il était hors de lui. Parce que le « Lataille » de l'Académie d'Île-de-France, n'a pas la réputation d'un tueur. Je devais donc intervenir pour sauver mon ami.

À ces mots, Gabriel baissa la tête comme s'il était honteux d'avoir agi de la sorte.

— Mais c'est quoi cette technique du Faucon ? Qu'a-t-elle de si spécial ? demanda Bourgchemin.

— C'est une technique espagnole très peu connue; et ce qu'elle a de spécial, c'est qu'elle tue au tout début d'un combat. Elle fut inventée, dit-on, par un maître d'armes qui était également un maître de danse. Il avait parié qu'aucun bretteur ne pouvait le battre et indiqua le jour où quiconque voudrait essayer sur une place publique qu'il désigna. Cet après-midi-là l'Espagnol terrassa et tua dix-sept téméraires qui s'étaient crus supérieurs. La technique est de maîtriser certains pas de danse qui te permettent rapidement, d'une détente à peine perceptible, de transpercer un œil ou un front. La botte est pratiquement imparable. Je ne l'ai jamais apprise, mais je l'ai très bien reconnue quand j'ai vu Lefebvre, l'épée tendue, commencer ses pas de danse. J'ai cru arriver trop tard pour l'arrêter. Heureusement que la mention de son nom lui a fait recouvrer ses esprits.

— Ce n'est pas sérieux ! s'écria Bourgchemin. Gabriel, est-ce que ce que raconte Cabanac est exact ? demanda-t-il.

Lefebvre garda la tête basse sans dire un mot. La réponse était assez explicite. Bourgchemin étendit la main et l'appuya sur l'épaule du jeune Français.

— Mon ami, ne sois pas si plein de malaises; je l'avais recherché et je suis heureux que tout se termine aussi bien. Tu es un fier compagnon.

Gabriel leva les yeux vers celui qui souriait et le remercia d'un signe de tête. Jean-Louis De Chaptes De la Corne enchaîna en disant :

— Buvons à la santé de notre nouvel ami qui devra se contenter de manger son fricot complètement froid. Ça lui apprendra à se fâcher quand quelqu'un est assez inconscient pour lui chercher noise. À Maître Lataille Messieurs !

Et De la Corne vida son gobelet d'un seul trait; exemple suivi de tous les autres. Le reste de l'après-midi fut consacré à se raconter l'histoire de chacun; de sorte que vers cinq heures, Gabriel les connaissait tous comme s'il avait vécu sa jeunesse avec eux.

— Bon ! Eh bien moi, je dois penser à me dénicher un endroit pour la nuit. L'un de vous doit bien connaître quelqu'un qui m'hébergerait jusqu'à demain ? s'enquit Gabriel.

— Ce que tu pourras trouver à Québec te fera te gratter à la mort toute la nuit, à moins qu'une famille ne t'accueille chez elle, rétorqua Duclos. Je connais bien une telle famille qui se fera un plaisir de t'accueillir ainsi; mais même en partant tout de suite, nous n'y serons que demain après-midi, ajouta-t-il.

— Demain ? Et nous dormirons où cette nuit ? demanda Gabriel.

— Mais sous mon canot, jeune homme. Je t'amène avec moi à Batiscan. Il est temps que tu apprennes à voyager dans nos contrées et que tu rencontres de vraies personnes civilisées qui ne te chercheront pas querelle pour des bagatelles. N'est-ce pas votre avis Messieurs ? dit Duclos en souriant.

— Tu as parfaitement raison François; mais assure-toi d'avoir une couverture en surplus. Allez ! Nous te laissons Gabriel entre les mains. Fais-en un vrai « Canadien ». Ça le changera des flibustiers, même si, quand je te regarde mon cher Duclos, je n'y vois pas vraiment de différence sauf celle des armes employées.

C'était Bourgchemin qui venait de s'exprimer ainsi; preuve qu'il avait complètement oublié l'algarade depuis longtemps. Sur ce, les trois soldats se levèrent pour serrer la main de Gabriel et de François

Duclos. Puis rendossant leur cape et enfonçant leur chapeau, ils disparurent par la porte d'entrée.

— Allons ti-gars; c'est à notre tour de larguer les amarres. Holà Manette; apporte-moi une bonne couverture de laine; je t'en donne un bon prix !

— Le prix est toujours le même, Sieur Duclos; et nos couvertures sont toujours aussi bonnes, rétorqua Manette.

Duclos ramassa son fusil qu'il avait placé au mur derrière lui, attrapa et posa sur ses larges épaules la malle de Gabriel, pendant que celui-ci recevait la couverture demandée et réglait la note que tous lui avaient gracieusement laissée; preuve supplémentaire indéniable de leur amitié. Ceci réglé, les deux hommes se dirigèrent vers la porte.

Chapitre 6

Ouverture sur un monde différent

Des Amérindiens voyagent en canots sur la Rivière Kaministikwia
en Ontario en 1860

Descendu près du fleuve, François Duclos déposa la mallette de Gabriel près d'un grand canot renversé sur le côté. Une tête hirsute apparut tout à coup lorsqu'un indien allongé de l'autre côté du canot se releva dans la position assise. Ses yeux scrutateurs inspectaient l'inconnu qui accompagnait son ami Duclos.

— Joseph, je te présente mon nouvel ami Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille. Il vient avec nous à Batiscan. Gabriel, voici Joseph, mon meilleur ami parmi les Algonquins.

— Hug ! dit Joseph en croisant les bras, les yeux fixés sur Gabriel. Celui-ci ne sachant pas trop comment se comporter se sentit obligé de répondre :

— Hug !

François Duclos éclata de rire.

— Eh bien, voilà que tu parles algonquin, Lataille. Tu apprends vite. As-tu autre chose que ta broche à poulet pour te défendre ?

— J'ai deux pistolets dans ma malle.

— Dans ce cas, charge-les et passe-les à ta ceinture. Ensuite, on part. Toi tu t'assis au centre du canot et surtout ne te lève pas, quoi qu'il arrive. Verser un canot est pas mal plus facile qu'une barque.

Gabriel fut étonné de la vitesse de l'embarcation même si elle se dirigeait à contre-courant. On s'était éloigné de la berge de façon appréciable, ce qui permettait de contempler le paysage au-delà de la rive lorsque la vue n'était pas cachée par les grands arbres. L'Indien et le Canadien étaient silencieux de sorte que Gabriel ne fut pas porté à engager la conversation. Les avirons faisaient leur travail sans le moindre bruit. Le canot avec ses occupants avançait tel un fantôme silencieux. Deux fois, cette dernière heure, un castor surpris par l'apparition soudaine du canot, avait plongé en sonnant l'alerte d'un coup de queue sur la surface de l'eau. Cela avait produit un « clap » aussi retentissant qu'un coup de fusil. On pouvait alors être assuré de ne pas revoir de castor avant quelque temps.

Lorsque le Soleil disparut à l'horizon, Gabriel sentit comme si une chape humide se déposait sur lui; et comme il était immobile, il lui sembla perdre graduellement de la chaleur. Il attrapa la couverture qu'il avait achetée et s'en enveloppa.

— C'est le serein qui vient de tomber, lui expliqua François. Si tu as des frissons, préviens-moi. Il n'est pas bon de les supporter sans rien faire.

— D'accord; je t'avertirai, répondit Gabriel.

— Joseph, commence à être attentif pour choisir un bon campement. On devra faire un feu sans qu'il soit visible des Iroquois.

— Hug ! répondit Joseph.

Gabriel constata qu'il avait assimilé tout le vocabulaire algonquin qu'il eut entendu jusque-là. Il devait avoir un don pour les langues étrangères; ironisa-t-il en lui-même. Et le canot continua d'avancer à la même vitesse.

Entre chien et loup, tout juste avant la tombée de la noirceur totale, Joseph pointa son aviron vers un point de la rive. François y dirigea le canot sans souffler mot. Arrivé près de la grève, l'Indien sauta du canot dans l'eau jusqu'aux genoux et saisit la pointe pour l'empêcher de heurter le rivage. Relevant le nez de l'embarcation, il le déposa doucement sur le sable. Gabriel et François purent alors débarquer. On tira le canot sur la berge, le vida de son contenu et

Joseph, après y avoir attaché les avirons adéquatement, le balança habilement sur ses épaules pour le transporter derrière un gros rocher où il le coucha sur le côté. Cette position toute simple permettait de faire du canot un abri du vent ou, éventuellement de la pluie, simplement en se glissant en dessous. Aussitôt fait, Joseph s'éloigna pour ramasser du bois pour le feu. Gabriel remarqua qu'il choisissait soigneusement les branches qu'il gardait pour brûler.

— Pourquoi l'Algonquin choisit-il le bois qu'il veut brûler ? s'enquit Gabriel à François Duclos.

— Il ne garde que le bois qui ne fume pas pour éviter de répandre l'odeur de brûlé. Tu verras, il va faire le feu entre le gros rocher et le canot. Ainsi les chances sont minces que des Iroquois puissent nous découvrir. Le rocher est assez gros pour même cacher les lueurs du feu et la chaleur sera réverbérée vers le canot. Il a choisi un bon campement.

— Des Iroquois ?

— Oui, ce sont des Indiens avec lesquels les autorités du pays ont maille à partir. Ce sont de très bons guerriers. Heureusement qu'ils ne sont pas portés à s'attaquer sans raison aux Canadiens; mais cela arrive plus souvent depuis quelques années; vaut donc mieux prévenir que guérir. Par contre, un Algonquin comme Joseph n'est jamais en sécurité là où se trouvent des Iroquois. Il prendra toutes les dispositions nécessaires pour s'assurer de notre sécurité. Il serait bon que tu continues à porter attention à ce qu'il fait; cela te sera d'un grand secours lors de tes déplacements.

On cassa la croûte avec du pemmican que l'Indien gardait dans une besace en peau de cerf. Gabriel trouva cette nourriture grasse délicieuse. François Duclos, quant à lui, avait ramassé le reste de la miche de pain sur la table chez Loiselle et l'avait glissé dans sa gibecière, enveloppé dans son tissu. Ce que Gabriel n'avait jamais remarqué. Le pain, séparé en trois, acheva de rassasier nos campeurs.

Chacun se prépara alors à dormir. Le jeune Français vit ses deux compagnons se diriger vers le fleuve, se dénuder jusqu'à la ceinture et s'asperger d'eau en se frottant énergiquement. Il s'approcha et fit comme eux sans vraiment en connaître l'explication.

— C'est bien de suivre notre exemple, ti-gars. Autrement tu aurais eu des frissons toute la nuit. Le feu ne peut pas brûler pendant cinq heures, expliqua Duclos. Achevant de se sécher avec le tissu qui avait enveloppé le pain, il le présenta à Gabriel pour la même fin.

Ces préparatifs terminés, chacun s'enveloppa dans sa couverture et s'étendit sous le canot, les pieds dirigés vers le feu de camp.

Gabriel s'endormit aussitôt. Il fut réveillé quelque deux heures plus tard pour voir Joseph se lever et aller s'installer, la vue sur la berge du fleuve. L'Indien montait la garde. Il referma les yeux et se rendormit.

Chapitre 7

Comment on devient Canadien

Grand-duc D'Amérique

Ses yeux s'ouvrirent tout grands. Il venait de passer de l'état de sommeil à celui d'éveil, sans la transition habituelle qui replaçait graduellement l'environnement en perspective. Sa concentration sur l'instant présent se révélait totale d'un seul coup. Étonné et quelque peu inquiet, Gabriel vérifia autour de lui en tournant ses yeux sans même oser bouger la tête. Tout semblait en ordre. Le ciel prenait une teinte moins sombre; de sorte que, sans aucun bruit, il décida de se lever. À sa gauche, couché sur le dos, François Duclos dormait à poings fermés. L'Algonquin, quant à lui, semblait sommeiller là où Gabriel

l'avait vu prendre son poste durant la nuit. Il passa un de ses pistolets à sa ceinture et s'enveloppa de sa couverture.

Sortant de derrière le rocher ainsi emmitouflé, Gabriel découvrit que le fleuve avait disparu. Une couche de brume opaque le recouvrait complètement. Curieusement cette couche de brume ne s'élevait pas à plus d'environ trois pieds au-dessus de la surface de l'eau. Le spectacle était majestueux. Gabriel avait l'impression que les nuages étaient venus s'incliner à ses pieds. De l'autre côté du fleuve, il percevait une ligne noire dessinée par la forêt, émergeant comme de nulle part, à travers l'étendue vaporeuse. Le jeune homme, subjugué, alla s'accroupir tout juste là où la brume débutait sur le sol devant lui.

Levant les yeux vers le ciel, il se sentit aspiré par l'espace dont la définition lui échappait graduellement. Le hululement d'un Grand-duc d'Amérique tenta bien de s'incruster dans son esprit, mais ne parvint qu'à paraître venir de très loin. Le jeune homme, habitué à subir inconsciemment l'enserrement des murs déterminant les rues étroites de Paris, comme toutes les autres rues de tous les villes et villages qu'il avait traversés, se relatant également cet espace exigu qu'on lui avait concédé pour vivre sur les différents navires lors de ses aventures précédentes, subissait l'effet étonnant d'une libération de tous ces carcans qui l'avaient séquestré toute sa vie. Il prit conscience clairement que son champ d'action s'étendait dorénavant sans aucune limite. La vraie liberté venait de s'emparer de son être tout entier. Il venait de franchir, sans encore le savoir, le premier pas pour devenir un tout nouvel homme qui s'appelle : un « Canadien ».

Une main sur son épaule le tira de sa transe. L'Algonquin accroupi près de lui, lui indiqua de ne pas faire le moindre bruit et pointa vers un point précis dans la brume qui baissait lentement sur le fleuve. On percevait un mouvement de quelque chose de mal défini, mais qui ressemblait à une crête de poils hérissés que Gabriel avait déjà vus sur les casques de certains soldats. Il prit soudainement conscience qu'un canot s'approchait de leur campement. Il se rappela également le cri du hibou entendu plus tôt venant de la forêt. Il pointa le canot et ensuite pointa vers la forêt voulant ainsi indiquer à Joseph qu'on les approchait de ces deux points. Ce dernier fit un signe de tête affirmatif et lui fit comprendre de rejoindre François Duclos pour l'avertir.

Lorsque Gabriel déboucha derrière le rocher, Duclos n'était plus couché sous le canot. Ne perdant pas une seconde, le jeune homme laissa tomber sa couverture, ceignit sa ceinture portant sa rapière et y passa son deuxième pistolet qu'il venait de retirer de sa

mallette. À ce moment précis, il entendit un froissement de feuilles venant de la forêt derrière le canot. Il en vit surgir François Duclos traînant derrière lui un sauvage peinturluré, les mains ligotées dans le dos, mais le cou attaché à une perche que François, d'un air bourru, tirait sans cérémonie.

— Je suis parvenu à dégoter le fichu hibou qui m'a réveillé. Je déteste me faire réveiller sans que le café soit prêt. Où est Joseph ?

— Près du fleuve; un canot s'approche du rivage.

— Alors suis-moi !

François pressa le pas, halant derrière lui sa perche, ornée du sauvage qui suivait cahin-caha. À leur arrivée près du fleuve, cinq sauvages accostaient leur canot tandis que Joseph, en retrait, les mettait en joue. S'adressant à Gabriel, François lui dit :

— Ce sont des Iroquois; prends un pistolet dans chaque main et tiens-les en joue; mais ne tire surtout pas sans que je t'en donne l'ordre.

Ramenant sa perche devant lui, il s'avança en présentant son prisonnier.

— Comme vous pouvez le constater, je n'ai pas tué votre frère. Il vous reste à décider combien d'entre vous voulez mourir. Vous êtes cinq et mes deux compagnons en tiennent trois en joue; ce qui ne vous donne pas tellement d'avantages selon moi. À vous de décider si vous acceptez que je vous traite en amis ou que je vous tue. À vous de choisir.

L'un des Iroquois s'avança et prit la parole :

— Je te connais. Tu es le Canadien Duclos. Nous ne savions pas que tu campais ici. L'avoir su, nous ne nous y serions pas arrêtés inutilement. Tu traites avec plusieurs d'entre nous; nous ne sommes pas tes ennemis. Nous repartons.

— Amenez votre frère avec vous; répondit François en coupant les liens de son prisonnier qui chancelait encore quelque peu.

Deux Iroquois aidèrent le pauvre diable à moitié étouffé, à prendre place dans le canot et le groupe s'éloigna sur le fleuve.

— Bon ! Vais-je l'avoir mon foutu café maintenant Joseph, ou vais-je être obligé de m'occuper de ça aussi ?

— Je m'en occupe personnellement Monsieur François; enchaîna Gabriel amusé, en retournant au canot.

— T'as raison ti-gars. Il est plus que temps que tu serves à autre chose que du bagage. Duclos était encore bourru, semblait-il.

Lorsque le café fut prêt, l'Algonquin apparut avec quatre barbottes qui frétillaient au bout d'un lacet de cuir. Il en donna une à chacun de ses compagnons et en garda deux pour lui. François Duclos apprit à Gabriel comment vider et faire cuire ce poisson dans la braise. « Lataille » découvrit un autre secret culinaire canadien qui s'avéra être, encore une fois, des plus succulents.

Deux heures plus tard, l'Algonquin toujours à l'avant du canot, cessa soudainement d'avironner et fit signe aux autres de ne plus bouger. À cinquante pas du canot, sur la grève du fleuve, un ours noir fouillait un gros tronc d'arbre pourri, enveloppé d'une multitude d'abeilles enragées qui virevoltaient autour de sa tête. L'Indien déposa son aviron et ramassa son fusil. Duclos déplaça le canot pour orienter la pointe vers où se tenait l'ours. On éviterait de la sorte de faire basculer l'embarcation. Aussitôt le canot en position, Joseph laissa partir son coup de fusil. L'ours sursauta, courut environ cinq pieds et s'effondra le nez dans les graviers du rivage.

— Bravo Joseph ! Très beau coup de fusil, mon ami. C'est Dame Jeanne qui sera fière de toi. Voilà de la graisse qui ne lui sera pas désagréable. Sans parler du miel que je soupçonne pouvoir trouver dans l'abatis.

Après le travail de boucherie terminé, Gabriel aperçut Duclos qui, avec son couteau de chasse, s'appliquait à se raser près du fleuve.

— Nous serons bientôt chez moi et je dois être présentable devant mon épouse, la belle Jeanne.

Gabriel courut à sa mallette, en sorti son rasoir pour imiter François Duclos et se faire, lui aussi, présentable. Il en sortit également une chemise à large collet d'un blanc immaculé qu'il enfila sous son justaucorps en cuir, propre aux escrimeurs. Ses bottes en daim brossé, montant au-dessus du genou, lui donnaient fière allure et l'ombre d'un sourire se dessina sur les lèvres de François Duclos lorsqu'il le regarda d'un œil approbateur. Gabriel laissait voir l'influence que l'élégance de De Graaf avait eue sur lui. L'Algonquin, quant à lui, avait les yeux sur le fleuve en attendant que ses deux compagnons se décident enfin à repartir.

L'ours, vidé, dépecé, la peau enveloppant les quartiers de viande, servait maintenant de dossier confortable à Gabriel dans le canot. On avait dépassé la rivière Sainte-Anne et on approchait de l'embouchure de la Batiscan. Gabriel apercevait déjà les maisons de colons, distribuées à distance égale les unes des autres, le long du littoral du magnifique fleuve. Le paysage lui semblait encore plus féérique qu'ailleurs où il était passé, depuis qu'il avait mis les pieds au Canada. À

partir de la rivière Sainte-Anne, il avait vu des terres basses et un littoral bordé de plages de sable ou de prairies. Les forêts entourant ce décor étaient fabuleuses. Il se rendit soudainement compte que cette impression de liberté ressentie le matin même, n'était pas qu'une émotion passagère; dorénavant c'était un « fait » incrusté dans sa vie et dans tout son être, dont il ne pourrait jamais plus se départir. Gabriel Nicolas Lefebvre était transformé jusqu'au fond de l'âme.

Arrivé près de l'Île Saint-Eloy, François Duclos orienta le canot vers la berge où on pouvait voir une grande maison de bois rond à toit bas, d'où un filet de fumée s'élevait de la cheminée. Un jardin assez grand s'étendait du côté droit de la maison où travaillaient deux jeunes enfants. À gauche de la maison, un jeune homme au torse nu musclé, fendait des bûches de bois de cèdre pour en faire du bois d'allumage, semblait-il. L'un des enfants dans le jardin leva la tête et aperçut le canot.

— C'est papa qui arrive ! Nicolas ! Papa et Joseph arrivent ! ! !

Gabriel se rendit compte que ce qu'il avait cru être un enfant, était, en réalité, une belle jeune fille d'environ 15 ans. Elle avait laissé tomber la bêche qu'elle tenait et s'élançait à la course vers le canot qui accostait. Le jeune homme suivait d'un pas tranquille en endossant une veste de daim qu'il passait par-dessus sa tête. Une femme émergea de la maison en s'essuyant les mains sur son tablier. Gabriel sentit clairement qu'il entrait de pleins pieds dans un nouveau monde tout à fait inconnu. Par contre, il se savait déjà conquis par ce qu'il en avait goûté jusqu'ici. Ajouté à toutes ces nouveautés, le spectacle enjoué de cette famille canadienne qui se déployait devant lui le figeait d'étonnement. Notre jeune ex-flibustier allait faire escale sur la concession d'un Canadien nommé François Duclos dit Carignan. Mais ne serait-ce vraiment qu'une escale ?

Chapitre 8

Une nouvelle famille

La jeune fille arrivant en courant s'immobilisa d'un seul coup, lorsqu'elle remarqua Gabriel qui se levait pour descendre du canot. Sans être gênée le moins du monde, elle replaça ses cheveux dans le bonnet blanc qu'elle portait et lissa la façade de sa robe.

— Bonjour père; bonjour Joseph. Tournant les yeux vers ceux de Gabriel, elle ajouta : « Bonjour Monsieur », en faisant un tout petit fléchissement des genoux.

— Holà ma belle Louise; qu'est-ce qui t'arrive ma fille ? Tu ne sautes plus dans les bras de ton vieux père ? Viens ici que je t'embrasse.

Louise s'élança, sauta et atterrit couchée dans les bras tendus de François Duclos qui avait encore les deux mocassins dans l'eau. On voyait que le bonhomme était encore très solide sur ses jambes. Il embrassa sa fille sur le front et les joues en avançant sur la grève où il la déposa gentiment. Le jeune bûcheron arrivait au canot; il salua Joseph qui lui répondit, sans qu'on s'en surprenne : « Hug ! » et prit son père dans ses bras.

— Salut le père. Tu sembles avoir fait bon voyage et tu nous amènes de la compagnie, à ce que je vois.

— Nicolas, je te présente Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille. Gabriel, voici mon fils aîné Nicolas Duclos dit Carignan. Celle qui saute comme un caprin est ma toute mignonne Louise.

— Enchanté Mademoiselle, Monsieur Duclos, répondit Gabriel en s'inclinant devant la jeune fille et le jeune homme.

— Voyons donc ! Gabriel, pas de telles simagrées entre deux « Nicolas », s'exclama ce dernier en attrapant la main de Gabriel qu'il serra chaleureusement. « Viens qu'on décharge le canot. Joseph ne peut pas tout faire seul », ajouta-t-il.

François Duclos, accompagné de sa fille Louise marchait déjà vers la maison, où attendait son épouse encadrée par deux autres jeunes filles et quatre enfants additionnels que Gabriel ne distinguait pas avec plus de précision. Nicolas attrapa la peau d'ours avec Joseph

qu'ils déposèrent sur la berge. Gabriel ramassa sa malle de marin et les deux fusils, ce qui permit à l'Algonquin de renverser le canot et le porter en haut de la grève, où déjà se trouvait un autre canot beaucoup plus gros. L'Algonquin se dirigea ensuite vers une sorte de petite maison ronde, en écorce, installée à l'orée de la forêt. Une femme et deux jeunes enfants indiens l'attendaient patiemment.

— François ! cria Nicolas vers la maison. « Apporte la barouette ! »

Gabriel aperçut un gamin d'une douzaine d'années s'élancer vers le tas de bois fendu, agripper les poignées d'une plateforme de bois ayant une roue à l'avant et se diriger vers eux en poussant l'instrument devant lui. Gabriel n'avait jamais encore vu ce genre d'engin à une seule roue. Il trouva l'idée assez ingénieuse, surtout lorsqu'il aida Nicolas à y placer le ballot de peau d'ours et le vit pousser facilement le tout vers la maison.

— Dis-moi Nicolas, demanda-t-il. Qui est l'inventeur de cette… cette barouette ?

— L'inventeur ? Je n'en sais fichtre rien, moi. C'est mon père qui l'a fabriqué. Il dit qu'il en a vu une comme ça sur une terre de Manerbe, en Normandie où il est né. Je te jure qu'elle travaille fort notre barouette. Elle est bien pratique.

À leur arrivée devant la maison, François Duclos tenait sa femme par la taille en souriant. Toute la famille se tenait là, devant la porte, et tous les yeux étaient fixés sur Gabriel. Il était évident que François Duclos avait déjà parlé de son jeune compagnon. Celui-ci déposa sa malle par terre, y appuya les fusils et salua gracieusement Dame Duclos. François lui présenta aussitôt son épouse, Jeanne Cerisier, suivi de toutes les personnes présentes. La maîtresse de la maison était alors âgée de 45 ans. Elle n'avait pas d'embonpoint et paressait très alerte aux yeux de Gabriel.

— Je suis très heureuse de vous recevoir dans ma maison Monsieur Lefebvre. Je vois que mon mari a parfaitement raison et que vous me semblez un jeune homme très remarquable. Bienvenu chez nous Gabriel; si vous me permettez de vous appeler ainsi.

— C'est une joie pour moi, Madame, de subir un tel privilège; je vous en suis reconnaissant, répondit Gabriel en s'inclinant.

— C'qu'y est beau, murmura à l'oreille de Louise, la petite Madeleine, âgée de 11 ans. Louise lui donna une petite tape sur la tête : « Chut » lui dit-elle.

— « Chut » quoi ? C'est vrai non ? s'écria la petite, rouge d'irritation.

— Hé là ! cria Nicolas; tassez-vous tout le monde; Gabriel et moi avons un ballot à entrer dans la maison !

Et ce fut l'équivalent d'un branle-bas de combat. Louise attrapa la malle de Gabriel aidée par le jeune François et entra dans la maison. François Duclos suivit sa femme et ses deux jeunes filles, Anne et Gabrielle, pendant que les enfants Madeleine, Marguerite et Charles tournaient autour du jeune nouveau venu. Charles tripotait la garde de la rapière pendant que Marguerite touchait la manche de la chemise blanche pour en vérifier la texture. Madeleine se contentait de dévorer le jeune cavalier des yeux. Nicolas approcha la brouette de la porte et se tourna vers Gabriel.

— Donne-moi un coup de main pour entrer ça dans la maison. On va le mettre sur la table pour que ma mère le déballe. Viens !

Les enfants s'élancèrent à l'intérieur, sautant par-dessus la « barouette », avant que le ballot puisse passer. François Duclos, assis à la table, venait d'extirper de sa gibecière, un paquet d'écorce de bouleau qu'il détachait méticuleusement.

— Venez voir, les enfants; papa a apporté quelque chose pour vous. Dit-il en ouvrant son paquet qui dévoila plusieurs gâteaux de cire dont les alvéoles étaient remplies de miel.

— Non ! Non ! François; s'écria Jeanne Cerisier. « Pas tout de suite, ils vont casser leur appétit ! »

Mais il était trop tard car, en poussant des hourras, les quatre plus jeunes enfants s'étaient précipités, avaient attrapé chacun un morceau de gâteau de cire et s'en empiffraient déjà. Gabriel ne put s'empêcher de sourire au plaisir évident des enfants.

— Et vous trouvez ça drôle vous ! s'exclame la jeune Louise, les deux poings sur les hanches devant Gabriel, en le fustigeant des éclairs de ses yeux. « Ça paraît que ce n'est pas vous qui devrez leur décrotter les mains et le visage ! Papa; à quoi as-tu pensé en étalant ces plaques de miel devant des enfants ! » ajoute-t-elle en se retournant vers son père, le visage plein de critiques.

— Il en reste encore beaucoup, ma douce et belle Louison. Tu serais très gentille de prendre une assiette et d'en offrir un morceau à notre cher Gabriel tout confus de ton esclandre qu'il n'a certainement pas mérité », répondit son père.

Louise tourna les yeux vers le jeune homme pour savoir s'il était possible qu'un tel cavalier soit perturbé par un si petit reproche. Étonnée elle s'aperçut qu'il était vraiment mal à l'aise; ce qui provoqua un petit velours intérieur qui l'étonna un peu. S'approchant avec un sourire, elle posa la main sur son bras en disant :

— Veuillez m'excuser Gabriel; je ne voulais pas vous blesser. Jugez mes paroles comme étant le résultat que je vous considère déjà comme un membre de la famille. Assisez-vous; je vous apporte un morceau de ce miel avec un gobelet d'eau fraîche.

— Eh bien, mon ami Gabriel, remarqua Nicolas; c'est bien la première fois que j'entends ma sœur Louise faire des excuses aussi… diplomatiques. Pas d'assiette pour moi Louison; merci. Je prends mes doigts que je vais ensuite « décrotter » moi-même; ne t'en fais pas. Et il agrippa un morceau de cire. « Peut-être que tu devrais faire comme moi, Gabriel; ça obligerait Louise à te laver le bout des doigts » ajouta-t-il au-dessus de son épaule, en riant.

Jeanne Cerisier sourit lorsqu'elle vit sa fille rougir en choisissant une petite assiette. Ce qui l'étonna beaucoup plus, cependant, fut que Louise ne rétorqua rien à son frère et se contenta de mettre un morceau d'alvéoles dans l'assiette, de remplir un gobelet d'eau qu'elle vint placer gentiment devant Gabriel, assis près de son père. Jeanne aperçut son époux qui la regardait avec ses yeux pleins de malice. Jetant un coup d'œil à Gabriel, elle le vit regarder fixement la pièce de miel au milieu de son assiette. Son sourire s'accentua, mais elle se dit qu'elle allait garder à l'œil ce beau jeune homme qui arrivait à faire bourdonner toute sa maisonnée.

Chapitre 9

Nicolas Duclos n'aime pas rien faire

Des petits cochons allaités par une truie

Une « fesse d'ours » avait cuit lentement au-dessus du feu dans le grand foyer qui réchauffait la maison. La maîtresse des lieux se chargeait de couper les tranches de viande et de les placer dans les assiettes que ses filles lui présentaient, pour ensuite aller les placer devant chacun, assis à la table. Tout le long du centre de celle-ci, on trouvait du pain fraîchement tranché et des plats de différents légumes : carottes, poireaux, choux, navets, pois et oignons, sans oublier une purée de citrouille, inconnue de Gabriel, mais que tous s'empressaient d'ajouter à leur assiette. Cette purée s'avéra succulente au palais du jeune homme qui se gratifia d'une deuxième portion sous l'œil reconnaissant de Louise qui l'avait préparée. Jeanne Cerisier, ayant terminé sa coupe de viande, fit pivoter la broche qui traversait la « fesse

d'ours » vers l'extérieur du foyer s'assurant qu'elle reste à la chaleur du feu sans risque de brûler.

On avait commencé le repas avec une soupe à l'oignon que Gabriel avait trouvé tout à fait savoureuse. Un plat de pommes rouges au bout de la table achevait la présentation. Durant le repas, on avait bu de l'eau fraîchement tirée du Fleuve par le jeune François ou du lait dont les plus jeunes raffolaient. À la fin du repas, Jeanne Cerisier apporta une grosse bouilloire pleine d'eau bouillante avec un plat contenant des feuilles et des petits fruits rouges séchés dont tous déposèrent une pincée dans leur gobelet, avant que Jeanne les remplisse d'eau chaude. Marie-Anne, l'aînée des filles, déposa ensuite sur la table, deux grosses tartes aux pommes que Geneviève s'empressa de découper pour remplir les petites assiettes devant elle et que Marie-Anne distribua devant chacun des convives. Tout ce remue-ménage, mené rondement, dénotait le sens d'organisation que la mère inculquait à ses filles. Gabriel ne put s'empêcher de le remarquer.

Geneviève âgée de 16 ans, qui n'était pas sortie à son arrivée, était déjà mariée depuis l'année précédente à un dénommé Pierre Perrault, meunier de Cap Santé. Elle était venue se réfugier chez sa mère temporairement, suite à un malheur qui lui était arrivé quelque mois après son mariage. On ne spécifia pas le malheur en question ce soir-là, à Gabriel. Mais la jeune femme semblait assez bien récupérer de son épreuve, entourée de sa famille. Beaucoup plus tard, il apprendrait que la nouvelle mariée avait été violée par un soldat déserteur nommé Jacques Pourpoint. Un sergent, appelé Robillard, avait retrouvé le bandit six jours plus tard, entre deux arbres reliés par une perche, à laquelle il avait été ligoté, le cou enserré d'un lacet de cuir. On ne savait pas qui l'avait ainsi installé, mais Gabriel s'en douta un peu à la mention de la perche. Seule la pluie, qui durait depuis deux jours, empêchant le lacet de sécher et de rétrécir, lui avait sauvé la vie. Ce ne fut qu'un court répit puisque quelques heures après sa capture, le 22 mai 1686, suite à la sentence du conseil souverain, on l'égorgeait et le pendait à une potence dressée dans la Basse-Ville de Québec. Ensuite, on le décapita et sa tête fut mise au bout d'une pique; au cas où… pas question qu'on prenne la chance d'une récidive dans le Québec de l'époque. Quelque temps plus tard, Pierre Perrault déménagea de Cap Santé pour venir s'installer à Batiscan, où Geneviève reprit une vie conjugale normale.

Rassasié, Gabriel savourait tranquillement l'infusion qu'il avait dans son gobelet. On lui avait dit que cela s'appelait du « thé des bois » et que c'était merveilleux pour la digestion. Il était étonné de

toute cette « vaisselle » dont s'était servie Jeanne Cerisier pour le repas. Les bols, assiettes et gobelets étaient tous en bois franc et chacun était ciselé de différents dessins. Après s'être renseigné, il apprit que François Duclos et son fils Nicolas s'amusaient à les fabriquer dans du bois d'érable séché, les soirées où ils n'avaient rien d'autre à faire. Nicolas avait indiqué : « Il faut être deux pour les faire; un qui fait marcher le tour pendant que l'autre se sert des ciseaux. Je te montrerai ça. » La batterie de cuisine, par contre, était en cuivre, sauf pour un gros chaudron en fonte près du foyer. On voyait un grand lit à Baldaquin avec des rideaux, au fond et à droite de la pièce, entouré de plusieurs couchettes où dormaient les filles et les enfants. Un mur les séparait d'un plus petit espace où se trouvait un lit seul. C'était là, la « chambre » de l'aîné des fils. Disposé de cette façon, le foyer pouvait réchauffer toute la maison et tous ses habitants. Rangé du côté opposé, Gabriel voyait un rouet et un métier qui servait à tisser le lin. De chaque côté du gros foyer, se tenaient une haute commode pour la vaisselle et une autre pour la lingerie.

Nicolas se balança sur les pattes arrière de sa chaise en sortant une courte pipe à fourreau de pierre de sa poche accrochée à sa ceinture. Il la chargea de tabac et partit l'allumer avec un tison du foyer. Sur le dessus du foyer, il ramassa une autre pipe et l'apporta à son père avec une blague à tabac fabriquée d'une vessie de porc, avant de retourner s'assoir. François Duclos entreprit le même cérémonial et les deux hommes fumèrent silencieusement, les yeux mi-clos, pendant que les femmes débarrassaient la table et se préparaient à laver toute cette vaisselle qui avait servi au repas.

La soirée ne s'éternisa pas avant que les enfants fussent mis au lit. Nicolas arriva tout à coup de l'extérieur, les bras pleins de perches, de lanières de cuir et de branches de sapin.

— Allons Gabriel; arrive qu'on te fabrique un lit. Tu dormiras dans mon coin avec moi.

Lorsque le lit fut terminé, il était temps de se coucher. Chacun se souhaita bonne nuit en s'embrassant sur les joues et tous se retirèrent. Gabriel, étendu dans ce lit qu'il trouvait très confortable, enveloppé d'odeur de sapin, se remémora tout ce qu'il avait vécu depuis qu'il avait débarqué à Beaumont. Le sommeil le terrassa avant même qu'il ne soit redescendu au bord du fleuve pour être présenté à Joseph l'Algonquin.

Lorsqu'il se réveilla, le lendemain matin, il était seul dans la chambre. Croyant être trop tard, il s'habilla rapidement et se dirigea vers la cuisine. Il n'y avait personne autour de la table, mais un feu

brûlait dans le foyer. Passant à l'extérieur, le Soleil n'était qu'à moitié levé. Il constata qu'il n'était pas trop tard, mais plutôt, trop tôt. Il entendit du bruit venant de derrière la maison où il n'avait pas encore remarqué un bâtiment, cette fois-ci, construit avec des pieux plantés les uns près des autres. Une clôture de grosses perches partait de ce bâtiment et contournait un grand terrain, partiellement défriché, où coulait un ruisseau vers un étang, pour revenir s'attacher à l'autre côté du bâtiment de pieux.

Gabriel s'y dirigea et aperçut Nicolas qui ramassait des œufs pondus durant la nuit sur une tablette couverte de paille, par la quinzaine de poules qui picoraient en grattant la paille sur le sol de la cabane. Les poules ne se formalisaient pas des trois vaches et du bœuf couchés sur cette paille. Par contre les deux veaux qui se tenaient debout semblaient les inquiéter un peu.

— Bonjour Nicolas. Tu te lèves tôt.

— Salut Gabriel. Il le faut bien, si je ne veux pas que mes poules mangent les œufs qu'ils pondent la nuit. Tu as bien dormi ?

— C'était parfait; merci. Je peux t'aider ?

— Tiens ! Prends ce panier plein d'œufs et porte-le sur la table dans la maison. Les filles vont préparer le petit déjeuner bientôt. Je dois m'occuper de traire les vaches et ensuite faire sortir les bêtes à cornes.

Gabriel entra dans la maison et aperçut Louise occupée près du foyer.

— Bonjour Gabriel. Tu as bien dormi ? demanda-t-elle ?

— Très bien merci, et toi Louise ? Il déposa le panier d'œufs sur la table.

— Je dors toujours bien et j'aime quand Nicolas prend le temps d'allumer le feu dans le foyer. L'hiver, lorsqu'il part parfois faire la traite de fourrures avec le père, j'ai l'impression de mettre les pieds dans un banc de neige en sortant du lit. Tu lui diras que le repas sera prêt dans environ une demi-heure. Je prépare le café pour papa. Il est grincheux sans son café du matin.

— Oui je sais. Un Iroquois en a fait l'expérience hier matin, répondit Gabriel en riant.

— Tu devras nous raconter ça tantôt. Ça nous fera un sujet de conversation, sourit la jeune fille.

— C'est promis; je retourne près de Nicolas; à tout de suite.

En sortant de la maison, Gabriel se demandait comment il se faisait que Louise, après avoir appris que son père avait eu affaire à des Iroquois la veille, n'en avait pas été alarmée et croyait que la

narration en serait plutôt drôle. Cette jolie fille semblait assez difficile à effaroucher. Il se souvint également que son père, François Duclos, n'avait montré aucune inquiétude face aux Iroquois affreusement peinturlurés. C'était à se demander de quel bois se chauffaient ces fichus Canadiens ?

Nicolas terminait la traite de la deuxième vache. Il ne trairait pas celle qui allaitait les deux veaux.

— Je voulais t'apprendre à traire une vache, mais ce sera pour demain. J'imagine que Louise était déjà levée ? dit-il, avec un sourire en coin.

— Elle te fait dire que le repas sera prêt dans une demi-heure.

— Prêt, pas prêt, on va y aller car j'ai presque terminé. Place ces sceaux de lait près du mur; on va faire sortir le bétail dans le pré. Attention au bœuf, je m'en occupe moi-même car il ne te connaît pas.

Gabriel fit comme demandé et poussa ensuite deux vaches à se lever et suivre Nicolas tirant le bœuf vers le pacage. La troisième vache suivait avec les deux veaux.

— Bon ! Voilà qui est fait ! dit Nicolas. Il ne reste qu'à aller nourrir les cochons. Viens ! Et il se dirigea vers un autre abri donnant sur le même pré.

— Ventre-saint-gris ! À travailler comme ça avant le déjeuner, tu vas dévorer tous les œufs que tu viens de ramasser, s'exclama Gabriel.

— Ça donnerait quoi de s'assire et bailler aux corneilles ? De toute façon, c'est la seule manière de s'ouvrir un appétit pour savourer pleinement les œufs au p'tit lard que nous préparent actuellement ma mère et mes sœurs. Allons ! Un peu de cœur au ventre, le Français ! ironisa le jeune Canadien, futur juge de la région de Batiscan.

L'abri contenait un énorme verrat dont on voyait les longues défenses inquiétantes. Une truie couchée au centre de l'abri nourrissait six petits porcelets avides. Nicolas attrapa quelques poignées de feuilles de légumes accumulées dans un baril et en déposa devant le verrat et la truie. Les petits yeux ronds du gros cochon qui suivaient le jeune homme se fermèrent lorsqu'il lui passa la main sur la tête. Gabriel pensa en lui-même qu'il n'oserait jamais toucher un tel sanglier; domestiqué ou pas.

— Ses défenses ne t'inquiètent pas lorsque tu l'approches ? demanda Gabriel.

— Il s'en sert pour se défendre. Tu vois bien que je ne l'attaque pas. Fut la seule explication de Nicolas. Gabriel ne sembla pas tout à fait convaincu.

— Bon ! On ramasse les deux sceaux de lait et on rentre. Si le repas n'est pas prêt, on boira du café, ajouta le Canadien en essuyant ses mains avec de la paille.

Chapitre 10

Une journée très ordinaire

Élan aussi appelé Orignal

François Duclos, sérieux, la pipe au coin de la bouche, ne disait pas un mot. Personne ne semblait s'en formaliser et les enfants, même si le repas était terminé, restaient assis à babiller à qui mieux mieux autour de la table. Gabriel savourait son deuxième café pendant que Nicolas fumait sa pipe comme son père. Mais lui ne cessait de rigoler de l'aventure de l'Iroquois attaché à une perche que Louise avait exigé qu'il leur raconte.

La porte d'entrée s'ouvrit et Joseph, avec sa femme et ses deux « papooses », entra dans la maison. Les enfants Duclos sautèrent en bas de leur chaise et entraînèrent leurs petits amis algonquins pour jouer à l'extérieur. L'Indienne alla rejoindre Jeanne près de l'armoire ou elle rangeait des couvertures. Joseph, muni d'une pipe à long tuyau,

se dirigea vers le foyer, trouva la blague de François, chargea son « calumet » et l'alluma avec un tison du foyer, avant de venir prendre place à la table, à côté de Gabriel.

François Duclos le regardait faire sans dire un mot. Nicolas le salua et lui demanda :

— Bonjour Joseph; passé une bonne nuit avec ta famille ?

— Hugh !

Gabriel manqua s'étouffer et cracher la gorgée de café qu'il avait en bouche, ayant toutes les misères du monde à ne pas éclater de rire. François Duclos le regarda avec un petit sourire en coin. Le vieux Canadien commençait à « dégeler ». Sans relever l'incident Nicolas poursuivit :

— J'ai l'impression que tu es venu nous faire part de quelque chose. Est-ce que je me trompe Joseph ?

Gabriel devina la réponse avant de l'entendre.

— Hugh !

Le silence se fit autour de la table. Tous savaient que Joseph ne parlerait que lorsqu'il en ressentirait l'envie; quant à Gabriel, il ne savait pas du tout si Joseph pouvait parler. C'est alors que François Duclos daigna ouvrir la bouche pour la première fois en cette belle matinée de milieu d'été; mais il s'adressait à son épouse.

— Ma belle Jeanne, il va falloir emballer l'autre fesse d'ours dans sa peau et la remettre à Joseph. C'est lui qui l'a tué. Toute cette viande est à lui. Il m'a dit que tu pouvais partager la graisse avec sa femme.

— Mais mon bon Joseph; pourquoi n'es-tu pas venu, avec ta famille, souper avec nous hier soir ? demanda-t-elle. Tu sais bien que vous êtes toujours les bienvenus dans ma maison.

— Hugh ! Joseph sait. Joseph, entrant chez lui, a senti bonne sagamité préparée par femme. Joseph décidé manger chez lui avec siens. Et il replaça le tuyau de la pipe dans sa bouche.

Gabriel le regardait, tout étonné que l'indien puisse parler aussi longuement. Mais il semble que tout avait été dit, car il n'ouvrit plus la bouche. Personne d'autre n'engagea la conversation de sorte que Gabriel ayant terminé son café ne savait plus trop comment se comporter et commençait à être mal à l'aise.

— Dis donc Nicolas, pourras-tu m'apprendre à me fabriquer une pipe, de sorte que je n'aie pas l'air trop imbécile après chaque repas ? Je ne suis pas du genre à jacasser, mais vous tous, vous battez quatre as.

— Est mieux d'établir contacts sans obligé de parler, remarqua Joseph; en lui jetant un coup d'œil de ses yeux noirs et expressifs jaillissant de sa physionomie sombre imperturbable. Et il tira une bouffée de fumée de sa pipe.

Gabriel se le tint pour dit, appuya ses coudes sur la table et attendit.

— On te fabriquera une pipe cet après-midi, l'informa Nicolas.

— Mon frère, dit Joseph à François. Orignal venu près de ma cabane cette nuit. Moi trouvé piste. Veux savoir si toi venir chasser.

L'indien, regardant dans le vague, restait de glace en faisant cette annonce importante. La tête de Nicolas se redressa pour fixer son père en attendant sa réponse. Celui-ci regardait son fils et tourna les yeux vers Gabriel avant de répondre.

— Il se dirige vers où ton orignal ? demanda-t-il.

— Vers rivière Batiscan, où eau contourne prairie.

— C'est l'endroit que je voulais montrer à Gabriel. Crois-tu que nous pourrions amener les deux jeunes avec nous ?

— Jeune Français pas de fusil, remarqua Joseph. Moi lui prêter le mien et prendre arc.

— Ma femme, nous partons à la chasse. On devrait être de retour demain. Annonça François.

— Donne-moi vingt minutes et je prépare vos « bardas », répondit Jeanne qui n'avait pas perdu un seul mot de la conversation.

Joseph se leva, tendit son fusil à Gabriel avec sa corne à poudre et un petit sac de balles, puis ressortit de la maison pour aller chercher son arc et ses flèches.

— Je pense que tu t'es fait un ami, Gabriel. Je suis le seul, jusqu'ici, à qui Joseph a laissé toucher à son fusil, remarqua François en se levant pour se préparer. « Je me demande ce qui a pu l'impressionner autant ».

— C'est tout de même très curieux, renchérit Nicolas jetant un coup d'œil vers la porte.

Gabriel se remémora le moment où il avait ressenti cet élan de liberté devant le brouillard du Fleuve. L'Algonquin devait l'avoir observé puisqu'il lui avait posé la main sur l'épaule pour attirer son attention. Était-il possible que Joseph ait deviné l'émotion qui l'avait traversée et la transformation qui avait suivi ?

— Sais-tu te servir de cette arme ? demanda Nicolas.

— Je m'en suis servi lors de mes voyages sur les bateaux; je crois que ça ira, répondit Gabriel.

Il se dirigea vers sa malle de matelot pour sortir ses pistolets et des vêtements qu'il croyait propices à l'excursion.

— Tes bottes seront trop bruyantes dans le bois. Prends ceci, lui dit Nicolas en lui tendant une bonne paire de mocassins et une épaisse paire de bas de laine.

— Merci beaucoup Nicolas.

— Ta culotte va aller, mais trouve une chemise plus chaude. J'ai aussi un camail qui t'ira. Le capuchon sera précieux si on dort à la belle étoile. Ma mère va envelopper ton barda avec ta couverture. Ça devrait aller.

Louise apparut près d'eux avec un paquet attaché adroitement qui laissait deux ganses de cuir larges où on pouvait passer les bras pour le transporter au dos.

— Ma mère m'a demandé de préparer ton équipement Gabriel. J'espère n'avoir rien oublié.

— Merci Louise; c'est très gentil à toi.

— Peux-tu apporter un des vieux couteaux de chasse du père, pour qu'il le place dans l'étui de ses mocassins ? demanda Nicolas.

— J'reviens tout de suite, répliqua Louise en pivotant vers la cuisine.

— Eh bien mon vieux, il est possible que ce soit toi qui finisses par subir un abordage. Note que cela ne me déplairait pas beaucoup, remarqua Nicolas en riant.

L'Algonquin les attendait devant sa cabane. Un énorme chien-loup muni de deux sacs de cuir reliés l'un à l'autre par une autre pièce de cuir souple qui traversait sur le dos de l'animal attendait, assis à son côté. L'équipement nécessaire à l'indien serait porté par son chien. Il fit signe à François d'approcher et lui montra l'empreinte d'un gros orignal.

— Gros mâle. indiqua Joseph.

— Comment peut-on savoir le sexe de l'orignal seulement en regardant sa piste ? demanda Gabriel, incrédule.

— Apprend, jeune Français, répliqua Joseph. Regarde bien piste. Patte avant enfoncée à côté patte arrière. Cela est mâle. Si patte arrière derrière patte avant, cela femelle. Mâle plus gros avant que derrière; femelle même grosseur avant comme derrière, mais corps plus long. L'indien se releva et partit vers la forêt suivi de son chien qui grogna en passant près de Gabriel. Entendant cela, l'Algonquin fit demi-tour et flanqua un bon coup de pied au chien. L'attrapant par le chignon, il l'approcha de Gabriel.

— Approche main ouverte museau chien, ordonna Joseph.

Gabriel s'exécuta avec réticence. Le chien grogna encore une fois. Joseph lui asséna un coup de poing sur la tête tellement puissant que le chien plia des pattes avant. Le redressant toujours par le chignon du cou, l'indien approcha la tête de la main de Gabriel. Cette fois-ci le chien-loup, renifla la main et se mit à lécher les doigts. L'Algonquin lâcha son chien.

— Lui, maintenant ton ami, dit-il à Gabriel en pivotant et reprenant sa route. Le chien s'empressa de suivre deux pas derrière son maître.

François Duclos regarda Gabriel et secoua la tête démontrant sa perplexité. Nicolas lui mit la main sur l'épaule et l'entraîna à la suite de son père. On venait d'assister encore à une autre faveur donnée à Gabriel par l'Indien.

C'était sa première expérience dans la forêt canadienne; et ses yeux n'étaient pas assez grands pour tout saisir. L'Indien marchait devant, suivi de Nicolas, de lui-même et finalement, fermant la marche, de François Duclos. Depuis leur entrée en forêt, on avançait extrêmement lentement. Presque à chacun de ses pas, l'Indien s'arrêtait et vérifiait les alentours comme si ce qu'il voyait n'était pas le même paysage qu'au pas précédent. Le chien s'immobilisait à chaque fois derrière son maître. Cela permit à Gabriel d'apprendre à poser son pied au sol sans le moindre bruit. Il s'était rapidement aperçu que les pas des autres étaient parfaitement silencieux. Lorsqu'il eut assimilé la technique, il se rendit compte qu'effectivement, le panorama changeait complètement à chacun de ses pas. Les arbres qu'il voyait actuellement cachaient tous quelque chose qu'il ne verrait qu'au pas suivant. À partir de cette constatation, son attention devint constante.

Tout à coup. L'Indien s'arrêta et le chien s'assit sur son derrière, la gueule ouverte et la langue pendante. Tous s'arrêtèrent. Joseph coupa une grande perche tout près de lui, l'ébrancha complètement, s'accroupit vers son chien et sortit un lacet de cuir finement tressé et imbibé de graisse de l'un des sacs, qu'il attacha au bout de la perche. Il fit un nœud coulant du lacet qui garda la forme d'un petit cerceau. Faisant signe aux autres de ne pas bouger, il se dirigea vers un grand sapin. Gabriel le vit tendre sa longue perche vers l'arbre, donner un petit coup sec et retirer la perche avec un oiseau qui battait des ailes pour essayer de se dégager du collet. Deux autres oiseaux surgirent des branches du sapin pour se jucher dans le sapin d'à côté. Décrochant l'oiseau capturé, il lui tordit le cou et le jeta près du chien qui se contenta de regarder le tas de plumes. Se rapprochant de l'autre sapin, il recommença le même manège et captura l'un après l'autre, les deux

oiseaux, avant de revenir vers ses compagnons. Arrivé près d'eux, il mit un oiseau par terre, sur le dos, plaça ses pieds de chaque côté sur les ailes, agrippa les pattes d'une seule main et tira doucement. Gabriel vit tout l'intérieur, incluant la tête de l'oiseau, glisser hors de la poitrine débarrassée de toutes ses plumes. Joseph procéda de la même manière pour les deux autres oiseaux, replia les ailes sur les poitrines pour les envelopper, jeta les restes à son chien qui n'en fit qu'une bouchée et glissa son gibier dans l'un des sacs que portait le chien. Nicolas se pencha vers Gabriel et murmura :

— Tu viens d'apprendre à vider une perdrix. C'est le seul gibier auquel on peut faire comme ça.

L'Indien se retourna et reprit sa route à la même vélocité qu'auparavant, le chien sur les talons. Il avait gardé sa perche à la main.

On suivait la piste depuis déjà trois heures et Joseph avait capturé deux autres perdrix. Gabriel commençait à être un peu fatigué, surtout à cause de la tension de tous ses muscles, suite à l'intensité qu'il mettait à scruter son environnement. Cette fatigue l'obligea à relaxer sans pour autant, diminuer son attention. Il s'aperçut qu'il était possible d'absorber tout son entourage d'une façon relaxe et détachée. Il restait alerte, mais détendu. Ce qui ne lui était pas tellement étranger, pensa-t-il, parce que cela ressemblait beaucoup à la disposition d'esprit nécessaire lors de combats d'escrime. Le moindre bruissement de feuilles attirait son regard sans susciter d'excitation ni nervosité, ni même de curiosité. Il se contentait de regarder ce qui avait suscité son attention. Il respirait lentement et la fatigue ressentie précédemment s'étiola peu à peu.

On allait traverser un ruisseau, lorsque Joseph s'arrêta, inspecta la piste autour de lui et fit signe aux autres d'approcher.

— Orignal rendu à prairie, informa-t-il. Lui pas arrêté ruisseau et continué vers rivière. Maintenant, manger perdrix. La voix basse et grave de l'Indien ne portait pas à dix pieds.

Sur ce, attrapant le chien, il sortit les perdrix du sac et les nettoya dans le cours d'eau. Nicolas, sans dire un mot, commença à ramasser du bois en choisissant attentivement celui qu'il gardait. François Duclos, quant à lui, dégageait un espace près de l'eau et l'entourait de pierres rondes. Tous s'efforçaient d'être silencieux. Il demanda à Gabriel, d'une voix à peine audible, de lui trouver quatre tiges rigides de deux pieds de long.

Les perdrix, chacune transpercée du bout des tiges de Gabriel, plantées autour et inclinées au-dessus du feu, cuisaient lentement. Joseph tournait les tiges de temps à autre. Il avait donné la cinquième

perdrix à son chien qui s'en était rapidement régalé toute crue. Chacun déchiqueta avec ses dents la viande maigre, mais agréable au bout de leur bâton. Une bonne gorgée d'eau du ruisseau termina le repas, et on repartit dans la forêt.

Ce ne fut qu'une heure et demie plus tard que Gabriel entendit le bruit de la rivière. À partir de ce moment-là, Joseph ramassa un gourdin sec et se mit à en frotter les arbres de temps à autre. Il échappait également des petits « wrouph » gutturaux de sa gorge, très bas, à chaque trois ou quatre pas qu'il faisait. On arriva à la rivière au moment où le Soleil se préparait à décliner. Avant de sortir des arbustes, on entendit un « Wreunngff » assez fort suivi de plusieurs éclaboussures d'eau. Gabriel aperçut l'énorme animal qui attendait de l'autre côté de la rivière, la tête tournée vers lui. La grosse tête affreuse, ornée d'un magnifique panache immense, surmontait une barbiche de poils qui pendait au moins un pied de long. Joseph lui indiqua par signe de tirer l'animal juste derrière la patte avant. Le jeune homme épaula son fusil pendant que François et Nicolas faisaient de même pour être prêts s'il manquait sa cible.

Gabriel laissa échapper l'air de ses poumons et pressa la gâchette lorsque son fusil fut stabilisé. Le coup parti, les pattes de l'orignal frappèrent son abdomen et l'animal s'écroula sur place. Le père et le fils Duclos se regardèrent remplis d'étonnement et l'Indien affichait un sourire de satisfaction. Il en avait oublié son flegme.

— Quel coup de fusil ti-gars ! s'exclama François. J'ai rarement vu ça !

— Moi je n'ai jamais vu un orignal tomber de cette façon, s'enthousiasma Nicolas. Quel coup de fusil, mon ami !

L'Algonquin regarda Gabriel et dit :

— Jeune Français maintenant devenu Canadien. Hugh !

Gabriel rayonnait. Son souffle était court et il dut faire un effort pour retrouver son calme. Les quatre chasseurs traversèrent la rivière rapidement, s'approchèrent de la bête en la gardant en joue pendant que Joseph lui piquait sa perche dans l'œil pour s'assurer qu'elle était bien morte. Gabriel avait pu récupérer son calme, recharger son fusil et découvrait, maintenant, que de tuer un orignal ne faisait que mettre du travail pénible sur la planche. Ils prirent deux heures pour débiter l'animal en quartiers, les installer sur des tiges de bois qui laisseraient passer l'air, avant de pouvoir commencer à s'installer pour la nuit. On avait grillé la langue et le mufle de la bête que Gabriel avait appréciés. Fourbus, les quatre amis s'enveloppèrent de leur couverture et sombrèrent dans un sommeil réparateur.

Chapitre 11

Retour par la rivière

Rapides sur la rivière Batiscan

Le Soleil n'était pas encore levé et un feu flambait près des quartiers d'orignal devant les couches des chasseurs. Joseph accroupi près du feu préparait le café pour son ami François Duclos. Gabriel n'avait pas le goût de se lever et avait mal par tout le corps. Nicolas, toujours matinal habituellement, se contenta, cette fois-ci, de se retourner dans sa couverture. C'est François qui se leva le premier des trois, lorsqu'il eut humé l'odeur du café frais.

Mais il fallut bien que les jeunes sortent de leur enveloppe de laine pour bénéficier du pemmican et du café que Joseph avait préparé. Après une première pipée et un deuxième café, François et Joseph s'entendirent pour que celui-ci aille chercher le grand canot pour transporter l'orignal à la maison. L'Algonquin traversa la rivière

et partit au pas de course dans la forêt avec son chien à ses trousses. Le Soleil se levait et Nicolas coupa un morceau du panache d'orignal qu'il commença à travailler avec son « mocotagan » algonquien qu'il appelait son « couteau-croche ». François s'adressa à Gabriel :

— Ti-gars, je voulais que tu voies cette prairie où nous nous trouvons. C'est la plus belle que j'ai trouvée dans la région et son emplacement est très avantageux. Viens on va faire le tour, et je vais t'expliquer mon idée pendant que Nicolas garde la viande.

Traversant la prairie, les deux hommes entrèrent dans la forêt pour arriver quinze minutes plus tard au bord d'une rivière. Le Canadien expliqua à Gabriel que la petite prairie se trouvait au centre d'une pointe de terre entourée sur trois faces par la rivière Batiscan. Si on partait en remontant le courant on se dirigeait vers une région où la traite des fourrures était des plus lucratives. François l'avait fait déjà cinq fois sans que personne n'en sache rien. Le seul problème était qu'il y avait plus de soixante-dix portages sur cette rivière; mais le travail en valait la peine. Si on descendait le courant, on arrivait au village de Batiscan, au bord du fleuve. Cette rivière était la route employée des Atikamecks pour venir échanger leurs pelleteries chez les marchands et les colons à l'Île Saint-Eloy. Celui qui s'installerait sur cette presqu'île aurait le plus grand avantage de traite sur tous les autres, lui dit-il.

— Mais, objecta Gabriel, cette terre appartient à une Seigneurie. On ne peut pas s'y installer sans permission.

— Allons nous assire, là-bas, sur ce tronc laissé sur la grève par la rivière. Je vais t'expliquer comment on peut procéder.

Sur ce, le Canadien sortit sa pipe et s'installa sur la grosse pièce de bois. Gabriel le rejoignit.

— Voilà ! Il faut que tu saches que la Seigneurie de Batiscan appartient aux Jésuites. Il y a vingt-cinq ans, ceux-ci voulaient en faire une mission réservée strictement aux sauvages. Évidemment leur but était de s'accaparer du commerce des fourrures puisque depuis des siècles, l'Île Saint-Éloy servait de lieu de ralliement aux Indiens pour faire du troc. Tous ceux qu'on appelle les « coureurs de bois », ce qui m'inclut soit dit en passant, qui faisaient la traite des fourrures, venaient échanger leurs produits sur cette Île. À l'époque, en 1662, j'étais domestique chez Nicolas Gatineau. En réalité j'étais l'un de ses « coureurs de bois » et je ne voulais pas rester « domestique » très longtemps. Aussitôt libéré de mon contrat avec Gatineau, j'ai fait la « course » à mon compte. Je cherchais un endroit pour m'établir. J'ai acheté d'Étienne Lafond, en 1664, une maison près du fort Saint-François. J'ai aussi acheté une terre de Pierre Juineau la même année

et reçu une terre de deux arpents au Cap-de-la-Madeleine, en concession des Jésuites à la fin de l'année. Mais en 1666, un certain groupe d'entre nous décida de nous installer face à l'île Saint-Eloy sans permission. D'ailleurs les Jésuites n'y venaient pratiquement jamais. Ces derniers furent bien obligés d'accepter ces nouveaux colons et finirent pas nous dire : « Prenez deux arpents de large sur le fleuve et quarante arpents de profond là où vous voulez. Si vous prenez plus, on vous enlèvera le surplus, si vous prenez moins, vous vous en contenterez ». C'est ainsi que j'ai eu ma terre; mais j'avais pris trois arpents sur le fleuve par vingt-cinq arpents de profond; ce qui fut accepté puisque la superficie était de 75 arpents. J'avais choisi cette surface parce que, plus loin au fond de ma terre, le terrain était marécageux et très giboyeux. Sur le chemin du retour à la maison, tu vas voir que des colons s'installent graduellement sur les rives de la rivière, n'ayant plus de place libre sur le fleuve. Ils n'en sont qu'à l'embouchure pour l'instant. Certains reçoivent une concession avant de s'installer, mais plusieurs s'installent sans concession en ne prenant que deux arpents de frontage par 40 arpents de profond. Je te propose de t'installer sur cette presqu'île qui t'assurera d'être le premier à traiter avec les Attikameks qui descendent la rivière, te donnera une belle prairie prête à labourer et ensemencer, sans parler que tu ne seras pas très loin de ma famille. Tu n'auras pas à chercher, comme je l'ai fait, pour te trouver un bon endroit. Il est déjà trouvé. Qu'en penses-tu ?

Gabriel se redressa et se mit à marcher lentement sur la grève, les yeux rivés sur la courbe d'où jaillissait le courant tumultueux de la rivière. Il se rappelait la beauté de cette prairie qu'il venait de traverser, la forêt magnifique qui l'entourait et tentait de ressentir le fait d'en être propriétaire. L'offre était plus qu'alléchante. Il se rendait compte que s'il s'installait sur cette seigneurie, il jouirait complètement de cette liberté qui aujourd'hui l'habitait, puisque le Seigneur n'était pas un individu, mais une communauté religieuse résidant loin de la seigneurie. Il n'aurait qu'à payer le cens demandé pour n'avoir aucun embêtement avec les « Seigneurs » de l'endroit. Il y voyait cependant, un inconvénient. Revenant vers François, il reprit son siège.

— Supposons que je prends ces quatre-vingts arpents. La presqu'île est beaucoup plus vaste et quelqu'un d'autre viendra s'y installer, de sorte que je perdrai les avantages de traite dont vous parlez.

— Pas si tes deux voisins sont de tes amis. La presqu'île ne peut subvenir qu'à trois colons. Je connais un bon coureur de bois avec lequel tu t'entendrais bien, j'en suis sûr. Il est de ta trempe;

courageux, honnête, travailleur et serviable. Il s'appelle Mathurin Cadot dit Poitevin. Il vient tout juste de marier une Catherine Durand à Montréal. Je sais qu'il se cherche un emplacement et je me fais fort de l'amener à s'installer ici, si tu te décides. Il pourra prendre la partie du côté de la rivière qu'il trouvera plus propice à l'interception des sauvages en route pour le village. Toi, je te conseille de prendre la partie centrale. La Terre y est meilleure, moins de pierrailles, elle est pratiquement défrichée et il te reste une bonne portion en forêt. On pourrait t'installer ici en deux mois ou deux mois et demi. Pour ton deuxième voisin, à nous deux, on trouvera bien quelqu'un. Réfléchis à tout ça pendant qu'on retourne vers Nicolas. Joseph ne devrait pas tarder.

Gabriel, en s'approchant, voyait Nicolas attentif à ce qu'il travaillait dans ses mains. François se rendit aux quartiers de viande quand Nicolas s'approcha de Gabriel et lui tendit une magnifique pipe ayant un gros fourreau percé d'un tuyau en bois, le tout facile à transporter dans un sac à la ceinture. Elle était déjà chargée de tabac.

— Tiens, fume-moi ça, pour l'essayer. Tu auras l'air d'un vrai Canadien avec ça dans la bouche. Elle te rappellera toujours ton premier orignal.

— Une pipe en corne d'orignal ? Je ne sais comment te remercier cher Nicolas. C'est un magnifique cadeau.

Gabriel prit un tison dans le feu et alluma la première pipée de sa vie. Il s'étouffa deux ou trois fois, mais son sourire en disait long sur le plaisir qu'il éprouvait.

Vingt minutes plus tard, on aperçut un canot avec deux passagers qui venait du Fleuve. C'était Joseph et sa femme qui approchaient dans le grand canot que Gabriel avait vu à son arrivée chez la famille Duclos.

Gabriel s'avança près de François et lui murmura :

— C'est décidé, j'accepte votre suggestion. Dans deux mois et demi, je serai installé dans cette prairie.

Il venait de fixer l'orientation qu'allait prendre la suite de l'histoire de sa vie. Et il la voyait merveilleuse.

Chapitre 12

On s'organise

François Duclos était parti pour Montréal avec Joseph dans le gros canot. Il devait revenir accompagné de Mathurin Cadot et sa nouvelle épouse, si celui-ci acceptait sa proposition. Entretemps, Nicolas et Gabriel ne cessaient de préparer, entre les corvées habituelles, tout ce dont l'installation dans la prairie nécessiterait. Gabriel avait acheté, du forgeron du village, deux bonnes haches et une scie qu'il comptait garder. Nicolas l'avait initié au travail sur le tour, en lui faisant fabriquer deux gobelets et deux assiettes qu'il conservait maintenant dans sa malle de marin.

Le matin précédent, la femme de l'Algonquin était venue le trouver et lui avait mis entre les mains une belle paire de mocassins et une paire de mitaines, tous décorés de poils de hérisson. Elle les avait fabriquées de la peau d'orignal qu'il avait tué et partagé avec la famille de Joseph. La même journée, Gabriel avait rencontré l'armurier de Champlain et lui avait commandé un fusil. L'armurier devait prendre un de ses fusils que Gabriel avait choisi et le modifier au goût de l'acheteur. Nicolas avait exigé l'installation de deux petits « pitons » d'une hauteur maximale de 3/8 de pouce; l'un au bout du canon, l'autre au centre du canon près de la mise à feu. L'armurier savait très bien que c'était là le secret, jamais divulgué, qui donnait tellement d'exactitude au tir des Canadiens, spécialement ceux des « coureurs de bois ».

Ce matin, les deux jeunes hommes venaient de récupérer le fusil commandé et se préparaient à l'essayer derrière la maison. Nicolas avait installé une assez grande cible carrée à environ 50 « enjambées » du point de tir. Le centre de la cible avait un petit cercle noir d'environ deux pouces de diamètre. Il installa, ensuite, l'arme sur un support solide et demanda à Gabriel de tirer deux fois de suite sur la tache noire en enlignant celle-ci avec les deux « pitons » du fusil. Le résultat fut deux trous de balle quasi juxtaposés à environ deux pouces en bas du cercle noir. L'armurier avait fait un excellent travail

en plaçant les « pitons » parfaitement au centre sur le dessus du canon. Nicolas donna deux coups de lime sur le « piton » au bout du canon et demanda à Gabriel de tirer deux autres coups. Cette fois-ci Gabriel plaça ses deux balles exactement au centre de la tache noire. Le fusil était précis pour tirer à cinquante verges. Gabriel n'avait plus qu'à se pratiquer pour juger la façon de viser selon la distance de l'objectif, relativement à cette distance de 50 mètres. Comprenant rapidement le principe de la trajectoire de la balle, Gabriel, après quelques coups de pratique, maîtrisait parfaitement son arme. Il laissa Nicolas l'essayer; celui-ci fut enchanté des qualités du fusil.

Les deux jeunes gens entreprirent alors de fabriquer deux couteaux de chasse. Gabriel dessina ce qu'il voulait obtenir et apprit de Nicolas comment y parvenir en se servant de la petite forge de son père. Les manches des couteaux furent tirés du panache d'orignal que Gabriel avait tué. Nicolas profita de l'occasion pour fabriquer, avec une vieille lime, un « couteau croche » dont il démontra la technique d'emploi à Gabriel.

La semaine juste avant le départ de François pour Montréal, une grande fête s'était déroulée à Cap-Santé lorsque François Duclos, le 30 juillet, avait marié sa fille Anne, âgée de 21 ans à François Jugnac dit Gignac âgé, lui, de 32 ans. Il venait d'arriver de France quelques mois plus tôt. À cette occasion Gabriel avait rencontré un grand nombre d'amis de la famille Duclos dont plusieurs « coureurs de bois » et quelques marchands de traite que François s'empressa de lui présenter. L'un d'eux, Jean Lemoyne, fournissait plusieurs « coureurs de bois » et habitait Trois-Rivières. Il invita Gabriel à venir le voir éventuellement. Ce que François Duclos promit d'organiser. Un autre fournisseur du nom de Charles De Couagne de Montréal, lui fut également présenté, duquel il reçut la même invitation.

Aujourd'hui les deux jeunes compagnons avaient décidé d'aller construire une cabane, sur la concession de Gabriel, qui leur permettrait de rester sur place lors des futurs travaux. À leur retour le soir, la cabane en pieux, assez spacieuse, était terminée. Revenant en canot par la rivière, ils débouchent sur le fleuve au moment même où François Duclos passait en canot, arrivant de Montréal. Deux passagers, ainsi qu'un assez important bagage se trouvaient à bord, en plus de Joseph. François avait réussi sa mission. Mathurin Cadot acceptait de venir s'installer comme voisin de Gabriel Lefebvre. Les deux canots voguèrent côte à côte sur le fleuve jusqu'à la terre des Duclos. Les présentations, poignées de main et papotages durèrent un bon moment près des canots accostés. Tellement, en fait, que Joseph, voyant la

situation dans un cul-de-sac, s'approcha de Gabriel, lui passa, sans cérémonie, un tomahawk tout neuf à la ceinture et pivota des talons pour aller rejoindre sa femme qui l'attendait avec ses enfants devant sa cabane. Cadot voyant l'air surpris de Gabriel devant le présent de l'Algonquin lui fournit l'information :

— Joseph a insisté pour que je lui trouve à Montréal, un tomahawk de bonne qualité. Il m'a dit vouloir le donner au jeune Français qui était devenu un vrai « Canayen ». Quand François m'a confirmé que ce nouveau Canadien était celui qui me voulait comme voisin, c'est ce qui m'a décidé d'accepter de venir m'installer ici. Je connais Joseph assez bien pour comprendre que tu étais quelqu'un de spécial, si tu étais capable de l'impressionner; et me voilà.

— Bon les femmes, montez à la maison, demanda François. Les hommes nous allons débarquer tout le barda de la famille Mathurin. Allez ! François apporte-nous la barouette ! cria-t-il.

On était finalement sorti du cul-de-sac, mais, trop tard, Joseph s'était éclipsé.

Nicolas et Gabriel laissèrent leur coin-nuit de la maison au couple Cadot, qui y tendit une couverture pour leur intimité. Les deux jeunes gens dormirent sur le plancher, près du foyer.

Les travaux d'installation allaient commencer au plus tard le lendemain midi. Nicolas avait la charge de mener le bœuf, à travers bois, jusqu'à la prairie. Lui et Gabriel partiraient donc tôt le matin. Les autres suivraient aussitôt que Catherine Durand-Cadot serait installée adéquatement chez les Duclos et que ses possessions seraient en sécurité. Gabriel avait appris que Catherine Durand était la fille d'Anenontha, une Huronne qui avait épousé Jean Durand dit Lafortune en 1662 et qui habitait actuellement à Batiscan avec son second époux Jacques Couturier. Les Couturier étaient également des « coureurs de bois ».

Gabriel plantait un pieu qui servirait à attacher le bœuf près de la cabane, lorsqu'il entendit le cri de Nicolas :

— Ils arrivent !

Levant la tête, il aperçut quatre grands canots transportant trois hommes chacun qui approchaient sur la rivière. Dans le premier canot, il reconnut Joseph, Cadot et François; mais qui pouvaient bien être les hommes dans les autres canots ?

Chapitre 13

Et voilà ! C'est parti !

Les canots venaient d'accoster et les hommes débarquaient avec chacun un fusil et une hache; quelques-uns portaient des scies de toutes sortes. Gabriel reconnaissait La Riou et Antoine Roy, les voisins immédiats de François Duclos, mais personne d'autre.

— Allons les gars, on fume une pipe pour s'organiser et on se met au travail. La moitié de la journée est déjà entamée ! cria François en dirigeant les hommes vers le feu devant la cabane.

— Eh ! Ti-gars ! J'amène des amis à moi. Ils veulent nous donner un coup de main pour quelques jours. Ils m'assurent que les arbres vont tomber comme du blé mûr, à la récolte. Tu vas être installé dans l'temps de l'dire !

La bande de Canadiens regardait Gabriel en souriant devant sa déconfiture. Il était évident qu'il n'en croyait pas ses yeux. Le groupe se divisa pour laisser passer un personnage qui portait une rapière au côté. C'était De Cabanac qui approchait le sourire aux lèvres.

— François ! s'écria Gabriel en s'élançant vers lui et l'attrapant dans ses bras. Tu es venu toi aussi ? ajouta-t-il.

— Je suis venu voir le nouveau Canadien entraîné par notre bon Duclos. Je ne voulais pas manquer l'occasion. Allons; laissons François organiser le travail; on pourra converser ce soir devant le feu. J'ai apporté une bonne bouteille de vin et je peux rester jusqu'à demain. Ce soir-là, Nicolas laisserait les deux amis seuls et repartirait avec son père. Les hommes d'épée devaient en avoir long à se raconter.

François avait prévu le nombre d'arbres qu'il fallait couper pour les deux maisons. Il forma deux équipes, envoya l'une dans la forêt près de la rivière sous la conduite de Mathurin, et dirigea la deuxième équipe vers la partie de la forêt où on devait abattre les arbres pour la maison de Gabriel. Il était entendu qu'on ne couperait que des gros pins droits et on en ferait des billots de 26 et de 18 pieds, puisque la maison devait avoir 24 pi par 16 pi. Chacune des deux équipes avait un homme armé d'une plaine chargé d'écorcer les billots.

Et le tout se mit en branle. Le groupe de Canadiens revint travailler trois jours d'affilés. Gabriel et Mathurin venaient de gagner deux semaines sur leur échéancier. Nicolas faisait tirer les billots par le bœuf. Un jour il travaillait pour Gabriel, l'autre pour Mathurin. Les murs commençaient à monter tranquillement, car on devait ajuster chaque bout des billots aux coins de la maison. Pour grimper les billots, on appuyait deux billes très droites, inclinées sur le mur; on enroulait d'un tour, le centre d'un câble à chaque bout du billot couché aux pieds des billes inclinées et deux hommes, grimpés sur le mur, tiraient leur câble par le bout non fixé au mur. Le billot roulait sans effort en montant l'inclinaison, quelle que fût la grosseur de la pièce que l'on montait. C'était simple et extrêmement efficace.

Trois semaines après cette première journée, on était prêt pour construire les toits. François Duclos réassembla son groupe d'amis et ils se présentèrent le lendemain, prêts à abattre les tilleuls dont on avait besoin. François en avait trouvé un assez grand nombre de la bonne grosseur et très long. On devait couper ces arbres à la longueur nécessaire pour s'appuyer sur le pignon du toit. On les fendait en deux et en creusait ensuite le centre. Cela prit trois autres jours. On plaça ensuite, les moitiés côte à côte, partie « creusée » vers le haut, pour fermer le toit complètement en s'assurant d'une pente prononcée, et on ajoutait l'autre moitié des billots, inversés, par-dessus les joints de la première série, comme on faisait pour des tuiles. Le faîte fut couvert d'une moitié d'arbre plus large. De sorte qu'une fois les joints du dessus du toit calfeutrés avec de l'étoupe recouverte de glaise, le toit était parfaitement étanche. Les hommes avaient fourni l'étoupe qu'ils accumulaient à la fabrication du lin. Un mois plus tard, les deux maisons étaient terminées ayant chacune un grand âtre avec une grosse cheminée pour les réchauffer. La famille Cadot put alors aménager. Catherine était aux anges et adorait sa maison. Mathurin se construisit rapidement un poulailler. C'était ce qui pressait le plus pour l'hiver qui approchait. Au printemps il sèmerait, entre les souches des arbres coupés, pour récolter du foin afin de pouvoir s'acheter des animaux vers la fin de l'été. Il comptait, évidemment, sur sa trappe hivernale et sa traite printanière pour les payer. Devant la maison, il avait aménagé un terrain qui servirait au jardin.

Ce soir-là, Gabriel avait profité d'être seul pour enlever une des grandes pierres plates installées devant son foyer et y aménager un réduit où il cacha un petit coffret de métal, tiré de sa malle de marin. Le coffret contenait, encore, un bon nombre d'écus économisés lors de ses courses en haute mer. Depuis qu'il était au Canada, il n'avait

pratiquement pas dépensé. Replaçant la pierre proprement, il s'assit pour fumer dans sa nouvelle maison, devant son foyer animé d'un bon feu. Il se mit ensuite, à réfléchir sur sa planification de l'automne.

Déjà il avait une ample provision de bois de chauffage suite aux arbres abattus et ébranchés pour construire la maison. Il allait consacrer ses prochaines journées à unifier la cabane de pieux attenante à la maison. Elle couvrirait tout le côté nord. C'est là qu'il accrocherait le gibier abattu, ferait boucherie et travaillerait les peaux des animaux capturés durant l'hiver qui venait. Près de la rivière, dans le talus, il envisageait de se creuser un garde-manger, où il pourrait placer des blocs de glace cet hiver. Il devait donc prendre quelques jours pour ramasser assez de foin de la prairie pour couvrir cette glace. Après, il s'attèlerait à couper des perches pour clôturer une surface de terrain qu'il voulait réserver comme pacage. Mais peut-être que cela n'irait qu'au printemps. Devant la maison il y voyait un jardin d'un côté et un canot de l'autre. Il réalisa, tout d'un coup, qu'il n'avait pas de canot. Par contre, cela n'avait pas tellement d'importance pour le moment, puisque l'hiver approchait et qu'il pouvait se rendre chez les Duclos à travers bois. Sa tête se mit à tourner, tellement il avait de choses à faire. Il pensa tout à coup à Joseph qui, lui, ne se mettait jamais martel en tête et prenait les choses telles qu'elles se présentaient. Il cessa alors de penser et profita du moment pour regarder son feu et fumer sa pipe en buvant un grand gobelet d'eau fraîche qu'il avait tiré de la rivière. Et la vie d'un seul coup redevint belle.

Le lendemain matin, lorsqu'il s'éveilla, le Soleil se levait à l'horizon. Il regarda à travers la croix percée dans le panneau fermant sa fenêtre et aperçut six chevreuils qui broutaient dans la prairie à cinquante pas devant lui. Passant son fusil dans l'ouverture croisée laissée justement à cet effet. Il abattit l'un des deux cerfs du troupeau. Il avait choisi le plus jeune « buck » qui présentait un petit panache de trois pointes. Les autres cervidés partirent à la course en faisant quelques bonds, mais comme ils ne voyaient rien d'autre bouger, s'arrêtèrent pour regarder partout autour d'eux. Gabriel put recharger son fusil et abattre une belle femelle qui semblait plus âgée que les autres. Cette fois-ci les chevreuils bondirent jusqu'à disparaître dans la forêt.

Le jeune homme sortit, leva les yeux au ciel et admit que c'était Joseph qui avait raison. Un homme pouvait planifier autant qu'il le voulait, mais, finalement, c'était autre chose qui détenait le contrôle; et l'homme devait composer avec cette « autre chose ». Il prit le temps de traîner ses deux chevreuils jusqu'à près de vingt pieds

de la rivière, un peu en retrait, là où on avait laissé plusieurs arbres debout, et commença à les vider. Il avait l'intention de laisser les détritus à cet endroit, sachant la possibilité d'y attirer un ours. Il avait besoin de graisse et d'une bonne peau qui lui servirait dans ses excursions hivernales. Les bêtes vidées, il les transporta et les suspendit de chaque côté de la porte de sa cabane. Il commençait à enlever la peau du mâle lorsqu'il aperçut Cadot qui arrivait à la course.

Lorsque celui-ci reconnut les chevreuils, il ralentit quelque peu, mais n'arrêta pas de courir. Gabriel apprendrait que plusieurs « coureurs de bois » se déplaçaient toujours au trot et ne marchaient que lorsqu'ils y étaient obligés.

— Eh bien, Lataille; je vois que ce matin ensoleillé te fait porter ton nom et t'oblige à dépecer. Quand j'ai entendu non pas un seul, mais deux coups de feu, j'ai cru que tu avais des problèmes. Heureux que ce ne soit pas le cas.

— Merci Cadot. C'est bon de pouvoir compter sur son voisin. Si tu as le temps de dépecer la femelle, je te donnerai les deux fesses du moment que tu me laisses la peau sans l'endommager.

— Je ne suis pas un débutant, jeune homme. Marché conclu. Ma femme va être heureuse d'avoir du chevreuil. Mais tu devras m'aider au transport. Ça te permettra de goûter aux fèves aux lards que cuisine ma Catherine.

Une heure plus tard, Gabriel se retrouvait assis à la table chez Cadot et mangeait un plat qu'il n'avait jamais goûté. Les ingrédients se rapprochaient du cassoulet, mais n'avaient pas du tout le même goût. Ce fut toute une découverte pour lui. Il avait rarement mangé un plat aussi délicieux que ces fèves au lard avec du bon pain blanc qu'il trempait dans la sauce. Il insista pour connaître exactement la recette, disant qu'il irait acheter le nécessaire chez les habitants jusqu'à Champlain s'il le fallait. Lorsqu'il alluma sa pipe en prenant son deuxième café, il jeta un coup d'œil admiratif autour de lui. La femme, qui était enceinte, avait extrêmement bien disposé l'intérieur de sa maison. En quelques jours tout l'espace s'était transformé en quelque chose de douillet et de très agréable. Mathurin avait commencé la construction d'un lit à baldaquin composé de grosses billes de bois en pin qui ajoutait de la chaleur à l'ambiance de la maison. Sa table était toute neuve et presque aussi grande que celle chez François Duclos. Des petits rideaux pendaient à la fenêtre et étaient du même tissu que la nappe sur la table. Un pot de fleurs sauvages finissait d'agrémenter le tout. Visualisant la nudité de l'intérieur de son « chez lui », il prit conscience de l'importance d'une femme dans une maison. Un visage lui vint aussitôt

à l'esprit et, il décida d'aller porter, l'après-midi même, une des deux fesses de chevreuil qui lui restait, à Dame Jeanne Cerisier, épouse de François Duclos. Il irait, par la même occasion, se procurer le nécessaire pour se cuisiner des fèves au lard.

Chapitre 14

Il était temps que tu te décides !

Émergeant de l'orée de la forêt avec son cuissot sur l'épaule enveloppé dans l'une des peaux de chevreuil, Gabriel aperçut les enfants Duclos jouant derrière la maison. Lorsqu'ils le virent, l'un d'eux courut à l'intérieur pendant que les autres se ruèrent vers lui en criant. François Duclos l'attendait devant chez lui.

— Salut ti-gars ! J'me demandais si on te reverrait un jour, maintenant que tu as une belle maison, ironisa-t-il. Qu'est-ce que tu portes là ?

— Un cuissot de chevreuil que j'ai tué ce matin. J'ai pensé que Dame Jeanne serait heureuse de l'avoir; je lui dois tellement de bonté.

— Arrive dans la cuisine; je pense qu'elle te recevra aussi bien que d'habitude.

— Je n'en doute pas une seule seconde, mon ami.

Jeanne Duclos-Cerisier embrassa le jeune homme sur les deux joues et reçut avec joie le cuissot de chevreuil avec la belle peau qu'elle demanda à garder. Ce à quoi Gabriel consentit sans hésitation. Lorsqu'il mentionna qu'il voulait aller se procurer les ingrédients pour se cuisiner des fèves au lard, Jeanne lui ordonna de tenir compagnie à son époux pendant qu'elle irait chercher ce qu'il lui manquait dans sa propre réserve chez l'une de ses voisines. Elle se couvrit d'un châle et sortit.

François se leva et alla verser deux gobelets de la bière d'épinette qu'il avait faite l'avant-midi même. Les hommes fumaient en buvant de petites gorgées et François remarqua que son compagnon était songeur. Il le laissa « mijoter » pendant dix minutes avant de lui demander :

— Tu sembles avoir des tracas, le jeune. Qu'est-ce qui se passe ?

— Il ne se passe rien. Je ne sais plus quoi faire en premier pour me préparer à l'hiver. Je voulais de tes conseils, répondit Gabriel.

— C'est pas trop compliqué. Tu n'as qu'à définir les choses à venir que tu ne contrôles pas. Par exemple, au printemps, les sauvages vont passer devant chez toi avec un tas de ballots de fourrures. Il te faut être prêt à traiter avec eux; sinon tu vas perdre une année de revenus. Il faut donc te procurer un tas de « bébelles » à échanger; et ça, avant que les glaces prennent sur le fleuve. Tu pourrais m'accompagner à Montréal où je vais me grailler chez un « équipeur » de ma connaissance. Il va certainement accepter de te faire crédit.

— Vous partez quand ?

— Demain matin, répondit Duclos.

Sur ces mots, la porte d'entrée s'ouvrit pour laisser passer Louise, suivie de Nicolas qui arrivait avec deux gros sceaux pleins d'anguilles frétillantes.

— Regarde père ! Les nasses de Nicolas étaient pleines d'anguilles. On a fait une bonne pêche en titi ! s'écria Louise, le visage souriant et rouge de bonheur. « Bonjour Gabriel. Comment tu vas aujourd'hui ? » ajouta-t-elle en plaçant son sceau sur la table.

— Très bien, merci. Salut Nicolas, répliqua le jeune homme, en ne laissant pas Louise des yeux.

— Salut mon ami, répondit Nicolas, mettant le deuxième sceau près du premier. Veux-tu apprendre à nettoyer des anguilles ?

— Pas question ! s'insurgea sa sœur. Ça, c'est mon travail, Va t'assire avec ton père.

Nicolas alla se servir un gobelet d'eau et vint se joindre aux deux hommes pendant que Louise, à l'autre bout de la table, s'affairait.

— Demain matin, reprit Gabriel vers François, ne me donne pas beaucoup de temps pour m'organiser.

— Tu veux organiser quoi ? rétorqua le père Duclos. Tu as ton fusil, tes deux couteaux de chasse et ta rapière avec toi. Tu as besoin de quoi de plus ?

— Vous allez où ? demanda Nicolas.

— À Montréal. Je dois aller m'équiper pour la traite de l'hiver prochain. Gabriel doit le faire lui aussi. Il va venir avec moi.

— Il faut également que j'organise la cuisine de ma maison; je n'ai que deux gobelets et deux assiettes.

Louise, à l'autre bout de la table, éclata de rire.

— Et c'est vous, Maître bretteur « Lataille », tireur d'orignal et autres bestioles qui allez savoir comment organiser une cuisine ? pouffa Louise. « J'ai hâte de voir le résultat », gloussa-t-elle.

— Il faudra bien que j'y arrive, répondit Gabriel un peu froissé.

— Tu n'y arriveras pas du tout, dit-elle, en s'inclinant et appuyant ses deux poings sur la table. Papa, c'est décidé, je pars avec vous. Sinon ce gros bêta va décorer sa cuisine avec des pièges à ours et va oublier de s'acheter un chaudron de fonte ou des aiguilles à coudre.

— Mais tu ne peux pas faire ça, Louise, nous allons jusqu'à Montréal, s'étonna le jeune homme. Par contre, il pensa qu'effectivement, les aiguilles à coudre…

— Et qui va m'en empêcher ? s'exclama-t-elle. « Vous peut-être, Monsieur ? Sachez que je suis allé à Montréal quand j'avais six ans, neuf ans, et douze ans. Vous y voyez un problème à ce que j'y aille à quinze ans, bientôt seize ? » Et elle attrapa une anguille qui reçut un coup de maillet un peu plus « pesant » que les autres.

François Duclos, la pipe au bec, regardait Gabriel du coin d'un œil amusé, pendant que Nicolas rigolait ouvertement.

— Monsieur De Lataille, se moqua-t-il, « il semble bien que vous ayez rencontré votre Maître en escrime linguistique », badina Nicolas.

— Effectivement, remarqua François Duclos, à moins d'être également, un Maître-coq patenté, tu risques d'échapper quelques petits détails, jeune homme.

— Et vous laisseriez votre fille nous accompagner ? s'étonna encore une fois Gabriel.

— Dis-moi qui pourrait l'en empêcher si c'est ce qu'elle a décidé. Ce n'est certainement pas moi qui vais m'y risquer, dit-il. Vas-y si tu veux essayer.

Gabriel tourna son regard vers la jeune fille qui portait toute son attention à son travail comme s'il n'y avait plus rien à discuter.

Réfléchissant quelques secondes, Gabriel se décida.

— Monsieur Duclos, si votre fille vient avec nous pour organiser ma cuisine, aussi bien en faire sa cuisine à elle, accepteriez-vous qu'elle devienne ma femme ?

Le maillet tomba des mains de Louise pendant qu'une anguille s'enfuyait sur le plancher. Elle mit le pied droit sur l'anguille pour l'immobiliser, essuya ses mains sur son tablier et leva les yeux sur Gabriel qui la regardait tout étonné.

— Père, ne réponds pas à cette question, dit-elle. Monsieur Lefebvre, poursuivit-elle, ne croyez-vous pas préférable de demander à la principale intéressée, avant de vous adresser à son père ? demanda-t-elle, d'une voix sèche.

— Euh ! bafouilla Gabriel. Mademoiselle Louise, accepteriez-vous de devenir mon épouse ? parvint-il à dire.

— Je vous répondrai à notre retour de Montréal, quand j'aurai visité votre maison que vous n'avez pas encore daigné me faire visiter, Monsieur. Et elle se pencha pour ramasser l'anguille cavaleuse. « Père vous pouvez maintenant répondre à Gabriel ». ajouta-t-elle.

— Comme tu peux le voir, mon ami, dit-il, encore là, c'est elle qui va décider même si je m'y opposais. Ce que je ne fais pas, évidemment. Je dirais même que c'est ce que je souhaite. Mais c'est gentil d'avoir voulu me faire ressentir que j'étais le maître dans cette maison, répondit François Duclos en rallumant sa pipe qu'il avait laissé éteindre devant l'intérêt amusé qu'il avait porté à l'échange. Nicolas, face à Gabriel, se claqua sur les cuisses en riant.

— Je savais que cela allait arriver, mais j'avais peur de manquer le spectacle. Par contre, là, ma sœur, chapeau ! Quel coup de maître ! Mon ami Gabriel, je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais tu es cuit, mon cher. Laisse-moi t'expliquer. Tu vas te rendre à Montréal avec ma sœur, dans l'espoir d'avoir un « oui » comme réponse. Peux-tu me dire combien de choses tu vas refuser de lui acheter durant ton voyage, dis-moi ? Mais non seulement cela, tu n'auras pas ton « oui » avant qu'elle eût visité ta maison; et alors là, je suis certain que tu n'as aucune idée du travail qui va t'être négocié pour ce fameux « oui ». Et il se remit à rire de plus belle. On devinait déjà, chez lui, la puissance de raisonnement objectif qui allait en faire un excellent juge de Batiscan, un jour.

Gabriel crut percevoir l'ombre d'un sourire sur les lèvres de la jeune fille qui continuait son travail. Il reconnut honnêtement qu'elle avait mené la négociation de main de maître; s'il y avait vraiment eu ce qui s'appelle une négociation. Ce dont il n'était pas certain. Mais une chose l'était : cette belle jeune fille allait lui faire une fichue maîtresse femme, convint-il. Si elle acceptait, évidemment, pensa-t-il avec une certaine inquiétude. Il prit la décision qu'elle ne pourrait dire autre chose que « oui ».

— François, je cours chez moi et je reviens, dit Gabriel. Je vais avertir Mathurin que je ne serai pas là pendant quelques jours, pour qu'il garde l'œil ouvert.

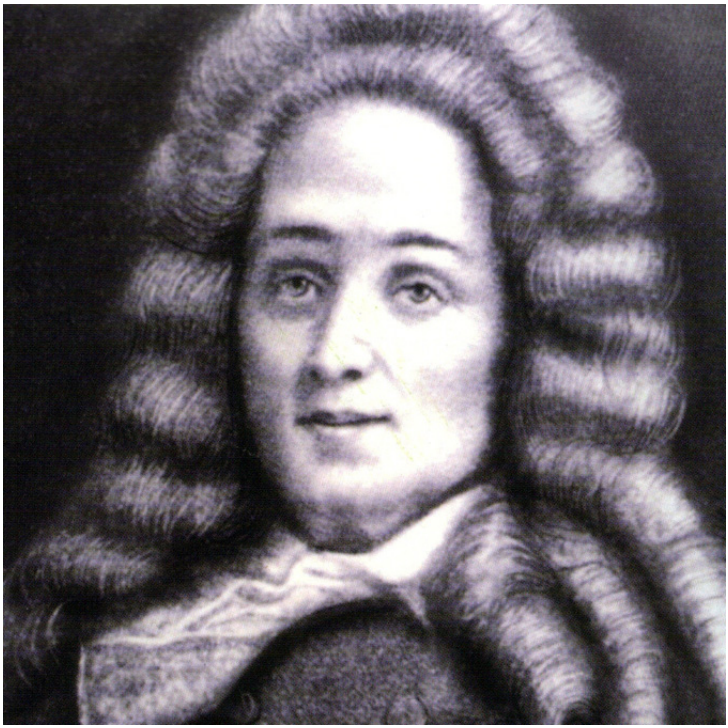
Lorsqu'il sortit de la maison, Nicolas l'attendait. Souriant, il lui serra la main en lui disant :

— Il était temps que tu te décides !

— Espérons que ce sera « oui », répondit Gabriel. « Je reviens tantôt ». Et il partit au trot vers la forêt.

Chapitre 15

Montréal 1688



Louis-Hector de Callière

Le gouverneur de Montréal, François-Marie Provost, avait été rappelé en France l'année précédente. Louis Hector de Callières était maintenant gouverneur. C'était un Normand. À son arrivée, il avait fait protéger la ville par une palissade rectangulaire de 2,8 km en pieux de cèdres de 5 mètres de long. La ville avait maintenant cinq portes. Jean Bochard de Champigny, nommé intendant de la Nouvelle-France, la même année, crée le bureau des pauvres à Québec, Trois-Rivières et Montréal pour leur donner du travail. Dorénavant, seuls les plus nécessiteux avaient droit de mendier; les autres… crevaient probablement

de faim, j'imagine. Il tenta de réfréner les courses des « coureurs de bois »; mais ne réussit pas plus que ses prédécesseurs ni que ses successeurs. D'ailleurs, il refusa l'interdiction de l'eau-de-vie et l'exclusivité de l'accès aux Jésuites des villages indiens éloignés. Ce qui laissait la voie libre aux « courses ». Ajoutons que Montréal était la base militaire d'où partaient toutes les expéditions contre les Indiens. Cette description de la situation en Nouvelle-France nous indique assez clairement que les habitants le long du fleuve se fichaient complètement des décisions des autorités en place. D'ailleurs ces autorités vivaient dans leur monde à part sans répercussions sur la population hors de la ville de Québec et très peu sur celle de Montréal. Quant à celle de Trois-Rivières, autant ne pas en parler.

C'est devant cette ville de Montréal, appelée alors « Ville-Marie », que Gabriel Lefebvre dit Lataille aida la jeune Louise Duclos à descendre du canot de son père pour la déposer sur la grève. C'était la première fois qu'il la prenait dans ses bras et n'avait pas du tout trouvé qu'elle était lourde. Il avait même nettement eu l'impression qu'il avait été assez lourdaud lui-même, en lui rendant ce service. Replaçant sa coiffure et lissant sa jupe, Louise prit le bras de son père, et Gabriel dut se contenter d'emboiter le pas de l'imperturbable Algonquin, lorsque le groupe se dirigea vers la ville. Il ne lui donna pas le bras.

Arrivé dans le quartier des « magasins », Gabriel fit signe à un charretier de les suivre. Louise commença les achats de ce qui devait servir à l'actuelle cuisine de Gabriel Lefebvre, sachant très bien que ce serait sa cuisine à elle. Demandant l'opinion du jeune homme à chacun des articles qu'elle choisissait, elle le faisait participer à l'élaboration de son « chez soi »; et Gabriel lui en fut reconnaissant. Louise fut étonnée de voir Gabriel sortir sa bourse lorsque le marchand énonça la somme totale des achats. Elle posa sa main sur celle qui tenait la bourse et se tourna vers le vendeur.

— Monsieur, dit-elle, je m'attendrais à ce que vous me fassiez un bon rabais vu le nombre d'articles que j'ai choisi.

— Mais, mademoiselle; chacun des articles a son prix défini, remarqua le marchand.

— C'est évident mon cher monsieur; mais c'est également évident que ce prix n'est basé que sur le profit résultant de l'achat de ce seul article. Le principe est tout à fait différent lorsqu'on achète plusieurs articles, vous en conviendrez.

— Je ne peux malheureusement pas changer les prix des articles ma chère demoiselle, répondit le marchand.

— Dans ce cas, emballez-moi cette poêle à frire et replacez tout le reste dans vos étalages. La poêle me suffira, merci. Gabriel, vous pouvez payer monsieur, dit-elle en s'éloignant.

— Mademoiselle, attendez ! S'exclama le marchand en quittant son comptoir. Attendez un peu. Je crois bien que nous pouvons nous entendre; sûrement ! assura-t-il, en prenant sa calotte dans ses mains.

— Cela me surprendrait beaucoup, monsieur, répartit Louise en regardant la boutique d'en face.

— Allez. Je vous enlève cinq par cent de toute la commande.

— Cinq par cent dit-elle en fronçant les sourcils.

— Dix; je veux dire, dix par cent. Chère Demoiselle.

— C'est déjà un peu mieux; et si vous m'ajoutez gratuitement, deux livres de ces petits « bidules troués » de toutes les couleurs, pour que je m'en fasse des bracelets, l'entente est conclue, dit-elle, avec un charmant sourire.

Ayant remarqué qu'il allait être payé en argent sonnant et trébuchant au lieu d'en peau de castor ou en monnaie de carte, le marchand s'empressa.

— Venez que je vous prépare votre sac; jolie Demoiselle. Nous avons un marché conclu; sautilla le bonhomme vers son comptoir. Il prit un sac dans lequel il enfourna plusieurs poignées de « bidules troués » et présenta le sac de plus de deux livres à Louise, qui l'accepta gracieusement.

— Vous pouvez payer ce gentil marchand, mon cher Gabriel, dit-elle en lui jetant un œil malicieux. Monsieur le charretier, si vous voulez bien embarquer tout cet attirail, nous partons. Encore une fois merci beaucoup, cher Monsieur, répéta-t-elle en se tournant une dernière fois vers le marchand, occupé à compter l'argent que Gabriel lui avait donné pour lui rendre la monnaie.

Gabriel riait de bon cœur en sortant de la boutique.

— Voici Louise, dit-il en lui présentant un sucre d'orge. Le marchand m'a prié de vous remettre cette marque d'estime.

Elle prit le bonbon, le brisa en deux et lui tendit un morceau.

— Vous le méritez bien Gabriel, pour m'avoir laissé transiger.

— Mais qu'allez-vous faire de ces bidules multicolores que vous avez exigés pour clore la transaction ? demanda Gabriel.

— Oh ! Je vais en prendre une petite poignée et la donner à Joseph. Vous verrez l'effet produit sur son visage. Le reste vous servira à traiter avec les sauvages. Ils les adorent ces bidules, expliqua-t-elle.

Ils arrivaient près de François et Joseph qui les attendaient devant l'entrepôt du marchand d'équipement. Louise sortit sa main du sac et présenta son poing fermé à Joseph.

— Gabriel a pensé à ton épouse mon bon Joseph. Il te demande de lui donner ceci. Et elle laissa tomber une bonne poignée de petites billes dans la grande main de l'Algonquin.

— Hugh ! parvint-il à dire, levant ses yeux pleins de reconnaissance vers Louise puis vers Gabriel. « Épouse sera très contente de mon ami Canadien-Français ». L'émotion du sauvage rayonnait tout autour de lui. Il rangea avec mille précautions les billes dans un sac accroché à son cou. On demanda au charretier d'attendre, en lui promettant double pourboire et on laissa Joseph pour surveiller le butin de cuisine.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'entrepôt, De Couagne, le maître des lieux, se précipita vers eux et attrapa Louise par les épaules en l'embrassant sur les joues.

— Ma foi-yeux ! s'écria-t-il. Tu es toujours de plus en plus belle, la Louise. Heureux de te voir Duclos. Et voilà le jeune Lefebvre que vous m'avez présenté au mariage de la jolie Anne. Je suis très content que vous ayez tenu votre parole; mon cher. Mais sachez bien que je n'en doutais pas une seule seconde et que je vous attendais avec impatience. Venez tous; suivez-moi.

De Couagne les fit passer dans une autre pièce où il avait des fauteuils et des chaises. Il fit assoir tout le monde, et leur offrit un rafraîchissement qui s'appelait du « bouillon ». Cette boisson était très légèrement alcoolisée. La conversation dura bien trois quarts d'heure avant que François aborde le sujet de leur visite. Une entente fut conclue rapidement et on retourna faire le tri des denrées que chacun croyait nécessaires. Gabriel apprit que Charles De Couagne participait pour 40% des revenus produits de la traite de ses articles. C'était là, leur coût. Il comprit alors qu'il ne pouvait tirer que très peu d'avantages à proposer de payer comptant ce qu'il choisissait et décida de taire qu'il avait la somme sur lui. Il remarqua que Louise n'avait pas touché au « bouillon ».

Lorsque tout fut prêt et réglé, François s'informa s'il pouvait laisser, pour quelques heures, le matériel dans l'entrepôt de son ami Charles, incluant ce qui attendait dans une charrette à sa porte.

— Tu aurais dû me dire que tu avais déjà du matériel dehors, s'exclama le marchand. Fais entrer tout ça ici et débarrasse-toi du charretier. Je ferai porter le tout à ton canot quand tu le demanderas. Je suis ici jusqu'à tard dans la soirée.

Gabriel donna quatre pièces de cuivre au charretier qui sembla porté aux nues. François Duclos présenta le bras à sa fille et se dirigea vers une auberge où il savait pouvoir trouver un très bon repas.

Chapitre 16

Louise découvre le vrai Gabriel

L'endroit était bruyant, mais très propre et semblait bien tenu. Des gens de toutes conditions étaient dispersés aux différentes tables. Duclos voyant une table libre vers le fond s'y dirigea en entraînant son monde. On prit place et une accorte jeune fille vint s'enquérir de la commande. Duclos laissa entendre qu'il voulait choisir et commanda lui-même. Une autre jeune fille leur apporta chacun un grand gobelet d'eau fraîche. François les informa que l'eau était tirée d'un puits derrière la maison.

Louise, les yeux brillants de curiosité, regardait tout le monde autour d'elle. Un soldat, assis plus loin lui faisant face, lui fit un clin d'œil et lui souffla un baiser en riant. Louise devint blanche, cessa de sourire et ses yeux se durcirent. Gabriel, auquel ce changement n'avait pas échappé, se retourna pour voir ce qui en était. Ses yeux tombèrent sur le soldat qui riait en le regardant insolemment. Levant son verre, il dit :

— La soubrette n'aime pas les baisers d'un soldat, l'ami. C'est certainement parce qu'elle ne me connaît pas, finit-il en riant.

Gabriel se leva et s'adressa à l'impertinent :

— Et vous ne me connaissez pas non plus, Monsieur, puisque vous ne savez pas que d'offenser une dame qui m'accompagne risque de transformer vos vilaines babines, de sorte qu'elles ne puissent plus jamais baiser quoi que ce soit. Je vous prie de vous excuser; sinon je vous fous à la porte à coups de pied au cul.

Gabriel était furieux. Louise restait bouche bée en l'entendant parler ainsi. Elle s'inquiétait de la suite des choses. François lui tapota la main et lui indiqua de laisser aller. Ses yeux pétillaient de plaisir.

Le soldat fit tomber sa chaise en se levant brusquement. Il dépassait Gabriel de quasiment une tête. Ce qui était très rare. Du « brasse-camarade » s'annonçait, semblait-il. Soudain, une voix impérieuse se fit entendre :

— Caporal Latour vous vous croyez de taille à corriger ce gentilhomme l'épée à la main ? demanda un officier que Gabriel ne regarda même pas tellement ses yeux en colère étaient rivés sur le soldat.

— Donnez-m'en la permission, Lieutenant et vous verrez.

— Vous l'avez, Latour. Messieurs-Dames déplaçons quelques tables et chaises pour laisser un peu d'espace aux combattants. Mais je t'avertis Latour, prends garde.

C'est alors que Gabriel reconnut la voix. Regardant le lieutenant, il vit le cache-œil noir à côté de l'œil bleu clair qui scintillait. Passant près de Gabriel, il murmura;

— Donne une leçon d'escrime à ce bellâtre; il le mérite bien. Mais ne le tue pas; ce n'est qu'un pauvre imbécile. Par contre c'est un très bon caporal.

Gabriel avait échappé sa colère et décida d'obliger son ami.

Chaptes De La Corne salua Louise et François, et se plaça en retrait pour assister à la passe d'armes. Latour dégaina et prit position. Gabriel fit de même, mais avec beaucoup plus de grâce. Aussitôt que l'autre rapière toucha la sienne, le caporal se fendit à fond sur son adversaire qui para facilement; de sorte que la garde de l'épée du soldat se retrouva près de la ceinture de son adversaire. Gabriel agrippa, de sa main gauche, la main de Latour tenant l'épée et serra en lui pliant le poignet. L'épée tomba au sol. Gabriel recula et reprit position.

— Ramassez votre lame Caporal; je n'ai pas fini.

Latour furieux de sa malchance, croyait-il, ramassa sa flamberge et reprit position. Les Canadiens de l'époque improvisaient constamment des ritournelles. Quelqu'un dans l'assemblée commença à chanter ironiquement : « Latour prend garde ! Latour prend garde ! Tu vas être la farce ! Latour prend garde ! Latour prend garde tu n'y arriv'ras pas.» Et plusieurs reprirent en refrain. Louise, les mains sur la bouche, n'en revenait tout simplement pas. Elle regardait successivement son père qui riait ouvertement, De Chaptes qui riait tout autant et reportait ses yeux sur celui qui allait devenir son futur époux qui se battait avec tant de grâce, de maîtrise de soi et, elle le ressentait bien, avec tellement d'honneur.

Latour encore plus enragé par la chanson à ses dépens attaquait maintenant comme un forcené. Son épée virevoltait partout… là où Gabriel la dirigeait. En fait, la seule partie qu'il contrôlait toujours était la poignée. Et même cela ne dura pas, car il la sentit soudainement lui glisser des doigts et s'envoler vers le plafond où la lame resta plantée, toute vibrante.

Louise bondit de sa chaise en applaudissant et cria : Bravo Gabriel ! Bien joué ! Toute l'assemblée applaudissait, avec elle, ce fait d'armes exceptionnel. De Chaptes de La Corne s'approcha de son caporal et lui dit :

— Ne soit pas trop déçu Latour; tu pourras te vanter d'avoir croisé le fer avec la meilleure lame que j'ai vue des deux côtés de l'Atlantique. Lataille est mon ami et je savais qu'il t'était impossible de même être une menace devant lui.

— Caporal, ajouta Gabriel, Monsieur De Chaptes De La Corne vous a sauvé d'une blessure au corps qui vous aurait couché quinze jours. Mais il ne vous a pas sauvé des excuses que vous devez à Mademoiselle pour autant. Je vous somme d'y remédier rapidement. Et il rengaina sa rapière.

— Lataille vous êtes un homme rare, dit Latour.

Il se tourna vers Louise et ajouta :

— Je m'incline devant vous pour vous présenter toutes mes excuses Mademoiselle.

— Vous êtes tout excusé, Monsieur; surtout que le spectacle de votre démonstration fut assez ahurissant, répondit-elle sèchement.

Latour accusa le coup et devint rouge jusqu'aux oreilles. Il concédait avoir été désarmé par Lataille pour ensuite être mouché par sa compagne. Il se sut battu sur tous les fronts. Dorénavant, il ne chercherait jamais plus, noise à quiconque qu'il ne connaissait pas. Saluant il reprit sa place car on avait déjà replacé toutes les tables.

De Chaptes embrassa galamment la main de Louise et fit l'accolade à Gabriel; Duclos l'invita à la table. Louise avait changé de place pour s'asseoir à côté de Gabriel. De Chaptes avait pris la place près de Duclos. Quant à Joseph, assis au bout, près du mur, les bras toujours croisés, il n'avait pas bronché d'un cheveu; que dis-je d'un cheveu ? Il n'avait pas bougé un cil.

Une heure et demie s'écoula avant que Charles De Couagne entendit arriver Duclos et sa troupe.

— Es-tu certain de ne pas préférer partir demain matin, François. Tu peux loger chez moi. Marie sera heureuse de te voir, c'est certain.

— Merci Charles; mais il reste bien trois heures de clarté. Ce qui nous mènera, au moins, au bout de l'île où m'attend Guillaume Chartier dit Robert. Il m'a taillé quelques habits que je dois prendre en passant. Je te remercie et salue ton épouse, Dame Gaudé, pour moi; mais nous devons repartir.

Un peu moins de trois heures plus tard, la brunante arrivait et François approchait son canot d'une sorte de petit quai. Plateforme vers laquelle un homme d'environ 50 ans, d'une charpente semblable à celle de François mais avec une bedaine, s'avançait.

— Salut Guillaume ! Mes habits sont-y prêts ?

— Quelques petites retouches à faire quand vous allez les essayer. Torrieu ! s'exclama-t-il. Ton canot est plein à ras bord ! Déménages-tu toute la ville de Montréal ?

— Bof; y a rien là ! Juste un équipement de cuisine et deux équipements de traites, répondit François.

— Vous allez coucher ici. C'est l'ordre de Marie Falcon et comme tu sais, vaut mieux obtempérer quand ma femme donne un ordre. Je vais chercher mes gars pour entrer tout ce gréement dans la grange. Mlle Louise laissez-moi vous conduire à la maison. Insista-t-il en lui tendant son bras.

Marie Falcon besognait comme une guêpe autour de sa grande table et y ajoutait quatre couverts de plus. Elle accueillit Louise à bras ouverts en lui répétant :

— Ma chère enfant; tu dois être éreintée après autant de canot. Donne-moi ton châle et vient t'assire amont le feu. Tu dois être complètement transie (et non « transite » comme dirait une ex-ministre). Elle l'installa dans une berceuse près du foyer et retourna à ses chaudrons pour emplir les écuelles du ragoût appétissant qu'elle tirait avec une grosse louche en bois, d'un immense chaudron de fonte accroché au-dessus du feu.

— J'espère que les hommes ne vont pas tarder; sinon y vont manger frette, dit-elle en plaçant la dernière bolée sur la table. Elle enchaîna en se mettant à trancher un gros pain qu'elle distribua dans deux assiettes placées adéquatement pour permettre à chacun des convives d'y puiser. Elle fit la même chose avec deux gros bols de beurre. C'est à ce moment-là que les hommes entrèrent.

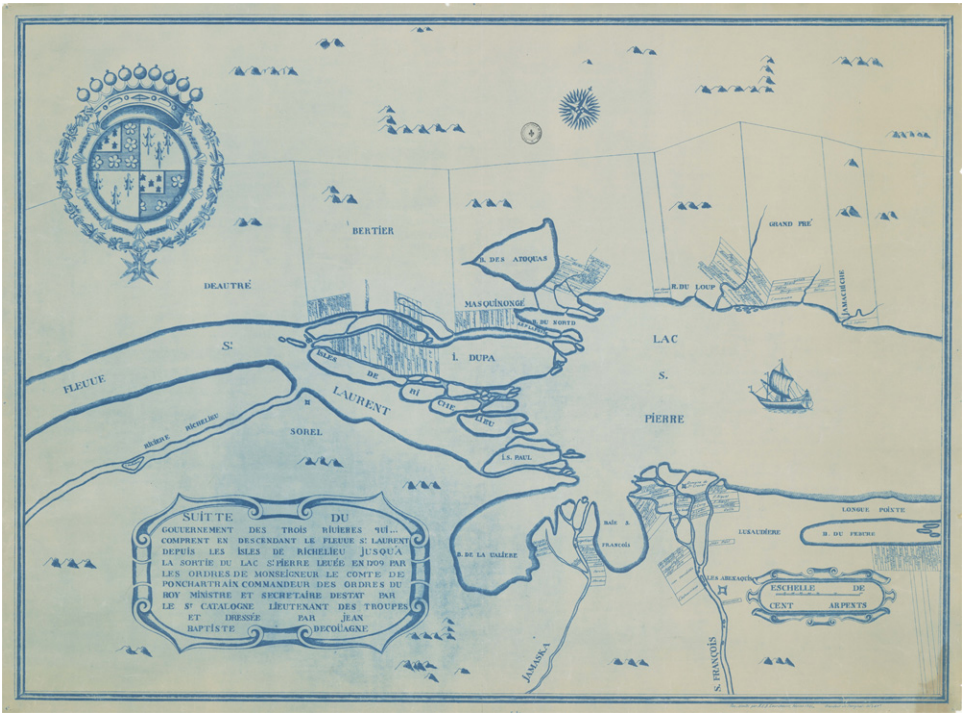
— Vous êtes juste à temps, dit-elle, vos places sont « graillées ». Elle attrapa Louise par un coude et l'installa près d'elle à la table.

— Guillaume, récite le bénédicité, ordonna-t-elle.

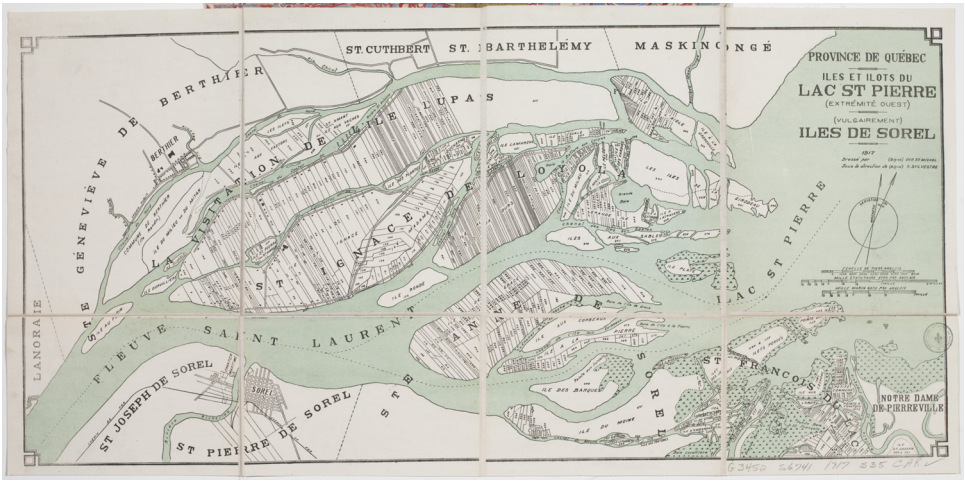
Tous joignirent les mains et Gabriel mima les autres.

— « Bénissez-nous mon Dieu, ainsi que la nourriture que nous allons prendre », récita Guillaume, suivi d'un signe de croix rapidement ébauché, parce que tous voulaient « prendre la nourriture » avant qu'elle refroidisse.

Puis ce fut le thé à la fin du repas et les pipes se mirent à fumer pendant qu'on s'enquérait des nouvelles de Pointe-aux-trembles que l'on troquait pour celles de Montréal et de Batiscan. Joseph fumait son calumet sans émettre une syllabe; même pas un « Hugh ». Le récit de l'algarade de Gabriel arracha des « Ho » et des « Ha » de la part de Marie Falcon, qui était une femme assez démonstrative. Guillaume avait apprécié le récit en considérant le jeune homme, qui lui semblait beaucoup plus sympathique que dangereux. Les garçons de la maison regardaient Gabriel avec des yeux admiratifs. On finit par faire les ajustements sur les habits de chacun et tout le monde partit se coucher. Naturellement les bises furent de mise (sauf pour Joseph) avant de se retirer. Près de s'endormir, Gabriel prit conscience qu'il commençait vraiment à les aimer, tous ces Canadiens. 250 ans plus tard, une descendante de Guillaume Chartier dit Robert épouserait un descendant de Gabriel Lefebvre et Louise Duclos; ils furent mon père et ma mère.



Suitte du gouvernement des Trois Rivières qui comprent en descendant le fleuve St Laurent depuis les isles de Richelieu jusqu'à la sortie du lac St Pierre [document cartographique] : levée en 1709 par les ordres de Monseigneur le comte de Ponchartrain, commandeur des ordres du roy, ministre et secrétaire d'estat par le Sr Catalogne, lieutenant des troupes, et dressée par Jean Baptiste Decoüagne. [Québec : s.n.], 1921. Catalogne, Gédéon de, 1662-1729. Source : BAnq : http://services.banq.qc.ca/sdx/cep/document.xsp?db=notice&app=ca.BAnQ.sdx.cep&id=0000590363



Iles et îlots du lac St Pierre (extrémité ouest), (vulgairement) Iles de Sorel. Source : BAnq.
http://services.banq.qc.ca/sdx/cep/document.xsp?db=notice&app=ca.BAnQ.sdx.cep&id=0000317428

Chapitre 17

Le lac Saint-Pierre

On avait réglé la note du tailleur d'habit, Guillaume Chartier, et on s'était embarqué pour une autre escale qui mènerait le canot jusqu'au Lac Saint-Pierre. C'était à cet endroit, près de Trois-Rivières, que le danger iroquois était le plus sérieux.

La situation « politique » des Iroquois n'a jamais été tellement intéressante pour ce peuple important d'Amérique du Nord. Le problème était né d'une erreur de jugement ou d'une coïncidence d'événements, de la part de six explorateurs, coincés à la fin de l'hiver, au tout début de la colonie. Champlain, chef du groupe, avait dû prendre parti pour les Algonquins contre les Iroquois. Ceux-ci, par la suite, ne purent jamais avoir confiance aux autorités françaises. Par contre, ils avaient également goûté aux fourberies des Anglais. De sorte qu'ils se trouvaient constamment ballottés entre ces deux pôles. Les Iroquois étaient une confédération très puissante appelée les « Cinq nations »; et ils ont toujours tenté de défendre leur politique.

Ils n'acceptent pas d'être, ni les sujets d'Angleterre ni les sujets de la France. Ils veulent garder leur autonomie et demeurer une puissance avec qui ces nouveaux venus d'Europe doivent compter. L'esprit élitiste européen, ne percevra jamais cette politique qu'il ne peut attribuer à des « sauvages primitifs ». La réalité est que les Iroquois auraient préféré être amis des Français tout autant que des Anglais. Il est facile de voir qu'à tout moment de leur histoire, lors de négociations avec l'un ou l'autre des partis, ils insistent constamment pour garder une parfaite neutralité. Mais les mouvements des forces européennes font en sorte que souvent, à cause de la position géographique de « l'Iroquoisie », ils sont coincés pour demander l'aide des Anglais, en armes, munitions, objets de troc, etc. Ceux-ci y mettent toujours la condition d'attaquer les Français pour les leur fournir. Par la suite, la situation s'inverse et ils passent constamment d'une position à l'autre. Une tendance demeure cependant. Les Iroquois n'en veulent qu'aux seules

autorités françaises; tandis qu'ils détestent tous les Anglais incluant leurs colons.

La guerre iroquoise contre les Français se fait contre les autorités et non contre les Canadiens. Les Iroquois attaquent là où siègent ces autorités, c'est-à-dire Montréal et Trois-Rivières. Québec étant trop bien défendu, ils laissent les Anglais s'y risquer.

Rencontrer des Iroquois sur le fleuve entre Montréal et Trois-Rivières résultait parfois, pour un colon canadien, en affrontement. Mais c'était loin d'être toujours le cas.

— Nous arrivons bientôt à Villemur, la seigneurie d'Alexandre Berthier située en face de Sorel. C'est un excellent « coureur de bois », ce seigneur-là, indiqua François à Gabriel. De plus il développe très bien sa seigneurie, mais c'est un capitaine de l'armée française, pas très facile comme Seigneur. Il a formé sa propre compagnie de soldats pour participer à l'attaque contre les Tsonnontouans, montée par De Denonville, l'an dernier. Ce fut une fichue erreur à mon avis.

— Pourquoi, une erreur ? demanda Lataille.

— Parce que les Français s'imaginent qu'ils peuvent effacer les Iroquois de la surface de la Terre. Même le vieux Frontenac, malgré son expérience avec eux, semble de cet avis. Ils croient tous que les Amérindiens sont des « sauvages » sans culture. Si jamais tu fréquentes les Iroquois, tu te rendras compte qu'à plusieurs égards, ils sont beaucoup plus « civilisés » que les Européens. Je te ferai rencontrer Médard Chouart Des Groseilliers bientôt, il pourra te parler d'eux. Ce sont loin d'être des « barbares sanguinaires » comme le disent les Jésuites. D'ailleurs, si tu analyses le comportement de Joseph sans préconçus, tu te rendras vite compte que pour un « sauvage », il peut en remontrer à plusieurs Européens sur l'honneur, l'honnêteté et le respect de tout ce qui nous entoure, incluant tous les êtres humains.

Gabriel crut entendre un « Hugh » venant du devant du canot.

— Je dois admettre que Joseph est l'homme le plus posé et le plus en contrôle de ses émotions que je n'aie jamais rencontré, avoua-t-il.

— Il est également l'homme le plus réfléchi que je connaisse; ajouta Duclos.

S'adressant à l'Algonquin, il lui dit :

— Que penses-tu de nous arrêter à l'Île aux Ours avant d'entrer dans le lac Saint-Pierre, Joseph ?

— Hugh ! répondit l'Indien.

— Allons-nous voir des Ours, père ? demanda Louise.

— Peut-être, se contenta de répondre François.

— Pourquoi s'y arrêter s'il y a des ours ? insista la jeune fille.

— Parce que cela nous donne trois voies navigables, si on doit s'éclipser.

— S'éclipser de quoi ? Continua Louise.

— Des Iroquois peut-être. Et l'échange s'arrêta sur ces mots.

Arrivé à cinquante pieds du rivage de l'île, deux canots surgirent des arbustes de chaque côté de celui de nos voyageurs. Huit Iroquois leur coupaient la retraite.

— Ne bougez pas ! intima François à son monde. Il leva la main, paume ouverte, la ramena sur son cœur et l'éloigna de son buste vers le rivage devant lui. L'un des Iroquois répéta le signe et les trois canots accostèrent simultanément. Joseph, comme d'habitude, sauta du canot pour le monter sur la grève. Les Iroquois saisirent leurs fusils. Joseph, se retourna vers eux, et croisa simplement les bras en les regardant d'un air hautain. Les trois plumes d'aigles attachées sur le côté droit de sa tête informaient ses ennemis qu'ils contemplaient, ce jour-là, un grand guerrier. Même Gabriel, qui le regardait, percevait très clairement le même message. Il comprenait maintenant ce que Joseph avait voulu lui signifier, lorsqu'il avait dit : « plus important de communiquer, sans se servir de mots ».

Les Iroquois restèrent assis dans leurs canots. François murmura aux deux jeunes gens :

— Ne bougez pas !

Lui se leva et descendit du canot pour ensuite aller se tenir au côté de Joseph, exactement dans la même posture. François, cependant, concentrait son regard sur l'Iroquois qui avait répondu à son signal et qui descendait de son canot. Lorsque les autres braves voulurent descendre, l'Indien leur fit signe de rester sur leur position. L'Iroquois n'avait pas ramassé son fusil. Il vint se placer devant Duclos, croisa les bras et adopta la pose, les yeux dans ceux du « coureur de bois ».

— Le Canadien Duclos retourne chez lui avec un canot bien rempli; lui dit-il.

— J'arrive de Montréal où j'ai mené ma fille pour acheter le nécessaire à sa maison.

— Ta fille est la Canadienne dans le canot ?

— Oui.

— Et l'homme près d'elle est-il un guerrier ?

— Un très grand guerrier; aucun blanc ne peut le battre ni ici, ni de l'autre côté de la grande eau.

— Hugh ! Je peux peut-être le battre, moi ? dit l'Iroquois en se retournant pour regarder Gabriel.

— Tu peux essayer; mais je ne te le conseille pas. Tu risquerais ta vie inutilement. Ce qui n'est pas digne de la sagesse d'un grand chef.

L'Indien se dirigea vers le canot de Duclos qui le regardait s'éloigner sans s'y opposer. Joseph, quant à lui, fixait toujours les autres guerriers iroquois sans broncher. Le chef iroquois se pencha sur le canot et entreprit de fouiller dans le matériel de cuisine. Louise devint écarlate, agrippa le couteau de chasse à la jambe de Gabriel et se leva en pointant l'arme vers l'Iroquois.

— Pas toucher ! cria-t-elle, rouge de colère.

À ce cri, les Iroquois qui fixaient Joseph se retournèrent, aperçurent la jeune fille menaçant leur chef et…éclatèrent de rire.

L'Indien près de Louise, se retourna vers François :

— Ta fille me semble plus dangereuse que ton grand guerrier, déclara-t-il en souriant.

— Ce grand guerrier deviendra son époux bientôt; si tu crois sa femme plus dangereuse que lui, tu devrais traîner ta femme dans tes expéditions, remarqua François en lui souriant à la figure.

L'Indien se retourna vers Gabriel et se rendit compte que le « grand guerrier blanc» affichait un grand sourire en dardant ses yeux clairs sur ceux de l'Indien et ne semblait pas du tout perturbé. Il jeta un autre coup d'œil à Louise, se mit à rire franchement et retourna vers François. Louise se rassit devant Gabriel et replaça le couteau dans son étui.

— Tu voulais te reposer ici ou tu voulais camper ? demanda l'Iroquois à Duclos.

— Je vais me reposer ici et repartir afin d'arriver chez moi avant ce soir.

— Tu parais certain de partir. remarqua le chef.

— Je le suis, c'est évident. Je suis accompagné par deux grands guerriers et tu me connais. Comment puis-je douter ? Vous n'êtes que huit, rétorqua François d'une voix posée.

— Il y a des Iroquois tout autour du lac. Nous espionnons les soldats de Trois-Rivières et du fort Saint-François.

— Ce que vous faites ne me regarde pas, répondit Duclos. Je respecte tous les guerriers et tu le sais très bien.

— Oui; je sais. Repose les tiens et lorsque tu repartiras nous t'accompagnerons jusqu'aux Trois-Rivières; ensuite tu ne rencontreras pas d'Iroquois.

— Je te remercie; tu es un fier guerrier et un grand chef.

L'Indien pivota et fit signe à ses braves de s'éloigner du rivage. Les deux canots s'immobilisèrent à cent pieds de la grève. Louise et Gabriel étaient maintenant descendus sur le rivage et Joseph s'affairait à faire du feu où la jeune fille se préparait à faire du café. Levant les yeux, elle s'aperçut que les Iroquois n'avaient pas bougé.

— Qu'est-ce qu'ils font là-bas ? Ils ne partent pas ? demanda-t-elle.

— Ils nous attendent, répondit son père. Ils vont nous accompagner jusqu'à Trois-Rivières pour s'assurer de notre sécurité.

— C'est bien gentil à eux. Se contenta de répondre Louise, en retournant à son occupation.

Gabriel était plus qu'étonné du courage, de la détermination et du calme de sa fiancée. Il résolut de ne pas perdre une telle femme sous aucune considération. Sauf, évidemment, celle de la décision de la jeune fille, de qui il n'avait pas encore pu soutirer le « oui », qui ferait foi de tout.

Les Iroquois étaient repartis et la « croisière » Duclos passait maintenant devant Trois-Rivières.

— Nous ne nous arrêtons pas à Trois-Rivières, père ? demanda Louise.

— Pas cette fois-ci, ma fille, répondit François. Les Canadiens de Trois-Rivières ne connaissent pas encore ton fiancé; et comme je connais leur tempérament, si tu es présente, ils risquent de connaître son côté alpha avant toute chose.

— Après ce que j'ai vu, cela ne me préoccupe pas tellement. Confia-t-elle à son père d'une voix plus basse.

François Duclos lui adressa un sourire entendu.

— Enfin nous arrivons à la maison ! s'exclama Louise, lorsque le canot s'orienta vers la berge. Toute la famille, Jeanne Cerisier en tête, convergeait déjà vers le point d'accostage pour accueillir les voyageurs. Gabriel se rendit compte qu'une tension l'abandonna lorsque Joseph, comme à son habitude, déposa le nez du canot sur le sable. Signe qu'il n'était pas encore parfaitement Canadien, conclut-il.

Chapitre 18

Et toi, tu crois me faire vivre ici ?

Après le repas préparé par Jeanne Cerisier, Gabriel fuma sa pipe devenue maintenant une habitude et organisa la journée du lendemain avec François Duclos. Il fut décidé que le père et le fils iraient rejoindre Gabriel à sa maison pour lui apporter tout le matériel qu'il s'était procuré à Montréal. Le jeune Lefebvre tenait absolument à dormir chez lui ce soir-là et partit sur la piste de la forêt qui l'y mènerait. Arrivé à la maison, il replaça les écus qui lui restaient du voyage, avec les autres qu'il gardait dans sa cachette près du foyer. Ceci fait, il décida de dormir.

Au réveil, il savait exactement ce qu'il avait à faire. 1) Nettoyer le mieux possible l'intérieur de la maison, 2) Nettoyer le foyer et son devant où le pétillement des flammes lançait constamment des braises sur le sol et 3) Convertir la première cabane en pieux, que Nicolas et lui avaient construite, en poulailler rempli de foin. Il s'acquit rapidement des deux premières corvées et passa à la troisième en se mettant à couper les grands foins de la prairie. Au quatrième tas de grandes herbes coupées, il les transporta dans la cabane de pieux et décida que la quantité était suffisante. En sortant de la cabane, il jeta un coup d'œil vers la rivière pour voir si le canot qu'il attendait arrivait. C'est alors qu'il aperçut l'ours noir.

Maître Martin fourrageait parmi les détritus que Gabriel avait laissés quelques jours auparavant. Gabriel se rendit compte qu'il avait laissé son fusil dans la maison. S'orientant pour que la maison soit entre lui et l'ours, il courut, sans bruit, jusqu'au mur arrière et tourna le coin pour se rendre à sa porte. L'ours avait disparu.

Dépité, Gabriel entra chez lui et se prépara un petit déjeuner. Le menu de ce matin serait la seule chose qu'il avait chez lui, une tranche du cuissot de chevreuil pendu près du foyer, cuit au moyen d'une branche en « fourchette » à laquelle il piqua sa pièce de viande, pour ensuite l'installer, inclinée un peu en retrait du feu.

Se rendant compte que le repas serait plutôt sec, il décida d'aller se chercher de l'eau à la rivière. Ramassant le seul sceau qu'il possédait, sans oublier cette fois-ci son fusil, il se dirigea vers la porte. Il vit venir au loin, à droite sur la rivière, le canot de François Duclos. Il vit au même instant, devant lui, Maître Martin qui était réapparu parmi les détritus. Déposant son sceau tout doucement, il visa l'ours derrière l'épaule et laissa partir son coup. Bang ! Et l'ours s'affaissa.

Gabriel vit les avirons du canot s'arrêter un court instant. Il fit un signe pour leur indiquer d'approcher et se dirigea vers son ours.

Il avait finalement ce qu'il recherchait : une belle peau d'ours au pelage fourni qui le réchaufferait cet hiver. Il vida l'animal, le traîna difficilement en retrait et commença à écorcher son ours avec énormément d'application. Il ne voulait certainement pas gâter cette belle peau.

L'animal présentait également une bonne couche de graisse qu'il récupéra tout de suite dans le sceau qui devait servir à puiser l'eau. Il en était là dans son travail quand François, Nicolas et Joseph apparurent à ses côtés. Le débitage se fit rapidement et Gabriel leur indiqua de porter et d'accrocher les quartiers dans la cabane de pieux. Lui, transporta son rouleau de peau et son sceau de graisse à sa maison.

En arrivant, il vit Louise sortir par la porte, s'arrêter un poing sur une hanche en le regardant d'un air beaucoup plus que sérieux, tenant dans l'autre main un bout de bois ayant un morceau informe et calciné à son bout. Gabriel avait oublié son « petit déjeuner sur le feu ».

— Et toi, tu crois me faire vivre ici et, surtout, vivre de cette manière-là ? s'exclama-t-elle. Tout à coup elle remarqua le sceau et ajouta : C'est quoi ça ?

— La graisse de l'ours que je viens d'abattre, répondit Gabriel.

— Vrai ? s'écria-t-elle, vite apporte cela à l'intérieur. Je vais au canot et je reviens. Elle partit en courant vers le canot avec la branche qu'elle tenait dans sa main. Il n'était pas question qu'elle jette ça près de la maison.

Revenant avec le plus petit des deux chaudrons de fonte qu'ils avaient acheté à Montréal, ainsi que la tige à installer dans l'âtre pour accrocher le chaudron, la jeune femme traversa la porte tendit la tige à Gabriel et dit :

— Vite installe-moi ça et attise le feu. Donnant un coup de pied à ce que Gabriel considérait être sa table, qui s'écroula, elle ajouta :

— Profites-en pour brûler ça. Et elle s'accroupit pour inspecter la graisse dans le sceau.

— C'est de la très belle graisse; dit-elle. Quand tu auras reparti le feu, va me chercher de grands morceaux d'écorce de bouleau et apporte-moi ça rapidement. Elle se releva, alla à la porte et cria :

— Papa ! Nicolas ! J'ai besoin de vous, venez ici !

Bouche bée, Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille regardait Louise Duclos prendre possession de tout ce qui lui appartenait avant même d'avoir dit : « Oui ». Il se laissa choir assis par terre devant son « foyer » et éclata de rire.

Louise se retourna étonnée :

— Qu'est-ce que t'as à rire comme ça, toi ? Ses yeux à elle n'étaient pas tellement rieurs.

— Je viens de me rendre compte d'une chose très importante, je crois, répondit-il.

— Ah oui ? Et que serait donc cette chose tellement importante selon toi ? demanda-t-elle en inclinant la tête et plaçant ses deux poings sur ses hanches comme à chaque fois qu'elle cherchait la confrontation.

— Je t'aime, répondit Gabriel.

Les yeux de Louise devinrent tout ronds, sa bouche s'ouvrit en un grand O et les bras tombèrent de chaque côté de son tablier. Gabriel, assis par terre, lui souriait affectueusement. D'un seul mouvement elle s'élança, se jeta sur lui, qui tomba à la renverse, et saisissant sa tête entre ses mains, se mit à l'embrasser sur la bouche, les joues, les yeux, le front. Elle souriait et des larmes commençaient à rouler dans ses yeux. Elle appuya sa tête sur l'épaule de Gabriel. Elle pleurait de bonheur.

— Moi aussi je t'aime, murmura-t-elle. Je t'aime depuis que je t'ai vu, la première fois, débarquer du canot de mon père.

Gabriel, toujours sur le dos, enveloppa sa fiancée avec ses bras. La sensation était tout simplement divine.

— Et moi je t'avais averti, le flibustier, que tu allais, un jour à ton tour, subir un abordage des plus efficaces, dit une autre voix.

C'était Nicolas, qui appuyé sur le chambranle de la porte, les bras croisés, les regardait en souriant. Le visage de François Duclos apparut et prenant son fils par les épaules, il le retourna en disant :

— Viens mon fils; ces jeunes-là ont probablement des choses à se dire.

On entendit Nicolas répondre :

— Bah ! Je ne crois pas, père. Ils vont seulement se répéter pendant un bon moment, ce que je viens d'entendre. Il devrait y avoir quelque chose à faire ici pour s'occuper, en attendant qu'ils soient convaincus que l'autre dit la vérité.

Et les pas s'éloignèrent de la maison.

Sautant sur ses pieds, Louise essuya ses yeux et courut à la porte.

— Ne partez pas ! cria-t-elle. Y a beaucoup de travail ici. Revenez !

Gabriel releva la tête et, les sourcils en équerre, pensa : « Ouais ! Il semble que certaines personnes sont plutôt enclines à planifier, au lieu de profiter du moment présent. Mais, ça aurait duré pas mal moins longtemps si ça avait été Joseph d'impliqué », admit-il. Il se leva et finit d'installer la tige pour ensuite repartir le feu. Cela fait, il se dirigea vers les gros bouleaux au bord de la prairie et revint avec plusieurs grands rouleaux. Pendant ce temps, Louise avait mis son père et son frère, à la fabrication d'une grande table. Sa structure avec pattes et traverses « avec tenons et mortaises s'il vous plaît » en billes de cinq pouces, était déjà montée. Les « couteaux croches » s'activaient. Ils en étaient à découper de grosses planches de pin de trois pouces d'épais. Cherchant des yeux où se trouvait Joseph, il vit l'Algonquin en train de fabriquer une nasse au bord de la rivière. Il se dirigea vers lui, car il voulait apprendre comment procéder.

Lorsque la nasse fut installée, l'Algonquin traversa la rivière pour aller dans la forêt. Gabriel revint à la maison où il trouva le père et le fils, assis sur deux grands bancs de chaque côté d'une belle grosse table, encore un peu rugueuse, sur laquelle Louise fabriquait de petits récipients en écorce de bouleau qui devaient, lui sembla-t-il, contenir la graisse qu'elle avait fait fondre dans le chaudron de fonte. Étonné que la table soit aussi à niveau sur son plancher en terre battue, il se rendit compte que les pattes étaient tout simplement enfoncées dans le sol.

— Quelle belle table ! Merci mille fois, mes amis.

— Tu étais parti où ? demanda Louise.

— Apprendre comment on fabrique et installe une nasse dans une rivière, répondit le jeune homme. Je peux t'aider à quelque chose ?

François et Nicolas se regardèrent en mordant dans leur pipe pour ne pas éclater de rire.

Louise répondit :

— Pas pour l'instant, merci. Tantôt, il faudra entrer tout le barda qui est dans le canot; mais je dois finir ma graisse avant d'organiser ça. Aussi bien en profiter pour te reposer un peu. Gabriel se rendit compte que ses deux amis se retenaient difficilement pour ne pas pouffer de rire. La maison de Gabriel Lefebvre dit Lataille avait maintenant une « maîtresse ». C'était indiscutable.

La graisse d'ours était versée et refroidie dans les récipients d'écorce. Mais Louise avait fabriqué beaucoup trop de récipients pour la quantité de graisse disponible. Il allait lui en faire la remarque quand elle prit un récipient vide et le plaça sur un récipient plein qui glissa à l'intérieur du premier. Il remit sa pipe dans sa bouche; c'était préférable; pensa-t-il. Gabriel fut content d'avoir installé une grosse pièce de bois franc qui sortait du mur sur toute la largeur au-dessus du linteau de l'âtre lorsqu'il vit Louise y placer ses « casseaux » de graisse. Cette tablette était la place idéale.

— Bon ! C'est le temps de vider le canot, décida-t-elle. Les trois hommes se levèrent, se rendirent au canot et revinrent, l'un après l'autre, les bras pleins. Rien n'entra dans la maison sans que Louise, se tenant à la porte, indique où placer ce que chacun apportait. Parmi les articles que Gabriel gardait pour la traite des fourrures, elle choisit ce qu'elle croyait nécessaire à la maison, dont une chaudière de métal et une petite hachette, et fit transporter le reste dans la cabane en pieux; spécifiant de placer cela par terre et qu'elle irait s'en occuper quand elle aurait terminé dans la maison.

Elle n'en eut pas l'occasion, car comme elle finissait, Joseph entra avec deux hérissons et un paquet fait avec de l'écorce de bouleau. Accrochant les hérissons au bout du banc près de lui, il plaça son paquet sur la table et fit signe à Louise de le déballer. Aussitôt fait, elle sauta sur ses pieds et alla embrasser l'Algonquin sur les deux joues.

— Des pois-patates ! annonça-t-elle. Merci mon bon Joseph. Je vais préparer cela tout de suite. Père; peux-tu me préparer les deux porcs-épics ? Je vais vous préparer un ragoût savoureux pour souper.

— Je m'en occupe petite sœur; laisse un peu ton père se reposer, dit Nicolas et il sortit, suivi de Joseph qui fit signe à Gabriel de le suivre. François, les coudes appuyés sur la table, regardait sa fille qui paraissait tout heureuse. Son propre cœur baignait dans la joie, à la voir ainsi travailler rayonnante de bonheur.

L'Indien se rendit au bord de la rivière et avec l'aide du jeune Canadien-français, sortit la nasse qui contenait déjà trois grosses anguilles. On replaça la nasse dans le cours d'eau et on ramena les anguilles à la maison. La jeune femme décida de préparer l'une des

anguilles pour son ragoût. Elle venait d'imaginer une nouvelle recette. Elle pétillait de satisfaction à cause de tout le travail qui avait été fait en cette seule journée. Pendant que son ragoût mijotait dans le gros chaudron de fonte, elle s'occupa d'apprêter les deux dernières anguilles pour les repas de Gabriel du lendemain. Entretemps elle demanda à son père de montrer à Gabriel comment fabriquer des bols avec les morceaux d'écorce de bouleau qui restaient. Ce dernier réussit à fabriquer cinq « bols » qui s'avérèrent très adéquats.

Gabriel n'avait pas de thé des bois encore chez lui; mais il réservait à tous, une belle surprise. Sans que personne ne s'en rende compte, il avait acheté, à Montréal, un assez gros paquet de vrai thé qu'il avait trouvé chez De Couagne, tout juste avant de partir de l'entrepôt. Il présenta le paquet à Louise qui, enchantée, en fit une infusion dans « sa » bouilloire neuve et la servit dans « ses tasses » qu'elle n'avait pas oublié d'inclure dans les achats « de Gabriel ».

Le Soleil se couchait lorsque les Duclos quittèrent la maison. Louise, au moment du départ, mentionna qu'il serait bien d'avoir un gros fût, à l'extérieur, près de la porte pour ramasser de l'eau; mais comme il n'y en avait pas dans cette maison, il fallait bien s'en passer. Elle embrassa Gabriel, cette fois-ci, sur la bouche, en lui souhaitant une bonne nuit et emboîta le pas de son père vers le canot où attendait Joseph. Nicolas appliqua une bonne tape sur l'épaule de son ami en lui serrant la main en affichant un grand sourire.

Gabriel, lorsqu'il vit le canot s'éloigner, rentra dans sa maison, s'alluma une pipe et vint s'assoir sur le coin du banc qu'il avait approché du foyer. Il se rappelait très clairement, avoir vu un gros tonneau de bois, tout neuf, près de la porte d'entrée de la maison de son voisin Mathurin Cadot. Mathurin savait fabriquer des tonneaux, il en était convaincu. Demain matin, Gabriel irait vérifier sa nasse et apporterait quelques anguilles à son voisin, histoire d'entretenir les bonnes relations. Il se versa le reste du thé de la bouilloire et revécut mentalement la merveilleuse journée qu'il venait de traverser. Il dut admettre que ce « autre chose » qui contrôlait tout savait vraiment y faire. Il pensa à ses parents, à Paris, qui devaient s'inquiéter à son sujet. Il décida de demander à Nicolas, qu'il savait capable d'écrire, s'il voudrait bien lui rédiger une lettre qu'il leur ferait parvenir par un bateau du printemps suivant.

Lorsqu'il se coucha, il décida de ne pas oublier de demander à Mathurin les instructions pour fabriquer un lit à Baldaquin semblable à celui qu'il avait fait pour sa Catherine. C'est sur cette pensée qu'il sombra dans le sommeil.

Chapitre 19

Encore des ajouts

Gabriel se réveilla tôt, attrapa son fusil et descendit à la rivière.

On arrivait à la fin d'octobre, mais la nasse était pleine d'anguilles quand même. Gabriel en garda deux dans la chaudière que Louise avait choisie et mit les trois autres dans le sceau en bois, pour ensuite prendre le chemin vers son voisin Mathurin Cadot (prononcez « Cadotte »).

Il l'avait trouvé en train de construire une grande cabane en pieux, près de la rivière. Mathurin lui expliqua que c'était là « leur » poste de traite pour le printemps suivant, si Lefebvre voulait bien se joindre à lui. Les sauvages qui descendraient la rivière ne pourraient pas le manquer et s'y arrêteraient pour faire du troc. Il mettait cependant une condition à leur association : Même si la loi le permettait depuis quelque temps, Mathurin n'avait pas l'intention de donner d'eau-de-vie à ses clients. Gabriel fut heureux d'apprendre l'opinion de Mathurin sur le sujet; c'était là une question qui le tracassait depuis un bon moment. Il accepta donc sa proposition avec joie. Il apprit également que Mathurin avait déjà fait une entente avec François Duclos, à leur départ de Montréal, pour s'associer dans ce poste de traite. Lui construirait l'emplacement et François fournirait l'inventaire. Cet inventaire venait de doubler avec la participation de Gabriel, heureux de l'implication du vieux « coureur de bois ». Ils sépareraient les parts à trois.

Aux problèmes que Gabriel lui présenta, Mathurin lui répondit :

— J'en ai fabriqué deux, des tonneaux. Prends celui qui est dans la cabane derrière la maison, il est vide. J'aurai bien le temps de m'en fabriquer un autre cet hiver; j'ai prévu du bois en train de sécher dans cette même cabane. Tu vas voir que j'en ai un bon paquet. Et il accompagna Gabriel jusqu'à chez lui.

Lorsqu'il remit le sceau de bois avec les trois grosses anguilles à Catherine, elle jubila et annonça qu'elle allait, tout de suite, préparer un pâté d'anguille duquel Gabriel devrait lui donner des nouvelles. Il fut

donc invité pour le repas du midi. Le reste de l'avant-midi fut consacré à apprendre comment travailler le bois pour fabriquer un lit à baldaquin, une chaise et même une roue que Gabriel voulait pour se fabriquer une « barouette ». Il fut étonné de découvrir à quel point Mathurin usait de son « couteau-croche » à toutes ces fins. C'était vraiment un outil à tout faire.

Il arriva chez lui, tôt l'après-midi, avec son gros tonneau qu'il transportait sur son dos, pendu par une large lanière de cuir qui lui passait sur le front. Il venait d'inculquer comment s'y prendre pour faire un « portage » lors d'expédition de traite. Catherine, la femme de Mathurin, avait insisté pour mettre au fond du tonneau, une grosse miche de pain et une bonne tranche de pâté d'anguille. Gabriel avait noté que Mathurin disposait d'un four à pain à côté de son gros foyer. L'excellente idée mijotait dans son esprit en marchant.

Approchant de chez lui, il vit de la fumée sortir de la cheminée. Il avait de la visite à la maison. Il plaça le tonneau à gauche de la porte et entra avec son pain, son pâté et son fusil, qu'il appuya au mur à sa droite. Nicolas s'affairait à fabriquer ce qui semblait être des planches en bois de tilleul avec son couteau-croche. Il avait les chevilles recouvertes « d'écopeaux », ce qui démontrait qu'il y travaillait depuis un bon moment. On pouvait voir un tas de planchettes au sol, près de lui.

— Salut le beau-frère ! dit Nicolas. Je t'attends depuis cet avant-midi. J'ai bien deviné que tu étais chez ton voisin et j'en ai profité pour faire des planches en attendant.

— As-tu mangé ? J'ai du pâté d'anguille avec du bon pain. Qu'il déposa sur la table.

— Oui, j'ai très bien mangé et c'était délicieux. Regarde ce qu'il y a dans le petit chaudron sur la grille que je t'ai apporté, dans l'âtre. Ma mère m'a dit que tu avais oublié cela à la maison, il y a un bon bout de temps.

Gabriel s'approcha et, soulevant le couvercle du chaudron, le trouva à moitié rempli de fèves au lard qui mijotaient doucement. L'arôme se répandit aussitôt dans la maison. Les yeux de Gabriel s'éclairaient de plaisir. Il prit une cuillère de bois et goûta le plat.

— Merveilleux ! Elles sont encore meilleures que celle de Catherine; d'un goût sucré différent, remarqua-t-il.

— Elles sont meilleures parce qu'en fait, c'est Louise qui les a « popotées » et d'un goût sucré différent, parce qu'elle y a employé du sirop d'érable au lieu de la mélasse. Bon ! Mange un peu et viens m'aider. On va te fabriquer une huche à pain avec ces planches et on va commencer à te monter une « dépense ».

— C'est quoi une « dépense » ? demanda Gabriel.

— Une grande armoire où mettre de la nourriture et des articles de cuisine. Quand tu auras vu comment faire la première, tu pourras t'en fabriquer une autre pour servir de lingerie.

— Nicolas, tu n'arrêtes jamais de travailler ? Que dirais-tu d'une tasse de thé en fumant une pipe avant de commencer ?

— D'accord, mais on a le temps de préparer des goujons avant que l'eau se mette à bouillir.

Gabriel comprenait que chaque minute compte dans la journée d'un Canadien. Il l'avait d'ailleurs remarqué depuis un bon moment en vivant avec la famille Duclos. Lorsque le soir arriva, la huche abritait la miche de pain entamée, enveloppée d'un tissu, et le pâté d'anguille reposait sur la base de l'armoire déjà debout, à droite du foyer. On y installerait les tablettes après le repas. On se fit cuire deux grosses tranches de steak de chevreuil dans la graisse d'ours que Louise avait préparé. Gabriel remarqua que la viande était plus savoureuse qu'auparavant. Nicolas lui expliqua que c'était parce qu'elle avait « vieilli » accrochée au coin de la pièce. Il lui conseilla de toujours accrocher ses pièces de viande dans la cabane de pieux, pendant quelques jours avant de la consommer; cela relevait le goût de façon appréciable.

Les deux jeunes hommes travaillèrent à fabriquer la porte de l'armoire. Nicolas refusa d'arrêter avant qu'elle ne soit installée. Il était très tard quand deux belles portes en petites lattes de bois se refermèrent, très étanches, devant les tablettes de l'armoire. Nicolas rayonnait et Gabriel ne pouvait s'empêcher de contempler le bel effet que donnaient ces languettes, placées en « V » dans le cadre délimitant les deux panneaux. L'ensemble était agrémenté de loquets de bois au haut et au bas du joint central formé par les portes. Ils considérèrent le résultat de leur travail en fumant une dernière pipe avant d'aller se coucher. Nicolas avait décidé de rester jusqu'au lendemain midi, car il prévoyait avoir quelques petits détails à finaliser autour de la maison de son futur beau-frère.

Le lendemain matin, au moment où les deux jeunes hommes buvaient leur dernier café, Joseph entra dans la maison avec son gros chien-loup à ses côtés. Il fit signe au chien de se coucher près de la porte et le chien s'y écrasa aussitôt. Joseph portait une sorte de sac à dos qu'il décrocha et déposa sur la table. Quelque chose bougeait à l'intérieur du sac et Joseph en tira un beau petit chien-louveteau qui se mit à courir sur la table en fouettant sa queue dressée. Les deux jeunes gens l'attrapèrent et se mirent à le flatter. Le petit chien les mordait en jouant.

— Joseph apporté chien à son ami Canadien-français. Être bon compagnon pour la chasse si chien bien dompté.

— Quel merveilleux cadeau Joseph. Je te suis infiniment reconnaissant, répondit Gabriel, en saisissant l'avant-bras de l'Algonquin et le serrant avec effusion.

— Lui être fils de mon chien. Lui devenir très bon chien.

— Permets-moi, dans ce cas de remercier ton beau chien, répliqua Gabriel en décrochant l'os du cuissot de chevreuil auquel il restait encore un peu de viande.

Il donna l'os au chien qui fouetta sa queue en reconnaissance. Le gros os ne pesait rien dans la bouche du molosse. Joseph ouvrit la porte et lui signifia d'aller dévorer son os à l'extérieur. Le chien-loup sauta par la porte et s'éloigna de la maison avant de s'accroupir devant un travail à faire consciencieusement. Gabriel servit une tasse de café à son ami sauvage et lui tendit sa blague à tabac.

— Hugh !

À la fin de l'avant-midi, Gabriel avait terminé de préparer les billes de pin qui allaient servir au lit à baldaquin. Il lui restait à les assembler. Nicolas s'était chargé de faire et installer différents crochets dans la cabane de pieux, et Joseph apparut avec une belle paire de raquettes qu'il venait de fabriquer pour Gabriel. Celui-ci les suspendit, croisées, sur l'extérieur du mur à droite de la porte. La nasse avait été tirée de la rivière, ne contenant qu'une seule anguille que Gabriel s'empressa de faire bouillir. On avait donc accroché la nasse dans la cabane de pieux; la saison pour l'anguille était finie. Le petit chien avait été attaché, avec une longue lanière, au piquet qui avait servi au bœuf lors de la construction de la maison. Le chien-loup était couché près de lui et subissait patiemment les assauts constants du petit louveteau.

Entrant dans la maison, Gabriel aperçut Nicolas en train d'installer deux beaux crochets de bois d'érable, bien lustrés, un pied au-dessus de la tablette d'érable du haut du foyer.

— Voici où tu pourras installer ton fusil chargé et prêt à faire feu, lui dit-il. J'ai également pensé à tes pistolets; un sur le côté caché de l'armoire et l'autre où tu croiras préférable. Il y a aussi des goujons plantés près de la porte pour ta rapière et des capots. Je pense que tu commences à être assez bien installé. Qu'en penses-tu ?

— Je n'aurais jamais cru tout cela possible en si peu de temps, répondit Gabriel. Je vous dois tous une fière chandelle.

— Tu ne nous dois absolument rien. C'est normal de s'entraider un p'tit brin de temps en temps. Bon ! Moi je dois retourner à la maison, le père a besoin de moi cet après-midi. N'attends pas trop longtemps avant de venir nous visiter; ma sœur va devenir bougonne et c'est nous qui allons trinquer, ajouta-t-il en riant. Les hommes se serrèrent la main avant de se séparer. Joseph n'avait pas manqué de venir saluer son ami, le jeune Duclos, à son départ.

Les deux hommes, le blanc et l'Indien regardaient leur camarade s'éloigner sur la rivière. Sans s'en rendre compte, l'homme blanc avait adopté la même pose que l'Indien et avait placé ses bras l'un sur l'autre, se tenant très droit, les jambes un peu écartées.

— Moi veut montrer à jeune guerrier, plantes bonnes à manger dans la forêt. Toi suivre Joseph cet après-midi, déclara l'Algonquin.

Ce n'était pas une demande et ce n'était pas un ordre. C'était un « fait à venir » que lui annonçait l'Indien; comme s'il avait dit prévoir de la pluie pour la soirée. Gabriel inclina la tête en signe d'assentiment.

— Viens, allons casser la croûte. Je dois aussi nourrir le beau petit loup que tu m'as apporté. Et il se dirigea vers la maison.

La fin de l'après-midi les vit ressortir de la forêt transportant chacun, un gros sac de cuir sur les épaules. Le chien-loup suivait son maître comme toujours, mais le petit louveteau trottait près de Gabriel qui le retenait au moyen d'une longue lanière de cuir, roulée dans sa main. Le jeune animal semblait avoir compris qu'il ne pouvait pas s'échapper et se contentait de suivre le jeune homme à sa droite. Cela avait nécessité plusieurs fois où le louveteau s'échappait et se retrouvait sur le dos lorsqu'arrivé au bout de la laisse, Gabriel la tirait d'un coup sec. Gabriel avait aussi remarqué que son chien n'était pas porté à aboyer comme les chiens que lui, jugeait normaux. D'ailleurs le chien de Joseph, n'aboyait jamais non plus. Il se rendit compte que ces chiens étaient beaucoup plus près du loup que du chien domestique. Il remarqua également que son petit louveteau portait la queue haute et courbée sur son dos, tandis que le chien de Joseph gardait la sienne basse. Il comprit que cela résultait du genre de dressage que l'Indien avait donné à son chien. Le jeune homme décida de dresser le sien en évitant de faire disparaître son caractère alpha.

Installés à la table, les deux hommes fumaient et buvaient leur tasse de thé de la fin du repas. Débarrassant la table, Gabriel attrapa les deux sacs de cuir et les posa devant Joseph. Celui-ci se mit à séparer les différentes herbes, fleurs et tubercules, qu'ils avaient ramassés tout l'après-midi. Le jeune coureur de bois en herbe pouvait dorénavant en reconnaître la majorité lorsqu'il irait en forêt. Au fur et à mesure

que Joseph rassemblait les tiges par espèce en répétant le nom qu'il leur donnait, Gabriel les attachait pour pouvoir les suspendre au plafond du côté de l'âtre. Il se servit des « casseaux » d'écorce vides qu'il avait gardés, pour y placer les différents petits fruits qu'ils avaient pu encore trouver à cette époque tardive de la saison. Le tri terminé, Joseph se leva pour retourner chez lui. La noirceur ne semblait pas l'inquiéter le moindrement pour voir la route à suivre à travers la forêt. Gabriel le regarda s'éloigner, adoptant son trot habituel avec son loup sur ses talons. Il rentra chez lui et entreprit de rassembler les pièces de la structure de son lit à baldaquin.

Chapitre 20

De la grande visite !

Gabriel, levé tôt pour s'attaquer à sa besogne, achevait d'installer les pièces de bois, côte à côte, qui constituaient le fond de son lit. Il se recula un peu pour regarder le résultat de son travail. Le grand lit était tout simplement magnifique. La structure en bois ronds lui donnait un cachet unique qu'il n'avait jamais vu ailleurs, sauf chez Mathurin qui avait usé de la même technique. Mais les deux lits ne se ressemblaient pas vraiment. Gabriel s'était efforcé d'inclure des différences bien visibles.

Il entendit une voix de femme s'écrier à l'extérieur :

— Ah mais quelle belle maison François ! C'est une vraie réussite. J'ai hâte d'en voir l'intérieur.

— Viens maman, Gabriel est sûrement là.

C'était bien Jeanne Cerisier, accompagnée de Louise, de François et des enfants que le jeune Lefebvre vit approcher, lorsqu'il se précipita pour ouvrir la porte et sortir. Les enfants coururent aussitôt vers le petit louveteau attaché à son piquet. Le chien se mit à sauter de joie en reconnaissant ceux qui venaient souvent jouer avec lui chez Joseph. Louise courut, elle, vers Gabriel et sauta dans ses bras comme elle le faisait avec son père. C'est tout juste s'il eut le temps d'attraper la jeune fille qui, pendue à son cou lui souriait et lui appliqua un baiser sur les lèvres.

— Bonjour, mon amour, susurra-t-elle à son oreille.

— Allons Louise ! Un peu de tenue, jeune fille, déclara la mère en souriant.

— Ce n'est pas nécessaire mère; comme tu vois, Gabriel me tient très solidement, dit la jeune fille en se dégageant. « Viens que je te montre la maison »; et la jeune femme se dirigea vers la porte qui était restée ouverte. « Tiens ! Tu as fabriqué un tonneau pour ramasser l'eau.» remarqua-t-elle en jetant un regard de gratitude au jeune homme.

Elle entra dans la maison et resta figée sur le pas de la porte, bloquant l'entrée des autres qui suivaient. Tous la virent, les yeux écarquillés, semblant suffoquer, placer ses mains sur son cœur. Elle venait de voir son grand lit à Baldaquin.

— Comme il est beau ! s'exclama-t-elle. Et tu as des armoires ! Et une huche à pain ! Et des herbes pendues à sécher ! Et des légumes sauvages ! Et des… Elle alla s'assoir sur le coin du banc près de la table pour ne pas s'écrouler. « Maman regarde comme c'est magnifique ! » s'écria Louise.

Jeanne Cerisier n'en revenait pas, elle non plus. Les mains jointes sur son corsage, elle contemplait l'intérieur de la maison, n'en croyant pas ses yeux qui s'embuèrent quelque peu. Elle était tellement heureuse pour sa Louise. Elle ne put s'empêcher de prendre Gabriel dans ses bras et le serrer contre elle en lui administrant deux gros baisers sur les joues. Le jeune homme ému se retourna vers François qui lui souriait et lui serra la main.

— Bravo, fils, lui dit-il. C'est tout simplement admirable. Nicolas, appuyé au chambranle de la porte, savourait l'étonnement et le plaisir de chacun. Il fit un clin d'œil complice à son ami.

Jeanne se mit à fouiller partout, inspecta les gerbes qui pendaient du plafond, ouvrit quelques « casseaux » contenant la graisse d'ours et en trouva contenant des petits fruits, pendant que, durant tout ce temps, Louise flattait chaque pouce des montants de son lit à baldaquin qu'elle ne pouvait cesser d'admirer. Elle voyait déjà le gros matelas de plume qu'elle préparait à la maison, couvert de la belle courtepointe que sa mère assemblait comme cadeau à sa fille. Elle décida qu'il lui faudrait absolument broder deux taies d'oreiller pour décorer un tel lit. Elle étouffait de plaisir devant la surprise qu'elle avait ressentie. Les hommes laissèrent les femmes à leurs petits jeux quand François annonça :

— Nous, on va rendre visite au voisin Mathurin. Ma femme, je laisse mon fusil près de la porte au cas où tu en aurais besoin. On revient dans quelques heures.

— Je vous attends pour dîner, répondit sa femme. Et surtout ne donnez pas trop de misère à la pauvre Catherine qui doit accoucher d'une minute à l'autre. Dis-lui de m'envoyer Mathurin aussitôt qu'elle sentira les premières contractions, ajouta-t-elle.

En sortant, les hommes entendirent :

— Allons ma fille ! Lâche ton lit un p'tit brin; t'as pas idée de tout ce que j'ai trouvé dans cette maison tenue par un homme. C'est simplement incroyable !

Ils trouvèrent Mathurin, assis sur une bûche, en train de fendre des bardeaux de cèdre de deux pieds et demi de long, avec un maillet et une plaine. Levant les yeux il laissa échapper un :

— Salut la compagnie ! Il était temps que je reçoive votre visite, les Duclos. Je commençais à croire que je m'étais installé aux Grands Lacs, cimiquère ! Et il sauta sur ses pieds pour accueillir son monde avec des poignées de mains chaleureuses et un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— Viens voir notre « poste de traite » François. Je pense que tu vas être content. Les bardeaux sont justement pour le toit. Je suis quasiment prêt à les poser.

La cabane était spacieuse et un gros comptoir la séparait en deux parties. Une petite pièce fermée occupait la moitié de l'espace derrière le comptoir du côté droit. François s'exclama :

— Mais c'est un vrai magasin que tu as là Mathurin ! C'est formidable !

Nicolas et Gabriel étaient étonnés, eux aussi, du travail que cet homme seul avait accompli en si peu de temps.

Joseph, qui les avait suivis ne put s'empêcher de démontrer son appréciation en disant :

Hugh !

— Hier j'ai eu la visite de deux « têtes de boule » qui m'ont promis de revenir au printemps et de répandre la nouvelle de notre installation comme poste de traite. Je pense que notre petit commerce va fonctionner les amis, informa Mathurin.

Nicolas qui, comme à son accoutumé, ne tenait pas en place, décréta :

— Eh bien, si vous voulez que ça marche, il faut s'y mettre tout de suite. Mathurin, tu disais tes bardeaux prêts à être installés, alors allons les chercher. On va te poser ça sans que ça prenne « goût de tinette ». Tu peux me croire. Et il sortit de la cabane suivi de tout le groupe.

Deux heures plus tard, les hommes regardaient le résultat. Le toit, d'une seule pente vers l'arrière, était complété. Chacun mordait sa pipe satisfait de son travail.

— Bon ! s'écria Mathurin; c'est le temps de passer voir ma femme et de boire un pot de bière d'épinette. Il entraîna le groupe vers sa maison.

Catherine, portant bien sa bedaine, bourdonnait autour du foyer, lorsque la trâlée d'hommes pénétra dans la maison.

— Ma femme, on a de la compagnie, annonça Mathurin; comme si sa femme était aveugle.

— Bonjour tout le monde ! Assisez-vous, je vous apporte des gobelets et un bock de bière.

Joseph, fouillant dans sa gibecière, en sortit une gourde en cuir imperméabilisée qui contenait une assez grande quantité d'un liquide et s'approcha de la maîtresse de cette maison.

— Femme a demandé de te donner huile spéciale pour Catherine, dit-il en lui tendant la gourde.

— Merci mon bon Joseph et remercie Onadeiou pour moi. Dis-lui que je n'oublierai pas ce cadeau et que j'espère la voir bientôt après mon accouchement.

— Femme dire venir te voir semaine prochaine. Dit que bébé va arriver, ajouta l'Algonquin.

— Bravo ! Je serai heureuse de la voir. Dis-le-lui bien, conclut Catherine.

Et elle s'empressa d'aller chercher les gobelets.

Tout le monde se saluait au départ des visiteurs de Mathurin et sa femme. Le couple regarda ces amis qui s'éloignaient. Catherine, les mains sur son ventre, remarqua :

— Crois-tu que l'Indienne a raison lorsqu'elle dit que l'enfant naîtra la semaine prochaine ? demanda-t-elle.

— Je l'sais pas; mais j'te promets d'avoir tout ce qu'y te faudra pour l'occasion; et ce sera prêt lundi matin, foi de Poitevin ! rétorqua Mathurin en l'embrassant sur la joue.

Et le couple retourna vers la chaleur de la maison.

Chapitre 21

La nouvelle saison

Marte d'Amérique à l'affut

La glace commençait à prendre sur la rivière, Gabriel assis à sa table, tranchait des feuilles de tabac achetées au village, qu'il avait séché dans sa cabane de pieux. Le chien-louveteau, qui avait déjà beaucoup grossi, était lové à ses pieds. Lorsqu'il eut terminé l'exercice, Gabriel bourra sa nouvelle pipe faite de ses propres mains, qu'il laissait toujours sur la cheminée, et se rapprocha du feu pour s'asseoir dans une grosse chaise berceuse dotée d'un dossier très haut. Il l'avait fabriquée deux jours auparavant. Installée sur une plateforme en planches solides, elle lui permettait de se bercer le soir, en fumant une pipée. Le siège était en babiche tressée, très tendue que Joseph lui avait appris à découper et préparer. Le dossier présentait cinq planchettes de tilleul ajourées et fixées dans le cadre de la chaise. Deux gros appuis-bras aux bouts arrondis délimitaient l'espace où s'asseoir.

Se berçant doucement, il regardait sa couchette près du lit à baldaquin, qu'il n'utiliserait pas avant son mariage, recouverte de la peau noire du premier ours qu'il avait tué. Il songeait à trouver un autre ours parce que sa réserve de graisse ne se limitait plus qu'à un seul petit « casseau ». Il demanderait à Joseph s'il y avait moyen d'en trouver un en hiver. Louise lui avait confectionné un « capot » avec une couverture de laine. Il s'attachait par des boutonnières en cuir tressé d'un côté où l'on passait des petits « bâtons » en corne fixés de l'autre côté. Il ceignait le tout avec sa grosse ceinture de cuir à laquelle pendait son étui de couteau de chasse et où il glissait son tomahawk. Jeanne Cerisier lui avait tricoté une tuque rouge qui, lorsqu'il la portait, lui pendait dans le dos. François, quant à lui, lui avait appris à se fabriquer des mocassins, et il en avait déjà deux paires de rechange près de sa couchette. Les mitaines que lui avait données la femme de Joseph reposaient sur la tablette de la cheminée. Sa maison était chaude depuis qu'il avait placé un papier ciré translucide dans un cadre solide pivotant vers l'intérieur, fixé au chambranle de la fenêtre où s'ouvrait, vers l'extérieur, le panneau de bois percé d'une croix.

Le mariage avait été fixé pour le 17 janvier. Encore plus d'un mois à attendre, avant que la maison résonne de la voix de sa belle Louise. Il songeait à ce qu'il dirait dans la lettre à ses parents que Nicolas avait accepté d'écrire pour lui. L'intérieur de ses cuisses le faisait un peu souffrir, non pas à cause du mariage prévu, mais parce qu'il avait commencé à se pratiquer à courir sur la neige avec ses raquettes aux pieds. On appelait ça « le mal de raquette ». C'est Joseph qui lui avait conseillé de pratiquer. Il profitait de ces courses pour dompter son chien-loup à trotter à sa droite sans le dépasser, et à s'arrêter à l'instant où lui-même arrêtait. À chacun des nouveaux trucs que le chien apprenait, il le caressait et lui donnait un morceau de viande séchée. Le chien obéissait de mieux en mieux et démontrait de l'affection pour son maître, sans jamais baisser sa queue. Il se leva et décida de fourbir ses armes. Décrochant le fusil, la rapière, les pistolets et sortant ses deux couteaux de chasse, il plaça le tout sur la table près d'une pierre à aiguiser et un petit récipient d'huile.

Une heure plus tard, toutes avaient retrouvé leur place. Il songeait à la fête de Noël et celle du « jour de l'an » qu'il allait passer en compagnie de Louise chez les Duclos. Cela s'avérait être toute une expérience. Gabriel ajouta une bûche dans l'âtre avant d'aller se coucher.

Au matin, l'air était frisquet dans la maison. Enroulé dans sa peau d'ours, Gabriel retardait depuis dix minutes le moment de mettre ses pieds sur le sol froid. Il s'y décida enfin, enfila ses pantalons, ses bas de laine et ses mocassins, attrapa une bûche, brassa la cendre du foyer pour découvrir les tisons, jeta des baguettes de cèdre séchées sur ceux-ci et plaça la bûche sur le tout. Il attrapa le sceau près de sa berceuse et sortit pour prendre l'eau dans le tonneau près de la porte qu'il gardait toujours le plus rempli possible. Il dut revenir dans la maison pour chercher son tomahawk. Il fallait briser la glace dans le tonneau pour pouvoir y puiser son eau.

Versant de l'eau dans sa bouilloire qu'il accrocha au-dessus du feu, il mit le sceau sur la table pour s'asperger le torse de l'eau froide qui y restait, en se frictionnant vigoureusement. Il attrapa un linge qu'il gardait accroché à un pied de la table à cet effet, et s'assécha le visage et le torse. Lorsqu'il replaça le linge à sa patte de table, il se sentait beaucoup mieux et la maison lui semblait presque chaude. Il alla quand même placer une autre bûche sur le feu qui commençait à reprendre et enfila sa chemise. Il fit sortir le chien qui demandait la porte et le regarda courir et se rouler dans la neige pendant quelques secondes. Tout à coup, il vit le chien se figer et scruter le bord de la forêt près de la rivière. Gabriel revint décrocher son fusil et ressortit aussitôt en émettant un petit sifflet très bas pour rappeler son chien près de lui. Il fut enchanté de constater que le chien lui obéissait et revenait tranquillement sans cesser de regarder vers la rivière. Gabriel lui fit une caresse sur la tête et s'avança pour voir ce que son chien avait aperçu.

Trois dindons sauvages grattaient la neige au bord de la forêt, près de la rivière. L'un d'eux se pavanait en faisant la roue pour attirer l'attention. Il attira celle de Gabriel qui lui logea une balle dans la poitrine. L'animal tomba sur place et les deux autres dindons s'enfuirent dans la forêt. Le chien-loup assis à droite de Gabriel regardait son maître avec des yeux implorants. Il lui attrapa le collet et lui dit :

— Va chercher !

Le chien parti comme une flèche. Arrivé au dindon, il en fit le tour et attrapant l'oiseau par le cou, se mit à reculer vers son point de départ. Il ne pouvait pas encore soulever un dindon de cette taille; mais il était évident qu'il voulait le rapporter à son maître. Gabriel courut jusqu'à lui, lui donna un morceau de viande séchée qu'il gardait toujours dans sa poche, gratta la tête du chien et ramassa le dindon. Il savait qu'il fallait plumer et vider ce gibier, mais n'avait aucune idée de comment le faire cuire. Il garda les plumes dans sa cabane en

pieux, vida la « grosse poule » en gardant les abats comme pour tout autre gibier, et l'accrocha au plafond de la même cabane, d'où pendaient deux cuissots de chevreuil tué trois jours plus tôt. Dans le coin était placée la peau qu'il avait grattée et tendue dans des cerceaux. Dans un gros récipient en écorce, il gardait les cervelles de ses prises depuis que le gel avait commencé. Joseph le lui avait demandé et devait lui enseigner comment s'en servir pour tanner le cuir.

Il revint à la maison où le couvercle de la grosse bouilloire sautillait frénétiquement. Le café lui réchauffa l'intérieur et il se contenta, pour déjeuner, seulement d'un gros morceau de pain tiré de la huche, qu'il trempait, on doit cependant le dire, dans l'assiette de fèves au lard posée sur la table devant lui. Le chien attendait couché à ses pieds, sachant très bien qu'un tel maître ne pouvait l'oublier.

Après déjeuner, il enfila son capot et ramassa son fusil. Le chien-loup l'ayant vu faire était déjà à la porte, frétillant de sa queue retroussée. Gabriel regrettait un peu que la glace ne soit pas assez solide pour traverser la rivière, ce qui l'isolait de sa Louise pour au moins encore quelques jours; mais il avait tendu des collets et monté une dizaine de pièges à martres, comme le lui avait enseigné Joseph, dans la forêt du côté contraire à son voisin. Et cela lui faisait passer le temps. Il visitait sa ligne de trappe tous les matins.

Ce jour-là, il récolta quatre martres et cinq lièvres. À son dernier collet, son chien s'arrêta brusquement et tendit le cou devant lui. Gabriel scruta l'endroit où il devait trouver son piège et aperçut un gros lynx qui dévorait le lièvre qui s'y était pris. Visant soigneusement, il lui tira une balle en pleine tête. Il venait de récolter une fameuse belle fourrure sans l'endommager. Il s'empressa d'écorcher l'animal. Il roula la peau autour de la carcasse qu'il avait vidée et la mit avec les autres gibiers dans le sac qu'il portait au dos. Il avait coupé deux morceaux de viande pour les donner à son chien qui, l'ayant senti, leva le nez dessus. Son chien n'aimait pas le lynx. Il lui donna un morceau de viande séchée tirée de sa poche et partit au trot, sur ses raquettes, pour revenir à la maison.

En arrivant, il écorcha ses prises dans sa cabane de pieux. Les peaux de ces animaux, il les enlevait un peu comme on enlève une paire de bas en tirant la peau à partir des pattes arrière jusqu'à la tête inclusivement. Pour les lièvres, il détachait la peau au niveau du cou. Il introduisit deux sortes de petites planches dans chacune des peaux de martre, le poil tourné vers l'intérieur pour les tendre et les faire sécher. Il accrocha ses peaux au plafond auprès de la douzaine d'autres semblables qui y étaient suspendues. Il ramassa les carcasses et retourna

dans la maison pour cuire son gibier. Il avait hâte de goûter à un ragoût de lynx.

Le couple Mathurin, ses voisins, avaient eu une belle petite fille, en santé, exactement durant la semaine qu'avait prévue Onadeiou, la femme algonquine de Joseph. La sauvagesse était présente lorsque les contractions avaient débuté. Catherine avait envoyé chercher Jeanne Cerisier, mais elle avait déjà accouché, accroupie, tout comme sa mère lui avait donné la vie, à la manière indienne, lorsque Jeanne arriva. L'enfant et surtout la mère se portaient merveilleusement bien; ce qui étonna Jeanne et lui fit demander des informations sur cette manière indienne d'enfanter. Mathurin se portait bien lui aussi puisqu'il avait couru jusqu'à la maison des Duclos et avait pagayé « à fine épouvante » pour revenir avec Jeanne. Il n'avait pas eu le temps de s'inquiéter. Gabriel décida qu'il leur rendrait visite le lendemain, il leur laisserait les lièvres qu'il aurait capturés ce matin-là. Le reste de la journée servit à fabriquer, entre autres, une deuxième chaise de table avec son couteau croche. Le soir, le siège en babiche commençait à sécher. Une autre chaise très solide s'installait au bout de la grande table.

Chapitre 22

Le bébé Cadot

Le temps était couvert, comme la veille, et on ne pouvait pas vraiment situer où était le soleil. Il en était à relever son dernier piège de sa ligne de trappe, lorsque son chien, encore une fois, fixa son attention vers un point précis plus avant dans la forêt. Le jeune trappeur coupa sa respiration pour mieux entendre les bruits. Il distinguait une sorte de halètement qui semblait provenir d'en haut de la coulée où il se trouvait. Il reconnut un essoufflement qui ne pouvait venir que d'un être humain et qui laissait deviner assez d'épuisement. Il décida d'aller silencieusement voir ce qui en était. Attrapant le lièvre en coupant simplement le collet, il le mit dans son sac à dos. Il plaça la main sur la tête de son chien pour l'intimer de ne pas faire de bruit et entreprit de grimper la côte vers le son qu'il entendait de mieux en mieux. La question était de découvrir si l'individu était un sauvage en difficulté qu'il pourrait aider. Si le sauvage ne paraissait pas avoir d'inconvénient, il le laisserait continuer son chemin sans se faire remarquer.

Il parvint au faîte et s'accroupit derrière le tronc d'un énorme tilleul à branches assez basses. Il entendait distinctement, maintenant, la respiration saccadée. Le chien se coucha près de lui pour se mettre à l'affût comme son maître. Il enfouit son museau dans la neige pour ne pas émettre de vapeur par sa respiration. Gabriel le remarqua et ramena le bout arrière de sa tuque sur son nez pour la même raison. Il venait de découvrir pourquoi les tuques des Canadiens pendaient dans leur dos; et lui qui croyait, bêtement, que c'était parce qu'ils portaient les cheveux longs. Le bruit arrivait de sa droite. Il fut étonné de voir apparaître un homme qui marchait sans raquettes. Le laissant approcher, l'individu se révéla être un homme blanc et non un sauvage. Gabriel fit un bruit de gorge qui arrêta l'homme et le fit apprêter son fusil. Gabriel lança d'une voix posée :

— Je suis un ami, Monsieur. Baissez votre arme.

— D'accord, répondit l'inconnu. Vous pouvez vous montrer. Et Gabriel sortit de sa cachette pour se diriger vers lui.

— Je suis Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille, se présenta notre trappeur, enlevant sa mitasse et tendant la main à l'inconnu.

— Heureux de vous rencontrer Lefebvre; je suis François de Chavigny seigneur de Lachevrotière, répondit l'individu en serrant la main tendue. Je crois, non pas d'être perdu, mais d'avoir rallongé ma route significativement, dit-il en riant.

— Vous êtes assez loin de Lachevrotière pour être sans raquettes, Monsieur De Chavigny.

— J'ai brisé mes raquettes en traversant un ruisseau hier. Depuis deux jours, le Soleil souffre de timidité et je ne parviens pas à me réorienter. Je cherche actuellement les rapides d'une rivière non gelée pour relever la direction du courant afin de m'orienter vers le fleuve. Depuis hier, je n'ai mangé que de la neige pour me désaltérer. Je suis donc très heureux de rencontrer un chasseur, et blanc par surcroit.

Gabriel trouva amusant le style, curieusement ampoulé, des phrases du Seigneur de Lachevrotière qu'il employait pour cacher son désarroi crut-il deviner. Il lui tendit sa gourde qui contenait de la bière d'épinette, en disant :

— J'allais justement me préparer à casser la croûte; me feriez-vous l'honneur d'être mon invité Monsieur De Chavigny ?

— Pas de Monsieur entre nous Lefebvre; appelez-moi François et je vous appelle désormais Gabriel. Je suis très reconnaissant de pouvoir accepter votre offre.

Gabriel se dirigea vers le tilleul qu'il venait de quitter et Chavigny le suivit en marchant dans la piste tracée par les raquettes; ce qui facilitait énormément son déplacement. Arrivé près du tilleul, Gabriel compacta la neige sur une certaine surface et partit briser les branches sèches d'une épinette rabougrie.

Il gratta la neige jusqu'au sol et alluma son feu dans le trou. Sortant un lièvre de son sac, il le vida, le nettoya et trancha une moitié du thorax avec la tête qu'il lança à son chien-loup, assis plus loin, les yeux fixés sur Chavigny, duquel il ne s'approchait pas. Le chien attrapa le morceau de viande avant qu'il touche la neige et s'étendit en le plaçant sur ses pattes avant, pour manger proprement.

— Vous avez un très beau chien, Gabriel. Il paraît bien dompté.

— Il ne l'est pas. Nous sommes amis et il accepte de faire ce que je veux parce qu'il a appris que j'ai souvent raison. Par contre, il me donne énormément d'informations sur l'environnement que je traverse. Il est avec moi depuis qu'il était louveteau.

— C'est un loup ? demanda Chavigny, un peu inquiet.

— Un loup apprivoisé. Un Algonquin de mes amis m'en a fait cadeau il y a plusieurs mois. Il n'attaque personne; sauf si on l'attaque, évidemment; ou peut-être si je le lui demande. Ce que je n'ai jamais fait jusqu'ici.

Le lièvre cuisait doucement près du feu et Gabriel fit bouillir de la neige fondue pour faire du café. Chavigny salivait, mais ne démontrait pas d'urgence à se nourrir. Il prenait, de temps à autre, une lampée de la gourde qu'il avait toujours en main. Il observait son jeune compagnon avec intérêt.

— J'ai entendu parler d'un certain Lataille par un de mes amis Lieutenant de marine. Un jeune noble du nom de Hamelin De Bourgchemin, lança-t-il négligemment.

— Jacques-François est un de mes amis. On s'est connu à Québec l'an passé.

— C'est bien ce que j'ai pensé lorsque vous m'avez donné votre nom. Vous avez toute une renommée parmi les soldats au Canada, jeune homme. Ils parlent tous de vous et connaissent bien votre nom.

— Cela m'étonne beaucoup, François; je ne connais que trois militaires de mes amis et la famille Duclos de Batiscan.

— D'après les racontars, vous connaissez un quatrième militaire de Montréal; un certain Latour, ajouta Chavigny regardant Gabriel du coin de l'œil en souriant. Et se mit à fredonner : « Latour prends garde » Latour prends… »

— Ah ! Celui-là ? Oui c'est vrai; je l'avais oublié. Mais comment êtes-vous au courant de cette histoire ? demanda-t-il.

— Elle fut relatée pendant un mois partout à Montréal, est ensuite passée par Trois-Rivières et s'est même rendue jusqu'à Québec. Même la ritournelle est devenue populaire partout dans la contrée et tout un chacun y ajoute des variances. Les gens de Québec vous disent être le « Loup enragé » typique de Montréal.

— C'est drôle comme les cancans peuvent donner une fausse réputation à un homme. Je ne suis resté à Montréal qu'une journée et je ne suis certainement pas un «loup enragé » déclara Gabriel en souriant de toutes ses dents. Depuis mon arrivée en Canada, je n'ai pratiquement pas quitté Batiscan.

— C'est là où vous demeurez ?

— Je me suis construit une maison sur une concession, pas encore concédée dois-je dire, pas loin d'ici et je vais épouser la plus belle des filles de François Duclos, le 17 janvier prochain. Je suis pratiquement établi sur ma terre. D'ailleurs je vous y amène; vous êtes

mon invité jusqu'à ce qu'on puisse traverser la rivière pour se rendre chez Duclos, d'où vous pourrez facilement retourner dans votre seigneurie.

— François Duclos. Hum ! Même s'il m'est impossible de vous le refuser, sachez jeune homme qu'en d'autres circonstances, je me ferais un grand plaisir d'accepter votre compagnie. Vous êtes un gentilhomme né, mon ami. Et il mordit à belle dent dans la cuisse de lièvre que Gabriel lui tendait.

Le café terminé, Gabriel fut surpris de voir Chavigny sortir une pipe et une blague de sa poche et se préparer à fumer.

— Je vois que vous récupérez bien, dit Gabriel souriant et sortant sa propre pipe.

Dix minutes plus tard, le chien-loup se leva et s'étira en tendant ses pattes vers l'arrière l'une après l'autre, en fixant les deux hommes.

— Mon chien me signifie qu'il est temps de partir, informa Gabriel, Qu'en pensez-vous Chavigny ?

— Je pense que votre chien est un sage et qu'il a parfaitement raison. Je vous suis mon ami.

Gabriel venait de reporter sa visite chez Mathurin au lendemain. Il voulait que Chavigny récupère complètement.

— Nous voici arrivés, déclara Gabriel en débouchant dans sa clairière.

Chavigny s'arrêta et s'exclama :

— Vous avez défriché et déserté une telle surface en si peu de temps ?

— Non; ceci est une clairière sur ma terre. Je vais ensemencer le printemps prochain. Vous pouvez voir ma maison là-bas, dit-il, en pointant la direction. Elle est près de la rivière Batiscan. Suivez-moi. Gabriel tutoyait ou vouvoyait Chavigny indifféremment et Chavigny faisait de même.

Lataille avait installé Chavigny près du feu et était retourné à sa cabane de pieux, pour arranger ses peaux. Revenant à la maison, il vit, en entrant, Chavigny en train d'essayer le balancement de sa rapière qu'il avait décroché du mur.

— Vous avez là une arme magnifique, Gabriel, dit-il, en fouettant l'air devant lui. Il replaça l'arme dans son fourreau et la rependit au goujon du mur.

— Merci Chavigny, j'ai l'intention de la garder et de la laisser à l'un de mes fils, un jour. Elle signifie beaucoup pour moi, répondit-il.

— Vous avez également une magnifique maison, mon ami. Votre épouse sera choyée.

— Elle le mérite pleinement; tu peux me croire. D'ailleurs c'est grâce à elle si l'intérieur est aussi chaleureux. J'ai hâte que la glace soit prise sur la rivière pour aller la visiter. On pourra traverser dans deux jours, si le temps se maintient, ajouta-t-il.

Gabriel lui avait prêté une paire de mocassins secs pendant que ceux qu'il portait séchaient assez éloignés du feu pour ne pas en gâter le cuir.

— Vous avez certainement de l'huile de pied d'bœuf pour que je puisse étanchéifier mes mocassins ? se renseigna Chavigny.

— Je n'ai pas l'huile dont vous parlez, mais j'ai de l'huile d'ours que j'utilise pour les miens, dit Gabriel, en lui tendant une sorte de gourde fermée. Chavigny commença à frotter et travailler le cuir de ses mocassins pour les garder souples. Gabriel s'occupa de faire réchauffer son ragoût de lynx qui s'était avéré délectable, n'en déplaise à son chien-loup, couché sous la table, les yeux toujours fixés sur Chavigny.

Chavigny fut étonné que son hôte n'ait pas d'eau-de-vie dans sa maison; ni quelque autre sorte d'alcool, en fait. Gabriel lui avait signifié qu'il n'aimait pas l'alcool. Même lorsqu'il allait boire un pot avec Duclos, il ne prenait qu'un seul gobelet, la plupart du temps de bière, qu'il étirait jusqu'au départ. Il ne ressentait pas la nécessité d'en avoir chez lui.

Chavigny fut donc traité, durant son séjour chez Gabriel, au « thé », ce qui l'étonna, au café assez usuel et à la bière d'épinette qui était répandue dans tout le pays. Il trouva le ragoût de lynx savoureux et les deux hommes expédièrent tout ce qui en restait.

Après le repas, Gabriel prépara les herbes nécessaires pour son « civet » de lièvre et de perdrix qu'il mit à mijoter pour toute l'après-midi, dans son chaudron de fonte. Chavigny lui donna un coup de main pour remplir son tonneau d'eau près de la porte, dont le niveau baissait rapidement avec deux hommes qui avaient à se laver et qui buvaient des boissons chaudes. Arrivé près de la rivière, Chavigny fit remarquer qu'en plaçant des perches côte à côte sur la glace, on pouvait faire un pont qui permettrait de traverser. Gabriel n'était pas d'accord à prendre des risques inutiles, puisque dans deux jours la glace serait assez épaisse. L'invité n'insista pas; il se trouvait très bien reçu par le jeune trappeur. Il remarqua rapidement que le jeune homme ne se sentait jamais urgé par les événements et agissait selon la possibilité disponible au moment présent. Cela le fit relaxer beaucoup durant son séjour.

Le lendemain matin, Gabriel conduisit son invité chez Mathurin Cadot, n'oubliant pas d'apporter le dindon qu'il avait laissé geler et une dizaine de peaux de lièvre qui serviraient à tresser une couverture chaude à la manière indienne, pour l'enfant. Catherine reçut le cadeau gracieusement en plaçant son bébé dans les bras de Gabriel. La petite fille avait de grands yeux bleus qui le regardaient avec curiosité. La maîtresse de la maison démontra un peu de confusion lorsqu'elle apprit que l'un de ses visiteurs était le seigneur du fief de Lachevrotière. François la mit tout de suite à l'aise en la félicitant pour ses goûts décoratifs et pour l'entretien de sa maison. Catherine rougit de plaisir et informa que Mathurin était parti à la chasse de bon matin. Mais elle assurait qu'il arriverait d'une minute à l'autre. Ce qui décida les visiteurs de l'attendre quelque temps. Elle fit dégeler le dindon dans l'eau de son chaudron de fonte, près du feu.

Cadot entra chez lui, 45 minutes plus tard, avec une martre à la main.

— C'est là tout le résultat de ta chasse ? demanda Gabriel en se moquant de lui et lui serrant la main.

— Et toi Lefebvre, je te surprends avec ma fille dans les bras ! Donne-la à sa mère; tu es déjà fiancé; et viens plutôt m'aider à débiter l'ours qui est devant la maison. Remarquant Chavigny, il ajouta :

— De plus, tu ne me présentes pas ce Monsieur ? Où sont tes manières, le Français ? Tu commences à dépasser les bornes, mon Lataille. Et il s'avança la main tendue :

— Je suis Mathurin Cadot dit Poitevin pour vous servir, Monsieur.

— François Chavigny de Lachevrotière, répondit l'interpelé en saisissant la main.

— L'explorateur des pays d'en haut, fils de Madame de Grandmaison ! s'exclama Mathurin. Vous honorez ma maison, Monsieur De Chavigny.

— C'est plutôt votre charmante épouse et cette merveilleuse petite fille qui m'honorent de leur accueil, Mathurin; sans parler de votre regard franc et jovial. Appelez-moi François, comme votre ami qui, hier, m'a trouvé errant dans la forêt.

— Mon ami; ah oui ! Celui que j'ai trouvé avec ma fille dans les bras. Je vais le faire peiner un peu à débiter mon ours. Si vous voulez bien nous excuser. Toi, Gabriel, aboute-toi et file dehors.

— Je vais avec vous, enchaîna Chavigny.

— Comment as-tu pu tuer un ours en plein hiver Mathurin ? Je croyais cela impossible puisqu'ils hivernent, demanda Gabriel.

— Ne me dit pas que je vais pouvoir t'apprendre quelque chose sur la chasse. Joseph a-t-y abandonné ton entraînement à cause de ta tête de pioche ?

— La rivière n'est pas gelée. Je vais probablement le voir après-demain, répondit Gabriel.

— Tu crois que la température empêcherait Joseph de traverser la rivière s'il le voulait ? Allez ! Donne-moi un coup de main avec l'ours; ça fera une belle peau pour mon lit. J'imagine que tu accepterais que je te donne la moitié de la graisse ? Que me donneras-tu en retour ?

— Un dindon sauvage, ça te va ?

— Un dindon sauvage ? Tu es sérieux ? Je n'en ai pas encore aperçu un depuis que je suis ici. Affaire conclue. Tu me l'apporteras demain.

— Ta femme l'a déjà entre les mains et se prépare à le faire cuire. Tu me dois la moitié de cette graisse, Mathurin.

Chavigny riait de cette « négociation » en caressant la fourrure de l'ours installé sur un traîneau.

— C'est un très bel animal, dit-il.

Les deux couteaux de chasse sortirent des mocassins des deux trappeurs et ils se mirent à dépiauter le gibier. Cadot avait apporté un sceau qui ne suffit pas à contenir toute la graisse. Il dut aller en chercher un deuxième qui était encore un peu plus gros et qui fut empli également. On passa ensuite à la mise en quartier qu'on alla suspendre dans ce que Catherine appelait sa « cuisine d'été ».

Rentrés dans la maison, Chavigny et Gabriel s'assirent sur les chaises près de la table et Mathurin remit un sceau de graisse à Catherine, l'informant qu'il donnait l'autre à Gabriel. Celle-ci lui désigna le gros dindon sauvage qui cuisait lentement sur la broche de l'âtre qu'elle avait quelque peu avancée pour la placer au-dessus d'un plat en métal d'où elle tirait un bouillon pour arroser la pièce de viande régulièrement. L'arôme dégagé par la cuisson était tout simplement envoûtant. Gabriel s'enquit de la recette du bouillon et imagina une façon d'installer un dispositif à son foyer qui permettrait à sa femme d'avoir plus de facilité dans le processus de rôtissage.

On retourna à la « cuisine d'été » où Mathurin entreprit de gratter sa peau d'ours pendant que ses compagnons préparaient un grand cerceau avec des tiges de bois de tilleul que l'on dut tremper dans de l'eau chaude pour les plier sans les briser. On fit également tremper un rouleau de babiche qui servirait à étirer la peau sur le cerceau. Le travail prit environ deux heures et au retour à la maison,

Gabriel vit son chien couché devant la porte comme s'il la gardait. Lorsqu'ils entrèrent dans la maison, la table était mise, le pain tranché et une purée de petits fruits trônaient au centre de la table, près d'un plat de carottes et de navet qui fumait. Le chien vint se coucher à gauche du foyer, la tête sur les pattes, en fixant la broche si bien décorée. Riant de le voir paraître si triste, Catherine coupa une aile et la jeta au chien, qui l'attrapa et se retira près de la porte pour savourer son présent. Catherine découpa, ensuite, les tranches du dindon directement de la broche aux assiettes qu'elle vint placer devant les convives. Mathurin tenait sa fille dans ses bras en lui donnant un peu de purée qu'il avait faite avec carotte et navet. La petite avalait une portion et recrachait la suivante.

— Je pense que tu préfères le lait de maman, dit-il en essuyant la bouche de la petite. Ayant servi les assiettes, Catherine attrapa la petite et se retira pour allaiter l'enfant.

Le dindon ainsi préparé s'avéra un succès. Mathurin dut se transformer en maître-coq et servir une deuxième portion à ses invités. Accompagnée de la purée, la chair du dindon était tout simplement succulente. Au deuxième service, la petite dormait dans le grand lit et Mathurin servit à sa femme, son repas. Cadot, qui refusait de vendre de la boisson aux sauvages, ne se refusait pas, de temps à autre, un verre de bon vin. Quelle ne fut pas la surprise de Chavigny lorsqu'il arriva à la table avec un cruchon de vin blanc et quatre gobelets, qu'il emplit pour chacun et leva son « verre » au Seigneur du fief de Lachevrotière. La jeune femme et les trois hommes trinquèrent et se remirent à manger.

Retournant chez lui, Gabriel fut étonné d'apercevoir de la fumée qui sortait de sa cheminée. Lorsqu'il entra dans la maison, Joseph, assis dans la berceuse, fumait tranquillement son calumet. Déposant le sceau de graisse sur la table, il présenta l'Indien à Chavigny qui fut gratifié d'un « Hugh » des plus ordinaire et normal. Accrochant leurs capots aux goujons près de la porte, Gabriel demanda à l'Indien comment il avait traversé la rivière.

— Gué facile à traverser plus haut sur rivière. Joseph vu piste, trouvé raquettes brisées. Moi réparé et placer près de porte pour Chavigny.

Entendant cela, Chavigny dressa la tête et aperçut ses raquettes qu'il croyait perdues, parfaitement réparées. Il alla serrer la main de Joseph en le remerciant chaleureusement.

— Hugh ! fit ce dernier; et il tira une autre bouffée de sa longue pipe.

Gabriel reconnaissait bien là son laconique ami. Il sourit en pensant combien plusieurs blancs se privaient de tels compagnons. Levant les yeux, il aperçut une pièce de tissu en daim placée sur le lit de Baldaquin. C'était une veste extrêmement souple, semblable à du chamois qu'il avait déjà palpé. Il l'étala devant lui et fut abasourdi par le travail présenté sur le devant du vêtement. Partant de chacune des épaules, deux minces séries de billes, brodées sur le cuir, descendaient jusqu'au niveau de la ceinture. Il reconnut les billes que Louise avait données à Joseph lors du voyage à Montréal. La majorité des billes étaient blanches; mais celles de couleur formaient de très beaux dessins.

— Femme de Joseph demandé d'apporter cela à Canadien-Français pour remercier d'orignal et de chevreuil donné.

— C'est merveilleux Joseph ! s'exclama Gabriel. Je vais remercier ta femme aussitôt que je la verrai. Entretemps, fais-le pour moi. Gabriel enleva sa chemise et passa la veste. Elle lui faisait à merveille; la coupe était même légèrement en V. Il n'en croyait pas ses yeux. Ceux de Joseph brillaient de plaisir dans son visage imperturbable.

— Une veste à wampum ! s'étonna Chavigny. C'est la première fois que je vois cela. Il vint se placer devant Gabriel et sembla mettre toute son attention sur les dessins.

— C'est quoi un wampum ? demanda le jeune trappeur.

— C'est un moyen que les sauvages emploient pour envoyer des messages ou conclure des traités importants. Ces deux wampums sont magnifiques, répondit Chavigny. Il se retourna vers Joseph, qui leva les yeux. Tu as parfaitement raison Joseph, dit-il. Et il retourna s'asseoir sur sa chaise.

— Pourquoi a-t-il raison ? demanda Gabriel.

— Il a raison sur ce qui est décrit par les wampums, dit Chavigny.

— Toi lire wampum ? demanda Joseph, un peu surpris.

— Pas tous, mais ceux-là sont faciles à lire, répondit-il.

— Que disent-ils ? Dites-moi Chavigny.

Chavigny regarda Joseph qui baissa les yeux en signe d'assentiment.

— Celui sur ta droite, que tous liront en premier, dit quelque chose qui ressemble à : « Je suis l'ami de tous les hommes. Je parle au maître de la vie. » Celui de gauche affirme; car il y a un dessin signifiant l'affirmation : « Je plaide autant pour les blancs que pour mes frères Indiens ».

Gabriel se retourna lentement vers Joseph. Tu me gratifies d'un grand honneur mon ami. J'espère le mériter.

— Toi, mériter. Fut la simple réponse de Joseph.

Gabriel fut remué jusqu'au fond de son âme, par l'amitié et la confiance que l'Algonquin lui vouait. Il ne put rien trouver à dire; mais les deux hommes se regardèrent dans les yeux et tous deux se comprirent parfaitement.

Gabriel s'occupa alors de préparer sa graisse d'ours pour ne pas la gâter. Il alla chercher tous les petits « casseaux » qu'il avait lavés et gardés et entreprit de faire comme il avait vu faire Louise. Chavigny occupa son temps à vérifier comment Joseph s'y était pris pour réparer ses raquettes, ce qu'il avait cru impossible. Joseph fumait assis dans la berceuse et les deux chiens-loups, père et fils, avaient été sortis à l'extérieur et s'étaient couchés de chaque côté de la porte.

Chapitre 23

Les Duclos se préparent

Au lever du jour, Gabriel partit sur sa ligne de trappe et revint deux heures plus tard avec 3 autres martres et 4 lièvres. Joseph et Chavigny avaient déjà mangé et prenaient un café en fumant une pipée. Il avala un morceau et but son café pour ensuite, avec l'aide de Joseph, aller préparer ses peaux de martre. Il attacha et emballa les 4 lièvres dans un sac.

— Dis-moi Joseph; est-il difficile de retourner par où tu es venu ? J'aimerais conduire Chavigny chez François Duclos pour qu'il puisse retourner chez lui. Il est parti depuis presque cinq jours; sa femme doit commencer à s'inquiéter, tout Canadien qu'il est.

— Pas problème. Partir tout de suite, arriver dans 2 heures.

— D'accord; allons lui annoncer la nouvelle.

Chavigny fut tout heureux de la proposition et prépara son « gréement ». Deux heures plus tard, Gabriel se dirigea vers la cabane de Joseph et donna deux lièvres à chacun des enfants qui jouaient dehors. Ils entrèrent en courant rejoindre leur mère avec leurs « cadeaux ». Gabriel rejoignit ses deux compagnons qui l'attendaient et entra chez les Duclos.

— Gabriel ! s'écria Louise, repliant le tissu sur lequel elle travaillait. Tu es parvenu à traverser la rivière. Comme je suis heureuse de te voir. Elle courut à lui pour l'embrasser comme d'habitude, mais se reprit lorsqu'elle aperçut Chavigny.

— Ne vous privez pas plus longtemps à cause de moi, jolie demoiselle. Je sais qu'il y a une éternité que vous avez vu votre fiancé, lui dit-il avec un air malicieux. Louise le gratifiant d'une courbette avec un petit fléchissement des genoux répondit :

— Merci beaucoup Monsieur. Et sauta dans les bras de Gabriel qui, comme à chaque fois, fut pris au dépourvu et manqua de la laisser tomber.

— Louise; voyons ! Pas devant de la visite ! Dis Jeanne Cerisier. Puis regardant Chavigny elle s'exclama :

— Monsieur François, le fils de Mme Éléonore De Grandmaison ! Et elle lui fit une révérence digne de la cour de France.

— Vous me trouvez bienheureux de voir que vous me connaissez Madame. Dame Duclos, je présume; et il la salua également à la manière de la cour de France.

— Maman, tu devras m'apprendre à saluer comme tu le fais; c'est très… digne, s'écria Louise.

Gabriel restait bouche bée.

— En fait mademoiselle, la révérence de votre mère était tout à fait exquise, dit-il en s'inclinant une deuxième fois devant Jeanne Cerisier. Mais dites-moi chère Dame; comment me connaissez-vous ? s'enquit-il

— Vous étiez en compagnie de Madame votre mère lorsque je suis débarquée à Québec en1664. Mme De Grandmaison m'a fait l'honneur de m'accueillir et je me rappelle très bien de vous comme un jeune homme d'environ 13 ou 14 ans, Monsieur de Chavigny.

— Voilà donc l'explication du charme de votre révérence, Madame Duclos; vous avez reçu une éducation de la cour. Il y a très longtemps que j'ai pu être témoin d'autant d'élégance. Je vous en remercie Madame.

— Enfin un homme de goût qui reconnaît une vraie femme lorsqu'il en rencontre une, déclara François Duclos appuyé sur la porte qu'il venait de refermer derrière son fils. Mais ne t'avise pas de faire les yeux doux à ma belle Jeanne; sinon il t'en cuira le jeunot. Chavigny se retourna d'un seul coup avec un grand sourire aux lèvres.

— François ! s'écria-t-il en se précipitant et lui faisant l'accolade. Comment vas-tu vieux grincheux ? Les deux hommes ne cessaient de se donner des tapes dans le dos en ne brisant pas l'accolade.

— Je vais très bien jeune bandit ! répondit Duclos en attrapant Chavigny par les deux épaules pour bien le regarder. Les deux hommes semblaient avoir oublié tout le monde autour d'eux, tellement ils étaient heureux de se revoir.

Les spectateurs de ces effusions étaient tous figés de surprise; sauf Joseph qui savait à quoi s'en tenir, mais ça n'aurait rien changé s'il n'avait pas su.

— Vous vous connaissez ? demanda Jeanne.

— Si on se connaît ? Madame, votre époux et moi sommes de vieux compagnons d'armes et nous nous sommes sauvés la vie mutuellement tellement souvent qu'on ne peut les compter.

— Moi je peux, avança François Duclos. De sorte que je crois bien que tu m'en dois une, ajouta-t-il.

— Non, je ne crois pas, objecta Chavigny d'un air sérieux.

— Oh que si, affirma Duclos, redressant la tête.

— Oh que non, répliqua Chaverny, mettant le poing sur la hanche.

— Bon ! Bon ! Ça suffit. L'important est que vous êtes bien vivants tous les deux, acheva Jeanne Cerisier. Assisez-vous et je vous apporte du café, ajouta-t-elle. Les deux hommes éclatèrent de rire appréciant l'effet de leur petite comédie.

Du café ma belle Jeanne ? Si je me rappelle bien les goûts de ce « Seigneur », je pense qu'il préférerait un p'tit coup de rouge, l'informa-t-il.

— J'arrive avec ça dit-elle; mais je n'en sers que deux. Les autres, c'est de la bière d'épinette ou du café. Louise charge-toi de cela.

— Qu'est-ce qui t'amène à Batiscan, mon ami Chavigny ? demanda François.

— Une simple coïncidence mon cher Duclos. Je me promenais dans le bois, ayant égaré mes raquettes et m'étant rallongé de deux jours sur mon itinéraire, quand ton futur gendre s'est permis de m'importuner avec un petit toussotement pendant que j'avais de la neige jusqu'aux genoux. Nous avons bouffé un de ses lièvres, bu son café et comme il battait un chemin avec ses raquettes, je l'ai suivi jusque chez lui, où il s'est permis de me séquestrer pendant deux jours. C'est l'ami Joseph, arrivé ce matin, qui est parvenu à convaincre le lascar de m'amener ici pour que je puisse retourner à ma chère femme avant la Noël.

— Je me charge de ton retour, dit François Duclos. Mon voisin Le Riou a un traîneau à chien et sera heureux de t'y mener; sinon j'irai moi-même. Tu devrais rester chez toi et ne plus risquer d'aller te perdre dans les bois sans être entouré d'une armée. D'ailleurs tu as toujours refusé de faire la traite et tu te permets une promenade en forêt. C'est de l'inconscience pure, ajouta-t-il ironiquement.

— Je vois que tu saisis toujours exactement ma façon de présenter les choses. Mais j'ai une surprise pour toi quand ton futur gendre sortira de son envoûtement pour pouvoir enlever son capot. Notre ami Joseph a bien exprimé ce que je pense de ce jeune homme.

Tous se retournèrent vers Gabriel qui n'avait pas encore bougé et ne portait son attention que sur Louise. Sentant les regards sur lui, ne sachant pas de quoi il s'agissait, il enleva son manteau et l'accrocha au mur. Il portait encore sa veste de daim et lorsqu'il se

retourna, on entendit un bruissement d'air de surprise sortant de toutes les bouches.

François Duclos se leva et vint se planter devant Gabriel en inspectant les deux wampums. Un sourire apparut sur ses lèvres et regarda Joseph. Tout comme Gabriel l'avait fait, les deux hommes se comprirent; et François, mettant les mains sur les épaules du jeune homme le regarda dans les yeux et dit :

— Je comprends finalement ce que Joseph a vu en toi. Moi je le sentais mais lui l'a vu et l'a compris. Je suis très fier de toi, garçon.

— Je ne sais pas tout ce que cela signifie mon ami, mais je suis très heureux de devenir ton beau-frère. J'espère que tu le sais, ajouta Nicolas, en lui serrant la main.

Gabriel était un peu mal à l'aise quand Louise s'approcha et lui dit :

— Cette veste est magnifique, mon beau Gaby; et elle te va admirablement bien. Et le malaise disparu d'un seul coup.

— Bon ! Ça y est ! On vient de le perdre une deuxième fois, s'écria Chavigny.

— Mais toi, je ne te perdrai pas De Lachevrotière, répliqua Duclos. Tu sais maintenant que ma fille se marie le 17 janvier prochain et j'exige que tu assistes au mariage avec ton épouse. Et si ta mère a encore la santé, elle est bienvenue également. Elle se souvient certainement de ma Jeanne car quand on l'a rencontrée une fois, on ne l'oublie jamais. Promets-moi que tu y seras. Cela se fera à Champlain et, ensuite, on se réunit ici pour la fête.

— J'y serai, promit Chavigny.

Une demi-heure plus tard, François Duclos accompagnait son ami Chavigny chez son voisin qui fut enchanté de rendre service à ce Seigneur aimé des Canadiens. Un traîneau tiré par six gros chiens démarra dans une éclaboussure de neige. Le Seigneur serait chez lui dans un peu plus de deux heures. Le Riou serait de retour à la noirceur.

Les Duclos ne permirent pas à Gabriel de retourner chez lui ce soir-là. Il n'était pas question qu'il prenne la chance que la glace défonce lorsqu'il traverserait la rivière. Il reprit donc le lit qu'il avait déjà occupé dans l'espace réservé à Nicolas. Le lendemain matin, il aida le jeune homme à faire ses travaux d'avant le déjeuner. Après le repas, les deux hommes partirent vers la maison de Gabriel avec deux haches. Le père Duclos avait proposé à Gabriel d'étendre trois longueurs de billots de large, à bouts décalés sur la glace, couchés sur un mince lit de branches de sapin. Ce pont, traversant la rivière, servirait tout l'hiver et sécuriserait la traversée. C'est ce que les deux jeunes

hommes allaient installer. Quatre heures plus tard, Nicolas revenait chez lui avec les deux haches. Gabriel était également rentré chez lui.

Cet après-midi-là, Gabriel faisait chauffer de l'eau pour se laver et attendait assis sur sa berceuse la pipe à sa bouche. Il lui vint, tout à coup, une idée extravagante. Il pensait qu'il serait merveilleux de pouvoir s'asseoir dans un gros tonneau plein d'eau chaude pour se laver et relaxer. Il n'aurait qu'à couper un tonneau ordinaire par le milieu, ce qui servirait son but. Il décida d'aller chez Mathurin, lui parler de son projet.

Le lendemain matin, Mathurin lui affirma que son idée était possible. Les deux hommes se rendirent dans la « cuisine d'été » et se mirent à l'œuvre. Heureusement, Cadot se gardait toujours des planchettes prêtes pour fabriquer des tonneaux. Il assembla assez rapidement une assez grande base ovale et solide pour son futur demi-tonneau et commença à insérer le bout de ses planchettes dans la mortaise de la base prévue à cet effet. Tous les côtés longs des planchettes étaient taillés en biseau pour rendre les tonneaux étanches. Le problème était, pour ce projet, de fixer le haut des planchettes plus courtes qui restaient dirigées vers l'extérieur au lieu d'être bandées pour revenir vers l'ouverture plus petite du haut du tonneau. De plus, l'objet désiré avait une forme allongée au lieu de ronde. Mathurin résolut le problème en installant, au haut, un cerceau interne en bois d'une seule pièce et de la forme exigée, auquel il fixa ses planchettes avec des tenons. Une fois le tout assemblé, il ajouta un deuxième cerceau du côté extérieur et couvrit le rebord du « gros sceau » avec une bande flexible de bois. Gabriel eut la responsabilité de frotter le « meuble » avec une pierre ponce pendant que Mathurin préparait les larges bandes de cuir de trois pouces qui serviraient à encercler le demi-tonneau, au bas, au milieu et au haut, pour solidifier l'ensemble. Il faisait donc chauffer l'eau dans laquelle ses bandes de cuir allaient tremper pour être imbibées. Après séchage, ces bandes de cuir enserreraient les planches quelque peu bombées en une unité solide et étanche. Poncer le meuble prit un certain temps parce que Gabriel tenait à ce qu'il soit beau, lisse et doux au toucher, surtout à l'intérieur. La noirceur était tombée lorsqu'ils purent aller prendre le repas du soir. Les bandes de cuir bien tendues autour du « bac » commençaient à sécher. Catherine les attendait en tricotant une sorte de sac avec des lanières de peau de lièvre, pour y envelopper sa fille lorsqu'elle irait à l'extérieur.

Après le souper, Mathurin installa le « meuble » terminé sur un traîneau que Gabriel tirerait pour rentrer chez lui. Il lui avait également donné une gourde d'huile de sa mixture, pour frotter trois jours de suite tout le bois de son demi-tonneau. Cela devait faire gonfler le bois, le protéger et lui donner un lustre.

Rentrant sa nouvelle acquisition dans sa maison, il se rendit compte qu'il pouvait la glisser sous le lit à baldaquin qui était monté sur des pattes assez hautes, permettant ainsi au lit d'être plus longtemps entouré de la chaleur de la maison durant la nuit. Il ne put s'empêcher de donner une bonne couche d'huile au meuble avant de se coucher. Après le repas du matin, au retour de sa ligne de trappe, il s'empressa d'appliquer une deuxième couche d'huile. Après le repas du soir, il inspecta son demi-tonneau et trouva que la couleur était un peu terne. Il prit un morceau de cuir et frotta le bois. À sa grande joie, il vit le lustre réapparaître encore plus beau qu'avant la couche d'huile. Il frotta l'objet en entier et y étendit sa troisième couche d'huile. Après le polissage du lendemain, le meuble était parfait. Il le glissa sous le lit et constata qu'on ne pouvait deviner sa présence.

Chapitre 24

Enfin le mariage

Tous étaient là, réunis devant la chapelle du Fort La Touche-Champlain. Jeanne Cerisier et son époux, François Duclos, recevaient les invités qui entraient s'installer dans la chapelle. Gabriel, un peu en retrait, conversait avec Nicolas Duclos, qui était habillé comme jamais l'avait vu son ami jusqu'ici. C'était là le travail du tailleur d'habit Guillaume Chartier dit Robert. Son expertise se révélait une réussite sur Nicolas et sur le père de la mariée, François Duclos. Dame Jeanne Cerisier portait une robe toute neuve avec un grand collet blanc brodé, qui lui enveloppait les épaules. Un bonnet, brodé de la même façon que le collet, ornait sa coiffure. Gabriel, quant à lui, avait également acheté de Guillaume, un pantalon noir qui lui seyait parfaitement. Louise avait insisté pour qu'il porte sa veste à wampum pour la cérémonie. Ses bottes en cuir brossé qui montaient au-dessus du genou lui donnaient un air important souligné par le port de ses cheveux châtains, qu'il avait laissé pousser depuis son arrivée au Canada et qui, attachés derrière sa tête, tombaient au haut de son dos. La femme de Joseph, l'Algonquin, lui avait serré au cou un collier formé de trois rangées de petits bâtons de bois foncés, avec au centre, une mince pièce ronde d'ivoire, placée directement sous son menton. L'effet était étonnant. Gabriel Lefebvre dit Lataille, originaire d'Île-de-France, Paris, était maintenant un vrai « Canadien », résultant du métissage de deux cultures très différentes. Un gros foyer en retrait gardait la chapelle relativement chaude.

Lorsque la mariée s'avança au bras de son père, toute l'assemblée ne put s'empêcher d'applaudir, tellement elle était belle; et la rougeur qui s'ajouta sur ses joues, à ce moment-là, la rendit encore plus adorable. Gabriel était radieux en la voyant s'approcher. Le Missionnaire et curé Claude Volant de Saint-Claude, dont la mère, Françoise Radisson, était la sœur de Pierre-Esprit Radisson explorateur et compagnon de Médar Chouart Des Groseillers, leva les bras signalant le début de la cérémonie. À la fin de celle-ci, le curé Volant inscrivit le

nom des nouveaux mariés, de leurs parents et de certains invités faisant office de témoins pendant que la foule d'amis ressortait de la chapelle pour probablement aller fumer une pipe en attendant. La fête qui suivit dans la maison Duclos de Batiscan fut mouvementée, joyeuse et assez tapageuse, tout l'après-midi. Madame De Grandmaison n'avait pu se joindre à la fête mais son fils Chavigny accompagné de son épouse Antoinette Poussans était présent.

Comme Louise insistait pour dormir dans sa nouvelle maison le soir même, le couple s'éclipsa pour se rendre à la maison des Lefebvre-Duclos. Les invités avaient, évidemment, passé des remarques amusantes et surtout insinuantes, sur l'insistance de Louise; ce qui ne l'avait pas embarrassée outre mesure. Ils partirent donc par la piste de la forêt, accompagnés du jeune chien-loup de Gabriel qu'il avait laissé, le matin, à la maison Duclos. Arrivée devant la porte, Louise dit :

— Attends mon chéri.

Et elle sauta dans ses bras. Cette fois-ci, Gabriel l'attrapa fermement sans risquer de l'échapper. Ce qui fit éclater de rire et de satisfaction, la jeune femme.

— Maintenant, porte-moi dans ta maison qui sera désormais aussi la mienne, où nous serons heureux pour le reste de nos jours. Et elle l'embrassa avec beaucoup plus de passion qu'auparavant. Gabriel, dont les genoux risquaient de fléchir, leva le loquet et pénétra dans la maison, repoussant la porte du pied qui vint se fermer sur le nez du chien. Celui-ci se coucha devant la porte.

La veille, Louise et son frère Nicolas étaient venus installer le matelas de plume, les oreillers et la courtepointe dans le lit à Baldaquin. Ils avaient également installé des rideaux autour du lit qu'ils avaient attaché avec des cordons de cuir tressé à chacun des montants aux quatre coins du lit. Gabriel qui n'avait pas couché à la maison la nuit précédente, en fut agréablement surpris et félicita sa femme pour son goût exquis. Celle-ci le fit s'approcher du lit et lui montra les deux oreillers au centre desquelles étaient brodées deux fleurs entourées de petits cœurs rosés. Gabriel embrassa sa femme pour marquer sa satisfaction.

Se rendant enfin compte que la maison était froide, il installa un bon feu dans l'âtre pendant que Louise préparait le repas pour deux. Gabriel s'assura que son chien avait de la nourriture pour la nuit. Il sortit ensuite de sa malle de marin, deux grandes chandelles qu'il s'était procurées lors de son premier voyage à Trois-Rivières, où François Duclos lui avait présenté Chouart Des Groseillers. Il installa les chandelles, allumées, au centre de la table dans de petits chandeliers

en bois qu'il avait fabriqués avec son couteau croche. Louise lui sauta au cou lui démontrant sa joie pour cette pensée charmante.

Est-ce là les seules chandelles que nous avons ? demanda-t-elle

— J'en ai deux autres dans la malle, répondit-il.

— Parfait, dit-elle en souriant.

Quelques jours auparavant, Gabriel avait décidé qu'il fallait plus d'une chaudière de métal dans sa maison. Il en avait donc soustrait deux autres de son équipement de traite et les avaient empilées les unes dans les autres à droite de la porte. Lorsque Louise eut terminé la préparation du repas, il prit une plaque de bois d'érable, la plaça sur la table et y déposa le petit chaudron de fonte qui contenait la nourriture.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Louise.

— J'ai besoin du feu, répondit-il, sans plus.

Il accrocha le gros chaudron de fonte sur le feu, ramassa les trois sceaux et sortit les remplir pour, ensuite les verser dans le chaudron. Il retourna chercher trois autres sceaux qu'il déposa près du foyer pour que l'eau absorbe de la chaleur.

— J'espère que tu n'as pas envie de me noyer, remarqua sa femme en riant.

— Tu m'as surpris avec le lit, je vais essayer de te surprendre moi aussi. On verra si j'y parviens aussi bien que toi, répondit-il sans rien ajouter.

Les deux amoureux mangèrent côte à côte parce que Gabriel avait enlevé l'un des bancs pour y placer ses deux chaises plus confortables. Le repas fut absolument agréable. Gabriel avait sorti un cruchon de vin qu'il s'était procuré chez Mathurin. Les jeunes mariés, coupaient le vin de moitié d'eau parce que, ni l'un ni l'autre, n'aimait l'effet enivrant de la boisson. Tous deux préféraient garder le plein contrôle de leur esprit. Le vin eut quand même l'effet de rendre l'atmosphère chaleureuse. Le repas terminé, Louise vola un peu d'eau chaude et Gabriel l'aida à laver la vaisselle. Une fois ce travail terminé, Louise prit la main de son époux, le fit asseoir dans sa chaise berceuse et s'assit sur lui en passant ses bras autour de son cou.

— Es-tu heureux autant que moi ? demanda-t-elle.

— Je suis très heureux, répondit-il. Mais je ne sais pas si tu l'es autant que moi. Donc ta question m'est difficile à répondre, conclut-il en souriant.

Elle posa sa tête sur son épaule et poussa des petits coups de reins pour qu'il la berce. Les nouveaux mariés savouraient le bonheur d'être ensemble dans le calme de leur première soirée. Tout à coup, Louise demanda :

— N'avais-tu pas une surprise pour moi ?

— Je suis tellement bien que je l'avais oubliée. Laisse-moi me lever, assis-toi sur la chaise et ferme les yeux. Promets-moi de ne pas les ouvrir avant que je te le dise.

— Promis ! Je le jure ! répondit-elle.

Assise dans la berceuse, elle entendit Gabriel qui tirait quelque chose jusqu'à ce qu'il arrive entre la table et le foyer, lui sembla-t-il.

— Tu peux ouvrir les yeux.

Elle aperçut un grand meuble lustré, très beau, en bois, qui ressemblait à une grosse cuve allongée.

— C'est très beau, Gabriel; mais c'est quoi ?

— Ça, c'est ce qui s'appelle en France, une « baignoire » et ça sert à « prendre un bain».

Sur ce, il attrapa le gros chaudron de fonte rempli d'eau chaude, et en versa le contenu dans la baignoire. Il attrapa une des trois chaudières d'eau tiède et la déposa tout juste à côté.

— Le bain de madame est prêt, dit-il en s'inclinant cérémonieusement.

— Mais je ne peux pas entrer là-dedans tout habillée ? émit-elle doucement avec une ébauche de sourire.

— Justement, excuse-moi; évidemment ! Voulais-je dire.

— Mais tu vas me voir toute nue ! s'exclama-t-elle.

— Ça devrait bien arriver un de ces jours, dans les prochaines semaines. C'est à toi de choisir le moment, répondit-il en regardant le plafond.

— Mais ça ne sera pas juste si tu me vois nue et que je n'ai pas le même privilège. Il me semble que la baignoire est assez grande pour deux, non ? Et elle se leva, tourna le dos vers lui et dit :

— Tu veux bien me détacher ?

Gabriel le fit assez rapidement et lui glissa un baiser dans le creux de son joli cou.

— Je vais chercher la barre de savon.

— Tu as aussi du savon ?

— J'ai tout ce qu'il te faut; ne t'inquiète pas.

— Je commence à le croire en effet. En fait, rectifia-t-elle, je n'en doute pas du tout, ajouta-t-elle tout bas.

Lorsqu'il revint, il vit sa femme debout près du bain qui trempait le bout d'un orteil dans l'eau.

— Gabriel ! C'est trop chaud ! s'écria-t-elle. Et elle plaça un bras pour cacher ses seins et une main sur son sexe avant de se retourner.

Gabriel échappa le savon et exprima d'une voix un peu rauque :

— Comme tu es merveilleuse ! Il s'abreuvait de la beauté de sa femme, en restant figé sur place.

— Merci ! Mais ajoute de l'eau froide sinon je vais m'ébouillanter et dépêche-toi, parce que je commence à avoir froid et je vais me rhabiller.

Gabriel courut aux seaux, en prit un et le vida tout de go, dans la baignoire; car ça urgeait.

Il brassa l'eau pour que la chaleur soit uniforme et, quoiqu'encore chaude, on pouvait facilement l'endurer. Louise y mit un pied et satisfaite, embarqua dans la baignoire et s'assit.

— C'est formidable, chéri. Vite déshabille-toi et viens me rejoindre.

Le jeune époux ne se le fit pas dire deux fois et la jeune femme put, pour la première fois, contempler le physique de son mari.

— Comme tu es beau ! dit-elle. Viens vite. C'est moi qui vais te laver en premier. Ce qui dans l'esprit de Gabriel, indiquait qu'il allait avoir le privilège et surtout le plaisir de laver le corps magnifique de sa jeune épouse.

Lorsque le chien-loup entra dans la maison le lendemain matin, il vit une grande flaque d'eau à côté d'un nouveau meuble qu'il n'avait pas encore vu et deux chandelles complètement consumées de chaque côté du grand lit où dormait encore la femme que son maître avait porté dans ses bras avant qu'il reçoive la porte sur le museau. Son maître avait fait un feu dans la cheminée et s'affairait à vider le meuble avec des seaux d'eau qu'il allait jeter à côté de la maison. Il partit s'étendre sur la plaque de bois, sous la chaise berceuse.

Chapitre 25

Une nouvelle vie

La parenté avait été assez diplomate pour laisser la journée du lendemain aux jeunes époux. Ce qui avait nécessité que Gabriel remplisse deux fois, dans la journée, le gros tonneau d'eau près de la porte d'entrée. Et il était encore quasiment vide le lendemain matin lorsque la famille Duclos au complet se présenta à la porte des nouveaux mariés.

Jeanne Cerisier apportait une marmite pleine de fèves au lard avec deux grosses miches de pain; ce qui fit plaisir à Louise parce qu'elle n'aurait pas à préparer le petit déjeuner. C'était le premier repas « en famille » qui se prenait dans la maison du couple Lefebvre-Duclos. Gabriel ressentit un lien d'appartenance qui n'existait pas deux jours plus tôt. Il découvrit qu'il était parfaitement heureux pour la première fois de sa vie. Durant l'avant-midi, arriva Joseph, sa femme et ses deux enfants ce qui acheva d'emplir de bonheur, le cœur de Gabriel. Les femmes se mirent à travailler dans la maison. Jeanne avait bien remarqué la cuve de bois qui dépassait un peu de sous le lit mais n'en avait pas passé de remarque avant que les hommes ne soient sortis. Elle tira alors la cuve de sa cachette et demanda à sa fille :

— Veux-tu me dire ce que c'est que cette grande cuve ?

— C'est une baignoire ! répondit Louise en prenant un air de « connaisseuse ».

— Une baignoire ? Et ça sert à quoi ?

— Ça sert à se laver en prenant un bain. Tu l'emplis d'eau chaude, tu t'assois dedans et tu te laves.

— Et tu l'as essayée ? demanda sa mère, incrédule.

— Une fois en arrivant des noces et deux fois, non, trois fois hier.

— Trois fois hier ? Comment pouvais-tu être aussi sale ?

— Nous n'étions pas sales, mais c'est très agréable de prendre un bain avec son mari.

— Tu… tu… tu prends ton bain avec ton mari ? bégaya-t-elle.

— Bien sûr ! Voyons ! Nous sommes maintenant qu'une seule chair. Tu n'as pas entendu le curé Volant ?

— Oui, bien sûr ! Mais… dit-elle songeuse. Ton mari pourrait-il m'en fabriquer une… une baignoire ?

— Il faudrait le lui demander, répondit Louise, pour la taquiner.

— Jamais je ne pourrais; je n'oserais pas. Je vais en parler à ton père.

— Ne t'en fait pas; je m'occupe de le demander à Gabriel.

Au repas du midi, tout le monde était attablé et mangeait en papotant de choses et d'autres, quand, à brûle-pourpoint, Louise lâcha :

— Ah oui; avant que j'oublie, Gabriel. Ma mère voudrait savoir si tu pourrais lui fabriquer une baignoire comme la nôtre ?

Jeanne manqua s'étouffer avec la bouchée de nourriture qu'elle se préparait à avaler. Louise dut lui taper le dos pour qu'elle récupère.

— Ça devrait être possible; répondit simplement Gabriel. Je vais voir avec Mathurin et je vous en donnerai des nouvelles, ma chère belle-mère.

Jeanne les yeux ronds regardait son gendre qui trouvait le sujet tout naturel.

— Tu vois maman, dit Louise, ça n'était pas tellement compliqué; et surtout pas une raison de t'étouffer.

Dame Duclos leva et secoua la main pour qu'on la laisse tranquillement terminer son repas.

François Duclos demanda :

— C'est quoi une baignoire ?

Jeanne s'étouffa encore une fois. Louise éclata de rire et se leva pour lui taper une deuxième fois le dos.

— Maman va t'expliquer en rentrant à la maison, dit-elle à son père. Elle ajouta : Gabriel, il faudra faire la sienne un peu plus grande que la nôtre.

Sa mère lui appliqua une tape sur une fesse et la poussa vers sa place.

— On dirait que les femmes s'amusent, remarqua François Duclos en retournant son attention à son assiette.

Le reste de l'après-midi fut tout aussi agréable. Les enfants jouèrent dans la neige avec le chien pendant que les hommes Duclos construisaient un corridor en pieux debout et à toit incliné devant la porte d'entrée de la maison. Le corridor fut construit assez large pour y placer le gros tonneau dans lequel Gabriel ramassait l'eau. On y installerait une deuxième porte d'entrée. Gabriel croyait que cela ferait

une bonne différence pour garder la chaleur dans la maison, et un bon abri pour enlever et accrocher les raquettes avant d'entrer chez lui. Comme d'habitude, le père et le fils Duclos préféraient travailler ensemble. De sorte que pendant ce temps, Joseph montrait à Gabriel comment fabriquer une traîne sauvage en lattes de bouleau qui lui servirait pour ramener ses prises de sa ligne de trappes. Il courbait la partie avant des lattes en les chauffant à la vapeur avant de les plier. Il s'était installé un support pour placer une chaudière de métal pleine d'eau sur un feu que le jeune trappeur prenait soin d'entretenir.

Pendant qu'ils étaient tous occupés à travailler, on vit approcher les voisins Cadot qui venaient eux aussi visiter les nouveaux mariés. Catherine portait son bébé dans les bras tandis que Mathurin tirait un petit traîneau derrière lui.

— Salut la compagnie ! cria-t-il en arrivant près des hommes. Chacun salua le couple qui entra dans la maison. Mathurin portait un colis qu'il avait pris sur son traîneau. Le colis était un chaudron de ragoût, de plusieurs gibiers, principalement de perdrix, baignant dans une sauce brune épaisse. On n'avait qu'à placer le chaudron sur le feu et le laisser mijoter quelques heures. Le souper arrivait par « livraison »; ce qui n'était pas tellement fréquent à l'époque. Catherine sortit également du colis un gros pot contenant ce qu'elle présenta comme un mets du Poitou, dont son époux lui avait révélé la recette. Ce pâté s'appelait «des rillettes ». C'était son cadeau pour la nouvelle mariée et elle lui remit le pot que Louise accepta avec joie et ne put s'empêcher de proposer que tous goûtent au nouveau mets poitevin. Une femme de plus s'ajoutait donc au papotage du groupe et Mathurin décida de rejoindre les hommes à l'extérieur. Gabriel en profita pour faire une entente avec lui. Le prenant à l'écart, il lui demanda :

— Dis-moi Cadot ? Serais-tu prêt à me fabriquer un autre demi-tonneau comme le mien, mais un peu plus gros ? Je te donnerais la peau du prochain ours que je tuerai.

— Une peau d'ours ou encore mieux, un autre dindon sauvage. C'est d'accord, je m'y attaque cette semaine.

— Merci, mon ami. Tu me rends un fier service. Mais n'en parle à personne s'il te plaît.

— Vu ! Lataille, dit-il. Et Gabriel retourna rejoindre Joseph, pendant que Cadot se dirigeait vers les Duclos qui en étaient à installer la toiture inclinée vers l'avant.

L'après-midi se termina par des embrassades et la « visite » retourna chez elle. La traîne sauvage était accrochée au mur intérieur du nouveau corridor d'entrée avec les raquettes et Gabriel se proposait

d'y installer une porte le lendemain. En entrant, il retrouva la cuisine toute réorganisée au goût de Louise, selon les suggestions des autres femmes, améliorant ainsi la facilité d'accès à tout ce dont elle avait besoin. Il ne lui manquait que le rouet et le métier. Mais elle n'en avait pas besoin avant l'hiver suivant.

L'entité « couple Lefebvre-Duclos » était née officiellement dans leur réseau social, cette journée-là. Une nouvelle vie commençait pour Gabriel et Louise.

Chapitre 26

L'ours ou le dindon ?

Gabriel travaillait à la fixation de la porte qu'il avait assemblée durant tout l'avant-midi, quand son attention fut attirée vers l'orée du bois près de la rivière. Quatre ou plutôt cinq objets, ronds et foncés s'avançaient tranquillement sur la neige à travers les arbres, vers la clairière près de la rivière. Il se rendit compte que c'étaient des dindons sauvages qui revenaient au même endroit que la dernière fois. Il entra dans la maison et décrocha son fusil au-dessus de l'âtre.

— Que se passe-t-il ? demanda Louise en le regardant.

— Des dindons qui approchent. Je dois en tuer un pour donner à Mathurin en échange de la baignoire qu'il fabrique pour ta mère.

— Attends ! C'est à mon tour de tirer un gibier, dit-elle en attrapant son capot.

— Tu peux ? s'étonna Gabriel. Sa femme le regarda d'un air de dépit et lui tira la langue en lui enlevant le fusil des mains. Elle ouvrit la porte sans faire de bruit et s'avança dans le corridor d'entrée doucement, jeta un coup d'œil vers l'orée de la forêt, épaula et tira quasi au même moment. Elle se retourna, rendit le fusil à Gabriel en disant :

— Tu peux aller chercher le dindon; c'est le plus gros des cinq qui est tombé. Mathurin sera content.

Et elle entra dans la maison.

Gabriel éberlué regarda la porte se refermer derrière elle. Ne pouvant y croire, il partit au trot vers l'endroit où s'étaient tenus les dindons. Il y trouva le plus gros coq qu'il ait vu jusqu'à maintenant. Ahuri, il s'aperçut que la balle avait fracassé la tête du dindon. Il regarda vers sa maison et se branla la tête. Ce coup de fusil lui semblait impossible; et pourtant… il avait vu, de ses yeux, sa femme le réussir sans même sembler viser.

Entrant dans la maison, il déposa le dindon sur la table, regarda sa Louise et lui montra la tête fracassée.

— Eh bien quoi ? lui dit-elle. Tu aurais voulu que j'abime la chair de la poitrine ? Et elle continua son travail.

— Tu es vraiment une championne du tir au fusil. Depuis quand tires-tu ? demanda-t-il en passant ses bras autour de sa femme et l'attirant de reculons vers lui.

— Bof ! Depuis que je suis assez grande pour tenir un fusil. Mon père s'assure que tous ses enfants sachent tirer. C'est normal non ? demanda-t-elle en le regardant au-dessus de son épaule.

— Tout ce qui semble normal chez les Canadiens ne l'est pas du tout chez les Français, ma belle et merveilleuse épouse, lui dit-il en l'embrassant. Louise se retourna, entoura ses bras autour de son cou et le repoussa doucement jusqu'au lit en continuant de l'embrasser. Évidemment tout ce qui était normal pour une Française n'était pas nécessairement anormal pour une Canadienne, dut conclure Gabriel.

L'installation de la porte d'entrée fut retardée quelque peu et Louise dut s'occuper de nettoyer l'oiseau pour que la table soit dégagée à temps pour le souper. Ce ne fut qu'un simple petit remaniement de l'agenda, sans conséquence autre que très personnel aux deux époux.

Le lendemain, Gabriel demanda à Jeanne si elle voulait l'accompagner chez Mathurin.

— J'aimerais bien, mais j'ai trop de besogne. Salue Catherine de ma part et dis-lui que j'irai bientôt prendre la recette de ses rillettes. Elles sont délicieuses.

— Je n'aime pas beaucoup te laisser seule, avoua Gabriel.

— Ne t'inquiète pas inutilement; j'ai ton pistolet accroché à la dépense. Tu te souviens ?

— Tu sais aussi tirer du pistolet ? s'étonna-t-il

Louise ne fit que le regarder en lui faisant un air voulant clairement dire : « Pauvre ti-gars. Qu'est-ce que tu crois ? » Gabriel embrassa sa femme sur le front; ce qui lui paraissait beaucoup moins risqué s'il voulait s'assurer de sortir, attrapa son fusil et traversa le corridor d'entrée en sifflotant.

— Sois certain de revenir pour souper ! Sinon je serai inquiète ! entendit-il, suivi d'un éclat de rire argentin.

Il décida d'acheter un deuxième fusil aussitôt que possible.

Il alla prendre le dindon dans sa cabane de pieux et partit pour la terre à Cadot. Traversant le bois sur sa route, il marchait tranquillement comme le lui avait enseigné Joseph en prenant soin de tout voir autour de lui. Son chien-loup marchait, comme toujours, à sa droite. Il eut l'impression de voir de la buée sortir d'un trou dans la neige un peu plus loin à sa gauche, au pied d'un énorme tronc d'arbre renversé.

Le chien regardait le même point sans bouger. Il s'arrêta, s'accroupit la main sur le cou de l'animal. Il sentait que le chien n'attendait que son signal pour s'élancer. Se plaçant en position de tir, il donna l'ordre :

— Va chercher !

Le chien partit en sautant dans la neige jusqu'au trou où il se mit à grogner rageusement sans risquer de trop s'en approcher. Gabriel vit un mouvement venant du trou et le chien sauta vers l'arrière les crocs sortis et grognant de plus belle. Un gros ours noir apparut en s'ébouriffant de la neige qui le couvrait. Gabriel épaula rapidement et tira l'ours directement au cœur. Celui-ci bondit vers le chien qui esquiva l'attaque et reprit sa position, les crocs sortis, le poil du dos hérissé couvert de sa queue arrondie, prêt à sauter sur l'ours. Ce dernier chancela et s'écrasa devant le chien.

— Paix ! cria Gabriel qui ne voulait pas que le chien attaque. Le chien garda sa position en attendant son maître.

Gabriel vida l'animal et parvint difficilement à hisser la carcasse sur le surplomb formé des grosses racines de l'arbre renversé où la viande ne pourrait pas « chauffer ». Et il reprit sa route vers la maison de mathurin.

Entrant dans la « cuisine d'été », il l'aperçut en train de travailler sur la « baignoire ». Le travail avançait bien.

— Salut Cadot ! Je viens voir si tu préfères un ours ou un dindon. Tu ne m'as pas spécifié ta commande, dit Gabriel en lui serrant la main.

— Comme je n'ai pas encore eu le temps de t'enseigner comment chasser l'ours l'hiver, je vais être bien obligé de te commander un dindon, répondit celui-ci.

— D'accord; alors ton dindon est pendu à l'extérieur de la porte derrière moi. Mais je ne peux pas rester plus longtemps. Je suis venu pour t'emprunter ton traîneau, si tu veux bien.

— Pas de problème mon ami. Il est devant la maison. Mais tu ne me feras pas l'affront de partir sans fumer une pipe. Allons porter le dindon à ma Catherine. Elle sera heureuse de te voir. Et il se dirigea vers la sortie de la cabane. Au fait, ajouta-t-il. Tu as besoin du traîneau pour quoi ?

— Pour ramener, chez moi, l'ours que j'ai tué en venant ici.

Mathurin figea sur place.

— Tu as tué un ours ? Alors là, tu m'en bouches un coin. Mais je préfère le dindon. Je tue des ours, mais jamais de dindons. Décrochant le gibier de la porte, il remarqua la tête fracassée. Beau coup de fusil. Je te félicite, dit-il.

— C'est Louise qui l'a tiré à cinquante pas, répondit Gabriel.

Mathurin se retourna pour vérifier s'il ne plaisantait pas, reporta les yeux sur la tête du volatile et revint aux yeux de Gabriel. Il laissa échapper un sifflet d'admiration, ajoutant :

— Eh bin mon vieux ! Et se retourna pour prendre la direction de la maison, sans rien ajouter.

Gabriel avait fait le message de Louise à Catherine et Mathurin avait insisté pour venir l'aider à débiter son ours et le charger sur le traîneau. Le jeune chasseur lui avait offert de la graisse, mais Cadot avait décliné, disant qu'il en avait « en masse » pour l'hiver. Gabriel lui promit de rapporter le traîneau dans quelques jours.

— Quand tu reviendras le porter, arrive assez tôt le matin pour qu'on ait le temps de t'en construire un. Tu pourras amener ta Louise assise bien à l'aise dans celui-ci et la ramener, aussi à l'aise, dans le tien, après la journée.

Arrivé à la maison, Louise fut ravie d'augmenter sa réserve de graisse. Elle avait maintenant du travail pour sa soirée après avoir terminé la vaisselle. Gabriel lui promit de l'aider; mais elle répliqua qu'il serait préférable qu'il se repose un peu en fumant sa pipe sur sa berceuse et sirotant un bon thé.

— On ne sait jamais, dit-elle. Un imprévu pourrait exiger des efforts.

Il alla pendre les nouvelles pièces de viande dans sa cabane de pieux.

Durant la soirée, au moment où il se berçait tranquillement, ses yeux tombèrent sur la pierre amovible devant son foyer. Il se rendit compte qu'il avait oublié de montrer sa cachette à son épouse. Louise était en train de recouvrir ses « casseaux » de graisse avec les « casseaux » voués à cet effet.

— Quand tu auras terminé, mon amour, j'ai un secret à te dévoiler qui m'est sorti complètement de la tête depuis notre mariage et que je viens de me rappeler, lui dit-il.

— Si tu m'annonces que tu es déjà marié en France, je t'étripe « drette-là », répondit-elle les poings sur les hanches. Puis elle éclata de rire au visage dépité que lui faisait son Gabriel, lui souffla un baiser et reprit son travail.

Gabriel se leva et alla enlever la pierre plate devant l'âtre et dit :

— Viens voir ce de quoi je parle. Il faut que tu sois au courant de notre situation réelle, pour organiser notre vie adéquatement.

Elle s'approcha et vit la cassette en métal cachée dans le trou sous la pierre que Gabriel avait enlevée. Gabriel lui dit de l'ouvrir. Elle ramassa le coffret, l'apporta sur la table, l'ouvrit et tomba assise sur la chaise que Gabriel venait d'approcher.

— Mais c'est une fortune ! s'exclama-t-elle.

Elle en sortit les écus d'or et d'argent et compta le pactole. Elle y trouva quatre-vingt-huit écus d'or et cent trente-deux écus d'argent. Elle remit aussitôt le magot dans le coffret et dit :

— On ne doit rien dire à personne, mon Gaby. La cachette est excellente, replaces-y le coffret. Est-ce que quelqu'un est au courant ?

— Personne, sauf toi, maintenant, répondit Gabriel.

— Parfait ! dit-elle. Nous sommes plus en sécurité que je ne le croyais. Tu sais que ceci signifie que nous n'aurons jamais à emprunter d'argent à quiconque ? Tu es vraiment un homme plein de surprises, mon chéri. Nous allons pouvoir former une belle famille qui vivra à l'aise si nous administrons bien ce que nous avons. D'ailleurs, nous n'aurons pas de difficulté à créer un certain revenu avec les fourrures que tu apporteras. La terre nous fera très bien vivre, ajouta-t-elle. Gabriel fut rassuré sur les dispositions financières de son épouse. Et, effectivement, il est impossible de trouver dans les archives, une note qui prouverait que la famille de Gabriel Lefebvre dit Lataille ait eu une dette envers qui que ce soit.

Chapitre 27

Le Jésuite

Le chien-loup de Gabriel avait finalement atteint sa pleine grosseur. Il était devenu encore plus gros et plus fort que celui de Joseph. Sa queue relevée sur son dos n'avait été contestée qu'une seule fois par le chien-loup de l'Algonquin. Le problème fut rapidement résolu, à savoir lequel des deux était l'Alpha; et la queue resta retroussée. Lorsqu'il était attelé au traîneau, très peu de charges restaient sur place. Ce chien-loup refusait d'être attaché; de sorte que sa capacité de tirer le traîneau était phénoménale.

Lorsque la « baignoire » de Jeanne Cerisier fut terminée, on l'installa solidement sur le traîneau de Gabriel, auquel Joseph et lui attelèrent les deux chiens. Celui de Gabriel fut placé devant celui de Joseph. Il était impossible de faire autrement. C'est ainsi que François Duclos, un certain avant-midi, vit arriver chez lui, sur un traîneau tiré par deux chiens loups, une grande cuve de bois bien polie qui fut reçue par sa femme avec beaucoup de gratitude. Malgré les explications que lui avait déjà fournies Jeanne Cerisier, François étudiait « l'instrument » d'un œil très critique, lorsqu'il aida à le rentrer dans sa maison.

— Ça va prendre de la place en « Ste-fourche-à-foin » ! grommela-t-il.

Ce n'est que trois jours plus tard, arrivant à l'improviste comme toujours, chez sa fille Louise, qu'il raconta combien il appréciait cette fichue « baignoire » et qu'il en remerciait son gendre.

— C'est comme si j'rajeunissais de dix ans quand j'débarque de c'te cuve là, dit-il.

Louise avait jeté un coup d'œil à son mari avec un petit air entendu, doublé d'un sourire un peu ironique.

— C'est excellent pour faire relâcher les muscles tendus à la fin d'une journée de travail, ajouta Gabriel.

— Ma belle Jeanne l'apprécie également énormément, ajouta son beau-père en prenant une gorgée de café. « As-tu relevé tes pièges ce matin ? » s'enquit-il ensuite; ne voulant pas trop élaborer sur le sujet.

— Bien sûr, le beau-père, répondit Gabriel. Puis j'ai encore tué un beau gros lynx qui me volait un lièvre. J'ai aussi attrapé un pékan; il semble qu'il poursuivait un lièvre et c'est lui qui s'est pris dans le piège. Le lièvre avait dû sauter par-dessus. Je dois aller apprêter ces peaux tantôt, l'informa le jeune homme.

Regardant sa fille avec attention, François remarqua :

— Coudonc, ma belle Louison, on dirait que le mariage te va bien; il me semble que tu as changé dernièrement.

— Je voulais attendre pour annoncer la nouvelle à la famille, mais comme je l'ai déjà appris à mon mari, je t'annonce, papa, que tu auras un petit-fils ou une petite-fille à la fin de l'année, lui dit-elle avec un grand sourire plein de bonheur.

— Un bébé… à ma fille Louison ! s'écria le futur grand-père, en sautant sur ses pieds et attrapant la jeune femme dans ses bras, comme lorsqu'elle avait l'habitude d'y sauter les années précédentes. Et il se mit à danser d'allégresse avec sa Louise dans les bras. Celle-ci riait de bonheur à la joie de son père.

— Eh le beau-père ! Attention à ne pas étourdir le bébé ! Laissa tomber Gabriel en riant; mais on voyait qu'il était un peu inquiet.

Déposant sa fille, François se retourna vers son gendre et s'exclama;

— Toi, fils, viens ici que je te serre dans mes bras. Et attrapant le futur père, il l'enserra, le souleva et se mit à tourner sur lui-même. Gabriel n'en revenait pas de la joie de son beau-père. Il constata également que la poigne de cet homme de soixante ans était incroyable.

Après une dernière pipe et un café, les deux hommes sortirent pour aller travailler sur les peaux dans la cabane de pieux. Dans le corridor d'entrée, François demanda :

— Pis Lataille, ç'est-y plus chaud dans ta maison avec cette rallonge du devant ?

— Ça fait une bonne différence le beau-père. La maison refroidit pas mal moins vite lorsqu'on se couche.

— Je vais peut-être faire la même chose chez moi l'automne prochain. Je trouve l'idée bonne et surtout, ça fait du rangement pour les raquettes des visiteurs, dit-il en sortant.

Lorsque Gabriel eut refermé la porte derrière lui, il vit François, appuyé sur son fusil regardant vers la forêt du côté du fleuve. Personne n'arrivait jamais de ce côté-là; de sorte que Gabriel fut étonné de voir deux hommes, chaussés de raquettes, s'approcher.

— Je pense reconnaître Pierre Lafond dit Mongrain, l'informa François. L'autre me semble être un jésuite; c'est probablement le père Raffeix. As-tu un écu dans tes poches ? demanda-t-il.

— Je rentre en chercher un, répondit-il. Et il ressortit assez rapidement pour entendre son beau-père :

— Salut Lafond; bonjour père Raffeix ! C'est sûrement la providence qui vous envoie vers nous en ce beau matin ensoleillé ? demanda-t-il.

— Salut Duclos ! répondit Lafond.

— Bonjour mes enfants ! ajouta le jésuite.

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter mon gendre Gabriel Lefebvre dit Lataille. Gabriel voici le révérend Père Pierre Raffeix, procureur des jésuites, accompagné de mon grand et illustre ami Pierre Lafond dit Mongrain. Enchaîna François Duclos.

— Enchanté mon fils, répondit le révérend en inclinant la tête; ou à tout le moins, baissant les yeux.

— Illustre, illustre, tu beurres un peu épais, mon cher François. Monsieur Lataille est aussi illustre que moi; crois-moi. Et il entonna le petit refrain : « Latour prends garde, Latour prends garde… » Lafond était un colosse aussi grand que Gabriel, mais d'une charpente énormément plus massive. Tellement qu'il donnait l'impression d'être trapus. Il dégageait une force physique impressionnante. Peu d'hommes devaient oser l'affronter.

— Justement, à ce sujet, je voudrais vous entretenir et apprendre la vraie version de l'incident, Monsieur Lefebvre; si vous n'y voyez pas d'inconvénient, interrompit le Père Raffeix.

— Avec grand plaisir, mon Père, dit Gabriel en s'inclinant comme s'il était lui-même de la noblesse. « D'autant plus que j'agirais de la même manière, vous le comprendrez rapidement, si un représentant de Dieu était ainsi offensé devant moi. Je vous prie d'entrer dans ma modeste demeure où ma charmante épouse sera, je vous l'assure humblement charmée de votre visite, n'en doutez pas un seul instant, mon révérend père.

Si Lafond trouvait qu'il avait beurré épais à son propos, que pouvait-il bien penser de ce laïus et des simagrées de Gabriel envers le Père Raffeix, se demandait François. Et il vit le jeune homme s'éclipser en s'inclinant et invitant, de son bras tendu, le jésuite de

bien vouloir daigner rentrer chez lui. Le père se dirigea vers l'entrée sans rien démontrer qui laisserait penser qu'il ne méritait pas une telle réception. Le père Raffeix était bien connu des Canadiens. Il avait participé, comme l'un des aumôniers, à l'attaque contre les Iroquois en 1666 par le Gouverneur Prouville de Tracy. Il maîtrisait même certaines langues indiennes.

Louise, prévenue par Gabriel, l'accueillit avec cette révérence, digne de la cour de France, que lui avait enseignée sa mère, Jeanne Cerisier. C'est là que le procureur fut quelque peu décontenancé et s'inclina cérémonieusement devant la jeune femme. Un « Mon révérend père, je suis éblouie par votre visite », avait accompagné sa révérence.

— Ma fille, je suis grandement touché de la noblesse de votre accueil. S'était-il senti obligé de répondre. Gabriel le débarrassa de son manteau et le fit asseoir dans sa grosse berceuse.

— Tu es encore plus belle que la dernière fois que je t'ai vu, Louison, s'étonna Pierre Lafond en l'embrassant sur les deux joues. Il prit place ensuite sur une des chaises près de la table. L'autre fut occupée par François Duclos, obligeant ainsi Gabriel à rester debout ce qui lui donnait le contrôle de la situation.

Le jeune maître de la maison raconta donc au père Raffeix, l'incident impliquant le caporal Latour qui s'était permis d'offenser outrageusement, souligna-t-il, sa charmante épouse. Il fit admettre, par un signe de tête du révérend, que la jeune et pure Louise ne méritait aucunement un tel affront. Gabriel fit également ressortir dans son récit, que son grand ami, De Chapte De La Corne, lui avait demandé de donner une leçon à l'impertinent tout en ne le blessant pas, puisqu'il était l'un de ses bons caporaux. Ce que Gabriel s'était consciencieusement obligé d'effectuer. Gabriel répéta avec emphase qu'il aurait réagi de la même façon face à un affront d'une importance équivalente, faite à un membre du clergé.

— Je connais très bien Chapte De la Corne, répondit le jésuite, car il commande les sauvages qui sont nos administrés dans la région de Montréal. Nonobstant la raison, plus que valable dois-je le reconnaître, justifiant votre intervention, mon fils, la valeur morale reconnue du Sieur De La Corne suffit amplement pour vous absoudre de tout blâme. Je suis heureux de connaître finalement la réelle version de cette histoire. Il enchaîna en ajoutant :

— La raison exacte de ma visite chez vous, sieur Lefebvre, est au sujet de votre terre, de laquelle vous n'avez pas obtenu la concession. C'est donc afin de régler ce problème que monsieur Lafond

dit Mongrain m'accompagne en ce jour. Je suis agréablement étonné de voir que vous avez construit une très belle maison et que votre désir de vous installer ici est, c'est assez évident, on ne peut plus sérieux. Je vous demande donc quelle surface de terre aviez-vous l'intention d'occuper.

Gabriel, toujours debout, vint se placer devant le foyer et répondit :

— Je ne pensais pas m'approprier plus de 80 arpents en surface, ayant deux arpents sur la rivière. Ce qui est un minimum pour faire survivre ma famille à venir, me semble-t-il, mon révérend.

— Parfaitement d'accord avec vous, acquiesça le jésuite; mais il est plus que probable qu'ainsi délimitée, votre terre se rende jusqu'à l'autre rive de la Batiscan; ce qui vous donnera un total de quatre arpents de frontage sur la rivière. Vérifiez sur la carte que détient Pierre Lafond.

Louise, en lui apportant une tasse de thé, fit la remarque :

— Peut-on appeler « frontage » ce qui se trouve à l'arrière de notre terre ? Il me semble que le frontage d'une terre se trouve essentiellement à l'avant ? Ne croyez-vous pas mon révérend ? demanda-t-elle avec un charmant sourire.

Les yeux de Raffeix pétillèrent d'amusement.

— Vous êtes d'une logique désarmante ma chère enfant. Il me semble bien, cependant, que vous ayez parfaitement raison. Se retournant vers Lafond dit Mongrain, il lui intima : « Mon cher Pierre, prenez la note que monsieur Gabriel Lefebvre dit Lataille est dorénavant censitaire d'environ 80 arpents sur la pointe la plus importante s'avançant dans la rivière Batiscan. Ladite censive aura 2 arpents de frontage sur la rivière et s'étendra, en ligne droite, jusqu'à l'autre rive causée suite à la courbure dans le cours d'icelle. Vous pouvez en faire le tracé sur ma carte. Le cens sera d'un denier par arpents de frontage par année et spécifiez bien le total de 2 deniers par an; la rente sera d'un poisson sur quatorze tirés de la rivière qui pourra être soit salé ou fumé pour se conserver et d'une peau d'orignal, de chevreuil ou d'ours, selon le cas, abattu à l'intérieur de la seigneurie. Est-ce que cette entente vous satisfait mon cher Lefebvre ?

— Cela répond exactement à mes souhaits mon révérend père, répondit Gabriel. Je vous remercie de votre générosité.

— C'est toujours un plaisir d'acquérir d'aussi excellents censitaires de votre trempe, jeune homme. Si mes renseignements sont exacts, vous avez un voisin du côté de la rivière, continua-t-il.

— Et un excellent voisin, mon père, répondit Gabriel. Je n'ai jamais vu homme aussi travaillant et aussi adroit. Je suis convaincu qu'il sera heureux de votre visite.

C'est alors qu'on entendit une voix d'homme criant à l'extérieur :

— Holà Lataille, ne me dis pas que tu n'as pas encore commencé ta journée de travail ? Ça n'a aucun bon sens d'être aussi paresseux. Attends un peu que j'arrive pour te faire perdre le reste de tes mauvaises habitudes françaises, mon lascar !

Et la porte s'ouvrit brusquement sur Mathurin qui resta figé devant tous ces hommes qu'il ne s'attendait pas à y trouver. Attrapant sa tuque dans ses mains, il balbutia :

— Excusez-moi, je ne… et les mots bloquèrent dans sa bouche, il venait d'apercevoir le jésuite assis dans la berceuse.

— Et voilà l'homme dont je vous parlais révérend, informa Gabriel. Mathurin Cadot dit Poitevin, je te présente le révérend père jésuite Pierre Raffeix.

— Je suis honoré de vous rencontrer mon père, parvint à dire le pauvre Cadot.

— Heureux que la providence vous amène ici, à ce moment, Cadot, répondit le procureur. Cela me sauvera de quelques déplacements en raquettes. J'ai à vous parler de votre censive, mon ami. Mon plus grand problème à votre sujet est le frontage sur la rivière qui longe votre terre qui s'élève à près d'une vingtaine d'arpents et peut-être plus. Je me demande comment je vais m'y prendre pour fixer votre cens. Par contre, Dame Lefebvre, ici présente, m'a fait percevoir sa logique qui pourrait m'aider à trouver la solution. Selon elle, un « frontage » se trouve indiscutablement à l'avant; ce qui laisse tout le reste à l'arrière, bien évidemment. Je pourrais donc calculer votre cens sur la moitié de la distance qui longe la censive en question; ce qui n'en laisse pas moins une dizaine d'arpents qui commanderaient dix deniers par an. Et je crois que ce serait encore là, extravagant de vous imposer un cens aussi onéreux. Qu'en pensez-vous Cadot ?

— Dix deniers par année me serait difficile à rencontrer; cela me semble évident, mon père. Si vous acceptiez six deniers par an, je crois que je pourrais assez facilement m'en acquitter.

— Et vous pourriez rencontrer une rente d'un poisson sur quatorze et d'une peau d'orignal, de chevreuil ou d'ours par an ? demanda Raffeix.

— Sans aucun problème mon révérend, répondit Mathurin plein d'espoir.

— Soit ! Monsieur Mongrain, je vous prie de prendre note que la partie de terre située entre la censive de Gabriel Lefebvre et la rivière Batiscan est aux mains de Mathurin Cadot dit Poitevin selon les ententes que nous venons de formuler. Je crois bien messieurs que la raison de ma visite est maintenant terminée.

Louise s'avança rapidement en disant :

— Mais, mon révérend, vous ne pouvez pas partir sans casser la croûte. Je viens tout juste d'apprêter la table avec un pâté dont vous me donnerez des nouvelles. C'est un mets du Poitou dont la recette secrète m'a été révélée par la femme de Mathurin. Vous ne pouvez pas me refuser cette petite faveur. N'est-ce pas ?

— Une recette « secrète » s'étonna le prêtre. Et vous vous demandez si cela ne pique pas la curiosité d'un jésuite, ma chère dame Lefebvre ? Tout secret m'intéresse quel qu'il soit renchérit-il avec un sourire. Allons ! J'accepte votre gracieuse invitation, ajouta Pierre Raffeix alors âgé de 54 ans. Il tenait à savourer tout ce qu'il pourrait jusqu'à la fin de sa vie, qu'il ne savait pas être à la date du 29 août 1724, à l'âge de 89 ans.

Chapitre 28

Les sauvages

Le père Raffeix avait savouré les rillettes du Poitou et avait promis à Mathurin d'aller le visiter lui, sa petite fille et sa femme Catherine, aussitôt que possible. Il avait été agréablement étonné d'apprendre que chez les Lefebvre-Duclos on ne gardait pas de boisson alcoolisée. Lorsqu'il quitta la maisonnée, Pierre Lafond dit Mongrain, en serrant la main du jeune colon, lui murmura :

— Jeune homme, vous vous êtes comporté de maîtresse façon. Si jamais j'ai besoin d'un négociant, je viendrai certainement vous chercher.

— Merci beaucoup sieur Lafond; mais je connais un autre jeune homme de beaucoup supérieur à moi, en esprit et en raisonnement, qui vous serait d'une aide plus significative en ce genre de situation.

— Ah oui ? Quel est son nom ?

— Nicolas Duclos, mon beau-frère.

— Nicolas ? s'étonna Pierre Lafond. Et vous le dites fort en raisonnement ?

— C'est l'esprit le plus équilibré que je connaisse pour évaluer en toutes circonstances. Je vous le certifie.

— Le jeune Nicolas. Eh bien qui aurait cru ? Il est vrai que je ne l'ai pas revu depuis quelques années. Merci de l'information Lefebvre; je vais aller le rencontrer prochainement; histoire de tester ses aptitudes. Je vous demanderais de ne pas en souffler mot, si vous le voulez bien.

— Ma bouche est une tombe lorsque c'est nécessaire, Monsieur. Je vous promets le secret.

— Merci, et à bientôt. Et ils allèrent rejoindre le groupe Cadot, Duclos et le jésuite qui s'éloignaient devant eux. Lorsque François Duclos vit Gabriel mettre la main à sa poche, devinant ce qu'il projetait, il s'approcha et retint son geste, tout en présentant sa main droite pour serrer celle du prélat en un dernier au revoir. Gabriel comprit qu'il ne fallait jamais encourir de dépenses inutiles.

Mongrain et le Procureur partis, les trois hommes se réunirent dans la cabane de pieux où Gabriel commença à travailler ses peaux. Cadot et Gabriel ne cessaient de dire combien ils étaient satisfaits de la tournure des événements au sujet de leurs censives. François Duclos, quant à lui, leur répétait avec insistance, pour qu'ils en soient bien convaincus, que le « frontage » c'est toujours à l'avant et que le reste c'est un « derrière », disait-il en se claquant sur les cuisses, riant aux éclats.

— Cette fille à moi est tout un numéro. Avoir su Gabriel, ça t'aurait coûté beaucoup pour pouvoir en faire ta femme, ajouta-t-il.

— Croyez-vous que sa vivacité d'esprit et son aplomb ne servent que de temps à autre, le beau-père ? J'y goûte, personnellement, à tous les jours, répliqua le jeune homme.

Après avoir fini le travail, Cadot fit part de la raison qui l'avait amené chez Gabriel.

— J'ai pensé qu'il serait temps de transporter ton équipement à notre « poste de traite ». J'ai vidé l'endroit de tout ce qui ne s'y rapporte pas et nous pourrions commencer à installer les articles à la vue de nos futurs clients sauvages, dit-il.

— Excellente idée Cadot, répondit François Duclos. Chargeons le traîneau de Gabriel et allons organiser ça. Demain j'apporte mon équipement que nous installerons également.

Le lendemain après-midi les étalages du « poste de traite » étaient complétés. Tout était prêt pour commencer le troc contre des fourrures. Deux bonnes piles de couvertures de laine attiraient le regard en entrant. Duclos les informa que Joseph avait répandu la nouvelle chez les Algonquins du nouveau poste de traite tenu par « celui qui parle au maître de la vie ».

— C'est aussi ce que j'ai raconté à ceux qui sont venus chez moi, il y a quelque temps, dit Mathurin.

On pouvait s'attendre à beaucoup d'achalandage.

La semaine suivante, on commença à voir apparaître des Indiens « têtes de boule » avant même la fonte de la glace sur la rivière. Ils étaient curieux de voir cet homme qui parlait au « Maître de la vie ». Gabriel devait porter constamment sa veste à wampum que les sauvages considéraient avec beaucoup de respect. Par contre, à tout moment ils demandaient à être payés en « eau de feu »; ce que Mathurin et Gabriel refusaient.

Quelques semaines plus tard, la rivière étant devenue navigable, une flotte de huit canots algonquins accosta sur la grève devant le poste de traite. Les canots étaient chargés de peaux de castor que les

seize Indiens venaient troquer. Une fois les transactions terminées, l'un des guerriers exigea de l'eau-de-vie. Lorsque Gabriel la lui refusa, il devint menaçant et commença sa harangue :

— Homme blanc dire parler au « Maître de la vie » et plaider autant pour Indiens que pour Blancs. Mais il refuse de nous donner la boisson qui nous permet d'entrer en contact avec les esprits; cet homme blanc n'est que « mauvaise médecine », s'écria-t-il.

Gabriel demanda, à voix basse, à Mathurin d'aller à sa maison vider un gobelet de sirop d'érable dans une demi-cruche de vin et de la lui apporter rapidement. Cadot, intrigué, partit tout de même chercher la cruche. Revenant aussitôt, il vit Gabriel, bras croisés à la manière de Joseph, debout sermonnant les sauvages qu'il avait fait asseoir sur la paille du plancher, devant lui. Seul le guerrier qui avait verbalisé son désaccord était encore debout près de la porte de sortie.

— Je vais vous démontrer qu'on n'entre pas en communication avec l'esprit du « maître de la vie » au moyen de « l'eau-de-feu », disait Gabriel.

— Apporte ici ton meilleur chien que tu traînes toujours avec toi, même dans ton canot ! ordonna-t-il au guerrier toujours en colère. « C'est lui qui te fournira la réponse », ajouta-t-il.

Le sauvage donna un coup de pied à son chien et lui indiqua d'aller rejoindre l'homme blanc. Le chien vint s'accroupir devant Gabriel qui le flatta malgré ses grognements, qui cessèrent rapidement lorsqu'il lui présenta un morceau de viande séchée. Il prit ensuite un assez gros bol dans lequel il versa le contenu de la cruche de vin mêlée de sirop d'érable et déposa le bol devant le chien. Celui-ci, hésitant, goûta au liquide avec réticence au début. Mais après quelques lampées, il commença à laper avidement. Lorsque Gabriel jugea que le chien en avait assez bu, il donna un coup de pied et renversa le bol. Le chien se mit à grogner et montra ses crocs. Gabriel s'adressa au sauvage et lui dit :

— Rappelle ton chien.

L'Indien s'exécuta mais le chien, se retourna et lui répondit avec un grognement féroce en montrant les crocs. Il avança vers son maître en grognant mais aussi, en chancelant et tomba sur le flanc. Se relevant, il refit quelques pas et retomba à la renverse.

Gabriel, dévisagea le guerrier :

— Crois-tu que ton chien est en contact avec les esprits du « Maître de la vie » ? demanda-t-il en pointant le chien affalé à ses pieds qui commençait à geindre. C'est là, ce que produit chez vous

« l'eau de feu » que vous exigez. Je n'accepterai jamais de transformer un grand guerrier en chien incapable de se tenir sur ses pattes. J'ai parlé !

Et Gabriel croisa ses bras en fixant l'Algonquin dans les yeux.

Les sauvages assis devant lui restèrent abasourdis par le misérable spectacle du chien geignant sur le sol. Tous levèrent un poing en criant : Hi ! Hi ! Hi ! Le guerrier toujours debout s'avança, plaça deux doigts au coin de sa bouche et déclara, en les dirigeant lentement vers Gabriel :

— Le « Maître de la vie » parle par ta bouche, homme blanc, ce qui est dit sur ta veste est la vérité. Il se pencha attrapa son chien et sortit en le traînant par la peau du cou. Tous les Indiens le suivirent en promettant : Hugh ! Nous reviendrons à la prochaine saison de traite, ami.

Ils embarquèrent dans leurs canots et se dirigèrent vers le fleuve.

Mathurin et Gabriel s'aperçurent qu'ils avaient liquidé jusqu'au dernier article que contenait leur « poste de traite ».

— Il faudra avoir plus d'équipement l'année prochaine, remarqua Mathurin. Nous n'avons plus rien et la saison de traite n'est même pas terminée.

— Il faut bien en laisser pour les gens du village. Nous avons récolté une fameuse quantité de belles peaux cette année, répondit Gabriel. Demain j'irai voir François pour organiser le transport vers Montréal, ajouta-t-il.

— Vas-y tôt le matin et revenez m'aider à faire les ballots de 90 livres. Sinon j'en aurai pour un fichu bout de temps, répondit Mathurin qui semblait très heureux du résultat.

Gabriel arriva chez lui et trouva Louise en train de soigner un chien qu'elle avait muselé avec une large lanière de cuir souple. Il reconnut le chien du guerrier qu'il avait saoulé.

— Comment ce chien est-il arrivé ici ? demanda-t-il à son épouse.

— J'ai aperçu huit canots d'Indiens qui passaient devant la maison et l'un des guerriers a jeté ce pauvre animal dans la rivière. J'ai eu toutes les misères du monde à le récupérer avant qu'il se noie. Et ce n'est pas un chien mais une chienne. Comme elle a voulu me mordre, je l'ai muselée. Elle semble malade le pauvre toutou.

— Ce n'est pas un toutou et tu dois être prudente. Cette chienne est saoule. Elle aura récupéré dans quelques heures. Le chien-loup de Gabriel s'était approché et grognait dans la face de la chienne muselée qui n'osait pas bouger.

— Paix ! lui intima Louise. Et le chien-loup alla se coucher sous la berceuse. Il y avait longtemps que son maître lui avait appris à ne pas désobéir à cette femme.

— Je vais aller l'attacher dans l'entrée; elle y sera à l'abri, dit-il à sa femme.

— Ne serre pas trop le cou de ma chienne, répondit-elle en se relevant et se dirigeant vers le foyer.

Gabriel apprit, de cette façon, que le couple Lefebvre-Duclos venait de doubler sa « meute ».

Plan de la Ville de Montréal, 1704

Chapitre 29

Charles De Couagne fait les comptes

Joseph enseignait à Gabriel comment fabriquer un canot d'écorce semblable au gros canot de François Duclos. Deux semaines après la « fermeture » de leur poste de traite, le canot était prêt. C'était ce canot, plein de ballots de fourrure, qu'il dirigeait avec Nicolas comme « devant ». Celui de François, aussi plein de ballots, devant et derrière Mathurin assis au milieu de l'embarcation, naviguait à dix pieds à sa gauche. Les deux canots arrivaient à Montréal.

Aussitôt débarqué, François partit vers l'entrepôt de Charles de Couagne, en laissant ses quatre compagnons à la garde du matériel. Il revint, suivi par suffisamment de charretiers, pour transporter tous les ballots d'un seul coup. On déposa les ballots près d'une grande table et De Couagne entreprit de vérifier chacune des peaux qu'on lui apportait et qu'il plaçait ensuite sur une balance. La qualité des peaux était excellente, répétait-il constamment. Un sourire de satisfaction s'imprégnait sur son visage lorsqu'il flattait et soufflait une fourrure de castor particulièrement belle. À la fin de la vérification et de l'évaluation des peaux au prix de l'année précédente, soit 52 sous la livre, De Couagne informa François Duclos que les fourrures regorgeaient cette année-là, à Montréal et à Québec de sorte que les prix avaient chuté de 5% sur les prix de l'année précédente. Il était donc obligé de dévaluer d'autant le montant total de la valeur des peaux qu'on lui avait apportées. François regarda Gabriel, qu'il vit devenir rouge. Il lui fit signe de laisser tomber. Gabriel laissa son beau-père négocier. Après avoir dévalué le tout, De Couagne enleva ensuite le 40% qui lui revenait sur le lot et demanda ce que François voulait en échange du montant dû.

— Je n'ai besoin de rien pour l'instant. Je veux que tu me paies en livres; et surtout pas en monnaie de carte.

— En livres ? s'exclama De Couagne. Mais tu en as pour 2 480 livres !

— C'est en effet ce que tu as compté toi-même, lui fit-il remarquer.

— Mais alors, tu veux vider mes coffres, dit-il en souriant comme s'il avait sucé un citron.

— Ne me dis pas que tu ne peux pas me payer en livres et que je vais être obligé de rattacher tous ces ballots ? Tu n'es pas sérieux Charles, s'exclama François présentant des yeux étonnés.

— Non non; François; je peux te payer, mais es-tu certain que ta femme et celle du sieur Lataille n'ont besoin de rien à la maison ?

— Ma femme n'a besoin de rien, j'en suis certain. Et la tienne Gabriel ? dit-il en se tournant vers son gendre.

— La mienne m'a bien averti de ne rien dépenser du résultat de la traite, répondit-il.

— Et pour vous mon cher Cadot ? demanda De Couagne plein d'espoir.

— Non merci ! répondit celui-ci sèchement. Il se maîtrisait à peine, même si Gabriel lui serrait le bras.

— Bon ! Dans ce cas, suivez-moi dans l'arrière-boutique.

On divisa la somme en trois piles de 826 livres et François demanda à De Couagne de leur vendre trois bourses de cuir pour transporter l'argent, en lui laissant magnanimement la différence qui restait de la dernière livre. Sur ce, chacun ramassa son sac et quittèrent De Couagne sur une poignée de main.

— Il nous a roulés d'au moins 200 livres rageait Mathurin en s'éloignant de l'entrepôt.

— Nous ne pouvions rien y faire vraiment, Mathurin. Par contre, il a perdu trois clients, répondit François Duclos. Si vous êtes d'accord, nous allons garder chacun 500 livres de côté pour payer comptant les articles que nous achèterons l'automne prochain. Préparez-vous à faire un voyage à Albany. Je vous garantis que même à l'achat, nous récupérerons le petit 200 livres que ce radin nous a soutiré aujourd'hui. Les prix à Albany sont plus de 15% moins élevés qu'à Montréal et les produits sont de meilleure qualité. De plus, d'après mes informations, les peaux à Albany sont achetées à dix francs la livre, au lieu de 52 sous.

— Moi je suis d'accord dit Cadot. D'ailleurs il est vrai que je n'ai pas beaucoup à acheter pour ramener à la maison.

— L'idée me paraît excellente à moi également. Allons chez le marchand qui m'a fourni mes articles de cuisine; je vais voir si je ne pourrais pas trouver quelques choses pour Louise. Ensuite nous irons

tous les cinq déguster un bon repas à l'auberge préférée de mon beau-père, suggéra Gabriel.

Les autres acceptèrent tout de suite. Gabriel acheta une dizaine de verges de différents tissus avec des rubans colorés. Il acheta également une autre série de rubans qu'il remit dans les mains de Joseph pour sa femme, en son nom. Il demanda à son ami algonquin de choisir ce qu'il croyait nécessiter. Celui-ci s'appropria d'un couteau de chasse d'excellente qualité et d'une chaudière en métal pour sa femme. Voyant Nicolas regarder le couteau de chasse avec admiration, il en attrapa un deuxième avec un bel étui de cuir et le lui donna. « C'est mon cadeau à mon meilleur beau-frère » dit Gabriel. Nicolas ne savait quoi répondre. Gabriel lui sourit et s'occupa de la note.

Le marchand l'ayant reconnu lui confia :

— Je vous enlève votre dix par cent et je vous prie de ne pas oublier d'en faire part à votre jeune épouse, cher ami. J'espère qu'elle pourra vous accompagner la prochaine fois.

Gabriel le remercia, mais lui proposa :

— Est-ce que ce chapeau à large bord avec la plume blanche que je vois là serait couvert par votre dix par cent ?

— Certainement répondit le marchand en lui tendant le chapeau. Il venait d'y gagner un peu.

Merci beaucoup fut la réponse de Gabriel. Qui se retourna et mit le chapeau sur la tête de Nicolas.

— Voilà dit-il, comment un homme important doit être coiffé. En replaçant le chapeau un peu incliné vers la gauche, pour que la plume se dresse encore plus haute. Mon beau-frère sera le cavalier le plus chic de Batiscan; et il le mérite bien, ajouta-t-il. Nicolas en demeura bouche bée une deuxième fois. Gabriel passa son bras autour de ses épaules et l'entraîna vers l'extérieur suivi de Joseph qui, semblait-il, retenait un sourire difficilement.

Le marchand s'occupa ensuite de Mathurin suivi de François, qui, tous deux, avaient suivi l'exemple de Gabriel et acheté des verges de tissus pour leur épouse respective.

Avec leur paquet sous le bras, le quintette se dirigea vers l'auberge où le vainqueur de Latour fut rapidement reconnu et accueilli avec toutes les marques d'appréciation qu'on pouvait imaginer. Il semblait que le géant « caporal Latour » était devenu un modèle de citoyen de la ville de Montréal.

À deux heures de l'après-midi, ils rembarquaient dans leurs canots.

— C'est bien la première fois de ma vie que je quitte Montréal avec pratiquement tout l'argent que j'ai gagné à la traite des fourrures, s'exclama Mathurin en éclata d'un rire joyeux, tout en prenant sa place au milieu du canot de François Duclos.

Après cinq heures de pagaie en descendant le courant du fleuve, on campa sur l'île Marie, en face de Verchère. En ce mois d'avril 1689, on ne risquait pas de rencontrer d'Iroquois, puisqu'une trêve avait été conclue en attendant le retour des Iroquois envoyés enchaînés, sur les galères du roi, par Denonville en août 1687. Personne, au Canada, ne savait que la France avait déclaré la guerre à la Hollande en novembre 1688 et l'Allemagne avait déclaré la guerre à la France en décembre de la même année. L'Angleterre déclarerait la guerre à la France le 17 mai 1689 et le 5 août suivant, les Iroquois massacreraient les habitants de Lachine sous la pression des Anglais de Nouvelle-Angleterre.

Chapitre 30

Retour à la maison

Bouc de la race commune provençale

Gabriel avait quitté les Duclos, presque aussitôt arrivé, parce qu'il avait hâte de voir comment Louise s'était débrouillée durant son absence. Il lui avait bien déjà acheté un bon fusil pour se protéger, mais il s'inquiétait tout de même un peu. Mathurin avait transbordé de canot, puisque Gabriel ramenait son embarcation chez lui. Après avoir salué sa belle-famille, il s'était mis à pagayer énergiquement.

Accostant devant la maison, aucun mouvement ne pouvait être décelé dans les environs. Il débarqua derrière Cadot qui avait sauté dans l'eau pour stopper l'allure du canot, attrapa son barda et son fusil et se rapprocha à grandes enjambées de la maison. Il remarqua tout de suite, une importante surface de terrain, à droite de la maison, où la terre avait été retournée pour faire un jardin. Les sillons

étaient même tracés. Mathurin, après avoir salué Lataille, s'éloignait déjà pour entrer chez lui, son bagage sur le dos.

Il entra dans la maison, personne. Par contre un petit feu flambait dans le foyer. Sa femme ne pouvait pas être très loin, c'était évident. Il remarqua que le fusil n'était pas accroché au-dessus de l'âtre et il ressortit pour aller vérifier dans sa cabane de pieux, derrière la maison.

Il aperçut les deux chiens, couchés sagement devant la porte ouverte de la cabane. Aucun des chiens ne daigna se lever à son approche. Son propre chien-loup, cependant, lui fit la grâce de le saluer d'un fouettement de queue. Arrivant dans l'ouverture, il vit Louise affairée à suspendre des lanières de tissu, qui lui semblaient être en laine et qu'elle laissait pendre jusqu'à une tablette. Le bout des lanières se repliait sur une couche de paille. Comme il bloquait la lumière de la cabane, la femme mit la main sur le fusil appuyé près d'elle et se retourna.

— Mon Gaby ! s'écria-t-elle en déposant l'arme. Tu es revenu ! Et elle s'élança vers lui pour sauter dans ses bras comme à son habitude. Levant une main, Gabriel s'exclama :

— Arrête ! Ne saute pas; le bébé ! Et sa femme ralentit et vint se suspendre à son cou pour l'embrasser.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lui demanda-t-il, après les effusions.

— Viens ! Je vais te montrer.

Gabriel s'approcha et aperçut, distribués sur la paille, une quinzaine d'œufs qui étaient recouverts par le bout des lanières, tricotées en laine.

— C'est quoi ce machin, encore ? interrogea-t-il d'un air surpris.

— C'est ma « couveuse », lui répondit avec fierté, la jeune femme. Ma mère a accepté de me donner quinze œufs pour mon expérience. Je suis certaine de pouvoir faire éclore une grande partie de ces œufs et nous aurons notre poulailler. L'an prochain, nous mangerons probablement du chapon. Es-tu content ?

— Vraiment, ma chérie, tu ne cesseras jamais de m'étonner, répondit-il en l'enlaçant pour l'embrasser encore une fois. Mais tout juste comme la réponse de sa belle Louise commençait à lui faire tourner la tête, elle se dégagea en ajoutant :

— Mais ce n'est pas tout; je lui ai emprunté des graines de semence en promettant de les lui remettre à l'automne et j'ai ensemencé notre jardin que tu as certainement vu en arrivant.

— Le jardin est déjà ensemencé ! fit-il, étonné. Mais tu travailles encore plus que ton frère Nicolas ! ajouta-t-il, incrédule.

— Ce n'est pas grave, du moment que toi, tu travailles autant que lui. Tu dois clôturer le jardin rapidement, répondit-elle. Et cette clôture doit être hermétique. Je te conseille d'aller te couper un grand nombre de fardoches et de gaules pour tresser ta clôture.

Elle retourna vérifier si ses œufs étaient tous bien recouverts, ramassa le fusil et sortit en se claquant une cuisse, qui fit relever les deux chiens emboîtant ses pas. Gabriel fut rassuré de voir que son chien portait toujours sa queue sur le dos. Il suivit l'exemple, et enfila derrière les chiens et la maîtresse de sa maison qui venait de concrétiser sa main mise sur tout et tous. La famille Lefebvre-Duclos devenait ce jour-là, une vraie famille canadienne.

À son entrée dans la maison, sa femme rayonnait de plaisir en déroulant les verges des différents tissus qu'il avait achetés à Montréal. Il la rassura en lui transmettant les saluts du marchand, spécifiant qu'il lui avait donné son dix par cent. Elle fut tout heureuse d'apprendre que cette économie avait servi à acheter un chapeau à plume pour son frère Nicolas.

Durant le repas, il l'informa des différents cadeaux qu'il avait faits à Joseph, et Louise en était aussi heureuse que pour les tissus qu'elle avait elle-même reçus. Il lui remit le pactole qu'il avait gagné avec la traite, qu'elle compta et déposa dans le coffret métallique de la cachette. Le « trésor » s'enrichissait de 730 livres. C'était l'équivalent de trois ans de travail pour un engagé « voyageur ». Il lui confia également la décision d'investir 500 livres dans l'achat du matériel de traite à l'automne, que les trois associés iraient chercher à Albany. Elle approuva tout à fait le projet. Elle fut toute fière d'apprendre à Gabriel que son frère Nicolas allait travailler dorénavant avec le procureur fiscal des jésuites, Pierre Lafond dit Mongrain. Il était venu chez sa mère pour le chercher pendant qu'il était avec lui à Montréal. Mongrain avait laissé le message de le voir à son retour.

Après avoir cassé la croûte, Gabriel attrapa une hache et son fusil, et se dirigea vers la rivière où poussaient une grande quantité de broussailles. Il fit du transport de perches et de gaules, jusqu'au souper. Après le repas, il ressortit planter ses minces piquets à travers lesquels il tisserait, serrées l'une sur l'autre, les tiges de sa clôture. À la tombée de la nuit, il avait la moitié de ses piquets de plantés. Il prit deux jours pour clôturer le jardin. Il avait dû remplir le tonneau du corridor d'entrée, une couple de fois depuis son retour. Sa berceuse s'avérait être un endroit de relaxation seulement pour environ 50% des fois qu'il l'utilisait; ce dont il ne se plaignait aucunement.

Le troisième jour, il aperçut François et Nicolas Duclos arriver par le bois, au lieu d'en canot par la rivière. La raison était assez simple; l'un tirait une chèvre et l'autre un bouc, chacun au bout d'une laisse.

— Tiens le beau-frère; voici mon cadeau pour les bons mots donnés à Mongrain. J'ai maintenant un emploi comme écrivain du procureur, grâce à toi.

— Mais c'est beaucoup trop Nicolas. Je ne lui ai que soufflé mon opinion.

— C'est bien ce qu'il m'a dit; mais il m'a avoué que c'est également ce qui avait arrêté sa décision. Alors accepte mon cadeau et tais-toi, dit-il en souriant. Ah oui, je lui ai également remis ta lettre à envoyer à tes parents que tu m'avais confiée. Il m'a assuré qu'elle partirait par le prochain bateau.

Gabriel attrapa son beau-frère dans ses bras dans une accolade énergique.

— Bon ! Les jeunes; je fais quoi de ces bestioles ? demanda le père François.

Louise, ayant entendu les voix de son frère et de son père était sortie et courait au-devant d'eux.

— Une chèvre et un bouc ! s'exclama-t-elle. Nous allons avoir du lait et je pourrai faire des fromages. C'est magnifique ! Gabriel réserve-moi la panse du prochain chevreuil que tu abattras. Attrapant la laisse de la chèvre elle ajouta :

— Viens papa; allons les porter près de la cabane de pieux. Gaby, il faut construire un enclos et un abri, conjoint à la cabane, le plus tôt possible.

— Mon frère, dit Nicolas, comme tu sais très bien ce que veut dire : « le plus tôt possible », allons chercher les haches pour aller nous couper des piquets et des perches.

Au souper, les caprinés occupaient leur enclos et leur abri.

Le lendemain, Gabriel installait sa nasse à anguilles dans le courant de la rivière et en fabriquait une deuxième qu'il s'empressa d'installer également. Le reste de l'après-midi fut consacré à arracher le foin couché par la neige l'année auparavant, dans la prairie, avec une bêche, sur une assez grande surface. Gabriel avait l'intention d'y ensemencer du blé froment le plus vite possible. L'herbe du reste de la prairie subviendrait au besoin hivernal de la chèvre et du bouc.

Comme sa cabane de pieux commençait à être encombrée, aussitôt qu'il eut ensemencé son blé froment, il entreprit de construire une grange. Il ne cessait d'y travailler qu'une journée par semaine où il partait avec son chien chasser le chevreuil, l'orignal ou l'ours pour

les besoins de la cuisine. Louise s'occupait du reste des travaux, principalement de son jardin qui promettait une belle récolte. Les anguilles que Gabriel lui apportait chaque matin prenaient également de son temps. Elle en faisait des pâtés qui se conservaient assez facilement et salait le reste dans un petit fût dont une partie était dédiée au procureur des jésuites. Elle avait réussi à faire éclore onze de ses œufs et les poussins piaillaient dans l'espace réservé « poulailler » de la cabane en pieux. Elle avait reconnu trois coqs parmi le lot. Un desquels, elle avait décidé d'en faire un chapon.

Onadeiou, femme de Joseph, venait souvent la visiter avec son époux et ses enfants. Elles partaient ensemble de temps à autre dans la forêt pour cueillir des herbes. Louise augmenta ainsi ses connaissances sur les herbes médicinales. Les voisins Cadot venaient également à intervalle régulier que les Lefebvre-Duclos équivalaient alternativement. La vie, sur la pointe de la Batiscan, malgré tout le travail nécessaire, était très agréable et confortable.

Chapitre 31

Albany

La ville d'Albany sur la rivière Hudson, près de New York, avait été colonisée par les Hollandais. Les marchands de l'endroit faisaient d'excellentes affaires à cause des prix et de la qualité de leur marchandise. En fait, la seule marchandise qui leur était supérieure était la poudre à fusil des Français.

Plusieurs des commerçants parlaient le français et malgré la guerre entre l'Angleterre et la France, aucun commerçant hollandais n'avait de problème à transiger avec des clients canadiens. Selon leur point de vue, ces Canadiens n'étaient pas plus Français qu'eux-mêmes n'étaient Anglais.

Évidemment les « coureurs de bois » ne devaient pas s'éterniser dans la petite ville, s'ils ne voulaient pas être trop remarqués. Mais à chaque saison, ceux qui pouvaient payer comptant, venaient s'équiper et revenait vendre leurs peaux, qui leur étaient achetées et payées en francs.

Il s'ensuivait que les « coureurs de bois » qui faisaient la fête à Montréal après une « course » n'avaient jamais les moyens de venir s'approvisionner à Albany. D'ailleurs, il faut bien l'admettre, faire ainsi était de se livrer à la contrebande. Aux yeux de François Duclos et de tous les « coureurs de bois » qui adoptaient cette manière de commercer, il était préférable de faire de la contrebande que de se faire filouter continuellement par les marchands de Montréal ou de Québec, quand ce n'était pas les autorités elles-mêmes qui confisquaient des canots pleins de fourrures sous le premier prétexte qu'ils pouvaient concocter. À l'époque on connaissait, dans tous ses détails, l'histoire de Radisson et celle de Nicolas Perrot. Acheter et vendre à Albany était, finalement, moins « dangereux » que de négocier à Montréal. Le seul point chaud, face aux autorités, était lorsqu'on arrivait à Sorel, puisqu'il fallait prendre le Richelieu, alors appelé : la rivière des Iroquois, pour s'y rendre et en revenir. Le voyage le plus rapide durait autour de deux semaines.

Lorsque les deux canots accostèrent à Albany, ils les retournèrent sur la grève et s'infiltrèrent dans la ville. Ils n'avaient pas fait trois cents pas qu'ils entendirent :

— Lataille ! Nom d'une pipe ! Que fais-tu par ici, attriqué de la sorte ?

Un grand type, habillé en marchand hollandais, le regardait les yeux écarquillés comme devant une apparition.

Gabriel, considérant l'individu, afficha, d'un seul coup, un large sourire.

— Firpawair ! Mais c'est bien toi, vieux briscard ! s'exclama Gabriel. Quelle surprise !

— Et je te le répète, moussaillon : Que fais-tu ici ?

— Mes amis et moi cherchons un marchand honnête qui pourra nous fournir en équipement de traite.

— Connais-tu, par hasard, un homme plus honnête que moi, Moussaillon ?

— Laisse-moi t'en présenter trois tout de suite. Et Gabriel fit les présentations. Firpawair était un ex-flibustier hollandais qui avait servi également sous De Graaf comme « maître-canonnier ». Deux ans auparavant, il était venu, avec son magot, s'installer comme marchand à Albany où vivait une branche de sa famille. Gabriel ne connaissait que son nom de guerre.

Il invita ses nouveaux clients, espérait-il, à un pub hollandais pour prendre un pot.

Une heure plus tard, ils étaient tous à son entrepôt derrière son magasin. Les « coureurs de bois » parvinrent à s'équiper mieux que l'année précédente, à un coût de 1 238 livres. Firpawair livra lui-même les marchandises avec sa grosse charrette tirée par un cheval. Les deux canots furent remplis et on abrita le tout avec deux toiles cirées que le marchand leur laissa par gracieuseté. Les Canadiens lui assurèrent qu'ils seraient de retour au début de l'été suivant avec leurs fourrures. Firpawair regrettait que Gabriel doive repartir aussitôt mais comprenait la situation parfaitement. Les nouveaux amis se dirent au revoir jusqu'à l'été suivant.

Sur le chemin du retour, alors qu'ils avaient établi leur campement sur l'île La Motte, du Lac Champlain, ils aperçurent quatre canots, transportant quatre guerriers iroquois chacun, se diriger vers eux. Ces sauvages les avaient suivis depuis un bon moment, sans qu'ils s'en rendent compte. Voyant qu'ils n'étaient que trois Canadiens et un Algonquin, les Iroquois avaient décidé d'une attaque pour s'emparer de leur marchandise.

François Duclos comprenant qu'il allait y avoir bataille, organisa la défense et disposa ses trois compagnons derrière des gros troncs d'arbre d'où ils pouvaient tirer sans risques. Il indiqua à chacun quel canot lui était réservé; de sorte qu'aucun d'eux ne tirerait le même indien, évitant ainsi de gaspiller des munitions et surtout de temps pour recharger.

Les Iroquois se mirent à hurler leur cri de guerre, visant à figer d'effroi leurs victimes et ainsi retarder leurs tirs le plus longtemps possible. La tactique n'eut malheureusement pas l'effet escompté. Les canots étaient encore à soixante verges de la grève, quand les Canadiens lâchèrent leur première salve. Quatre Iroquois s'affaissèrent. Les canots continuèrent de se rapprocher pendant que les assiégés s'empressaient de recharger. Dans chacun des canots, un Iroquois tirait pendant que les deux autres, hurlant, avironnaient comme des forcenés. La deuxième salve fut tirée alors que les canots atteignaient la ligne de quarante mètres. Quatre autres Iroquois, ceux qui tiraient du fusil, mordirent la poussière, ou plutôt, l'écorce de leur canot respectif. La ligne de vingt-cinq mètres, car les canots avec leur « propulsion » réduite avançaient moins rapidement, sonna le glas de quatre Iroquois additionnels. Il ne restait plus qu'un seul Iroquois par canot et aucun n'était un gouvernail. Les canots continuèrent donc sur leur erre jusqu'à 5 verges de la berge. Duclos cria :

— Il ne faut pas qu'ils s'échappent sinon on aura une armée à nos trousses !

Gabriel sortant les deux pistolets de sa ceinture, tua simultanément deux autres Iroquois. Joseph sauta dans l'eau et, en courant vers un canot, lança son tomahawk. La lame de la hachette s'incrusta au front d'un Indien avant que ce dernier ne puisse tirer son fusil qu'il avait dû ramasser après avoir laissé tomber sa pagaie. Le dernier Iroquois survivant, voulut s'enfuir mais tomba sous une balle de Mathurin. Le combat s'était déroulé tellement vite que les attaquants n'avaient jamais eu le temps de modifier leur plan d'attaque. Les canots vinrent s'échouer aux pieds des Canadiens.

Pendant que Joseph lançait les fusils des Iroquois sur la berge, n'oubliant pas de scalper chacun des guerriers, Mathurin récolta les sacs de balles et de poudre, les tomahawks et autres articles négociables. On venait d'augmenter de beaucoup la valeur de l'inventaire des marchandises du « poste de traite ». L'algonquin revint avec seize scalps qu'il attacha à une perche et planta près du canot de François Duclos. Il renversa les canots ennemis et les démolit à coup de tomahawk pour ensuite les couler dans le lac. Ce travail terminé, il revint

s'installer auprès du feu où les trois Canadiens terminaient leur repas. Joseph s'était élevé dans la hiérarchie algonquine à un niveau rarement atteint. Peu de braves avaient seize scalps à exhiber. Il dégusta son repas consciencieusement avec flegme et dignité. Seul François Duclos avait parlé depuis l'engagement du combat. Il fut le seul à poursuivre.

— Nous ne pouvons pas rester ici, avança-t-il. Il y a eu trop de coups de feu. Nous devons lever le camp et avironner une bonne partie de la nuit, si la Lune est propice. Sinon, nous nous arrêterons plus loin dans des broussailles et dormirons dans les canots, avec tours de garde. Il semble que la guerre avec les Iroquois soit relancée. Par contre, ces Iroquois devaient croire que nous étions des traiteurs anglais; sinon ils n'auraient jamais attaqué des Canadiens de cette façon bête en croyant nous faire peur avec leurs cris de morts, remarqua-t-il.

Gabriel regarda les cadavres. Il y avait longtemps qu'il en avait vu autant. Il dut admettre que des fous, on pouvait en trouver chez toutes les races d'hommes.

La nuit du troisième jour suivant, les vit passer devant Sorel d'où ils allèrent camper à l'île aux ours que nous connaissons déjà. Étant partis très tôt le lendemain matin, ils accostèrent chez François Duclos à temps pour le repas du midi. Tous étaient exténués, n'ayant pas dormi beaucoup depuis le lac Champlain.

Après le repas et un peu de récupération, Gabriel et Mathurin parvinrent chacun chez eux, en laissant l'équipement de traite dans le canot qu'ils porteraient le lendemain matin au « poste de traite ». Il était entendu que François Duclos viendrait, lui aussi, y décharger son canot.

Chapitre 32

Bébé Nicolas Lefebvre 1689

Lorsque l'hiver arriva au milieu d'octobre, Nicolas Duclos décida de regarnir sa bourse et d'aller faire une tournée de traite en association avec Pierre Lafond dit Mongrain, en haut de la rivière La Pérade. Il serait de retour au début décembre. En fait, il revint le 30 novembre, très satisfait des résultats de sa « course ».

Le soir du 2 décembre, Gabriel vint chercher Dame Jeanne Cerisier, qu'il ramena chez lui en traîneau à chien, emmitouflée dans une grande peau d'orignal. Les contractions de Louise ayant commencé, elle allait accoucher cette nuit-là. L'accouchement fut difficile et affligeant. Le bébé naquit mort-né. C'était un garçon qu'on voulait nommer Nicolas. La jeune mère fut profondément accablée et Gabriel malgré sa propre douleur, avec l'aide de sa belle-mère, tenta de lui faire comprendre que cela arrivait fréquemment dans toutes les familles. Louise récupéra physiquement très rapidement; par contre le moral fut un peu plus long à se retaper. Gabriel s'occupait d'elle constamment et la faisait relaxer tous les jours dans un bain chaud qu'il lui préparait. Elle passait le reste du temps au lit, ce qui permettait à Gabriel de s'occuper des animaux, récupérer les œufs du poulailler et autres corvées. Quand, à la quatrième journée, elle redevint elle-même d'un seul coup. Regardant Gabriel qui la baignait, elle décréta :

— Tu ne crois pas que je suis en train de me servir de toi pour me faire « chouchouter » ?

— J'adore te chouchouter surtout en te lavant le dos, ma chérie.

— Eh bien profite de ces derniers instants pour me laver le dos plein ton saoul, parce qu'aussitôt que tu es satisfait, je sors de cette cuve. Allez, embrasse-moi et achève tes « tripotages », dit-elle en lui caressant le visage de sa main. « J'ai de la besogne devant moi. »

En sortant de la baignoire, elle ajouta :

— Vide-moi ça au plus vite et remets-le à sa place sous le lit, pendant que je m'habille. J'ai besoin de tout l'espace dans la maison pour remettre de l'ordre. Louise était revenue à sa normale. L'épreuve était assumée et acceptée. Le lendemain Gabriel eut un nouveau met pour le déjeuner. Louise, se basant sur la recette des rillettes, avait concocté un nouveau plat pour le petit déjeuner. Elle l'appelait : des cretons. Gabriel trouva cela délicieux avec des tranches de pain rôties sur le feu.

Durant le mois de novembre, Gabriel et Mathurin s'étaient acquittés du cens et de la rente de leur terre directement au père Raffeix, puisque Pierre Lafond était « en course » dans les pays d'en haut. Ils invitèrent le jésuite à les visiter pour le temps des fêtes. Mathurin voulait qu'il profite de l'occasion pour baptiser sa fille Marie-Louise. Le missionnaire ne put se libérer et délégua un autre missionnaire qui se présenta le 16 décembre. Ce fut « jour de fête » à la maison Cadot. Lors de cette visite de quittance, le père Raffeix, recevant les anguilles salées de Gabriel et celles fumées de Mathurin, accepta avec empressement, leur suggestion d'accepter, à l'avenir, trois pâtés d'anguilles de la part de Gabriel, faits avec les dernières captures de la saison, et trois pâtés de « rillettes » de la part de Mathurin, au lieu de cette salaison ou « fumaison » peut « ragoûtante ». Le missionnaire fut enchanté de recevoir une belle peau d'ours de Mathurin et une excellente peau d'orignal de Gabriel, sans avoir oublié de récupérer les 8 deniers du cens.

Le « temps des fêtes » de cette fin d'année 1689 fut joyeux, heureux et animé autant pour la famille Cadot que pour la famille Lefebvre-Duclos. Aucune réception ne manquait d'impliquer les deux familles. De sorte que les chiens-loups de Gabriel eurent quasiment tous les jours du mois de décembre, des courses de traîneau pour les tenir en forme. L'Algonquin, ami de tout ce groupe était toujours présent avec sa femme et ses deux enfants. À travers toutes ces festivités et toutes les préparations qu'elles nécessitaient, Louise paracheva sa guérison des suites de son épreuve.

Gabriel n'avait pas délaissé pour autant sa ligne de trappe et avait amélioré la quantité du genre de piège qu'elle composait. De sorte qu'au mois de février, sa cabane de pieux regorgeait de peaux de toutes sortes, accrochées partout au plafond.

En novembre 1687, Élisabeth Disy dit Montplaisir avait convolé en justes noces avec l'ami de Gabriel, Jacques-François Hamelin de Bourgchemin et de l'Hermitière. En 1690, ce dernier avait toujours son caractère « soupe au lait » qu'avait eu l'occasion de constater Gabriel,

à son arrivée à Québec en 1688. Donc, en février de cette année 1690, à Batiscan, Élisabeth Disy fut « offensée » par un des habitants, raconta-t-elle à son époux. Bourgchemein ne perdit pas une seconde et se présenta, le lendemain matin, chez l'habitant en question pour le corriger de son impertinence et venger l'honneur de sa Dame. Il lui ficha une raclée qui laissa le pauvre homme sur le carreau, affichant la blessure d'un coup de plat d'épée sur la tête.

Ayant appris que la victime voulait le poursuivre en justice, Bourgchemin arrangea les choses en le dédommageant d'une bourse contenant 200 livres. Ce qui équivalait à un an de travail pour la plupart des hommes de l'époque. Ce qui étonne, dans cette histoire, est que la femme de Bourgchemin ne fut plus « offensée » par le même habitant, considérant les « revenus » que cela comportait. Probablement que des détails de l'entretien avec le noble officier ne nous sont pas parvenus.

Mais ce ne fut pas la seule impertinence qui fut manifestée cette année-là; loin de là.

Chapitre 33

Québec sous la menace

Au printemps, le négoce au poste de traite Lefebvre-Cadot-Duclos avait été des plus lucratifs. Les peaux de castor s'étaient accumulées pour couvrir le prix de vente des seize fusils, butin pris aux Iroquois l'année précédente, en plus de l'inventaire planifié.

À la fin juin, au retour de leur visite chez Firpawair, Albany, New York, les « coureurs de bois » avaient récolté 5 688 livres en argent sonnant. Chacun récoltait donc un pactole de 1 896 livres. On avait profité de l'occasion pour renouveler l'inventaire de l'année suivante; de sorte qu'à leur retour avec le plein des canots, chacun des « entrepreneurs » portait à sa ceinture, une bourse contenant environ 1 300 livres. Malheureusement, durant ce voyage de retour à la maison, aucun Iroquois ne les avait attaqués. On allait devoir se contenter d'un inventaire d'une valeur moindre que celle de l'année précédente.

Le coffret secret au pied du foyer se garnissait suffisamment pour devenir un trésor respectable. La maîtresse de la maison décida qu'il était temps d'aménager leur ferme adéquatement. On acheta une truie et un porc, deux vaches et un taureau. À ce cheptel on ajouta un bélier et une brebis. Après quelques contacts cérébraux entre le bouc et le bélier, chacun demeura sur ses positions et le calme se rétablit. Gabriel dut construire une étable attenante à la grange déjà édifiée. Il casa la soue un peu à l'écart, adjoignant sa cabane en pieux. Il dut également agrandir la surface d'ensemencement de son blé et vouer une nouvelle partie à de l'avoine. Tout cela ne fit qu'entamer un tiers des économies dans le coffret. L'avenir s'annonçait plein de promesses pour les Lefebvre-Duclos.

Durant l'été, des Iroquois descendirent la rivière où après une petite confrontation, Gabriel devint « frère de sang » du chef Mohawk, Loup Gris, pour avoir sauvé son fils « Celui qui parle peu » de la noyade. Il faut noter que Gabriel était le responsable de la « quasi-noyade » du jeune guerrier. Lors de l'altercation, il lui avait volontairement tiré une balle dans l'épaule droite, pour ne pas le tuer, ce qui lui avait fait

piquer une tête dans l'eau du bord de la rivière… sur une roche (lire ce récit dans « L'histoire de ma nation »). Après deux semaines de convalescence du jeune guerrier sous les soins de Louise, les Mohawks les avaient quittés pour retourner vers la région de New York avec la promesse de la part de Gabriel d'aller visiter son « frère de sang » lorsqu'il se rééquiperait à Albany. La veste de wampum avait décidé Loup Gris de cesser ses attaques sur les Canadiens demandées par les Anglais.

L'avant-midi du 15 octobre, Louise, enceinte de trois mois, récoltait les légumes de son jardin. Levant les yeux, elle appela Gabriel qui travaillait une peau d'ours dans sa cabane de pieux, pour couvrir ses rentes.

— Un canot se dirige vers nous ! lui annonça-t-elle.

Gabriel vit débarquer Cabanac et Bourgchemin vers lesquels il se précipita pour leur faire l'accolade.

Les effusions terminées, Cabanac ayant été présenté à Louise qui connaissait déjà Bourgchemin, tout le monde entrèrent dans la maison, car les deux officiers apportaient des nouvelles. Ils avaient été mandatés pour venir signifier à Pierre Lafond dit Mongrain de rassembler la milice de Batiscan et de se rendre rapidement à Québec. Les Bostonnais étaient signalés sur le fleuve, en route pour venir prendre la ville du Cap Diamant.

— Mais pour qui se prennent-ils ces foutus Bostonnais ? Ils ne pourront jamais prendre Québec depuis que Frontenac a renforci les défenses. On doit leur envoyer de nos « coureurs de bois » pour régler, définitivement, le cas de ces « chiffes molles » ! s'exclama Louise, indignée.

— C'est exactement l'intention de Frontenac qui, arrivé hier à Québec, nous a envoyés ici, confirma Cabanac.

— Frontenac demande Gabriel ? s'étonna-t-elle.

— Le gouverneur réclame tous les Canadiens, ajouta Bourgchemin. Surtout ceux qui ont l'expérience du combat.

Louise regarda son « homme » qui se leva et prit un seau d'eau pour se laver le torse.

La jeune femme sortit le pantalon du mariage, la veste à wampum, le chapeau à plume rouge et les bottes de cavaliers en daim brossé qu'elle plaça sur le lit pour son mari.

— Si le gouverneur Frontenac te demande, mon ami, il te faut être présentable. Elle prit les deux pistolets et décrocha la rapière pour venir les déposer sur la table. Se retirant au fond de la

pièce, à la tête du lit à baldaquin, elle retira une petite bourse assez bien garnie qu'elle déposa près des armes.

— Voilà mon beau Gaby. Je crois n'avoir rien oublié. N'oublie pas ton fusil près de la porte, boute-moi ces cornichons hors de notre pays et reviens-moi rapidement, sans une égratignure.

C'est de cette façon que Gabriel Lefebvre dit Lataille, après avoir l'avoir embrassée, fut dépêché par Louise Duclos, sa femme, aux chausses du Major Général William Phips de Boston qui avait l'impertinence de penser pouvoir attaquer la capitale du Canada, à la tête de 32 navires et un peu plus de 2 000 miliciens du Massachusetts. Elle n'avait aucun doute sur le résultat à venir et se remit aux travaux de sa cuisine.

Arrivé à Québec, François de Cabanac dit à Gabriel :

— Nous devons nous rapporter au gouverneur; accompagne-nous, je veux te présenter.

Buade de Frontenac, les mains dans le dos, faisait les cent pas, devant une fenêtre avec vue sur le fleuve. Il semblait songeur. On frappa à la porte de son grand bureau.

— Oui ! Qu'est-ce ? hurla-t-il.

— Messieurs de Cabanac et de Bourgchemin viennent au rapport, l'informa son secrétaire.

— Faites entrer; ai-je besoin de vous le dire à chaque fois ? Corne du Pape ! tempêta-t-il.

— Cabanac et Bourgchemin, au rapport, gouverneur ! saluèrent les deux compagnons.

Frontenac leva les yeux et aperçut ses deux officiers encadrant un troisième individu.

— Et c'est lui votre rapport ? demanda-t-il, en pointant Gabriel du bout du doigt.

— Gouverneur, répondit Cabanac, j'ai le plaisir de vous présenter l'un de mes meilleurs amis et le meilleur combattant que je connaisse, le Sieur Gabriel Lefebvre dit Lataille. Et Gabriel salua d'une inclinaison de la tête sans aucune emphase.

Les yeux de Frontenac plissèrent quelque peu de désagrément.

Il se redressa, attrapa une pincée dans sa tabatière, en murmurant :

— Lefebvre dit Lataille…dit Lataille; répéta-t-il en inhalant sa prise. Ah oui ! Je me souviens; et il commença à fredonner : « Latour prends grade… » et éternua.

Gabriel jeta un coup d'œil à Bourgchemin qui le regardait en souriant.

— Vous seriez ce cavalier dont on a parlé de Montréal jusqu'à Québec l'an dernier, Monsieur ?

— Votre Seigneurie m'honore en mentionnant ce détail insignifiant, Gouverneur, lui répondit Gabriel en le saluant à la manière de la cour (l'intonation de Gabriel justifiait la virgule là où je l'ai placé et non avant. Il est important de le mentionner).

Un sourire s'afficha sur les lèvres du noble gouverneur.

Voilà ! À la bonne heure ! J'aime mieux ça, dit-il. « Et vous êtes de quelle région de France, mon ami ? »

— D'Île-de-France, Paris, répondit Gabriel.

— Île-de-France, tout comme moi, Monsieur. Je comprends mieux maintenant que vos exploits soient notables, renchérit-il. Peut-être devrais-je vous nommer à la tête d'un contingent que j'envisage envoyer attaquer en Nouvelle-Angleterre ?

— Je refuserais, Gouverneur, répondit simplement Gabriel.

— Quoi ? Vous refuseriez ? Sachez Monsieur que si je donne un ordre, on ne me refuse pas.

Cabanac lui avait écrasé le bout du pied pour lui signifier de mieux jauger ses répliques.

— Monsieur le Gouverneur, renchérit Gabriel, j'ai servi le roi sous les ordres de Laurent de Graaf et, aujourd'hui, j'ai pris ma retraite de toutes les guerres. Si je suis ici devant vous, c'est pour défendre mon pays, qu'est le Canada, qui est attaqué. Je défendrai mon pays, mon village et ma famille contre quiconque s'y attaquera, sous mes propres ordres; car je n'aurai jamais besoin qu'on m'y oblige. Mais, jamais plus, je ne m'abaisserai à aller agresser un autre pays, un autre village ou une autre famille, sous les ordres de quiconque. Si vous le désirez, vous pouvez m'envoyer à l'abordage du vaisseau de Phips lorsqu'il sera devant Québec, dit-il en pointant vers la fenêtre du bureau. Je me ferai un plaisir de vous le couler et vous ramener le Bostonnais par le chignon du cou. Mais ne me demandez pas d'aller le chercher à New York, je n'irai pas. Lorsqu'on m'attaque, Monsieur, je réponds par la pointe de ma rapière. Si on ne m'attaque pas, elle reste au fourreau.

Ses deux amis avaient fait un pas de côté devant l'énergique réponse que se permettait Gabriel à Buade de Frontenac, qu'ils connaissaient comme un homme très susceptible et aussi prompt aux éclats de colère qu'un baril de poudre à une étincelle. Ils attendaient la foudre qui frapperait leur imprudent compagnon.

Ils furent plutôt frappés par un éclat de rire du gouverneur, clamant :

— Voilà qui est parlé, jeune homme. Si tous avaient votre cran et votre courage, doublé d'autant de discernement philosophique, le monde ne s'en porterait que mieux. Je ne vous demanderai pas de prendre Phips à l'abordage, quoique j'aimerais assez en voir le spectacle, ajouta-t-il en riant de plus belle. Par contre, j'apprécie énormément et retiens votre mot : « Je réponds par la pointe de ma rapière ! » C'est digne, c'est noble et c'est surtout une riposte parfaite à l'impertinence. Je l'utiliserai certainement un jour. Et il répéta la phrase en pratiquant plusieurs intonations pour choisir la plus frappante. Enfin, il poursuivit :

— Monsieur Lefebvre dit Lataille je vais vous présenter un autre Canadien de votre trempe qui pourra certainement apprécier votre expertise en combat naval. M. de Bourgchemin si vous voulez bien aller quérir Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène, j'aimerais faire moi-même les présentations.

Sainte-Hélène se présenta dans le bureau dix minutes plus tard. C'était un jeune homme de 31 ans, l'œil clair, le teint basané et le port altier. Il portait une solide rapière comme tout officier canadien. Mais on voyait tout de suite, à sa veste de daim, ses mocassins et ses deux couteaux de chasse, qu'il était un « coureur de bois ».

— Monsieur de Sainte-Hélène, laissez-moi vous présenter un jeune homme qui a pour principe de répondre à une attaque par la pointe de sa rapière tout comme vous, si j'ai bonne mémoire de votre duel avec le gouverneur Perrot de Montréal. Il a également l'expérience du combat naval, ayant servi sous De Graaf dans les Antilles; ce qui laisserait entendre que, tout comme vous, encore une fois, il est capable de répondre aux attaques par la bouche de canons. Je vous le confie pour la durée du petit dérangement qui nous préoccupe actuellement. Je compte sur vous, Messieurs.

Quant à vous Cabanac et Bourgchemin, j'imagine que les milices d'ici à Trois-Rivières sont en marche pour nous rejoindre; n'est-ce pas ?

— Parfaitement ! Gouverneur.

— Excellent, Messieurs vous pouvez disposer jusqu'à l'arrivée des navires de notre visiteur impromptu. Vous êtes libres.

Et Frontenac ramassa une plume sur son bureau pour prendre quelques notes. On l'entendait murmurer : « Répondre par la pointe… par la bouche… »

Le secrétaire venait de fermer la porte du bureau sur les quatre visiteurs du gouverneur.

Chapitre 34

La moutarde, ça monte au nez

Le Moyne s'était pris d'amitié avec Gabriel dit Lataille. Le jeune Canadien s'était déjà illustré dans plusieurs combats et aventures de toutes sortes avec ses frères dont D'Iberville, qui était déjà très renommé. Les deux jeunes gens s'échangèrent des épisodes de leurs aventures respectives au cours de la journée. C'est alors que Sainte-Hélène lui fit visiter les défenses du rempart de la ville. Au milieu du parapet, Lataille remarqua deux canons, entre autres, placés côte à côte visant directement le fleuve devant Québec.

Le lendemain, on entendit parler de la déconfiture qu'avaient subie 150 miliciens de Phips, lors d'une tentative de débarquement à la Rivière-Ouelle. Pierre de Francheville, curé du village, avait rassemblé 30 de ses ouailles, s'était armé de son fusil, comme les autres, et avait aspergé de plombs bien placés, les Bostonnais qui faisaient volte-face avant de même débarquer. Ils venaient pour voler des vivres et étaient repartis avec quelques balles gratuites. Toute la ville de Québec rigolait encore, lorsque les quatre plus imposants navires de Phips apparurent devant Québec. La rigolade menaçait de… perdurer.

Aussitôt ancré, Phips délègue un major, nommé Thomas Savage, présenter un ultimatum à Frontenac. On couvrit la tête du délégué à son arrivée au port et on le conduisit devant le gouverneur. Lorsqu'on lui enleva sa « capuche », le major, le chapeau de travers, aussi rouge que son uniforme, n'était pas de la meilleure humeur qui soit. Il sortit une montre ostensiblement de sa poche et regardant Frontenac avec un dédain agressif, récita :

— Monsieur ! Nous, William Phips, Major Général de sa Majesté, au nom du Roi Guillaume III d'Angleterre, vous sommons de rendre la ville dans un délai d'une heure à partir de cet instant ! Et il tourna sa montre vers Frontenac.

Les autres officiers crurent que Frontenac allait mourir d'apoplexie. Le vieux gouverneur, cramoisi, parvint cependant à se contenir et répliqua d'une voix de stentor :

— Je ne reconnais pas votre roi Guillaume, qui n'est autre chose qu'un usurpateur qui a violé les droits les plus sacrés du sang, en voulant détrôner Jacques II, son beau-père. Quant à votre foutu général, major ou pas, qu'il sache que la réponse qu'il recevra aussitôt que vous remettrez les pieds sur son navire, sera celle donnée par la bouche de mes canons. Cela lui apprendra les bonnes manières à cet éleveur de mouton. Car, ajouta-t-il en montant le ton d'une octave, **sachez que ce n'est pas de la sorte qu'on traite un homme tel que moi, Monsieur ! Et, quand bien même je voudrais me rendre, tous ces braves officiers que vous voyez vous entourer, n'y consentiraient jamais.**

Messieurs, rembarquez-moi ce type dans sa chaloupe avant que je n'explose ! hurla-t-il.

Deux officiers replacèrent la cagoule sur l'envoyé et le firent sortir précipitamment du bureau. Un officier dit à l'autre :

— Ce Bostonnais l'a échappé belle, à mon avis.

— À qui le dis-tu ? répondit l'autre.

On entendit Frontenac hurler :

— **Le Moyne de Sainte-Hélène, venez ici !**

— Monsieur ?

Baissant le ton pour s'adresser à son officier, il donna l'ordre :

— Sainte-Hélène, courez à votre canon et placez-moi un boulet dans l'échelle qui servira à cet imbécile pour monter sur le navire de Phips, aussitôt qu'il mettra les pieds sur le pont. Allez !

Le Moyne se retourna et fit signe à Lataille de le suivre. Tout en courant vers le rempart, il demanda :

— On va voir si tu es aussi habile qu'on le dit avec un canon. Peux-tu te charger de l'échelle ? Je voudrais plutôt couper le mât du navire qui porte le drapeau d'Angleterre.

— Aucun problème ! lui répondit Gabriel courant à son côté.

Arrivé aux canons, chacun donna ses directives pour viser son objectif.

Le Bostonnais se faisait attendre parce qu'on le promenait ainsi cagoulé, à travers la ville sous les rires et les quolibets des Québécois.

Gabriel gardait l'œil sur le Bostonnais qu'il venait d'apercevoir dans sa chaloupe. Il mit le feu à la mèche de son canon au moment même où l'Anglais posait les pieds sur la dernière marche du haut de l'échelle. La distance à être parcouru par le boulet lui donnait suffisamment le temps d'atteindre le pont; et comme Frontenac avait bien spécifié : « au moment où il mettrait les pieds sur le pont… »

Au bruit du canon, l'ordonnance sauta littéralement deux pieds à l'intérieur de la rambarde et le boulet fit volet les dernières marches de l'échelle en mille miettes.

— Bravo Lataille ! À mon tour ! cria Le Moyne; et il alluma sa mèche.

Frontenac, debout à sa fenêtre, se claqua les cuisses en éclatant de rire. « Bravo Sainte-Hélène ! » rugit-il. Et il entendit le deuxième coup de canon.

Étonné il reporta son regard sur le navire anglais au moment même où la hune du grand mât était sectionné en deux. Il vit le perroquet arborant le drapeau anglais, tomber dans le fleuve. Les Anglais durent couper les cordages retenant le mat et le drapeau partit à vau-l'eau vers la rive nord du fleuve.

— Quels coups de maître, s'écria Frontenac ! Dix louis d'or aux deux responsables de ces tirs, annonça-t-il. Allez me les chercher, et vite !

Un officier revint rapidement pour annoncer :

— Votre Seigneurie, les deux responsables sont Le Moyne et Lataille. J'ai laissé la consigne de les envoyer vers vous aussitôt revenus.

— Où sont-ils allés ? Corne du pape ! s'exclama-t-il.

— On m'a dit qu'ils étaient partis repêcher le drapeau anglais, Monsieur le Gouverneur.

— Ah ! Ah ! Mais ces deux lascars sont vraiment de mon genre d'étoffe, dit Frontenac en se frottant les mains. Vous allez avoir fichtrement chaud, Messieurs les Anglais. C'est Frontenac qui vous le promet. Le bonhomme semblait rajeuni de dix ans. Ce qui lui en laissait 58.

On installa le drapeau ennemi en montre à l'intérieur de la forteresse.

Le lendemain, les renforts de Montréal arrivèrent avec M. De Callière. De sorte que Le Moyne, Cabanac, Chapte de La Corne, Bourgchemin et Lataille furent regroupés à Beaufort. La soirée aurait pu être mémorable; mais on l'oublia rapidement suite à l'événement du lendemain, celui du 18 octobre 1690.

Phips faisait bombarder Québec sans résultat, pendant qu'il envoyait une troupe de miliciens tenter un débarquement justement, simple coïncidence, à Beauport. Nos cinq amis se joignirent aux Canadiens regroupés autour de De Villieu, bien camouflés dans les fardoches. On laissa le temps aux Bostonnais de débarquer cinq canons qu'ils enlisèrent dans la boue du bord du fleuve, avant de passer à l'attaque. Une première salve en coucha une bonne partie dans l'eau

et fit perdre la tête aux autres. Et ce n'est pas en voyant déferler sur eux, la troupe de Canadiens hurlant comme des forcenés, brandissant fusils, tomahawks et couteaux de chasse, qui les aidèrent à retrouver leurs esprits. Les horions tombaient drus et les Bostonnais couraient comme des poules pas de tête, qui vers la gauche ou la droite, qui vers le large en poussant leurs chaloupes ou encore, d'autres tombant à la renverse devant la vague de débridés qui leur tombait dessus à bras raccourcis. Les rapières de nos cinq épéistes, courant devant le flot déchaîné, frappaient de taille et d'estoc les visiteurs de la Nouvelle-Angleterre. La réception fut tellement chaleureuse qu'ils en oublièrent sur place leurs cinq canons. Ou peut-être était-ce une marque de gratitude envers les Canadiens pour avoir appliqué autant d'énergie à les aider à se rembarquer et rejoindre leurs navires. Un point noir à cette histoire, deux jours plus tard, Jacques LeMoyne de Ste-Hélène est blessé à une jambe par une arme à feu. Blessure mineure mais où s'installa la gangrène parce qu'il refusa de la soigner. Il mourut quelques jours plus tard, à l'Hôtel-Dieu de Québec.

Phips, complètement dégoûté du genre de réception qu'il avait reçu à Québec accepta un échange de prisonniers avant de repartir avec le courant, sous les saluts amicaux des Canadiens et Canadiennes le long de la rive du majestueux fleuve Saint-Laurent.

Louise Duclos serait satisfaite, les cornichons étaient boutés hors de son pays et Gabriel n'avait pas une égratignure.

Chapitre 35

Enfin un bébé

Le 2 mars 1691, dans la soirée, Jeanne Cerisier bénéficia d'une autre promenade en traîneau à chiens, mené à vive allure sur la piste menant chez Gabriel. Louise était reprise de contractions. La délivrance approchait. Cette fois-ci, Onadeiou, l'Algonquine l'accompagnait, sous sa demande expresse, dans le traîneau qui suivait conduit par Joseph.

L'accouchement se fit sans aucun problème et Gabriel, après avoir reçu sa première fille dans ses bras, vint la déposer sur l'épaule de la jeune mère, sa merveilleuse épouse, Louise Duclos.

La jeune maman ne pouvait arracher ses yeux de la jolie pouponne qui avait crié énergiquement sa rébellion devant un changement drastique sur sa condition antérieure. Elle s'était vite calmée quand la grand-mère l'avait enveloppée d'une couverture chaude et donnée à Onadeiou pour la laver dans l'eau tiède préparée à cet effet. Gabriel s'était aussitôt penché sur sa fille pour vérifier les doigts, les orteils et remarqua que la petite avait déjà des cheveux.

Couchée dans les bras de sa mère l'enfant tétait allègrement. Ce qui signalait une excellente santé. Ce fut long avant que Louise permit qu'on lui enlève sa fille pour la coucher dans son berceau placé à son côté, près du lit. Elle accepta seulement lorsqu'on lui expliqua le danger d'étouffer la petite, si jamais elle-même s'endormait et se retournait dans le lit, sur l'enfant. Le bébé fut emmitouflé dans le berceau, et Gabriel prit la décision de se réveiller et faire du feu, aussitôt que l'air de la maison deviendrait trop frisquet. Il ne savait pas encore que le bébé se réveillerait à toutes les trois ou quatre heures pour sa tétée. Comme c'était la coutume à l'époque, Jeanne Cerisier voulut emmailloter en enserrant les bras et les jambes du bébé. Onadeiou s'y opposa avec insistance et force gestuelles. La grand-mère demanda à Joseph :

— Mais qu'est-ce qu'elle dit ?

Joseph, retirant la pipe de sa bouche, dit seulement :

— Bébé pas mort. Doit pouvoir bouger.

La grand-mère capitula et la pouponne fut emmaillotée avec les bras et les jambes libres, sous la couverture de lièvre tressé, apportée en cadeau par l'Indienne. Le couple algonquin retourna chez lui et Gabriel laissa à Jeanne, sa place dans le lit. Lui-même somnola dans sa berceuse s'assurant que le feu soit assez constant. La grand-mère resta toute la journée du lendemain, de sorte que Gabriel put aller relever ses pièges et accomplir les différents travaux qu'il ferait seul pendant les quelques jours où sa femme récupérerait. Nicolas, frère de Louise fut choisi comme parrain et la marraine fut Marguerite Disy dit Montplaisir qui donna son prénom à la petite Lefebvre. Marguerite était la belle-sœur de Bourgchemin.

Un mois plus tard, la routine de la maisonnée était sous contrôle et Gabriel put s'occuper du « poste de traite » avec Mathurin. Au début du mois de mai, leur équipement était déjà épuisé et la récolte s'avérait très satisfaisante. On prépara les ballots et le voyage vers Firpawair.

Gabriel demanda à Onadeiou d'aménager chez lui pendant son absence. De retour début juin, le pactole s'était élevé à 4 258 livres dont 1500 livres servirent à remplir les canots d'articles pour la saison suivante. Chacun des associés rapportait en poche autour de 890 livres. Ce qui s'ajouta à la cassette secrète, chez les Lefebvre-Duclos. Gabriel avait appris à Albany que les Anglais payaient pour les scalps indiens. Un soldat recevait 10 Louis, un « volontaire » en recevait vingt et un « chasseur spécialisé » recevait cinquante Louis par scalp. Cette dernière « profession » allait durer jusqu'en 1890 aux USA. On payait également en Nouvelle-France; mais dix écus pour un Iroquois mort et vingt écus pour un prisonnier vivant. On ne cherchait pas le génocide. Par contre, on commença à brûler quelques prisonniers iroquois ce qui mit fin rapidement à l'habitude des Iroquois de brûler leurs prisonniers français.

La plupart des habitants de Batiscan avaient compris que nos « coureurs de bois » transigeaient à Albany, mais personne n'y voyait à redire. Même les autorités de l'endroit faisaient en sorte de s'assurer de ne pas les surprendre durant leur trajet. Aux quelques jaloux qui leur mentionnaient ce possible trafic, ils répondaient : « On ne parvient pas à les intercepter; on n'a donc pas de preuves. Par contre, lorsqu'on entend des dénonciations, habituellement, on enquête sur les raisons possibles qu'aurait un dénonciateur. » Ce qui stoppait les racontars à chaque fois.

Le groupe s'était arrêté chez les Mohawks de Loup Gris et Gabriel lui avait donné trois belles couvertures de trappeurs, pour lui, son épouse et « Celui qui parle peu ». Il lui avait également remis un petit sac contenant les « bidules » de toutes les couleurs, que les sauvages appréciaient tellement. L'Algonquin qui était toujours du groupe, malgré qu'il fût un ennemi séculaire des Iroquois, était en parfaite sécurité quand il devenait un invité dans une tribu ennemie ou pas. Ainsi était la loi de ces « sauvages ». Gabriel rapportait leur salutation à Louise avec la promesse de Loup Gris, de venir voir sa petite « papoose ».

À la fin août, François Duclos avait raconté à Gabriel que le 11 du mois, Laprairie avait subi une attaque des Bostonnais menée par Peter Schuyler et quelques Iroquois. Ils avaient finalement été repoussés, non sans avoir fait des dommages, mais la troupe avait été interceptée et subit une bonne dégelée. Schuyler ne risquait pas d'y revenir de sitôt. François, durant ce récit, avait mentionné Claude Guillouet d'Orviliers qui s'y était signalé.

— J'ai entendu parler de lui lorsque je naviguais. Il est né à St-Christophe dans les Antilles en 1668 mais son père, Rémy Guillouet, très renommé et aimé dans la région, fut rappelé en France l'année suivant sa naissance. Plus tard, le père, avec son fils, revenait fréquemment dans la région parce qu'il y avait des intérêts. Je ne l'ai jamais rencontré puisqu'il ne revint plus après 1682, m'a-t-on raconté, et je ne m'y suis rendu moi-même qu'après 1685.

— C'est en 1682 qu'il fut muté au Canada, expliqua François. Il est retourné en France en 1688 mais son fils est resté. Je ne pense pas qu'il va s'installer au Canada. Il ira certainement rejoindre son père éventuellement, conclut-il.

Quant à la terre du couple, la truie avait donné huit porcelets, une vache avait mis bas une belle petite taure, la brebis, deux agnelles et la chèvre en était à deux chevrettes et un chevreau. Trois gros chapons engraissaient dans le poulailler parmi les poules, le jardin produisait bien et on prenait toutes sortes de poissons dans la rivière. Joseph avait fabriqué, aidé de Gabriel, un grand filet de pêche qui servait également à capturer les tourtes innombrables lors d'une certaine courte période de l'été, au fond de sa prairie. De temps à autre, les dindons sauvages revenaient toujours au même endroit, ce que Gabriel ne parvenait pas à s'expliquer. Joseph lui avait dit quelque chose comme « Du moment qu'ils y viennent… »

Joseph lui avait également fait remarquer que s'il continuait à couper des arbres sur sa terre au rythme où il allait, celle-ci n'en disposerait plus dans quelques années et le gibier disparaîtrait. La plus grande nécessité de bois pour Gabriel à cette époque n'était plus que pour le chauffage. Il décida de se limiter à ramasser les arbres renversés dans la forêt pour servir de bois de chauffage. Il tirait ces arbres jusque chez lui, avec son bœuf. C'était un surplus de travail qui durait environ une semaine. Le bois qu'il ramassait ainsi était coupé et empilé pour l'année suivante. Il brûlait toujours du bois sec dans son âtre.

Il avait construit une plateforme de bois, à la droite du corridor d'entrée jusqu'au coin de la maison. Cette plateforme leur servait, à lui et son épouse, à venir s'asseoir sur leurs berceuses, car il en avait fabriqué une deuxième, certains soirs d'été où ils faisaient relâche et contemplaient le résultat de leur travail en berçant leur petite fille. C'est durant l'une de ces soirées que Gabriel signala qu'une partie de la prairie était trop sablonneuse pour vraiment être fertile. Elle lui répondit :

— Tu n'as qu'à t'en servir pour faire pousser ton tabac, ça pousse n'importe où; et ce sera une dépense de moins.

Il décida qu'il tenterait l'expérience l'année suivante.

À l'hiver, Joseph lui apprit comment pêcher sous la glace avec le filet. Il le vit percer un trou, attacher le bout du filet à une perche assez longue et repercer d'autres trous à moindre distance que la longueur de la perche ce qui lui permit d'étendre le filet. Quelle fut pas la surprise de Gabriel de voir Joseph commencer à retirer le filet à peine trente minutes après l'installation. Son étonnement fut multiplié par cent lorsqu'il aperçut que le filet était plein de poissons d'environ six pouces de long. Ils ressemblaient à de petites morues. Il dut aller chercher ses trois chaudières et son sceau de bois qui furent tous remplis.

Poulamon atlantique pêché à Sainte-Anne-de-la-Pérade (Québec)

Lorsqu'ils mirent leur pêche sur la table, Louise s'écria :

— Les poissons de Noël sont arrivés ! Vite j'ai besoin d'un contenant avec le gros sel. Ils sont faciles à gâter.

Louise en prépara le soir même rôtis dans la graisse d'ours. Elle demanda qu'on en pêche d'autres le lendemain.

Chapitre 36

La paix ou la guerre ?

C'était depuis 1682 que les Iroquois s'attaquaient aux Français. Le chef le plus dangereux des Iroquois s'appelait « Chaudière Noire ». Il combattait constamment les soldats français, la milice et était l'un des rares Iroquois qui ne se privaient pas de tuer les colons canadiens. Il les détestait tous. Au printemps de 1692, un groupe de Tsonnontouans avec la Chaudière Noire et ses hommes chassaient au Saut de la Chaudière. Ils voulaient surprendre les Français qui voyageaient de Michillimakinac à Montréal. Ils interceptèrent un groupe de « coureurs de bois » venant des pays d'en haut à leur approche du Long-Sault. La Chaudière Noire les attaqua à la tête de 140 guerriers et les décima en s'emparant de leur marchandise.

Cette année-là, Gabriel et ses associés durent partir plus tard pour aller vendre leurs fourrures à Albany. Louise avait donné naissance à une autre petite fille au mois de mars. Cette fois-ci, craignant des complications, le couple s'était rendu à Québec deux semaines avant l'accouchement. Gabriel voulait les meilleurs médecins pour sa femme. On appela la petite : Catherine. De retour à la maison, durant la petite convalescence, il en avait profité pour planter son tabac.

Le groupe débarqua chez Firpawair au milieu de juin. À son arrivée à Albany, Gabriel apprend que la ville de Salem est prise d'aliénation et qu'une chasse aux sorcières s'y déroule depuis février. La religion y faisait ses folies. Le résultat de la traite fut de 4 893 livres que le marchand hollandais fut heureux de leur payer, car il avait beaucoup douté que ses fournisseurs canadiens auraient l'audace d'entreprendre le voyage sous la menace constante des Iroquois sur le sentier de la guerre. D'ailleurs, Fletcher devait arriver à Albany ces jours-ci, dit-il, pour rencontrer et parlementer avec plusieurs chefs iroquois. Les Canadiens se rééquipèrent rapidement et prirent la direction de la tribu de Loup Gris, où Gabriel se savait en sécurité.

— Hugh ! Mon frère Gabriel est finalement venu ! Furent les paroles d'accueil du chef mohawk.

— Le maître de la vie peut tolérer que je sois retardé, mais ne permettra jamais que je ne rencontre pas mon frère mohawk, répondit Gabriel en lui serrant l'avant-bras.

Les yeux de « Celui qui parle peu » révélaient son plaisir de revoir celui qu'il considérait comme son oncle. Il lui saisit l'avant-bras énergiquement et le tint assez longtemps pour démontrer sa joie malgré son visage imperturbable. Tout le groupe de Gabriel fut accueilli avec les plus grands signes d'amitié. Loup Gris ordonna à son fils de déambuler dans le village en compagnie de Joseph l'Algonquin, pour démontrer qu'il était sous la protection du grand chef.

À son retour dans la tente, où était assis tout le groupe discutant avec Loup Gris, « Celui qui parle peu » rapporta à son père que la Chaudière Noire venait d'arriver au village et qu'il avait menacé l'Algonquin. Il s'était rapidement ravisé quand Joseph avait sorti son tomahawk orné de quatre scalps et son couteau de chasse qui en arborait deux autres; raconta le jeune brave en souriant; ce qui était rare chez lui.

— Hugh ! dit Loup Gris qui se leva et fit signe aux autres de le suivre.

Sortant de la tente, il demanda dans quelle maison se trouvait la Chaudière Noire, ce qu'on lui indiqua.

Relevant la peau servant de porte, il fit signe à son fils d'entrer, suivi de Gabriel et de tous les autres, retenant l'Algonquin près de lui pendant quelques secondes. Étant assuré que le guerrier de cette longue maison comprenait maintenant qu'il allait entrer, il fit passer Joseph devant lui, et pénétra dans l'abri où tous les invités attendaient debout devant leur hôte et son propre invité, la Chaudière Noire, assis près du feu.

— Salut à toi, Carcajou Rapide et salut aussi à ton invité, la Chaudière Noire, dit-il en prenant place, sans plus de cérémonie, devant le feu en face d'eux.

— Salut grand chef ! répondit Carcajou.

— Je voulais te présenter mon frère blanc canadien, qui habite Batiscan sur le grand fleuve, et ses amis, incluant l'Algonquin qui était son frère avant que je ne le devienne. Cet Algonquin n'est pas un chef, simplement parce qu'il ne le veut pas; mais c'est un des plus redoutables guerriers de sa tribu et je suis heureux d'être devenu son frère, poursuivit-il. Il me témoigne de l'amitié en m'apportant des cadeaux. Cette fois-ci, il m'a donné une belle chaudière de métal toute neuve. Cela me peinerait beaucoup, si un jour, il m'apportait une chaudière toute trouée, ajouta-t-il, en regardant de ses yeux sombres, l'invité de Carcajou.

— Hugh ! J'ai parlé, ajouta-t-il en se levant. Il se croisa les bras comme Joseph, tout près de lui, et fixa Chaudière Noire dans les yeux.

— Mon grand frère, chef des Mohawks, est un sage, répondit celui-ci. Chaudière Noire n'attaquera jamais ni Batiscan, ni cet Algonquin et sa famille. Hugh ! J'ai parlé.

Loup Gris appliqua sa main droite au sein gauche et l'étendit, la paume vers le bas, en direction de Chaudière Noire et sortit de la tente suivi de toute sa « famille ».

Lorsque le groupe de Gabriel quitta le village de Loup Gris, Chaudière Noire était déjà parti. Mais il respecta sa parole, car il ne s'attaqua ni au groupe de Gabriel sur le chemin du retour ni à Batiscan par la suite. Les trois associés rapportaient autour de 1 000 livres dans chacun de leur gousset.

Cependant, le 15 juillet, Chaudière Noire enlevait 3 petits Indiens et 14 habitants de Lachenaie. Louis-Hector de Callière envoya à sa poursuite un corps de miliciens accompagné de 26 Indiens du Sault Saint-Louis. La troupe le rattrapa, tua une vingtaine d'Iroquois en faisant autant de prisonniers dont la femme de Chaudière Noire, et délivra neuf Canadiens et les trois jeunes Indiens. Quant au chef, Chaudière Noire, il parvint à s'enfuir en traversant la rivière à la nage.

Cette attaque sur Lachenaie n'était quand même pas sans raison. Elle était la conséquence d'une expédition précédente des Français. Au mois de février 1692, M. de Beaucourt, capitaine réformé, avait eu ordre de Frontenac de se porter vers Catarakoui avec trois cents hommes composés de Français et de sauvages. Arrivés à l'île Tonatia, juste avant Catarakoui, ils rencontrent des chasseurs Tsonnontuans. Ils les encerclent, en tuent vingt-quatre et délivrent l'officier sieur de la Plante qui était leur prisonnier depuis trois ans. Gabriel connaissait cette histoire puisque François de Cabanac était de la partie et la lui avait racontée. Évidemment, pour les tribus iroquoises, il était clair que de délivrer le Français n'était pas la raison du massacre des Tsononntuans; car les Iroquois ne refusaient jamais de négocier le rachat d'un prisonnier. Le but des soldats français avait été de massacrer des Iroquois, un point, un trait. Et les Iroquois n'avaient pas l'habitude de laisser un massacre impuni.

Les prisonniers apprirent à Frontenac que Phips n'avait pas abandonné le projet de prendre Québec malgré sa déconfiture. Tout au cours de l'été, venant de différentes sources en plus de celle des prisonniers iroquois, Frontenac eut vent qu'une flotte anglaise considérable ancrait dans le port de Boston. On disait qu'elle se préparait à prendre

la mer pour venir attaquer Québec, pendant que huit cents Iroquois et six cents Anglais se chargeraient de Montréal. Plus les annonces de cette invasion se multipliaient, plus Frontenac déployait d'énergie pour organiser la défense. Mais, finalement, le tout s'avéra n'être qu'une fausse rumeur répandue par les Anglais, pour cacher leur but réel : Attaquer la Martinique. Leur expédition fut un échec à cause de la maladie sur les bateaux. Après avoir fait demi-tour, on avait dû jeter à la mer les corps de treize cents matelots et de dix-huit cents soldats.

À Albany, les autorités anglaises multipliaient les promesses aux Iroquois pour les empêcher de faire la paix avec les Français. Mais les rusés guerriers ne voulaient absolument pas que les Anglais deviennent les seuls maîtres du Canada; ils tiraient trop de profit de la confrontation Anglais/Français et tentaient de maintenir l'équilibre entre les deux puissances européennes puisqu'ainsi, toutes les deux tentaient de se les concilier avec des cadeaux. Ils comprenaient également que si l'une des deux puissances devenait maîtresse de tout le territoire, les Iroquois seraient les suivants à passer à la moulinette.

Gabriel Lefebvre dit Lataille avait récolté son tabac à l'automne pour découvrir que son terrain sablonneux lui donnait un tabac beaucoup plus clair que le tabac noir habituel. Il avait hâte qu'il soit sec pour le découper et en découvrir le goût et l'arôme. La famille ne cessera pas de fumer ce genre de tabac avant la neuvième génération.

Chapitre 37

Le Cicéron Iroquois

L'année 1693, pour la famille Lefebvre-Duclos, se déroula sans histoire notable. Le poste de traite, cependant, démontrait une nette diminution dans la quantité de peaux de castor venant du haut de la rivière Batiscan. L'intensité du trappage commençait à se faire sentir. Les associés conclurent qu'il fallait fermer leur poste de traite après la saison de l'année suivante. Les revenus de 1693 furent d'environ 700 livres pour chacun et ceux de 1694 ne s'élevèrent qu'à 550 livres individuellement. Au printemps de 1694, les trois associés achetèrent, chez Firpawair, de l'équipement de traite pour leur besoin individuel; on dissolvait l'association. Tous étaient cependant très satisfaits des revenus substantiels que leur avait permis leur entreprise qui avait duré quatre années consécutives.

Le premier fils de Gabriel naquit le 24 janvier 1694. Il se révéla, à la seconde même de sa naissance, plein d'énergie, possédant de puissants poumons et d'un caractère très « combatif ». Onadeiou avait eu quelques difficultés à le tenir pour le laver. Seul le sein de Louise avait pu l'arrêter de gesticuler. Les parents étaient aux anges devant ce premier garçon. On voyait également que ce petit bonhomme si plein de vie allait être le préféré de l'Algonquine qui admirait l'esprit ardent du bébé.

Lors du baptême de l'enfant, au moment où le prêtre lui versait de l'eau sur le front, l'enfant cessa de bouger et on le vit plisser le front en fixant le curé comme pour le catapulter au fond de la sacristie. La marraine, Catherine Rivard, en fut bouche bée et le parrain Hamelin de Bourgchemin, qui lui transférait son prénom : Jacques-François, éclata de rire; ce qui fit redresser la tête du curé.

Aucunement dérangé par le prélat, Bourgchemin appuya son index sur le menton du bébé et déclara d'une voix haute : « Je ferai de toi un homme sans peur et sans reproche »; et le bébé le gratifia d'un sourire. Hamelin allait répéter cette promesse toute la journée, à tous ceux qui l'approcheraient.

Le curé offusqué se réconcilia avec Bourgchemin, lorsqu'à la réception chez les Lefebvre, ce dernier sortit une carafe de Cognac pour célébrer son filleul.

En juin 1694, Gabriel était à Montréal. Il y avait amené sa femme et sa fille aînée Marguerite, maintenant âgée de trois ans. François Duclos, avec sa femme Jeanne, les accompagnait. La famille venait « en vacances » pour une semaine, dans la grande ville commerciale.

Cet après-midi-là, on vit arriver une délégation de chefs iroquois venus pour une négociation de paix avec le gouverneur Frontenac. Le centre-ville avait été préparé et une petite estrade pour le gouverneur s'élevait devant la place.

Les Iroquois s'étaient assis devant l'estrade et attendaient en fumant dignement leur calumet. On vit le vieux Frontenac s'approcher, précédé de deux soldats qui fendaient la foule. Il reconnut Gabriel qui dépassait les autres de près d'une tête. Avec sa canne, il indiqua aux deux soldats de s'orienter vers le « coureur de bois ». Passant près de lui, il lui glissa : « – Salut Lataille. Viens me voir après la cérémonie. Tu n'auras qu'à mentionner ton nom au greffier ». Et il poursuivit sa route vers l'estrade. Après s'être installé à son aise, il fit un signe d'accueil vers les Iroquois.

L'un des chefs, désigné comme l'orateur en charge des négociations, se leva et prit une pose d'une dignité impressionnante. Plusieurs wampums étroits étaient recourbés sur son avant-bras gauche. Sa voix grave, portant sur toute l'étendue de la place, s'éleva avec grâce. Il présenta à Frontenac, un premier wampum qu'il éleva dans sa main droite devant lui.

— « Mon père Ononthio, » dit-il, « Taréha nous a assurés, que si je venais ici avec deux chefs de chaque nation, tu écouterais nos propositions, et que, si les affaires ne pouvaient s'accommoder, nous aurions la liberté de retourner, en sûreté, dans notre pays. Nous nous sommes rendus à ton invitation et nous voici sur ta natte, pour te parler de paix, au nom des cinq nations iroquoises et de nos frères, Grande-Flèche et Pierre Schuyler, commandant d'Orange. Tes prédécesseurs, permets-moi de le dire, ont donné occasion à la guerre. Ils ont traité trop rudement tes enfants, qui se sont impatientés, ont perdu la tête et ont fait des coups regrettables. Aujourd'hui, la paix m'amène ici ; et, pour te prouver que je la demande sincèrement, j'ai repris la hache que j'avais donnée à mes alliés. Ils ne la reprendront plus, parce qu'ils ont appris à m'obéir. Je ne sais pas si les tiens t'obéiront aussi volontiers. Ononthio, père des Iroquois, c'est à toi que nous parlons. Nous te présentons ce collier pour t'informer que nous avons

adopté, comme nos enfants, Longueuil et Maricourt à la place d'Ongnessa, leur père; et, qu'en même temps, nous avons pris Leber pour notre frère. Nous les prions d'être, pour nous, ce qu'était leur père, et d'inviter Ononthio à la paix. Ils n'auront rien à craindre quand ils viendront de ta part à Onnontague.

Et il déposa cérémonieusement le wampum, devant lui, sur une natte de peau de cerf. Il en prit un autre sur son bras gauche et continua en le présentant vers des Iroquois qui se tenaient à l'écart.

— Et vous, Cahnaouagas et Ganeyouses, Gannassadagas, que j'appelais autrefois Iroquois, mais qui maintenant priez Dieu, et êtes devenus les enfants d'Ononthio; vous nous connaissez, vous savez quelles sont nos coutumes. Entretenez la paix des deux côtes, et arrêtez tous les sujets de brouillerie. Nous nous sommes fait la guerre; oubliez le passé comme nous l'oublions. Obéissez à Ononthio, qui veut la paix; sinon le « Maître de la vie » vous punirait encore plus sévèrement que nous, vous qui appartenez à la prière.

Ce deuxième wampum rejoignit le premier, sur la natte devant lui. Un troisième dans la main, il enchaîna :

« Ononthio, je te parle au nom des cinq nations. Tu as mangé nos capitaines, il ne nous en reste presque plus. Je devrais en garder du ressentiment. Par ce collier, je te dis que nous les oublions et pour te prouver que je dis la vérité, nous cachons notre hache sous terre, pour qu'on ne la voie plus; nous ne songerons plus aux morts, afin de conserver ceux qui sont encore en vie. La terre est toute couverte de sang jusqu'à Cataracoui, et surtout autour du fort de ce lieu. Nous retournerons la terre devant le fort et nous effacerons toutes les traces de sang. Nous nettoierons la haine de ce fort, afin que nous puissions y traiter de la paix, avec notre père, et nous y rencontrer avec lui comme nous le faisions par le passé. Le chemin de la paix avait disparu, obstrué par les broussailles. Les rivières n'étaient plus navigables. Les sentiers étaient embarrassés. Que le chemin soit libre jusqu'à Onnontague ; je l'ouvre et le rends facile par ce collier, afin que notre père, quand il voudra nous manifester ses volontés, puisse le faire en sécurité. Ceux qui viendront de sa part seront bien reçus, et, par ce collier, je prépare une natte à Onontague, où le grand feu du conseil est allumé. Nous étions tous dans la nuit. On ne voyait plus le jour tant les brouillards étaient épais. Je rattache le soleil au-dessus de nos têtes, afin de dissiper tous les nuages, et pour que nous puissions le regarder, et jouir, à l'avenir, de la douce lumière de la paix.

Le troisième wampum que les blancs appelaient « porcelaine » reposait maintenant à ses pieds. Il ajouta en élevant le quatrième :

— Pour te prouver, mon père, que je suis sincère quand je viens te demander la paix, je t'amène deux de tes neveux français et une femme qui appartient au village de la Montagne. Je ne te demande pas de renvoyer nos frères, qui sont chez toi; mais, si quelques-uns d'entre eux veulent revenir dans nos villages, ne les arrête pas. Je t'en prie; ne garde que ceux qui voudront rester; de notre côté, nous renverrons de nos villages tous les prisonniers qui souhaiteront revenir parmi les tiens.

Teganissorens a parlé !

Et le dernier wampum fut déposé aussi cérémonieusement que les autres en offrande devant Frontenac. L'Orateur se rassit sur sa natte.

C'était la première fois que Gabriel entendait un discours de la part d'un supposé « sauvage ». Il en était médusé. Jamais il n'avait entendu un plaidoyer pour la paix, aussi bien structuré et délivré avec une telle dignité. Il n'était pas étonné, comme la plupart, de la qualité de mémorisation ou d'improvisation que semblait démontrer l'orateur, puisqu'il savait pertinemment qu'on pouvait lire les wampums. Il avait compris que les quatre « porcelaines » dont s'était servi l'Iroquois étaient des « aide-mémoires » et que c'était pour les lire qu'il les présentait devant lui avec autant d'ostentation. Mais la performance n'en était pas moindre pour autant. Ce « sauvage » donnait une leçon oratoire incomparable à tous les auditeurs présents. Heureusement que la tradition des « sauvages » ne demandait pas à Frontenac de répondre le jour même; car la différence de qualité oratoire aurait été trop flagrante. Les Indiens avaient, depuis longtemps, prévu dans leur tradition, la possibilité d'offenser celui qui ne pourrait pas égaler une prestation orale qui lui était adressée. De sorte que selon les règles de la diplomatie « sauvage », on ne devait jamais répondre tout de suite à un exposé. Trois jours étaient alloués pour réfléchir sur la proposition avant de fournir une réponse.

— Mon cher Lataille ! s'écria Frontenac, lorsque la porte de son bureau s'ouvrit sur Gabriel accompagné de Louise et de la petite Marguerite.

S'inclinant gracieusement devant la jeune femme, il remarqua la qualité de la révérence qu'elle lui adressa et sourit de l'imitation reproduite par la fillette de trois ans.

— Et voici la gracieuse épouse du Sieur Lefebvre dit Lataille, ainsi que sa fille, la courtoise et jolie demoiselle qui me sourit si gentiment. Madame, Mademoiselle, ajouta-t-il en saluant une deuxième

fois. Si vous voulez bien tous prendre place, continua-t-il en désignant les chaises et le fauteuil dans la partie « salon » de son bureau.

— Eh bien Lataille, que penses-tu de nos Iroquois ?

— Ils attirent certainement la confiance, répondit Gabriel.

— C'est exactement le but visé par leur verbiage déclamatoire; mais il ne faut pas s'y laisser prendre; ce sont des barbares sanguinaires et sournois, à la parole desquels nous ne pouvons pas nous fier.

Le visage de Louise s'empourpra :

— Monsieur Frontenac, nous avons de très bons amis mohawks qui sont de parfaits hommes d'honneur et qui pourraient en remontrer à plusieurs Français de ma connaissance, dit-elle avec résolution.

— Lataille, je vois que tu as trouvé une épouse digne de ton propre caractère, dit Frontenac. Je t'en félicite. Madame vous avez, probablement, parfaitement raison. Il s'en trouve certainement, parmi eux, qui sont d'excellentes personnes. Ce sont des chefs dont je parle.

— L'un des amis dont moi je vous parle, renchérit Louise sans se démonter, est un grand chef mohawk, Monsieur. Sachez qu'il a promis, il y a quatre ans, à son « frère de sang » que les Iroquois n'attaqueraient jamais Batiscan; et jusqu'ici sa promesse a tenu. Les habitants de Batiscan sont en parfaite sécurité depuis.

Devant la conviction démontrée par la jeune Canadienne, Frontenac en oublia son propre mauvais caractère.

— Et qui est ce « frère de sang » d'un Mohawk dites-moi ?

— C'est moi Monsieur, répondit Gabriel.

— Vous, mon Lataille ? s'étonna le gouverneur.

— Moi, Monsieur, répéta le « coureur de bois ». Et je dois dire que Loup Gris est l'homme le plus digne de confiance que je connaisse.

— Hum ! murmura Frontenac. Les Iroquois attaquent nos villages depuis dix ans et vous me dites qu'ils sont des hommes d'honneur méritant notre confiance. J'ai de la difficulté à le croire.

— Gouverneur, vous attaquez les Iroquois depuis quatre-vingts ans; est-ce que cela fait de vous des hommes sans honneur qui ne méritent pas la confiance ?

— Toujours la même pointe efficace pour défendre vos positions, Lataille; qu'elle soit de votre rapière ou de votre langue. Mais j'ai toujours apprécié votre franchise. Alors dites-moi, selon vous, quelle est la position des Iroquois face à notre politique ? continua Frontenac.

— Elle est la même que vous adopteriez si vous étiez dans leur situation; Monsieur le Gouverneur. Et Gabriel commença à élaborer, selon la version qu'il avait entendue de la part de Loup Gris. Frontenac

l'écoutait attentivement, le menton soutenu par les doigts de sa main, le coude sur appui-bras de son fauteuil. Lorsqu'il eut terminé, le gouverneur le remercia de lui avoir présenté un aspect qui considérait la position des Iroquois entre les puissances française et anglaise. Il ajouta qu'il allait en tenir compte pour préparer sa réponse qu'il voulait livrer le lendemain même, sans attendre les trois jours habituels. Il voulait éviter la présence trop longue des Iroquois dans sa ville.

Les Lefebvre prirent congé du gouverneur et allèrent rejoindre les autres membres de leur famille. Ils les trouvèrent sur la place centrale, en train de discuter avec certains Iroquois connus de François Duclos.

Trois jours plus tard, arrivés près de Sorel, les deux canots des Batiscanais se séparaient de la flotte iroquoise qui entreprit de remonter le Richelieu.

La rencontre de Gabriel avec Frontenac avait renforcé l'opinion du gouverneur que les « Bostonnais » étaient les vrais responsables des attaques des Iroquois. Il entreprit d'attaquer les colons anglais. Il envoie Claude Sébatien de Villieu attaquer Oyster River le 18 juillet. Il est assisté de 250 Abénaquis. Une centaine de colons anglais sont massacrés et 60 sont faits prisonniers. La plupart sont des femmes et des enfants dont la jeune Mercy Adams qui sera rachetée des Indiens par le commandant du Fort Saint-François, Antoine Plagnol qui l'adopte.

Entretemps, durant la même année, François de Cabanac eut maille à partir avec Monseigneur De Saint-Vallier sur un sujet d'infidélité conjugale, dont se mêla Hamelin de Bourgchemin. Frontenac dut intervenir et Mgr de Saint-Vallier fut rappelé en France pour s'expliquer. L'incident vira en queue de poisson.

Chapitre 38

Les vrais pays d'en haut

Malgré les efforts de Frontenac et certains chefs pour établir la paix avec les Cinq Nations, les tergiversations s'éternisaient et le gouverneur en soupçonnait la raison. Fletcher, à Albany, ne cessait d'abreuver les Iroquois de toutes sortes de promesses. Une bonne journée, il annonça que toutes les colonies de Nouvelle-Angleterre allaient s'unir pour faire la guerre aux Français du Canada. C'était la première fois que les Iroquois recevaient une assurance de n'être pas seuls à combattre. C'est cette annonce qui les décida de cesser les négociations et reprendre la hache de guerre. Ils réapparurent autour des villages canadiens pour exercer leur brigandage habituel en attendant la « grande offensive » des Bostonnais.

Frontenac leva promptement cent dix hommes, dans le gouvernement de Québec et celui des Trois-Rivières, avec lesquels il se mit en route. À Montréal, il réunit trente-six officiers, cinquante miliciens, deux cents soldats et deux cents sauvages, avec à leur tête, le chevalier de Chrisasy. Les préparatifs se firent avec une diligence incroyable, et, avant la fin du mois de juillet, le convoi était en marche. Huit jours plus tard, le fort de Catarakoui était sécurisé et en position de défendre toutes incursions vers la vallée du Saint-Laurent. Ce fort s'élevait au centre même du terrain de chasse des Iroquois. Une bande approcha de Boucherville et fut dispersée par des volontaires canadiens menés par Olivier Morel de La Durantaye. Les Iroquois laissaient sur place leurs morts et leurs blessés.

C'est à l'été 1695 que Gabriel eut sa première expérience des Grands Lacs, dans les pays d'en haut. Lui, son beau-frère Nicolas, Mathurin Cadot et François son autre beau-frère âgé maintenant de 20 ans, partirent à la fin juillet pour le lac Ontario. Dans leurs deux canots, on trouvait le nécessaire pour une « course de traite ». Il était tard dans la saison pour entreprendre le voyage, mais Gabriel n'avait pas voulu partir avant la naissance et le baptême de sa troisième fille Madeleine, qu'il fit baptiser le 20 juillet.

Le départ tardif avait eu l'avantage que personne n'avait porté attention à l'équipement dans les canots, qui, en grande partie, venait d'Albany. Lors de sa visite à Loup Gris, l'année précédente, Gabriel s'était entendu pour le rencontrer sur la rivière Oswego qui se jetait dans le lac Ontario. Celui-ci lui avait promis de lui rameuter tous les Iroquois qu'il connaissait de la région, pour traiter avec lui.

Lorsque les deux canots glissèrent dans l'embouchure de la rivière, Gabriel découvrit un grand campement indien installé, en retrait suffisamment éloigné du lac lui-même. Loup Gris avait passé deux mois à parcourir la région promettant aux Iroquois de les faire traiter avec « celui qui parle avec le Maître de la vie ». Gabriel en était à sa deuxième veste de daim sur laquelle Louise avait transféré les Wampums. On disposa de l'équipement des deux canots en moins de deux semaines. Gabriel récompensa Loup Gris avec l'un des tout nouveaux fusils de Tulle qui venaient d'apparaître en Nouvelle-France et qu'il avait acheté pour son « frère de sang ». Les « sauvages » promirent de revenir sur le site l'année suivante.

Gabriel suivit Loup Gris qui retournait chez lui, pour se rendre à Albany. Il s'établissait, de cette façon, une piste personnelle pour faire sa traite. Le résultat du commerce de cette année-là se chiffra à 6 238 livres. On cotisa 450 livres chacun pour acheter l'équipement pour l'année suivante et on revint à Batiscan par le Richelieu avec, environ 1 000 livres en poche de chacun des traiteurs.

L'année suivante, la rencontre se fit au printemps. Gabriel fut de retour chez lui à la fin juin. C'est alors qu'il apprit que Frontenac planifiait une attaque sur Oswego pour le mois d'août. Il était heureux que sa traite soit terminée et que les Iroquois avaient dû déjà quitter le camp temporaire qui lui servait de lieu pour sa traite. C'est d'ailleurs ce qui transpira du compte-rendu officiel de l'attaque des forces de Frontenac. En août, on avait trouvé des villages abandonnés que les soldats dirent « incendiés » par les Iroquois avant leur fuite. Les Français avaient ensuite, supposément, détruit pendant trois jours, des récoltes que Gabriel n'avait jamais vues sur place. En fait, l'expédition s'était arrêtée au camp de traite, au lieu de se rendre jusqu'au lac Onondaga, là où vivaient les Iroquois Onontagués. Son camp de traite avait sauvé la vie à une tribu iroquoise. Encore une fois, Gabriel constatait que l'homme ne peut jamais planifier ce que « autre chose », que les sauvages appelaient « le Maître de la vie », n'a pas endossé. Il se mit à réfléchir à la coïncidence qui faisait que « le Maître de la vie » s'était servi de lui pour sauver ces Iroquois. Est-ce que l'Algonquin

Joseph avait raison de croire qu'il était en relation avec ce « autre chose » ? Si la réponse était « oui », il n'en était certainement pas conscient.

On répéta ces voyages de traite pendant les six années suivantes, avec à peu près les mêmes résultats. Entretemps la famille Lefebvre Duclos s'était agrandie de trois fils additionnels : Antoine, Joseph et Charles-Gabriel.

En 1697 Gabriel décida d'acheter une propriété à Bécancour, en face de Trois-Rivières. Il apprit qu'Aubin Mondoux voulait vendre une concession de trois arpents. Il le rencontra et finalisa l'achat. Il dut la faire ratifier par la suite, après le décès de Mondoux, par son épouse Magdeleine Provencher. La ratification fut faite chez le notaire Jean Cusson le 13 mars 1697.

1701 fut l'année de la signature de la grande paix de Montréal principalement réussie à cause du « coureur de bois » diplomate : Jean-Baptiste-Nicolas Perrot. Les autorités françaises pouvaient maintenant reprendre leurs explorations et leur implantation avec la permission des « sauvages » qu'ils ne manquaient pas d'obtenir avant de s'installer. Cadillac se rend aux Grands Lacs et fonde Détroit et les différents postes reprennent la traite des fourrures. Plusieurs Canadiens allèrent renforcer les établissements existants de l'Illinois. Ce traité de la grande paix de Montréal est encore aujourd'hui, en 2015, valide aux yeux des Amérindiens. La considération qu'obtiennent les Indiens à l'époque de la Nouvelle-France, jusqu'en Louisiane, est unique dans l'histoire nord-américaine. Et ce, principalement parce que des liens d'amitiés et de fraternités importants existaient depuis les tout débuts de la colonie, entre les « coureurs de bois » et les Autochtones.

Cette réalité fut effacée par les historiens britanniques et États-uniens. Quant à l'histoire enseignée au Québec, berceau de ces Canadiens nord-américains, le clergé passa sous silence le fait que la majorité des habitants étaient des « coureurs de bois ». Laissant entendre que ces « coureurs de bois » étaient dévergondés. En fait, lorsque l'un d'eux prenait une épouse indienne, il la gardait comme sa femme. Ce n'est qu'après la conquête que les Anglais se comportaient différemment. Nos propres historiens n'ont souligné que l'image de colons s'éreintant à défricher leur terre, comme s'ils étaient capables de se nourrir des souches qu'ils arrachaient au sol de leurs prés. Ils mentionnent le taux des cens et rentes comme étant difficilement rencontrées par les colons quand ces déboursés ne représentaient pas 5% de leurs revenus. En réalité, cette époque fut moins difficile que celle de la colonisation du curé Labelle. Ils ne parlent pas de la mentalité des habitants canadiens qui étaient loin d'être celle de

brebis dociles. Ils étaient plutôt des boucs dont il fallait se méfier des « coups de bélier ». Ils décrivirent les famines qui frappaient les colons, sans spécifier que ces famines se limitaient aux habitants des villes de Québec et moindrement, de Montréal; les habitants mêmes qui vivaient aux crochets ou au service des autorités en place. L'habitant des régions ne pouvait pas subir de famine. Sa survie se trouvait dans l'eau devant sa maison où dans la forêt, derrière sa grange. Il avait son maraîcher pour lui fournir du luxe et cultivait le blé froment. Il avait développé également une économie parallèle à l'officielle dans le domaine de la traite des fourrures. Lorsque l'histoire raconte qu'à cette époque, les fourrures servaient de monnaie d'échange parmi la population, on apporte la preuve de l'existence de cette économie parallèle. On évite cependant de la souligner, pour ne pas approfondir la provenance de ces fourrures. Elles n'étaient certainement pas gracieusement distribuées par les autorités françaises.

François Duclos et Jeanne Cerisier, vu leur âge, ne quittaient plus beaucoup leur maison. C'était plutôt Charles, le plus jeune fils de la famille, âgé de dix-huit ans, qui apparaissait à l'improviste chez Gabriel.

— Salut ma sœur ! dit-il en entrant dans la maison. Je t'apporte un édredon que la mère t'envoie. Gabriel est-y dans le coin ?

— Probablement près de la grange à faire son bois de chauffage, répondit la grande sœur. Viens me voir avant de repartir, j'ai un fromage que je veux que tu apportes à maman.

— Parfait ! Mais si tu ne veux pas que j'en bouffe la moitié avant d'arriver à la maison, tu fais mieux de m'en préparer un morceau quand je reviendrai le prendre.

— Ce sera fait, promis.

Et le jeune homme se précipita vers la grange.

Gabriel sciait des bûches de trois pieds aptes à brûler dans son âtre. Celles qui étaient trop grosses étaient roulées un peu plus loin.

— Salut Gabriel !

— Bonjour Charles. Comment vont les beaux-parents ?

— En pleine forme, répondit-il. Sans rien dire de plus, il ramassa une masse et trois coins de métal et entreprit de fendre les trop grosses bûches.

Ils travaillèrent ainsi tout l'après-midi sans dire un mot, sauf lors de la pipée qu'ils se permirent au milieu de l'après-midi.

Après le souper, ils s'affairèrent à piler le bois sur le côté « ouest » de la maison. Le côté « est » était déjà caché par le bois de chauffage pour l'hiver qui venait.

Le travail terminé, ils entrèrent rejoindre Louise qui préparait les enfants pour la nuit. Charles-Gabriel, le bébé d'un an, dormait déjà depuis un bon moment.

— Tiens mon frère, lui dit Louise; voici le morceau de fromage que je t'ai promis; le paquet à côté est pour la mère.

— Nom d'une bibitte ! s'écria Charles. Tu m'as fait manger comme un défoncé lors du souper et tu veux que je bouffe, en plus, ce gros morceau de fromage ?

Louise attrapa une tige flexible dont elle se servait pour menacer, sans jamais les frapper, ses garçons plus que turbulents et s'avança vers son frère. Rien ne prouvait que, lui, elle ne le frapperait pas.

— Ça va ! Ça va ! Je le bouffe en cours de route, dit-il en attrapant le fromage et le paquet. Il embrassa sa sœur sur le front. « Salut Gabriel ! » Et il traversa la porte en trombe.

— Il m'a donné un fameux coup de main aujourd'hui, ton jeune frère, remarqua Gabriel.

— Il t'aime beaucoup, dit Louise. Tu devrais l'amener à la pêche avec toi. Tu sais qu'il adore ça.

— Ça pourrait se faire demain. Je vais voir. Et il attrapa sa femme et la fit asseoir sur lui dans la berceuse. « Et toi, ma belle Louise, comment vont les choses ? » demanda-t-il.

— Tout vogue plein vent, mon chéri, dit-elle en appuyant sa tête sur son épaule. Quand dois-tu partir pour les pays d'en haut ? demanda-t-elle.

— Début juillet. Je suis chanceux que personne ne se soit encore aperçu où se déroule ma réunion avec les Iroquois à la rivière Oswego. Cela ne durera plus pour très longtemps, j'ai bien peur.

— As-tu commencé à penser de cesser la traite des fourrures ? Il y a suffisamment de travail sur notre terre pour t'occuper à plein temps. Nous avons suffisamment d'économie dans notre cachette et les garçons commencent à avoir besoin de leur père pour parfaire leur éducation.

— J'attendais que tu me le proposes. Que dirais-tu que cette année soit la dernière ? demanda-t-il.

Louise se releva la tête avec un grand sourire et l'embrassa. Il avait bien saisi le sens de sa réponse. Heureux, les deux amants passèrent la demi-heure suivante à regarder mourir le feu dans le foyer.

THE CADILLAC CONVOY

In recognition of the courage, perseverance and expertise of the French-Canadians who brought Antoine de Lamothe Cadillac to establish the first permanent settlement at Le Détroit du Lac Érié.

Bertrand Arnaud
Gabriel Aubuchon
Louis Babie
Louis Badaillac dit Laplante
Simon Baillargé
Henry Bélisle dit Lamarre
René Bénard dit Bourjoli
François Benoît dit Livernois
Guillaume Bonnet dit Deliard
Joseph Brault dit Pomainville
Jacques Brisset
Joseph Cartier dit Larose
Louis Chauvin, sieur de Beaulieu
Pierre-François Circé dit St-Michel
Pierre Collet
Claude Crevier dit Bellerive
Lambert Cuillerier
Charles Cusson
Paul-Charles Dazé
Pierre Desautels dit Lapointe
Jacques Durand
François Fafard dit Delorme
Louis Fafard dit de Longval
Jean-François Frigon
Louis Gatineau, sieur Duplessis et de Lameslée
Jean-Baptiste Gatineau dit Duplessis
Pierre Gauvreau
René Godefroy, sieur de Linctot
Jean-Baptiste Guay
Pierre Lagrave
Jean Latour, sieur de Foucault
Jean Lemire dit Marsolet
Jean-Alexis Lemoine dit Monière
Jacques Lemoine
Jean-Baptiste Monmellian dit St-Germain
Pierre Morisseau
Laurent Renaud
Pierre Richard
Claude Rivard dit Loranger
Mathurin Rivard dit Feuilleverte
Edmond Roy dit Châtelleraut
Michel Roy dit Châtelleraut
Pierre Roy dit Châtelleraut
Pierre Toupin
Jean Turcot
Jean-Baptiste Vanier dit Lafontaine
Louis Vaudry
Pierre Verdon
Jacques Viger
François Viennay-Pachot
Guillaume Vinet dit LaRente
Étienne Volant, sieur de Radisson

The convoy also included fifty French soldiers and Chacornac, sieur de Joannès; Pierre Dugué, sieur de Boisbriant; Antoine Lamothe, fils; Alphonse Tonty, baron de Paludy; a Récollet priest and François Vaillant de Gueslis, S.J.

Placed in December, 2001, by the French Canadian Heritage Society of Michigan.

On 18 May 2002, the plaque honoring the 52 known French and French-Canadian voyageurs and hired men, and the soldiers who accompanied Antoine Lamothe, Sieur de Cadillac, to Detroit on 24 July 1701 was dedicated. The plaque is next to the Cadillac statue and the state historical marker in Hart Plaza, Detroit. To our knowledge, this is the only historical plaque in the state of Michigan erected by a genealogical society.: http://www.habitantheritage.org/french-canadian_resources/the_fur_trade

Chapitre 39

Création de Détroit

Après en avoir reçu la permission des « sauvages » et des autorités françaises, le fondateur de Détroit, Antoine Laumet de LaMothe-Cadillac, quitte Montréal le 5 juin 1701 avec une centaine de personnes, moitié habitants, moitié soldats, et deux missionnaires. Le 24 juin, le groupe s'installe sur le site où s'amorce bientôt la construction du fort Pontchartrain. Il existe actuellement une plaque commémorative des « French-Canadians » qui participèrent à l'installation de Détroit. Les soldats n'y sont évidemment pas dénombrés. Parmi les « coureurs de bois » inscrits, on retrouve certains qui ont, ou auront, des liens avec la famille de Gabriel dont voici les noms :

Jean-François Frigon de Batiscan alors âgé de 27 ans, dont le fils Paul épousera la fille d'Alexis Lefebvre en 1755. Il est l'époux de la nièce de Louise Duclos. Il est donc cousin par alliance des enfants de Gabriel Lefebvre dit Lataille. Il est « coureur de bois » tout comme son père François Frigon dit l'Espagnol. Par contre, plusieurs disent que François Frigon, le père, est présent à l'établissement de Détroit. Ce qui est évidemment, une erreur.

J'en profite pour rectifier une autre donnée erronée au sujet de Jean Latour sieur de Foucault. On dit que la mention officielle de son nom n'est apparue, au Canada, qu'à partir de 1703. Je pense que la plaque qui suit est assez « officielle » pour prouver qu'il était au Canada en 1701. Il était chirurgien.

Jean-Alexis Lemoine dit Monière est âgé de 21 ans lors de sa participation à l'expédition de Cadillac. En réalité, il est un « coureur de bois » qui travaille depuis longtemps pour Antoine Laumet Cadillac. En 1707, il sera encore à Détroit où il signe comme témoin d'une reconnaissance de dette de J.B. Coutteau à Jacques Langlois. Il commencera à financer d'autres « coureurs de bois » en 1712. À l'âge de 35 ans, il ouvre une boutique à Montréal. Le 22 mars de la même année, il épouse Marie-Louise Zamballe (Kimble), une Anglaise. Lorsqu'il épouse en secondes noces, Marie-Josephe, la fille de Charles de Couagne,

que nous avons déjà rencontré, sa position s'établit solidement comme marchand de Montréal.

Chacun des noms sur cette liste possède sa propre histoire qu'il serait fascinant de connaître. Très peu de ces histoires nous sont restées.

Chapitre 40

L'épreuve de Louise

Son époux était parti vers Oswego pour sa dernière année de traite. Enfin, ils pourraient vivre ensemble toute l'année et elle cesserait d'être obligée de cacher son inquiétude face à ses absences. Elle n'avait jamais eu d'inquiétude pour elle-même, puisque Batiscan était un endroit « tabou » pour les guerriers iroquois et, surtout, elle était la « belle-sœur » du grand chef Loup Gris. Ajouté à tout cela que la paix avait été signée avec les Iroquois en 1701. Âgée de 29 ans, sa famille était maintenant composée de trois belles filles et quatre magnifiques garçons. Elle était une Canadienne heureuse. Mais Loup Gris ne contrôlait pas les menaces des « non-Indiens ».

Au début juin de cette année-là, un certain après-midi, elle entendit des cris venir du bord de la rivière. Décrochant le fusil au-dessus du foyer, elle se précipita à l'extérieur de la maison. Sa fille Madeleine, âgée de sept ans, était coincée entre la rivière et deux ours qui étaient venus fouiller dans les détritus qu'on laissait pour les attirer. Le chien qui avait accompagné la petite gisait dans une mare de sang et l'un des ours le déchiquetait. Louise se mit à courir vers les ours en criant à son fils Jacques-François :

— Apporte-moi vite le pistolet accroché au côté de la dépense.

Pendant que Jacques allait chercher l'arme, Louise continua de courir vers sa fille qui allait être attaquée par le deuxième ours. Lorsque celui-ci se leva sur ses pattes arrière, elle se mit à crier pour attirer son attention. L'ours se retourna. Louise s'arrêta de courir et plaça une balle dans le cœur de l'animal qui tomba sur place.

La petite Madeleine se mit alors à courir vers sa mère. Le deuxième ours avait figé au bruit du coup de feu. Lorsqu'il aperçut la petite qui courait, il partit à sa poursuite. Louise reprit sa course et arriva au moment où l'ours allait attraper sa fille. Sans hésitation elle saisit le fusil comme un bâton et en asséna, de toutes ses forces, un coup sur le museau de la bête qui recula de deux pas en claquant l'arme d'un coup de patte. Le fusil tomba quatre pieds plus loin.

Jacques-François arrivait avec le pistolet. Louise s'en saisit et se plaça entre l'ours et ses deux enfants, disant à son fils de s'éloigner avec sa sœur. L'ours regardait cette femme qui l'avait attaqué et il semblait hésiter. La jeune mère savait très bien qu'un pistolet pour tuer un ours était assez hasardeux. Elle ne voyait qu'un seul moyen de s'assurer de tuer l'animal. C'était de lui tirer une balle dans l'œil pour atteindre le cerveau. Pointant son arme elle attendit l'occasion. Sachant qu'un ours pouvait mouvoir ses pattes du devant aussi rapidement qu'un chat. Elle gardait donc une distance suffisante pour ne pas être atteinte.

L'ours se redressa. Il allait attaquer aussitôt qu'il retomberait sur ses quatre pattes. Elle ne disposerait que d'une fraction de seconde pour tirer au moment où les pattes antérieures toucheraient le sol.

Lorsque cela se produisit, elle voyait l'œil de l'ours aussi gros que son poing. Elle lâcha son coup de pistolet et l'ours s'abattit à ses pieds. Les jambes de Louise flageolèrent et elle tomba assise sur le sol en fixant l'ours mort devant elle. Reprenant ses esprits presque aussitôt, elle se retourna pour regarder ses enfants. Ceux-ci n'avaient pas bougé et Jacques-François avait ramassé le fusil. Il était en train de le recharger le plus rapidement qu'il pouvait. Louise sourit de fierté devant l'esprit présent de son jeune fils et se releva.

— C'est terminé les enfants. Ils sont morts. Nous avons de la besogne devant nous. Je vais chercher le couteau et les chaudières; nous aurons beaucoup de viande et de graisse à préparer. Jacques-François, quand tu auras chargé le fusil, va chercher la barouette de ton père et amène là près des ours.

Avant d'entrer dans la maison, elle s'appuya sur le tonneau près de la porte, prit quelques grandes respirations et s'aspergea le visage d'eau froide. Ils l'avaient tous échappé belle; mais il n'était pas question d'encourager la peur chez ses enfants. Ces deux ours ne seraient certainement pas les derniers auxquels ils devraient faire face. Aussi bien en profiter pour leur apprendre à dépouiller, ramasser la graisse et couper les animaux en quartier. Elle avait l'impression que c'était là, la raison pour laquelle la providence avait envoyé ces deux ours chez elle.

Gabriel fut de retour la semaine suivante et l'événement s'était effacé de sa mémoire. Elle découvrirait que trois mois plus tard, elle était enceinte. Un autre fils, qu'ils appelleraient Alexis, allait voir le jour le 12 janvier 1703.

Chapitre 41

Les responsabilités paternelles

Gabriel Lefebvre dit Lataille, en était à sa troisième année depuis qu'il avait arrêté de faire la traite des fourrures. Deux ans plus tôt, le malheur avait frappé la famille Duclos. Charles-Gabriel était décédé à l'âge de 20 ans. Le coup fut très dur pour les parents. Le couple se voyait depuis toujours, terminer leur vie en compagnie de ce dernier fils. Ils le considéraient comme leur « bâton de vieillesse »; selon l'expression de l'époque. Il semble que « l'autre chose » qui dirige tout en avait décidé autrement. « Il a certainement ses raisons »; finirent-ils par accepter.

La terre de Gabriel produisait bien, son cheptel profitait, sa forêt s'améliorait et la chasse y était encore aussi fructueuse qu'au début. Il y avait maintenant quatre chiens-loups additionnels dont trois appartenaient à ses trois premiers fils et le quatrième, délaissé, avait adopté la fille aînée, Marguerite. Son propre chien-loup était toujours l'alpha de la meute. La colonisation le long de la rivière Batiscan s'était ralentie de beaucoup; de sorte que sa terre se trouvait toujours éloignée du centre de population. Il n'y avait pas encore de voisin d'installé sur un côté de sa terre. Par contre, Mathurin Cadot et lui étaient devenus des amis inséparables et la terre de tous les deux s'améliorait à l'unisson. Cadot faisait encore un peu la traite à l'occasion, mais voyageait très rarement jusqu'aux Grands Lacs. Ce qui lui permettait de s'absenter beaucoup moins longtemps d'auprès de sa Catherine. Souvent des « têtes de boule » venaient encore s'approvisionner chez lui. La famille Cadot était composée de quatre fils et d'une fille. En 1704; l'aîné avait 11 ans et le dernier 3 ans. Tous ses fils devinrent « coureurs de bois » comme leur père.

Gabriel s'efforçait dorénavant d'inculquer à ses fils les habiletés dont ils auraient besoin au cours de leur vie d'adulte. Son fils aîné, Jacques-François, avait dix ans, Antoine sept ans et Joseph six ans. Les autres enfants étaient encore sous la supervision de leur mère.

Ses trois garçons apprenaient peu à peu tout ce qui était nécessaire pour défricher la terre et tenir une ferme. Gabriel s'amusait également à leur faire pratiquer l'escrime avec des bâtons, les faire tirer du fusil et du pistolet. Joseph, quoiqu'étant le plus jeune des trois, démontrait les mêmes dispositions que son père pour l'escrime. Il raffolait de l'exercice.

Cependant Gabriel demeurait à l'affût de signes distinctifs, qui lui indiqueraient vers où orienter le développement de chacun de ses fils. Les trois n'affichaient qu'un seul trait commun; ils aimaient l'aventure. Lorsqu'il regardait ses fils s'acquitter des corvées de la ferme, il se revoyait lui-même dans l'atelier d'emballage de son père, rêvant d'action. Ce constat l'inquiétait beaucoup parce qu'il ne voulait pas du tout perdre aucun d'eux au profit de l'aventure sur les mers du monde; et aucun d'eux n'avait le caractère pour faire un bon soldat. Ses économies lui garantissaient de pouvoir acheter une terre pour chacun d'entre eux le moment venu; mais il savait pertinemment qu'ils auraient besoin d'avoir une soupape pour contrôler cet appel de l'aventure. Il se mit à réviser sa décision d'arrêter la traite des fourrures. Il y songeait depuis quelques semaines et s'apprêtait à en parler avec son épouse, quand survint un changement dans leur vie à tous.

« Celui qui parle peu », le fils du chef Loup Gris, arriva un certain avant-midi, avec trois autres Mohawks chevauchant de très beaux chevaux. Mais les chevaux de ces cavaliers iroquois n'étaient rien à côté des deux « gris pommelés » qu'il apportait en cadeau à son « oncle » et sa « tante » canadiens. Après avoir aidé à construire une écurie, les Indiens repartirent; mais « Celui qui parle peu » décida de rester, disant que ses « petits frères » auraient besoin de son « enseignement » pour devenir de vrais Canadiens.

Encore une fois, « l'autre chose », que les sauvages appelaient : « Le Maître de la vie » qui dirigeait tout, se chargeait de régler le problème de Gabriel. Le guerrier mohawk livrerait son expertise à ses fils, pendant que lui s'occuperait de leur former le caractère. On voulut installer l'Iroquois dans la maison, mais il préféra se construire un habitacle à son goût, près de la forêt et de la rivière, sur la terre de Gabriel. Le père et le « Maître es forêt » établirent l'agenda des garçons.

À la fin de l'année suivante, le jeune Jacques-François pouvait survivre dans les bois, pourvu seulement d'un couteau de chasse pour se tirer d'affaire. Il maniait l'arc de façon acceptable et savait très bien comment se fabriquer un dard ou des nasses pour pêcher les poissons de la rivière. La fabrication des différents pièges pour animaux n'avait plus de secret pour lui. Son parrain, Hamelin de Bourgchemin, pouvait

maintenant se vanter d'en avoir fait un garçon « sans peur ». Quant à être « sans reproches », sa mère aurait sûrement relevé un sourcil en l'entendant l'affirmer. Jacques-François était effectivement sans peur, mais il restait encore à trouver ce qui aurait pu effrayer ses deux frères.

Antoine, dans son développement, le suivait de près et démontrait une maîtrise étonnante de l'équitation. « Celui qui parle peu » lui avait appris à s'accrocher au flanc d'un cheval au galop, de sorte qu'on savait très bien qu'Antoine montait le cheval traversant la prairie au galop, mais il était impossible de voir le cavalier. Quant à Joseph, le plus jeune, il était, pour l'instant, le plus habile au tir à l'arc et autres exercices d'adresse du genre.

Au début de la toute première leçon, le Mohawk leur avait répété à chacun :

— La première arme que tu dois maîtriser est le caillou; ensuite la fronde, suivie de l'arc et du fusil. Mais avant tout cela, tu dois apprendre le moyen de défense le plus important : courir de longues distances.

De sorte que depuis un an, les trois jeunes garçons couraient au moins une heure, parfois deux, derrière le Mohawk à travers la forêt. De plus, le maître exigeait qu'aucun ne cesse de courir pour se déplacer, pendant le temps alloué à leur enseignement. On ne les voyait jamais marcher normalement durant tout ce temps. Le choix était : arrêté ou trottant. À ce stage de leur développement, aucun d'eux ne pouvait manquer de harponner une perdrix en lui lançant un galet; et chacun avait une pièce de cuir de quatre pouces de diamètre, d'où pendaient deux lanières tressées de deux pieds de long, cachée dans la ceinture. Ils atteignaient, avec cette fronde, une petite cible à une distance de cinquante pieds et ils s'amélioraient constamment à son maniement.

Les garçons ne parvenaient jamais, cependant, à surclasser leur entraîneur. Lorsque celui-ci leur apprit que, dans sa région près d'Albany, « gagner » se disait « to win », Jacques-François lui avait proposé le nom de « Winnetou », jusqu'à ce que lui-même parvienne à le battre lors des exercices. Le Mohawk accepta son nouveau nom et tout le monde l'appelait, depuis ce moment-là, Winnetou.

Le Mohawk s'était lié d'amitié avec Joseph, l'Algonquin. Souvent on le voyait sauter sur sa monture et se diriger vers la forêt, sur la piste qui menait chez les Duclos où habitait toujours la famille algonquine. Immanquablement le lendemain, suite à ces visites, on voyait apparaître chez Gabriel, Joseph qui prenait de l'âge mais tenait encore une très grande forme. Les trois « élèves » de Winnetou, comprenaient

alors qu'un cours « spécial » leur était réservé cette journée-là. Parfois c'était des cours de lutte indienne, ou des cours de combat avec tomahawk, ou encore, ce que les jeunes préféraient, des cours sur le jeu de Lacrosse.

Les cours de combat au tomahawk avaient débuté par une mise au point de la part de Winnetou :

— Le tomahawk est une arme de combat semi-rapproché; le couteau de chasse est pour le corps à corps. C'est la distance entre vous et l'ennemi qui décide de l'arme à utiliser.

Et suivaient les démonstrations avec l'aide de Joseph, et les entraînements par la suite. Les techniques de combat avec ces deux armes s'enchaînaient naturellement dans des mouvements gracieux, telle une danse.

Partie de crosse chez les Amérindiens.

Le jeu de Lacrosse était un jeu assez viril. Les coups de crosse sur les tibias ou même partout où cela faisait assez mal pour « retarder » l'adversaire étaient de mise; et Winnetou leur enseignait tous les trucs qu'il connaissait. Ajoutés à cela, les trucs que connaissaient l'Algonquin, les jeunes Canadiens pourraient très bien figurer dans une partie avec les « sauvages ». Les blessures étaient fréquentes durant ces « cours ».

Le but était surtout d'habituer les jeunes à deviner, par réflexe ou sixième sens, les coups qui venaient par-derrière; aptitude importante de posséder lors d'une mêlée guerrière. Souvent Winnetou se présentait devant Louise avec l'un de ses fils.

— Ma tante, disait-il, l'un de mes élèves a besoin de ta « bonne médecine ». Et il laissait le blessé aux soins de sa mère qui détestait maintenant ce sport dont elle avait tellement aimé le spectacle, lorsqu'elle était plus jeune.

Les jeunes garçons devenaient chaque jour plus aptes à faire face à toutes les éventualités, dans le Canada de leur époque. Le premier qui fut jugé prêt pour traverser le dernier stage de son entraînement fut, évidemment, Jacques-François. Il avait maintenant treize ans.

Un soir, Winnetou déclara aux parents que lui et Joseph allaient reconduire leur fils aîné pour une formation d'un an chez les Mohawks de son père Loup Gris. Louise en resta estomaquée. Elle ne voulait pas, mais pas du tout.

— Ma tante croit-elle que son neveu voudrait du mal à son petit frère ? demanda Winnetou.

— Évidemment non, répondit-elle. Mais un an…

— Cette année fera de ton fils un meilleur Canadien, ajouta-t-il.

Joseph qui était assis dans la berceuse fit :

— Hugh !

— Il apprendra à parler l'iroquois et pourra devenir un homme important chez les deux nations. Il ne faut pas le laisser devenir une moitié d'homme; il doit connaître la vie des Mohawks comme celle des blancs, poursuivit Winnetou.

— Hugh ! fit encore Joseph.

— Hugh, Hugh, Hugh. C'est tout ce que j'entends de toi Joseph. Ne peux-tu rien dire d'autre ? C'est mon enfant que je vais perdre.

— Femme perdre enfant aujourd'hui, gagner homme l'an prochain. Hugh ! répondit Joseph.

Gabriel avait donné sa confiance au Mohawk, il ne pouvait pas la lui enlever.

Les deux sauvages partaient le surlendemain sur la rivière, avec un Jacques-François radieux, sous l'œil de la mère que le père tenait par la taille. Tous les deux avaient hâte que leur fils leur revienne un homme comme l'avait promis le Mohawk.

Dix-huit jours plus tard, l'Algonquin et le Mohawk débarquaient seuls du canot devant la maison de Gabriel.

Chapitre 42

Le retour et nouveau départ

Durant les trois années qu'avait durées l'entraînement de ses premiers fils, la famille de Gabriel et de Louise s'était accrue de trois autres fils; Alexis, le 12 janvier 1703, Jean-Baptiste, le 28 avril 1704 et Nicolas, le 26 mars 1706. Louise attendait un autre bébé pour novembre 1707. Ils allaient l'appeler Pierre. Durant cette même période, Cabanac, dont la première épouse décéda en 1703, se remaria en 1705 avec Louise-Catherine Robinau, la fille du Baron de Portneuf. Gabriel n'eut pratiquement plus de contact avec son ami, après cette date. Chose importante, un voisin de Gabriel était finalement venu s'installer. C'était un « coureur de bois » du nom de Jean Brouillet dit Lavigueur. Son épouse, Madeleine Ricard allait devenir une amie inséparable de Louise.

Les trois premiers élèves de Winnetou avaient eu le temps d'acquérir toute l'expertise que le Mohawk pouvait leur transmettre avant que les suivants : Charles-Gabriel, Alexis et Jean-Baptiste soient en âge de commencer leur entraînement. Cependant, seul l'aîné, pour l'instant, était allé terminer sa formation chez les Mohawks.

Un certain avant-midi du début de juin 1708, on vit approcher, sur la rivière Batiscan, trois grands canots remplis de guerriers iroquois. Dix-huit guerriers approchaient de la terre de Gabriel-Nicolas Lefebvre. Winnetou se tenait sur la berge pour les recevoir. Charles-Gabriel, âgé de sept ans et qui allait en avoir huit dans la semaine, travaillait avec sa mère dans le jardin. Il lui fit remarquer :

— Maman, des canots pleins de sauvages…

Louise releva la tête et reconnut le Grand chef Loup Gris, debout, dans le premier canot qui accostait sur le rivage.

— Gabriel ! s'exclama-t-elle; Loup Gris arrive ! Et elle s'élança vers les Iroquois.

Approchant du chef, elle vit qu'il avait la main sur l'épaule d'un jeune Mohawk, musclé, la peau brunie par le Soleil, habillé tel un guerrier. Il portait des plumes à la crête de ses cheveux, un carquois plein de

flèches et un arc accroché au dos, un tomahawk et un couteau de chasse à la ceinture qui retenait un pagne de cuir souple. Les jambes du guerrier étaient également recouvertes de peau de chevreuil souple, frangée du côté extérieur au-dessus de mocassins œuvré de poils de hérisson et de perles colorées. Elle ne pouvait décrocher son regard du jeune « sauvage ».

— Ma sœur, je te ramène ton fils devenu l'un de mes guerriers. Tu peux être fière de cet homme issu de ton ventre. Le jeune Mohawk ne bougea pas avant que Loup Gris n'enlève la main de son épaule. À ce moment-là, il fit un pas vers l'avant et dit : « Mère, je te vois ».

— Jacques-François ? Mon Jacques-François ! cria-t-elle en attrapant son fils dans ses bras. Les guerriers mohawks levèrent un bras en criant Hi ! Hi ! Hi ! Et se mirent à danser joyeusement autour de la mère et du fils.

— Tu es magnifique mon grand garçon ! Ne cessait-elle de dire. « Comme tu es devenu grand et beau ! Gabriel ! Regarde comme notre fils est admirable ! »

Gabriel venait d'accueillir son « frère de sang » et regardait, subjugué, l'homme qu'était devenu son fils aîné en l'espace d'une seule année. Une fierté, jusqu'alors jamais ressentie, traversa tout son être. Il resserra l'avant-bras de son frère Loup Gris qui lui souriait, s'avança vers Jacques-François, le prit dans ses bras, le souleva et se mit à tourner sur lui-même en criant comme les autres Indiens : Hi ! Hi ! Hi ! Ce fut ensuite le reste de la famille qui entoura ce grand frère qui ne portait plus qu'une crête de cheveux et qui leur avait manqué toute cette dernière année.

Les Mohawks restèrent une semaine, qui fut constante en réjouissances. Joseph, l'algonquin, et son épouse venaient tous les jours voir le jeune « guerrier » canadien. Onadeiou ne se privait pas, quant à elle, de gâter avec toutes sortes de cadeaux et d'attentions, son « bébé » préféré de toujours, des multiples enfants de « Celui qui parle au maître de la vie ». Lorsque Loup Gris repartit, Antoine et Joseph, heureux comme de jeunes chiots, saluaient leurs parents de la main, dans l'un des canots. Cette fois-ci, Louise n'avait soulevé aucune objection à leur « initiation » à la vie mohawk. Le résultat était trop adéquat.

La vie reprit son cours normal sur la ferme; sauf que c'était maintenant le tour de Charles-Gabriel de suivre l'enseignement de Winnetou. Jacques-François s'y impliqua de temps à autre, lorsque le « maître » le lui demandait. Le reste du temps, il était heureux de travailler avec son père. À la fin de l'automne, ses cheveux avaient repoussé à

la normale; mais il avait maintenu le port de « l'uniforme » mohawk qui, disait-il, lui permettait plus de liberté de mouvement.

Deux incidents s'étaient produits vers la fin de juillet. Gabriel s'était payé le plaisir d'une partie de chasse et d'exploration avec son fils aîné. Il voulait constater le résultat de l'éducation qu'il avait choisie pour ses fils. Ils partirent donc, seuls, pour une semaine. Leur premier arrêt fut à Trois-Rivières, chez Étienne Veron. Ils venaient rendre visite à la mère d'Étienne, Marguerite Hayet, la veuve de Des Groseillers décédé en 1698, qui demeurait maintenant chez son fils. Étienne Veron était capitaine de milice, mais également un marchand avec qui Gabriel faisait parfois affaire. Lors de ce séjour à Trois-Rivières, il y eut une rixe dans un « abreuvoir » de l'endroit. Un coureur de bois, complètement saoul, s'était mis à invectiver Jacques-François dont les cheveux n'étaient pas encore repoussés à la normale. Il criait au massacre de tous les Iroquois sans distinction.

— Ce sont tous des lâches et des barbares sanguinaires, incluant celui-ci. Si nous les laissons vivre, ils nous tueront tous ! criait-il, en pointant Jacques-François.

Le jeune homme, malgré ses quatorze ans, put facilement mettre l'individu hors d'état de nuire sans le blesser gravement. En se relevant, il dit à ceux qui l'accompagnaient :

— Occupez-vous de votre ami. Le pauvre diable ne sait plus ce qu'il raconte; et il retourna s'asseoir près de son père, qui s'était contenté d'assister à l'algarade.

— Peux-tu me dire pourquoi tu ne l'as même pas blessé malgré qu'il ait menacé de te tuer ? lui demanda son père.

— Le pauvre ne savait plus ce qu'il disait tellement il était saoul. Il ne parlait pas sérieusement.

— Je suis fier de toi, Jacques-François. Tu gardes un esprit limpide face au danger.

Et les deux hommes terminèrent leur chope. Dix minutes plus tard, ils rembarquaient dans leur canot.

Cette fois-ci le but était la rivière Saint-François, qu'ils voulaient explorer sur une assez grande distance. Gabriel voulut s'arrêter au fort Saint-François pour saluer un de ses amis, Antoine Plagnol, officier des troupes et Seigneur de Pierreville. Il y trouva son épouse Charlotte Giguère qui lui apprit le décès d'Antoine survenu en 1705. Charles Dubois dit Brisebois était présent avec sa femme, Mercy-Ursule Adams, qu'il avait épousée en 1704. Gabriel invita le couple à venir le visiter à Batiscan lorsqu'ils en auraient l'occasion. Par la suite, le « coureur de bois » Charles

Dubois et Gabriel Lefebvre devinrent d'excellents amis et les deux familles s'unirent par des liens de mariage.

On en était à la troisième journée de l'expédition. Le père et le fils installaient leur campement près du canot qu'ils avaient renversé sur le côté pour leur servir d'abri. Ils étaient en train de faire rôtir deux poissons sur leur feu de camp et grignotaient du pemmican que Jacques-François avait demandé à Onadeiou de lui préparer. Il avait appris à apprécier cette nourriture indienne lors d'excursions en forêt.

Ils virent deux canots, dont les passagers avaient remarqué leur feu, qui s'approchaient vers leur campement. Les deux Canadiens se levèrent et s'avancèrent jusqu'au rivage. Les visiteurs étaient deux marchands bostonnais accompagnés de deux Indiens Seneca. Gabriel salua les nouveaux arrivants et les Canadiens agrippèrent les canots pour ensuite les tirer sur le sable. Les Seneca répondirent au salut et, ayant reconnu un guerrier mohawk, se mirent à converser avec Jacques-François en Iroquois. L'un des Bostonnais répondit au salut de Gabriel, mais l'autre le poussa et s'approchant du feu, attrapa l'un des poissons et se mit à le ronger en regardant insolemment les deux Canadiens.

Gabriel n'eut pas le temps de réagir avant que Jacques-François saute à la gorge du malappris. Le type portait au moins 30 livres de plus que le jeune homme. Mais il avait affaire à un guerrier mohawk; ce qu'il ne savait, malheureusement pas. Le Bostonnais voyait pleuvoir les coups de poings, de pieds et de genoux sans jamais avoir le temps de répliquer. Il reçut une correction que même Gabriel n'aurait pas osé lui donner. Le type était étalé par terre, le visage en sang, quand Jacques-François attrapa le deuxième poisson sur le feu et le lui enfourna dans la bouche.

— Bon appétit, espèce de goujat dégoûtant ! lui dit le jeune homme d'une voix étonnamment calme après une telle explosion d'énergie.

Le rustre, à demi étouffé, recracha le poisson avant de se relever.

— Toi, je t'avertis, tonna-t-il d'une voix grave et posée, en pointant le doigt vers le jeune homme; à partir d'aujourd'hui, sois constamment sur tes gardes. Toi et tous ceux que tu aimes paierez pour ce que tu viens de faire. Un jour où tu ne t'y attendras pas, je serai embusqué et je te mettrai une balle dans la tête.

Jacques-François regarda son père d'un air attristé et retourna vers l'individu, maintenant debout.

— Tu m'as convaincu être un homme qui tient parole, lui dit-il calmement; « Je ne peux pas risquer que tu mettes ton projet à exécution ».

Sortant son tomahawk à une vitesse inouïe, d'un seul mouvement, il le planta dans le front du Bostonnais qui s'écroula à ses pieds, les yeux exorbités.

Gabriel qui avait retenu l'autre marchand pendant l'altercation précisa :

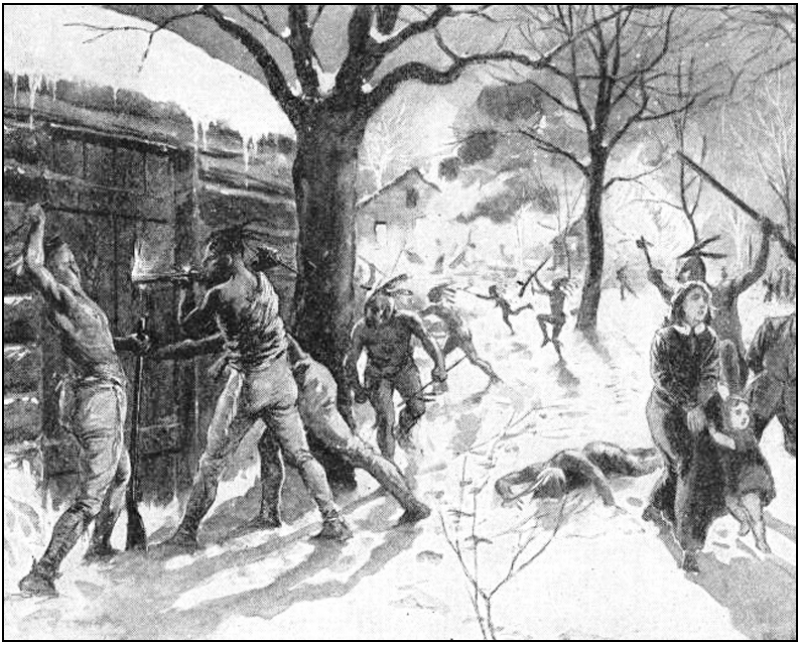
— Ton copain est un parfait imbécile. Ce n'est pas parce qu'un homme dit des folies qu'on doit croire qu'il est fou. Il n'aurait jamais dû faire ce genre de menace à un Canadien. Il faut toujours savoir peser ses mots. Tu peux aller l'enterrer plus loin si tu le veux. Nous t'attendrons ici, prêts à partager notre nourriture avec toi. Et il alla rejoindre le groupe formé par son fils et les deux Seneca, qui s'étaient accroupis près du feu, discutant comme si on venait simplement d'éliminer un moustique encombrant.

Le Bostonnais enterra son compagnon et rappela ses guides indiens pour retourner d'où ils étaient venus. Gabriel et son fils ne firent aucune mention de l'événement par la suite et le lendemain matin, ils repartaient à l'aventure. Gabriel était fier de son fils. Il avait démontré, par deux fois jusqu'ici, une maîtrise de soi et une évaluation parfaitement exacte des situations qui s'étaient présentées à lui. Jamais Jacques-François n'avait perdu le contrôle de ses émotions. Le reste de l'expédition fut une des expériences des plus gratifiantes pour le père heureux, satisfait et rassuré sur le pouvoir de discernement de son fils.

Le retour à la maison se fit cinq jours plus tard. La vie de tous les jours reprenait son cours normal.

Chapitre 43

L'enlèvement



A depiction of the 1704 w:Raid on Deerfield, Massachusetts.

L'année suivante, le malheur frappe encore la famille Duclos. Anne, la sœur aînée de Louise, décède le 31 janvier à l'âge de 41 ans. Jeanne Cerisier, après quelques mois de maladie, décède également le 12 septembre, à l'âge de 67 ans. Par contre, Louise était enceinte et accoucha de son fils Michel, le 14 décembre suivant. Le bébé y fit beaucoup pour atténuer la peine de Louise due à la perte de sa mère et de sa sœur. La période des fêtes ne fut, cependant, pas comme les années précédentes. Quelque chose d'important avait changé dans la famille. François Duclos, maintenant âgé de 82 ans, ne riait que très rarement et Louise s'assurait d'aller le visiter avec quelques enfants pour mettre un peu d'énergie et de joie dans sa vie. François s'éteindra deux ans plus tard, 22 jours avant la fête de Noël.

Au début juin, deux Mohawks accostent sur le rivage, devant la maison de Gabriel. Ils apportent une nouvelle qui bouleverse toute la famille. L'expédition qui ramenait Antoine et Joseph à leurs parents avait été attaquée par 24 miliciens bostonnais et Joseph avait été capturé. Durant l'attaque, Antoine avait plongé de son canot et avait réussi à s'échapper avec deux guerriers mohawks qui l'avaient suivi. Les trois braves s'étaient réfugiés dans une cabane de castor en pénétrant par l'entrée immergée. C'était ces deux Mohawks qu'Antoine, le lendemain, avait envoyés vers son père. L'attaque datait de trois jours et s'était produite dans un étroit passage de la rivière débouchant sur le lac Champlain.

Jacques-François apprêtait déjà les armes avant même la fin du rapport des Mohawks. Il demanda à sa mère de préparer leur sac à dos en y mettant deux paires de mocassins additionnels pour son père et lui. Gabriel ceignit sa rapière et les deux Lefebvre, père et fils, sautèrent dans leur canot à la suite des messagers d'Antoine. Celui-ci avait indiqué qu'il reviendrait au lieu de l'agression, lorsqu'il aurait découvert où on amenait son frère Joseph.

On en était à la deuxième journée d'attente sur le rivage, côté est, de l'étroit passage où Joseph avait été capturé, lorsqu'Antoine apparut, au pas de course, sortant de la forêt.

— Enfin te voilà ! s'exclama Gabriel en le prenant dans ses bras. Antoine était la réplique quasi exacte du guerrier qu'avait été Jacques-François l'année précédente. Les deux frères s'embrassèrent dans une chaleureuse accolade.

— Joseph est à Boston depuis trois jours. Il est gardé par le shérif William Dudley. J'ai couru sans presque jamais m'arrêter, ajouta-t-il en s'effondrant près des couches sous les canots.

— Récupère au maximum, fils; nous partons demain matin pour Albany. De là, nous arriverons rapidement à Boston.

Antoine dormit, se réveilla, et mangea une partie du foie de chevreuil qu'avaient tué les deux guerriers mohawks. Il se rendormit aussitôt pour ne se réveiller que le lendemain, en pleine forme après avoir bouffé près de deux livres de viande de chevreuil.

Les trois Lefebvre et les deux Mohawks sautèrent dans leurs canots et se précipitèrent vers Albany.

Le soir même ils entraient dans la maison de Firpawair.

— Holà moussaillon ! Que t'arrive-t-il ? Je ne t'ai jamais vu aussi agité, s'étonna celui-ci.

— J'ai besoin de ton aide. Un de mes fils est séquestré à Boston et je veux aller le chercher. Voici mes deux autres fils et deux amis mohawks.

— Tu as un fils mohawk ? s'étonna Firpawair en regardant Antoine.

— Mes fils sont Canadiens; mais de vrais Canadiens; pas des moitié-Français. Alors, tu m'aides ou pas ?

— La question ne se pose pas, moussaillons. Premièrement, toi et ton fils, celui qui n'a pas l'air d'un sauvage, vous allez vous déguiser en puritains. L'autre, incluant les deux Mohawks seront nos serviteurs. Deuxièmement, je prépare quelques petites boules de plâtre qui pourraient servir.

— Boules de plâtre ? demanda Jacques-François ?

— Pleine de poudre noire avec des mèches, répondit Firpawair. Savez-vous où est gardé l'otage ? demanda-t-il.

— Il est entre les mains du shérif Dudley, répondit Antoine.

— Dudley est un jeune ambitieux, fils du gouverneur, qui est mêlé à toutes sortes de magouilles incluant l'espionnage. Il est plutôt du genre zélé. On doit faire vite si on veut reprendre ton fils encore en forme, dit-il à Gabriel.

Deux jours plus tard, ils entraient dans Boston tôt en avant-midi et, ayant loué une carriole à deux chevaux, se dirigeaient directement chez le shérif. Firpawair demanda à voir William Dudley, qui le reçut immédiatement. Disant venir des environs de la baie de Casco, aux portes mêmes de l'Acadie, Firpawair divulgua au shérif une ouverture possible d'affaires lucratives « hors normes » que ses compagnons lui avaient proposées. Dudley ainsi appâté, mordit à l'hameçon et fit entrer le groupe dans son bureau.

La prison était un édifice assez important, mais sans vraiment de sécurité. Le fait que les prisonniers étaient enchaînés dans leurs cellules, diminuait les dépenses pour la garde. Firpawair lui présenta Gabriel qui lui, présenta au front du shérif le pistolet qu'il portait à la ceinture.

— Je viens chercher mon fils que vous gardez dans l'une de vos cellules, lui dit-il, très sérieusement, en français. Je vous donne ma parole de ne pas vous tuer si vous m'amenez jusqu'à lui. Allons ! commanda-t-il.

— Je n'ai aucun prisonnier français ici, Monsieur. Le seul de mes prisonniers parlant français, est un jeune sauvage.

— Apportez vos clefs; nous allons le voir; et attention à ne pas donner l'alarme, sinon…

Dudley regarda Gabriel de toute sa hauteur de fils de gouverneur, ramassa ses clefs et leur demanda de le suivre en indiquant de laisser les sauvages attendre à l'extérieur.

Gabriel demanda à Firpawair d'amener les deux guerriers mohawks près de l'intérieur de la porte de sortie et de les y attendre.

— Ce guerrier vient avec nous. Dit-il au shérif en désignant Antoine.

Dudley prit la direction des cellules. Il n'y avait aucun garde de posté, sur tout le trajet. Le shérif ouvrit une porte et Gabriel aperçut Joseph, enchaîné, accroupi dans des immondices avec les deux autres Mohawks près de lui.

— C'est ainsi que vous traitez vos prisonniers ? dit-il en regardant durement Dudley.

— Ces hommes ne sont que des sauvages. Ils me servent à faire chanter un chef mohawk qui refuse de combattre les Canadiens.

— Délivrez-les, tout de suite ! dit Gabriel pointant son pistolet sur le front du shérif.

— Je n'irai certainement pas me salir dans ces immondices ! s'écria-t-il.

Antoine lui arracha les clefs des mains et parvint à déchaîner les prisonniers. Joseph se releva les yeux brillants d'irritation.

— Monsieur vous m'avez traité comme le dernier de vos pourceaux; vous allez le payer. Père prête-moi ta rapière; je vais tuer ce vil individu.

— Je lui ai donné ma parole qu'il aurait la vie sauve s'il m'amenait vers toi.

— Père je te demande ta rapière; s'il te plaît, renchérit Joseph, les yeux flamboyants, rivés sur Dudley.

— Ma parole, Joseph.

— Je ne peux y manquer; tu le sais très bien, dit-il à son père.

Gabriel lui présenta sa rapière, appuyé sur son avant-bras gauche, le pommeau vers son fils. Joseph la saisit et en salua son père.

— Merci, dit-il. Puis se retournant vers Dudley, il ajouta : En garde ! Monsieur.

Duddley éclata de rire. Es-tu certain de ne pas préférer un tomahawk, jeune guerrier ?

Joseph l'appela du pied fermement.

Le shérif, toujours riant, sortit sa rapière et se mit en garde.

— Monsieur, ne me tenez pas rancune si je tue ce jeune homme; c'est lui qui l'aura cherché, dit-il à Gabriel qui, négligemment de la main, lui fit signe de procéder. Jacques-François se contenta de sourire.

Et Dudley se fendit croyant en finir d'un seul coup. Joseph para et lui plaça son poing gauche en plein visage, Dudley fut précipité vers le mur et tomba assis dans les immondices qu'il refusait d'approcher.

— Relevez-vous Monsieur; ceci n'est qu'un préambule.

Le shérif ne riait plus. Dégoûté par la fange qui salissait ses habits il se releva furieux.

— Tu vas mourir foi de William Dudley ! parvint-il à dire dans un rictus affreux et il revint à la charge.

Gabriel observait l'engagement, le coude droit sur son bras gauche replié, les doigts sur le coin de la bouche. Antoine, quant à lui, aidait ses amis mohawks à se nettoyer un peu. Jacques-François gardait la porte.

Joseph laissa Dudley faire deux attaques, para également la troisième en lui flanquant, pour la seconde fois, son poing gauche sur le nez. Ce qui recatapulta le shérif sur le dos, dans le tas d'immondices. Enragé complètement, Dudley sauta sur ses pieds et fonça sur Joseph en fouettant son épée comme un fou furieux. Joseph parait constamment, les yeux rivés sur ceux de l'Anglais.

— Joseph, remarqua Gabriel; nous devons partir.

— Très bien, père. Et Joseph se mit à attaquer calmement avec une rapidité déconcertante. Dudley ne pouvait que reculer et... reculer. À un moment donné, il vit la lame de sa rapière projetée sur le côté et sentit celle de son adversaire lui pénétrer l'épaule droite. Il s'affaissa à genoux laissant tomber son arme.

— Vous m'excuserez Monsieur; mais je dois vous lier et vous bâillonner pour sortir d'ici sans accrochage; lui dit Joseph encerclant les poignets du shérif dans les mêmes chaînes que lui-même avait portées. Il s'empara d'un tissu parmi les détritus et bâillonna ainsi Monsieur William Dudley fils aîné du gouverneur de Boston qui suffoquait de nausées.

Les trois affranchis suivirent les trois libérateurs jusqu'à la porte de la prison où Firpawair, les voyant arriver, attira le garde en poste loin de la porte. Il lui glissa une livre de pourboire pour le remercier du renseignement inutile que le garde venait de lui fournir, pendant que ses huit amis sortaient de la prison.

Vers midi, les Bostonnais virent passer sur la rue principale, une carriole à deux chevaux encadrée par deux serviteurs indiens courant de chaque côté des magnifiques chevaux et deux autres à l'arrière, de chaque côté de la carriole.

À trois kilomètres hors de la ville, on s'arrêta et Firpawair claqua la fesse d'un cheval qui entraîna son copain vers un retour à l'endroit de location. La carriole avait été payée d'avance. On poursuivit le voyage à pied, à travers la forêt, jusqu'à Albany, où Gabriel remercia Firpawair en achetant de l'équipement de traite.

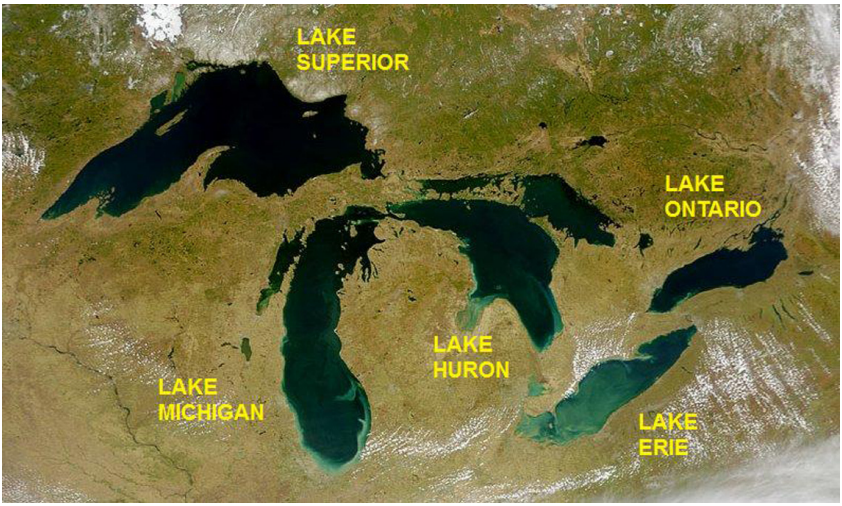
Le lendemain, Gabriel renvoyait les guerriers mohawks couverts de présents n'oubliant pas d'inclure un cadeau de remerciement pour son « frère de sang » Loup Gris.

Le voyage du retour à la maison fut un voyage d'allégresse où Gabriel se rendit compte combien ses fils étaient devenus des hommes et surtout des « coureurs de bois » pleins d'adresse et d'expérience. Louise quant à elle fut renversée de voir ses trois fils aînés devenus de vrais Canadiens. Le lendemain de leur retour, elle les amena chez son père où elle les laissa, demandant de raconter leurs aventures à leur grand-mère et leur grand-père. Celui-ci passa l'après-midi à se taper sur les cuisses, riant aux éclats, des différentes prouesses de ses petits-fils. Ce fut l'une des plus belles journées du restant de son existence.

Gabriel remisa l'équipement de traite acheté à Firpawair et cacha les six « boules de plâtre » que son ami lui avait données.

Chapitre 44

La famille est complète



Satellite image of the Great Lakes from space.

Prévoyant avoir besoin d'une terre bientôt pour l'un de ses fils, Gabriel obtient la concession d'une terre de 6 arpents à Batiscan le 12 octobre 1711. La ratification est faite par Pierre Lafond dit Mongrain procureur fiscal des Jésuites. Il vend par la suite, le 14 mai 1713, deux septième de l'habitation sur cette terre à François Duclos dit Carignan (fils).

Le 24 juillet 1714, Gabriel et Louise font baptiser à Champlain, leur dernier fils Julien. Charles-Gabriel avait été reçu dans la confrérie familiale de coureur de bois « gradués » par Loup Gris. Jean-Baptiste, Nicolas et Pierre suivaient leur entraînement de Winnetou. Jean-Baptiste serait gradué trois ans plus tard, Nicolas cinq ans plus tard et Pierre seulement 7 ans plus tard. Winnetou exigeait que les garçons aient treize ans avant de les envoyer chez Loup Gris.

Jacques-François, âgé maintenant de 20 ans, parvint à convaincre son père de faire un voyage de traite « en famille » l'année suivante. Au printemps, Winnetou aidé des trois aînés fabrique deux

grands canots du nord tout neufs. Aussitôt prêt, le groupe de cinq « traiteurs » incluant Winnetou, part pour le lac Michigan. Le Mohawk dit connaître une rivière au fond du lac qui n'est pas connue des traiteurs officiels. Il appelle cette rivière : Chaouanon; du nom de la tribu qui habite la région. Winnetou conseille de passer par le St-Laurent au lieu de l'Outaouais. Les « coureurs de bois » y sont moins coutumiers. Arrivés à destination, ils décident de remonter la rivière et de traiter avec les Indiens qu'ils rencontreront.

Antoine eut énormément de plaisir à chevaucher en compagnie des sauvages qu'il rencontra. Il parvint à augmenter ses capacités équestres avec des trucs que même Winnetou ne connaissait pas. Il prit part à plusieurs chasses de bison en chevauchant dans le troupeau tuant un bison et continuant de chevaucher en crachant une balle de sa bouche dans le canon du fusil qu'il venait de charger. Pour s'assurer que la balle compressait suffisamment la poudre, il donnait un coup du bout de la crosse sur le pommeau de sa selle. Il était alors prêt à tirer.

Joseph gageait avec les Indiens lors de tirs à l'arc, lancers du couteau ou du tomahawk. Il ne gagnait pas toujours, mais quand même, y arrivait la plupart du temps. Les deux plus jeunes membres de l'expédition se faisaient énormément d'amis parmi les Shawnees. Jacques-François et son père effectuaient, pendant ce temps, les échanges pour les peaux de fourrures. Ils privilégiaient les peaux grasses ayant déjà servi, aux peaux fraîches qui avaient moins de valeur marchande.

Ils prirent le chemin du retour avant la fin d'août. Sur la route du retour, ils s'arrêtèrent au fort Pontchartrain du Détroit. Ils y rencontrent Jacques-Charles de Sabrevois qui accepte de vendre un lot à Joseph pour la moitié des fourrures qui lui appartiennent. Sabrevois, commandant et gouverneur, est un homme assez difficile. Il est beaucoup plus intéressé aux profits qu'à la bonne gérance de sa colonie. Gabriel s'assure d'obtenir un certificat au nom de Joseph, émis par Sabrevois. Le lot en question était éloigné du fort d'environ huit miles; mais lors de leur passage, Gabriel trouva l'endroit excellent. Il proposa à Joseph de venir y construire une maison « poste de traite » où ils pourraient y rassembler leur clientèle.

Gabriel installait ainsi, le deuxième poste de traite de sa vie. Ce serait le dernier pour lui. Lorsqu'on fermerait celui-ci, ses fils pourraient voler de leurs propres ailes.

L'année suivante, le poste de traite était construit et les Indiens avertis par les envoyés de Loup Gris convergèrent vers cet endroit pour échanger leurs fourrures. À la deuxième année de traite, Sabrevois

avait entendu parler des Indiens qui se dirigeaient vers la propriété de Joseph Lefebvre. Il y apparut vers la fin de la traite et tenta d'intimider le jeune homme pour lui soutirer des pelleteries. Il s'était présenté accompagné d'une douzaine de soldats. Habituellement, cela suffisait pour faire plier un pauvre colon qui commerçait quasi seul, tout en entretenant sa terre.

— Monsieur Lefebvre, il serait préférable pour vous de me faire participer aux résultats de votre traite au lieu qu'elle soit saisie pour commerce illicite.

— Et pouvez-vous me dire qui saisirait mes fourrures, Gouverneur ? Si vous le connaissez, avertissez-le que tous les Indiens qui se trouvent sur ma propriété sont mes frères mohawks; et qu'il risque énormément de se faire scalper s'il se présente ici pour prendre quoi que ce soit, lui répondit Joseph, tout en continuant de travailler.

— Et si jamais il échappait au scalp; il n'échapperait pas à ma rapière, qui qu'il soit entendit Sabrevois derrière lui. Se retournant, il vit Gabriel planté, les jambes écartées et les bras croisés.

— Hugh ! entendit-il à sa gauche; où il aperçut un Mohawk à l'air inquiétant, les bras croisés comme Gabriel, qui le fixait dans les yeux. Il voulut s'esquiver par la droite où se tenait un autre jeune homme habillé en Mohawk, mais qu'il voyait bien être un blanc, lui bloquer le passage.

— Je crois que vous pouvez très bien vous défendre, sans que je m'inquiète, Monsieur Lefebvre; je vais informer l'intéressé sans faute, je vous le garantis. Et il passa près de Gabriel en saluant et faisant signe à ses soldats de le suivre. L'année suivante il fut muté à cause de cette « propension » à vouloir bénéficier du travail des colons.

À leur retour à la maison, après avoir vendu leurs pelleteries chez Firpawair, les quatre associés avaient 850 livres en poche car tous avaient acheté quelque chose pour leur mère ou épouse. Chacun donna 50 livres à Winnetou qui fut très heureux de ce 200 livres qui lui permit de changer son équipement. Le reste, soit 3 200 livres, se retrouva dans les mains de Louise pour l'ajouter aux économies de la famille.

Bébé Julien avait maintenant deux ans, Jean-Baptiste partirait chez les Mohawks au printemps et Pierre commencerait sérieusement son entraînement pendant que Nicolas continuerait le sien. En septembre, tous les hommes de la maison s'attelèrent aux travaux de la ferme, de sorte qu'à la mi-novembre, tout était prêt pour l'hiver qui venait. Les cens et les rentes avaient été payés comme à chaque année à Pierre Lafond dit Mongrain.

Quelques années auparavant, Gabriel avait été obligé de construire une plus grande table et chacun des fils s'était pratiqué au « couteau-croche » pour faire les chaises nécessaires à toute la famille. De sorte qu'en ce soir du 20 novembre 1716, toute la famille Lefebvre-Duclos se trouvait réunie autour de la table, pour savourer l'énorme souper préparé par leur mère et la seule sœur qui leur restait, Marie-Madeleine. La douce Marguerite était décédée l'année précédente d'une maladie, à l'âge de 24 ans. Les deux femmes avaient énormément de besogne; car il fallait beaucoup de nourriture pour rassasier la voracité des hommes autour de cette table.

Il y avait également la voracité des chiens-loups; mais ceux-ci se nourrissaient principalement de poissons et c'était leur propriétaire respectif qui se chargeait de la corvée.

Le chien-loup de Gabriel était décédé depuis quelques années. La meute dénombrait maintenant six chiens, qui appartenaient aux six fils les plus jeunes, sauf le bébé Julien. Joseph, Antoine et Jacques-François n'avaient pas renouvelé leur propriété d'un animal. Les chiens, qui ne jappaient jamais, étaient habitués à ne pas errer dans la forêt; de sorte que les animaux sauvages ne s'éloignaient pas de la terre et la chasse y était toujours fructueuse. Il n'y avait encore que deux chevaux sur la ferme. Les fils « coureurs de bois », même Antoine, préféraient se servir de canots ou de courir à pied.

La famille de Gabriel était complétée. L'éducation de ses enfants se trouvait bien organisée. Même que certains étaient déjà prêts pour leur vie d'adulte; et lui pouvait maintenant décréter que l'apprentissage de sa vie était terminé à l'âge de 41 ans. Il allait poursuivre, avec sa charmante Louise, une vie plus calme en revivant les futures aventures que lui raconteraient dorénavant ses fils.

Mais il faisait une petite erreur. L'évolution est un apprentissage constant; et les années à venir lui réservaient une initiation additionnelle. Après avoir réussi à être un bon père, il devait maintenant s'attaquer à devenir un bon grand-père. Ce dernier apprentissage s'étendrait jusqu'à la fin de sa vie, en 1735 à l'âge de 70 ans. Mais il lui restait encore beaucoup à vivre durant les 19 ans qui s'étalaient devant lui.

Chapitre 45

Le curé Lefebvre « maître es théologie »

Pendant que Gabriel est parti à son premier voyage à la rivière Chaouanon, vers la fin juin, Louise sort de la maison et aperçoit un missionnaire assis près de la rivière, en train de parler à sa fille Madeleine âgée de 18 ans. Croyant que le prêtre est en train de la confesser, elle continue vers le poulailler. Elle n'a pas ramassé dix œufs, qu'elle entend crier. Laissant là ses œufs, elle court vers le devant de la maison et voit sa fille en train de claquer le moine au visage à plusieurs reprises, pendant qu'il tente de la maîtriser. Courant vers l'esclandre, elle s'écrie :

— Arrêtez tous les deux ! Que se passe-t-il ?

— Demande-le-lui ! s'exclama Madeleine, rouge de colère.

— Qui êtes-vous mon père ?

— Je suis le curé de votre paroisse, Madame. Mon nom est Gervais Lefebvre docteur en théologie; et votre fille se rend coupable de blasphème en me frappant. Je pourrais l'excommunier. Menace le prélat en jetant un regard significatif à la jeune fille.

— Ma fille ne vous frapperait pas sans raison, mon père. Il y a certainement un malentendu. Dites-moi ce qui s'est passé ?

— J'expliquais à votre fille certaines facettes de la vie selon les données théologiques, pour qu'elle sache comment se comporter religieusement. Elle ne semble pas vouloir comprendre, répondit le curé.

Madeleine bouillait de fureur.

— Maman, il faut absolument que tu apprennes la théologie du curé Lefebvre. C'est très éducatif. Assis-toi là où j'étais. Voilà ! Maintenant Monsieur le docteur en théologie assisez-vous où vous étiez.

— Mademoiselle, je ne suis pas ici pour jouer; cessez vos simagrées, répondit-il.

— Mais Monsieur le Curé; j'aimerais bien que vous me donniez des leçons de théologie, dit Louise avec son plus charmant sourire. Venez vous assire et enseignez-moi; je vous le demande.

Le curé se sentit obligé de s'assoir près de Louise.

— Un peu plus près, remarqua Madeleine. Voilà ! Très bien. Allez-y Monsieur le théologien; gratifiez ma mère de votre enseignement.

Après quelques hésitations, le curé Gervais Lefebvre se décida.

— Madame, dit-il doctement, l'église a étudié toutes les facettes de la vie et a établi le comportement à tenir devant chacune d'elles.

— Oui, Monsieur le Curé; je sais. Mais de quelles facettes allez-vous me parler ? demanda Louise.

— Patiente un peu maman, dit Madeleine. Monsieur le curé doit élaborer l'introduction qui le mènera à ce qu'il veut vraiment.

Et le curé Gervais se mit à discourir de religion. Au bout de trois minutes, le discours continuait assez bien.

— Monsieur le Curé, remarqua Madeleine; je trouve que vous prenez beaucoup de temps pour vous décider à monter votre main sous la jupe de ma mère. J'ai hâte de savoir si vous allez pouvoir monter plus haut que ses genoux avant qu'elle vous flanque des taloches comme je l'ai fait.

— Quoi ? s'écria Louise en se redressant. Cet individu malodorant s'est permis de monter sa main sous ta jupe, ma fille ?

— Ai-je l'habitude de frapper les gens sans raison, mère ?

Le curé ne vit pas le coup venir et vlan ! Sa joue droite se mit à brûler. Et vlan ! La gauche adopta la même température. Le curé tombait à la renverse pendant que Louise ramassait un gourdin. Gervais Lefebvre, à cette époque, était âgé de 29 ans et assez robuste. Au moment où il se relevait rapidement, il reçut un coup de bâton derrière l'épaule, un autre sur le bras avec lequel il se protégeait et un autre sur le tibia de la jambe droite. Les coups pleuvaient et Louise n'y allait pas de main morte.

— Arrêtez ! Je me rends ! hurla-t-il.

— Tu te rends espèce de dévergondé ? Tu te rends ? répéta Louise. Eh bien moi, je ne te prends pas. Et elle lui asséna une autre volée de coups de bâton. Elle finit par lui en asséner un sur le front qui fit s'écrouler le « Maître en théologie ». Il gisait près de la rivière, tout juste à côté de son canot.

— Mère; tu l'as tué ! s'écria Madeleine.

— Ne t'inquiète pas ma fille; ce genre d'individu est très difficile à tuer. Elle attrapa le curé par le collet de sa soutane et le tira à la rivière. Elle lui jeta la tête dans l'eau et revint vers sa fille.

— Est-ce que tu vas bien, ma belle enfant ? Il ne t'a pas maltraité cet animal ? demanda-t-elle.

— Non; il n'a pas pu, je ne cessais pas de le claquer. Mais il va se noyer si on le laisse là.

— Si ce « théologien » n'est pas assez intelligent pour se sortir la tête de l'eau, il se noiera; c'est tout.

Charles-Gabriel, ayant entendu les cris, arrivait en courant et aperçut le curé gisant la tête dans l'eau. Ne faisant ni un ni deux, il retira le moine de la flotte et le déposa sur le sable. Le curé commença à reprendre ses esprits.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive, joual vert ? demanda-t-il à sa mère et sa sœur.

— Ce qui nous arrive ? s'exclama Louise, encore sous l'effet de la colère. Ce faux prêtre, curé de la paroisse et Maître en Théologie, s'est permis de monter sa main sous la jupe de ta sœur. Voilà ce qui nous arrive !

— Quoi ? Un prêtre ? Un curé ? Et Charles-Gabriel se retourna pour voir le curé qui se remettait sur ses pieds. Vous ? Le curé de la paroisse, vous vous êtes servi de votre prestige pour abuser de ma sœur ? ? ? Et il s'élança sur Gervais Lefebvre.

Le curé encaissa l'enseignement, non théologique, de combat à l'indienne que Charles-Gabriel commençait à maîtriser assez bien sous la conduite de Winnetou. La soutane se mit à faire des culbutes pendant que son contenu recevait une volée de coups de poing à chacun des tours complétés. La pédagogie de Charles dura un bon cinq minutes et le curé ne parvenait pas à placer un mot de sa propre science. Charles-Gabriel termina la session par un direct au menton qui envoya le curé s'assoir dans la rivière.

— Je vais tous vous excommunier ! cria-t-il. Lorsqu'il parvint à articuler.

— Tu vas nous excommunier ! clama Charles. Eh bien moi je vais te scalper ! rugit-il en sortant son couteau de chasse. Il sauta dans l'eau et attrapa le missionnaire par les cheveux.

— Tu veux toujours nous excommunier ? demanda Charles en plaçant la lame sur le haut du front clérical.

— Non ! Non ! C'était une façon de parler, mon fils. J'étais sous l'effet de la colère.

— Et moi, je le suis encore, répondit Charles-Gabriel. Alors tu nous excommunies, ou pas ? répéta-t-il.

— Non. Pas du tout. C'est promis, ajouta le curé.

— D'accord. Dans ce cas, tu vas nous bénir et surtout demander pardon à ma sœur; sinon, je garde ton scalp. Tu m'as compris ?

— Toutes mes excuses Mademoiselle, répondit le prêtre.

— Je n'ai pas dit des excuses ! s'enflamma Charles. J'ai dit de lui demander pardon ! Le couteau avait fendu la peau un peu et le sang commençait à apparaître près de la lame.

— Je vous demande pardon, Mademoiselle. Je vous demande pardon ! cria le prêtre.

— Et la bénédiction ? enchaîna le jeune homme.

— Je vous bénis tous, mes enfants, au nom du Père et du fils et du Saint-Esprit.

— Amen ! dit Charles. Et maintenant tu vas te ramasser, sauter dans ton canot et ne jamais plus oser te présenter ici; sinon, je ne peux garantir ton scalp; et si je raconte ce qui s'est passé ici à mon père, je ne garantis pas que ta peau vaille plus qu'une peau de lièvre. Tu m'as bien compris ?

Gervais Lefebvre acquiesça de la tête à plusieurs reprises, ne pouvant plus prononcer un seul mot. Charles le lâcha et il courut à son canot, agrippa son aviron et s'éloigna le plus rapidement possible de la terre de Gabriel Lefebvre dit Lataille.

— En tous les cas, il est bon à l'aviron, remarqua Madeleine en riant aux éclats. Elle prit sa mère par les épaules et ajouta :

— Je pense qu'il serait mort avant d'arriver à tes genoux, maman.

— Je l'aurais étranglé avant, ça c'est certain ! dit Louise qui bouillait encore un peu.

— Je ne pense pas qu'il revienne ici, ajouta Charles-Gabriel.

— Il a intérêt ! renchérit Louise. Ne parlez pas de ceci à votre père; car j'ai peur qu'on ait à trouver un autre curé s'il l'apprend.

Madeleine de Verchère et de La Pérade ne serait pas aussi discrète que la famille Lefebvre lorsqu'elle aurait à subir les avanies du Curé « Maître en théologie ». La dispute ne se réglerait que devant le roi de France, lui-même.

Chapitre 46

Joseph a encore des brouilles

Joseph, cette année-là décida de se doter d'un nom de guerre personnel, comme son père. Il chercha et trouva. Il apprit que le dernier porteur du nom de Villemur, Alexandre de Berthier, était décédé le 11 janvier 1703 et que sa veuve Françoise Viennay Pachot s'était remariée en 1712 avec Nicolas Blaise des Bergères. Il conclut donc que le nom Villemur était libre. Il se mit alors à se nommer Joseph Lefebvre dit Villemure que, souvent, il changeait en « de Villemure » qui faisait plus aristocrate. D'ailleurs, ne portait-il pas l'épée et ne la maniait-il pas de façon remarquable ? Il entendit l'affaire devant... lui-même et ce fut réglé. Remarquez qu'avec la réputation de sa dextérité à l'escrime qui était répandue, personne ne lui contestait ce petit caprice. D'ailleurs la population de Batiscan le reconnaissait déjà comme un gentilhomme-né, sans, pour autant, être de la noblesse. Chez les Canadiens, la noblesse d'âme suffisait amplement.

Donc, se servant de son « nom de guerre » qu'il présentait, à l'occasion comme un « titre » depuis déjà un an, « l'autre chose » qui dirigeait tout, selon les dires de son propre père, lui donna l'opportunité de confirmer cette « noblesse d'âme » aux yeux des habitants de Batiscan.

Revenant de chez son oncle François Duclos qui avait hérité de la terre de son père, il traversait le village quand il aperçut un jeune homme d'épée, en train de rosser un habitant d'un âge assez avancé; du moins à ses yeux de « jeunesse » de 19 ans.

Se précipitant à la rescousse, il attrape le poignet du bretteur au moment où il allait frapper le pauvre homme avec un gourdin. L'attirant à lui, il lui flanque un coup de poing qui l'envoie valser à trois pas.

— Comment oses-tu frapper un vieil homme sans défense espèce de canaille ? s'exclame-t-il.

— Qui es-tu jeune impertinent ? répond le gredin en recouvrant son équilibre, essuyant le sang de son nez.

— Qui je suis ? Je suis Joseph Lefebvre de Villemure et je te défends de toucher à quiconque du village. Tiens-toi-le pour dit !

— De Villemure ? Je dois donc en déduire que vous êtes de noblesse, Monsieur. Vous ne refuserez donc pas à me rendre raison de l'outrage que vous me faites. Je suis le chevalier de Fontebrune et j'exige réparation.

— Quand, comme, et où tu voudras espèce de lâche ! Tout de suite si tu le désires.

— Vous aurez des nouvelles de mes témoins cet après-midi. Où peut-on vous trouver ?

— Tu m'as déjà trouvé; mais tout le monde t'indiquera la terre de Gabriel-Nicolas Lefebvre. J'y serai dans une heure.

C'est le lendemain que se déroula la confrontation d'honneur. Deux épées plantées à six pas de distance l'une de l'autre servaient de point de départ pour les duellistes, qui devaient s'en éloigner de 12 pas chacun. Ainsi les coups de feu se feraient à trente pas; et si aucun n'était touché, on devait finir le travail à la rapière.

Fontebrune tire aussitôt arrivé aux douze pas et… rate sa cible. Constatant le résultat, il devient pâle et abaisse son bras tranquillement.

Joseph le dévisage, pointant le pistolet prêt à faire feu. Tout à coup, il baisse le bras, tend le pistolet à son père qui agissait comme témoin et se dirige vers les deux épées.

— Le pistolet, dans un duel, est une arme de lâche. On ne voit pas les yeux de l'adversaire. De plus, je ne désire pas te tuer, tu n'y apprendrais rien. Je vais plutôt te donner une leçon d'escrime qui te fera comprendre de ne pas t'en prendre à un plus faible que toi inutilement.

Fontebrune ayant repris contrôle de ses esprits, saisit sa rapière avec un sourire et, convaincu d'être maintenant le plus fort, se prépare à pourfendre ce jeune « coureur de bois » insolent qu'il juge gonflé d'orgueil. Les deux hommes se mettent en garde.

Après quelques passes, Fontebrune se rend compte que ses desseins seront plus difficiles à atteindre qu'il le croyait.

— Je vois que vous maniez l'épée de façon passable, dit-il en portant un coup droit.

— Vous trouvez ? répliqua Joseph en parant en contre de sixte, enroulant l'épée adverse et l'envoyant planer à cinq pas.

Fontebrune, estomaqué regarde son adversaire.

— Comment avez-vous fait ça ? demande-t-il.

— Allez chercher votre épée et je vais vous le refaire.

Fontebrune ramasse son arme et vient se replacer en garde.

— Ma question était inutile; j'ai bien remarqué votre mouvement et je vous jure que vous ne le réussirez pas deux fois. Il passe encore à l'attaque. Après quelques attaques-ripostes des deux escrimeurs, on entend Joseph dire :

— Comme vous avez si bien remarqué le premier mouvement, dans ce cas, je passe au suivant.

Après une autre parade circulaire, Fontebrune sent son épée lui sortir de la main et, pour la deuxième fois, la voit se transformer en oiseau.

— Diantre, Monsieur, vous êtes une maîtresse lame. Je dois me soumettre et m'avouer vaincu.

Joseph le salua de son épée et ajouta :

— Il n'est pas du tout question de « maîtresse lame », Monsieur. Il est question de comprendre qu'ici, un Canadien quel qu'il soit se retrouve au même niveau que tous les autres hommes ayant les deux pieds sur notre sol. Si vous n'avez pas compris cela, reprenez la position. Si vous avez compris, je vous invite chez moi, casser la croûte. Je suis certain que mon père n'en fera aucune objection.

— Monsieur de Villemure, vous êtes un noble cœur. Si les Canadiens sont tous de votre trempe, je me garderai bien, à l'avenir, de leur manquer de respect.

— Ils le sont tous ! Je vous l'assure, affirme Joseph.

— Dans ce cas j'accepte votre invitation et je vous propose de devenir mon ami.

— Je le veux volontiers, répond Joseph.

Et c'est ainsi que Joseph se fit un ami à la pointe de sa rapière, qui répandit le nom de Joseph Lefebvre de Villemur dans la population canadienne. C'est aussi de cette façon qu'il fut reconnu par ses concitoyens comme un défenseur des opprimés, sur l'aide de qui l'on pouvait compter.

Gabriel et Winnetou avaient été les témoins de Joseph, lors de ce duel. C'est pourquoi le jeune homme n'eut jamais à raconter cet exploit. Cependant, son père lui, ne s'en privait pas.

Lui et ses frères continuèrent de tenir leur poste de traite à Détroit jusqu'à ce que l'arrivée de pelleteries commence à décliner. Ils durent alors s'orienter différemment. Ils prirent alors la décision de travailler chacun de leur côté.

Chapitre 47

On travaille sur plusieurs fronts

Deux ans plus tard, en 1719, Jacques-François âgé de 25 ans, épouse à Rivière-du-Loup (Louiseville), Catherine Lemaître-Auger, elle, âgée de 22 ans. Jean Sicard de Carufel, le commandant renommé des sauvages, est présent au mariage. Une de ses filles, Marie-Anne Sicard de Carufel devenait par ce mariage, la belle-sœur de Jacques-François Lefebvre. Le lien d'amitié des deux familles durera plus de 92 ans. Le père de Catherine, Charles Lemaître, Capitaine de milice de Louiseville, est marchand et avait passé sa vie à engager des « coureurs de bois » pour l'ouest depuis 1688. Malheureusement, la jeune mariée ne survivrait pas plus de deux ans. Elle décède le 29 juin 1721. Jacques-François, toujours tellement ferme devant le danger et l'adversité, apprenait la défaite devant « l'autre chose » qui contrôlait tout. Il en est atterré. Il avait planifié une vie telle que l'exemple de ses parents lui avait fourni, avec plusieurs enfants et une maison remplie de joie de vivre. Tout s'écroulait sans qu'il n'y puisse rien. Il avait énormément de difficulté à l'accepter. Il ne comprenait pas et se culpabilisait inconsciemment.

L'année précédente, le voisin de Gabriel, Jean Brouillet, s'était noyé à Cap Santé à l'âge de 40 ans. Sa veuve Madeleine Ricard, qu'on appellerait « la veuve Brouillet » pour le restant de sa vie, continuerait d'habiter sa terre jusqu'à sa mort en 1750.

Depuis cette année précédente, François Duclos fils, est lieutenant de milice de Batiscan. Il voit son rôle comme étant d'assurer la sécurité de ses concitoyens, plutôt que de les oppresser avec les règles et lois des autorités françaises. Il évite de s'immiscer dans les moyens de survie qu'ils emploient, même s'il les connaît parfaitement. La famille de son père avait survécu de la même façon, ce qui avait assuré sa propre survie. Respectant le caractère canadien qui l'anime lui-même, il n'insiste pas quand l'un d'eux refuse ou s'excuse, pour ne pas prendre part à une expédition à laquelle il ne croit pas. Il ne recrute toujours que des « volontaires ». Ce sera d'ailleurs, tout au long de l'histoire de la Nouvelle-France, le qualificatif employé par les autorités

françaises pour définir le Canadien qui participe à une expédition. Elles ne pourront jamais « exiger » l'implication d'un Canadien, elles devront le « convaincre » d'y participer. C'est d'ailleurs là, la philosophie de base de la société « sauvage » qui prône la liberté individuelle et le respect des différences; que celles-ci soient la couleur de la peau ou les convictions personnelles. Convaincre un Canadien, pour les autorités françaises, n'est pas toujours évident puisque les intérêts des deux partis sont complètement différents et assez souvent contraires.

Jacques-François, dorénavant sans aucun but dans la vie, se réfugie pendant quelques mois annuellement, dans la traite des pelleteries à Détroit où Joseph tient son « poste de traite ». Le reste du temps, il erre à l'ouest et au sud-ouest du lac Michigan. De temps à autre, il visite la tribu mohawk qui l'avait adopté et dont il est reconnu comme l'un des guerriers. Mais rien ne semble parvenir à lui donner l'étincelle qui réanimera son ambition et sa joie de vivre. Il trouve la vie acceptable et ne demande rien de plus que ce qu'il discerne sur sa route de tous les jours. Il ne vise rien d'autre, pour le futur, que la nourriture et l'abri du lendemain. Cette vie errante dure 2 ans, jusqu'en 1723, où son frère Joseph, âgé maintenant de 25 ans, est engagé comme charpentier au poste de Miami. Cette région près d'où la famille avait fait la traite quelques années plus tôt avec les Shawnees venus du sud. Comme son engagement ne l'empêche pas de faire la traite, il engage son frère Jacques-François pour faire ce commerce avec lui. Joseph rencontrerait ses obligations de charpentier pendant que Jacques-François assurerait la bonne marche de leur commerce. Joseph remet sa propriété de Détroit aux mains de son frère Jean-Baptiste, qui en devient le nouveau propriétaire. La famille possède des postes de traite dans plusieurs régions. Joseph et Jacques-François dans l'actuel Indiana, Jean-Baptiste à Détroit et leur frère Antoine transige dans l'Outaouais. Gabriel, leur père à tous, continue de récupérer tout ce qu'il peut des « têtes de boule » qui viennent parfois échanger leurs fourrures à Batiscan.

L'entente qu'avait signée Jacques François avec son frère Joseph était pour dix-huit mois. Ce laps de temps terminé, Jacques-François quitte Joseph et s'avance plus loin vers l'Ouest jusqu'à la rivière Ouabache. Il se fabrique alors un canot et décide d'explorer cette rivière. Il rencontre assez rapidement les Shawnees qu'il connaissait déjà. Il vit parmi eux quelques mois et reprend son exploration de la rivière. Il se rend jusqu'à la rivière Ohio qui se trouvait toujours sur le territoire Shawnee. Il n'apprit pas la nouvelle que son jeune frère Nicolas était décédé le 23 février 1728 à l'âge de 21 ans. Il fut le seul de

la famille à ne pas être accablé par cette douleur. On savait que Nicolas était décédé parce qu'on avait trouvé son canot au bas d'un rapide sur la Batiscan; mais on n'avait jamais trouvé le corps. L'entraînement de Winnetou et la planification de l'éducation par Gabriel n'avaient pas été suffisants pour détourner la volonté de « l'autre chose » qui dirige tout. C'était probablement mieux que ce « autre chose » évite cette douleur additionnelle à Jacques-François; parce qu'il portait déjà en lui une peine qui l'écrasait.

Peu à peu, cependant, sa perception de la vie se transformait. Découvrir de nouveaux paysages tous les jours, sur la rivière, l'amenait à être curieux du paysage qu'il verrait le lendemain. Son intérêt envers le futur lui revenait graduellement. Le spectacle des Shawnees, pleins de joie de vivre, malgré l'austérité et les épreuves fréquentes qu'ils subissaient et, avec lesquelles, ils composaient en les acceptant comme une facette normale de la vie, l'entraînait à redevenir lui-même. Sans qu'il s'en rende compte, renaissait graduellement l'homme qu'il avait été. La vie redevenait amusante à cause de sa grande variété. Rendu à ce point, il n'y avait qu'un pas pour la trouver belle. Toute cette transformation lui coûta près de 14 ans. Les cinq dernières années, remplies d'aventures dangereuses, drôles ou tristes, mais aussi emballantes les unes que les autres, avaient finalisé sa guérison. Il revint chez lui à Batiscan, et quelques années plus tard, il se remaria à l'âge de 49 ans avec Catherine-Thérèse Richard, âgée de 28 ans. Il leur naîtra une fille qu'ils appellent Marie-Françoise et qui épousera Prisque Juneau dit Latulippe en 1761. Le reste de ses jours sera consacré à embellir la vie de ses neveux, avec le récit de ses aventures.

Antoine qui s'occupait de la traite près de chez lui, avait lui, adopté le nom de guerre : Du Sablon dit Despins. Comme l'éducation paternelle le lui avait appris, il ne visait pas à devenir riche. Il s'efforçait d'assurer une vie acceptable à ceux dont il avait la responsabilité. Lorsque son frère Jacques-François devint veuf, en 1721, Antoine prit la direction des revenus de traite de la famille, pour la région de la Batiscan jusqu'en Outaouais. Sa gestion fut identique à celle de son père, c'est-à-dire « en douce », sans provoquer l'attention.

En 1725, Antoine et Joseph possèdent chacun une terre, côte à côte, sur la rivière Batiscan. Il prendra femme seulement six ans plus tard. Le 16 février 1731, il épouse à La Pérade, Marie-Anne Morand dit Grimard. Quatre mois plus tard, il signe un engagement de 200 livres avec La Vérendrye, sans but déterminé sur le contrat, mais qui est sous-entendu jusqu'au Grand Portage. Il n'avait accepté de signer qu'à cette seule condition, parce que son épouse était enceinte et qu'elle

devait accoucher en octobre. Il signe un autre contrat de voyageur en 1736 avec Gatineau et Hamelin; ce qui indique que la traite sur la Batiscan tirait un peu de la langue. Les aventures d'Antoine Lefebvre Du Sablon dit Despins se sont, pour la plupart, déroulées sur la rivière Batiscan, la Saint-Maurice et la rivière Outaouais. C'était là, la région sous sa responsabilité envers sa famille.

Malgré le récit d'un esprit de famille uni, que je raconte ici, je suis obligé d'avouer que les conflits familiaux ne sont pas étrangers à cette famille, moins qu'à d'autres; du moins à la deuxième génération. On n'est pas certain quand Antoine est décédé; mais en 1770, lui et son épouse Marie-Anne, poursuivent en justice un de leur fils pour négligence de remplir les conditions de la donation de la terre, signée six ans auparavant. Ils se plaignent de son ingratitude et de même se servir de violence à leur égard. Antoine semble avoir vécu jusqu'en 1776, soit jusqu'à l'âge de 79 ans.

Son frère, Charles-Gabriel, avait cependant devancé quelque peu la date de mariage d'Antoine. Il avait épousé le 24 janvier de cette même année 1731, à Montréal, Marie-Josephe Gaudet âgée de 24 ans. Elle était orpheline depuis deux ans de son père Jacques Gaudet de Montréal et depuis deux mois seulement, de sa mère Marguerite Duguay. Ils n'auront pas d'enfants et demeureront toujours à Montréal. Charles-Gabriel développera des liens amicaux avec plusieurs figures importantes de la ville; Les Poulain de Francheville, les De La Corne, les Trudeau, les Larchevêque, les Parant, les Lafrenaye, les Drouillard et autres. Il fait, lui aussi, le commerce des fourrures et engage constamment des « coureurs de bois ». Il travaille souvent conjointement avec son frère Joseph qui traite aux pays des Illinois pendant que lui-même traite à Michilimakinac. On se rend compte que la raison de Charles-Gabriel pour rester à Montréal est de justifier les absences de certains de ses frères partis en « course ». À Batiscan on les dit à Montréal, tandis qu'à Montréal, on les dit à Batiscan. Il décédera, finalement, le 3 août 1780 à Montréal âgé de 80 ans. Il est inhumé à l'intérieur de la chapelle St-Amable de l'église Notre-Dame de Montréal.

Lorsque Joseph termine son contrat de charpentier au poste de Miami et que son frère Jacques-François s'enfonce dans les terres inconnues de l'Ouest, il revient à Batiscan et le 22 novembre 1724 épouse Jeanne Lafond dit Mongrain. Elle était la fille de Pierre Lafond chez qui son père avait payé le cens et les rentes des Jésuites jusqu'en 1721, date de son décès. Pierre Lafond et Gabriel, le père de Joseph, se vouaient un grand respect mutuel et avaient été des amis.

Chapitre 48

Un Le Moyne par les liens du mariage

À l'été 1720, ce fut le tour de Pierre d'aller faire son stage chez Loup Gris. Celui-ci, cependant, avait averti que Pierre serait le dernier à subir cette initiation. Prenant de l'âge, Loup Gris ne pouvait plus assurer la sécurité des jeunes. Son contrôle sur les guerriers s'affaiblissait de plus en plus et quelques-uns visaient son poste de « chef ». Cette décision ne bouleversa pas la famille, puisque Michel et Julien ne montraient pas autant d'intérêt que leurs frères pour la traite des fourrures.

Winnetou partit donc seul avec Pierre. Louise regardait le canot s'éloigner sur la rivière et souhaitait que l'année se termine rapidement. Elle était assez heureuse du fait que ce serait la dernière fois qu'elle vivrait le départ de l'un de ses garçons de treize ans.

Lorsque nos deux voyageurs arrivèrent à l'Île-aux-Noix, Winnetou décida de camper sur l'un des îlots, avant la grande île, pour la nuit. Personne n'habitait l'Île-aux-Noix à l'époque. Le camp fut rapidement monté et on fit un feu. Pierre se chargea d'attraper du poisson pour le repas. L'eau qui passait entre les îles n'était pas profonde et on voyait parfaitement le fond de la rivière. Pierre se fabriqua un trident et s'installa, les pieds dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux, sans bouger. Avant d'entrer dans la rivière, il avait remarqué des nageoires de poissons qui déambulaient au fil de l'eau. Même en entrant dans l'eau, il n'avait pas dérangé les poissons; ce qui l'étonnait énormément. Au bout de deux minutes, les poissons s'approchèrent au point de lui passer entre les jambes. C'était d'assez gros poissons noirs qui nageaient tranquillement en effleurant sa peau. Il n'eut pas à lancer son trident; seulement à piquer le poisson qui sortait d'entre ses jambes, devant lui. Le poisson se mit à se débattre et fit presque perdre sa prise sur le trident. Lorsqu'il sortit sa capture de l'eau, il l'évalua à huit livres. L'animal se débattait tellement que Pierre perdit l'équilibre et tomba sur le fessier dans l'eau. C'est alors qu'il entendit un éclat de rire venant de l'autre côté de la rivière.

— Vous avez là une fameuse prise, mon jeune ami, lui cria un « coureur de bois » portant une rapière à son côté. Il paraissait âgé d'environ 25 ans, avec la pipe au bec. L'individu se tenait de l'autre côté de la pièce d'eau.

— Attendez-moi, je vous rejoins, ajouta-t-il en pénétrant dans l'eau pour traverser. Lorsqu'il arriva là où nageaient les poissons, il marcha plus doucement et sortit sa rapière. D'un seul coup, il embrocha un autre poisson qu'il fit glisser jusqu'à sa garde pour le sortir aisément.

— Voilà ! dit-il. Nous pourrons souper ensemble, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Se relevant de sa position précaire, Pierre répondit :

— Aucun inconvénient Monsieur. Nous serons trois car je suis en compagnie de mon entraîneur.

— Votre entraîneur ? s'étonna l'homme. Il vous entraîne à quoi ?

— À être un vrai Canadien. Suivez-moi que je vous le présente; Monsieur… ?

— Pierre-Jacques Payen de Noyan pour vous servir. Monsieur… ?

— Pierre Lefebvre dit Lataille de Batiscan; tout autant à votre service.

Et les deux hommes se dirigèrent vers le campement de Winnetou.

Celui-ci préparait les couches pour la nuit, lorsqu'il vit arriver, du coin de l'œil, les deux compagnons. Se relevant tranquillement, il les regarda s'approcher en croisant les bras à sa manière habituelle. Son masque était de cire.

— Winnetou, je te présente Pierre Payen de Noyan. Il m'a regardé attraper ce poisson et en a embroché un deuxième avec sa rapière. Il demande à souper avec nous.

— Hugh ! Un guerrier des Le Moyne est toujours bienvenu dans mon campement, répondit Winnetou.

— Les Le Moyne ? s'étonna Pierre. Vous êtes un Le Moyne ? demanda-t-il.

— Ma mère est Catherine-Jeanne Le Moyne de Longueuil et de Chateauguay, répondit l'interpelé. Mais je me demande comment votre « instructeur » peut le savoir, ajouta-t-il.

— Winnetou sait un tas de choses étonnantes sur les gens d'ici, répondit Pierre. Et s'il dit que vous êtes bienvenu dans son camp, c'est qu'il vous porte en grande estime vous et votre famille. Allons; préparons ces poissons.

Pendant que Pierre et Payen s'activaient, Winnetou préparait un grand récipient d'écorce de bouleau qu'il remplit d'eau et accrocha au-dessus du feu. Après que la couche superficielle de l'écorce eut brûlé, l'eau put commencer à se réchauffer.

— Tu veux manger du poisson bouilli ? lui demanda Pierre, arrêtant son travail.

— Tes poissons sont des esturgeons et possèdent des petites boules de graisse dans leur chair. Mieux vaut les faire bouillir avant de les cuire au feu; ça les dégraisse. Ne jette pas les œufs si tu en trouves, ils sont délicieux.

— Si tu veux bien me donner un morceau d'écorce, Winnetou, j'ai des œufs dans le mien, remarqua Pierre-Jacques.

— Moi aussi ! ajouta Pierre.

— Hugh ! Et Winnetou leur tendit à chacun, une galette d'écorce de bouleau.

Winnetou avait enveloppé les deux poissons dans de la glaise et les avait placés sous la braise.

— C'est vraiment délicieux ces œufs de poisson, remarqua Payen en léchant ses doigts.

— Très bon ! acquiesça Pierre.

— Hugh ! ajouta Winnetou.

— Vous vous dirigez vers où ? demanda Payen.

— Je vais faire mon stage d'un an chez les Mohawks. Winnetou est le fils du chef de la tribu où nous allons, dit Pierre.

— Donc vous vous dirigez vers Albany. Je suis en permission jusqu'à l'automne; auriez-vous objection à ce que je voyage avec vous ? demanda De Noyan.

— Vous serez seul pour revenir. Car je resterai chez mon père. Mes jeunes frères n'ont plus besoin de moi ici, dit Winnetou.

— Pierre fut étonné de la nouvelle, mais décida de ne pas la relever. Il ne savait pas si son entraîneur ne présentait pas simplement une objection pour éviter l'encombrement.

— Revenir seul ne me dérange pas du tout; mais je trouverai certainement un Iroquois qui voudra venir visiter ses parents du Sault-St-Louis, répondit Pierre-Jacques. Alors, qu'en dites-vous Winnetou ?

— Hugh ! Vous avez certainement un canot pour être venu sur l'île.

— Oui; mais je le laisserai ici. Je ne prendrai que mon équipement demain matin.

— Hugh ! Alors, vous êtes bienvenu. Cependant, je suis celui qui commande. Mon petit frère à des choses à apprendre durant ce voyage, conclut-il.

— Je suis à vos ordres; c'est évident, répondit Pierre-Jacques Payen de Noyan. Et il se prépara une couche comme celle des autres. De Noyan était alors enseigne dans les troupes de la marine. Il serait nommé lieutenant en 1722. Durant la soirée, il dévoila que, souvent, il venait se réfugier sur l'Île-aux-Noix. Il aimait l'emplacement. Peut-être qu'un jour il s'y installerait pensait-il.

Le surlendemain, on les retrouve à Ticonderoga, sur la rivière La Chute au bout du lac Champlain. La pluie s'est mise à tomber et les trois voyageurs installent leur canot pour se mettre à l'abri. Winnetou n'est pas décidé à camper à cet endroit car c'est la route employée par tous ceux qui voyagent dans la région. Aussitôt que la pluie diminue, il donne l'ordre de lever le camp et de faire le portage jusqu'au lac Saint-Sacrement. Arrivé sur ce lac, Winnetou dirige le canot vers le fond de la première baie qu'il trouve à sa gauche. Il s'éloigne ainsi du trajet habituel de ceux qui passent d'un lac à l'autre. Trouvant un grand rocher derrière lequel il peut faire un feu, les trois voyageurs s'installent pour la nuit. Étant encore tôt dans la journée, la pluie ayant cessé, Winnetou demande à Pierre de trouver de la nourriture, mais sans se servir de son fusil. On ne doit pas attirer l'attention.

Pierre, laissant son fusil sous le canot, part à la chasse.

— Est-ce sécuritaire de le laisser partir ainsi dans la forêt ? demande Pierre-Jacques. Il n'a que ses couteaux de chasse comme arme.

— Mon élève peut arriver derrière toi sans que tu ne l'entendes venir. Il est en sécurité. Il sait comment se comporter. Ne t'inquiète pas. Nous allons bien manger ce soir.

Winnetou avait fait son feu et séchait tout ce qui était trempé. De Noyan faisait de même et fumait une pipe en attendant que son linge soit sec. Il ne cessait de penser au jeune Pierre parti déjà depuis au moins une heure.

— Winnetou; je pense que je vais aller voir si je peux retrouver le jeune Pierre. Son absence m'inquiète.

— Retourne-toi, dit le Mohawk.

De Noyan s'exécuta rapidement et aperçut Pierre debout trois pas derrière lui qui souriait. Il tenait un lièvre dans chaque main.

— Je… Je n'ai rien entendu. Comment as-tu fais ?

— J'ai un excellent instructeur, répondit Pierre Lefebvre. Il était heureux d'avoir surpris le jeune soldat.

— Et tu as tué deux lièvres. Comment est-ce possible, tu n'as que deux couteaux de chasse et un tomahawk ? s'étonna Payen.

— Deux lièvres assaisonnés de trois perdrix, répondit Pierre en laissant tomber sa gibecière près de son interlocuteur qui, saisissant le sac en extirpa trois perdrix, nettoyées et enveloppées dans leurs ailes.

— Mais tu es le diable, ma parole ! s'exclama de Noyan. Comment as-tu fait ?

Pierre passa son index dans sa ceinture et sortit son lance-pierre.

— Cette arme est très utile en forêt, dit-il en lui montrant l'objet.

— Tu as tué ces animaux avec ça ? dit-il, éberlué.

— C'est très efficace; crois-moi, répondit le jeune homme.

Winnetou apprêtait déjà les lièvres et avait remis les peaux à Pierre pour qu'il les gratte et qu'il les installe à sécher loin du feu.

Pierre-Jacques Payen venait de comprendre à quel point vivre dans la nature sauvage n'avait rien de dangereux lorsqu'on savait ce que l'on faisait. Il enviait un peu l'éducation canadienne qu'avait reçue le jeune homme de treize ans près de lui. Pierre Lefebvre semblait être dans son élément naturel. Regardant le Mohawk, il entrevit pour la première fois, tout ce que ces « sauvages » possédaient comme connaissances. Ces hommes des bois pouvaient y survivre aussi longtemps qu'ils le voulaient, même s'ils étaient complètement démunis d'arme. Il en était devenu complètement convaincu. Il décida de porter attention à tout ce que ses deux compagnons de voyage feraient dans leurs moindres détails.

Deux jours plus tard, ils arrivent au campement de Loup Gris. Celui-ci semble un vieillard. Il est maigre, les cheveux tout blancs et ne paraît pas très solide sur ses jambes. Pierre ne le reconnaissait pratiquement pas. Par contre, ses yeux sont pleins de feu. Winnetou s'approcha de son père qui le prit dans ses bras.

— Mon fils, je te vois, dit-il d'un ton où il ne pouvait pas cacher l'émotion.

— Mon père, je te vois, répondit Winnetou aussi ému.

— Tu es Pierre, mon neveu, ajouta le chef. Sois le bienvenu chez toi, ajouta-t-il.

— Merci Grand chef; c'est un plaisir de te revoir, répondit Pierre Lefebvre.

— Père, je te présente Pierre-Jacques Payen de Noyan.

— Un membre de la famille Le Moyne est toujours le bienvenu dans ma longue maison, dit le chef en serra l'avant-bras du jeune soldat.

— Je suis vraiment touché Grand Chef, répondit De Noyan.

Tout le monde suivit Loup Gris qui entra dans la maison mohawk où il présenta ses invités à tous ceux qui étaient présents. Le retour de « Celui qui parle peu » fit merveille et la « mère de clan » fut très heureuse de retrouver l'un de ses « fils ». Elle le fit assoir près d'elle et ne cessa de l'interroger de toute la soirée. Le lendemain, on ne la revit pas avant assez tard dans la soirée. Elle était accompagnée de deux autres vieilles femmes qui restèrent quelques jours. Elles regardaient constamment comment Pierre se comportait avec ses « frères » mohawks et étaient attentives à ce que « Celui qui parle peu » lui expliquait et lui enseignait.

Pierre, quant à lui, était accepté par tous dans le clan. De Noyan resta deux semaines chez les Mohawks. Un des Iroquois décida d'aller visiter des membres de sa famille qui habitaient près de Montréal. Les deux hommes partirent tôt le matin, mais pas avant d'avoir salué le Chef Loup Gris, son fils « Celui qui parle peu » et son neveu Pierre Lefebvre dit Lataille. Tout le clan saluait les deux hommes à leur départ.

Les semaines passèrent et quelques semaines avant la période où les guerriers partaient pour la chasse, Winnetou apprit à Pierre qu'il lui fallait aller passer une semaine seul dans la forêt, sans armes et sans autres vêtements que ceux qu'il portait. Pierre fit un petit signe de tête affirmatif, donna ses couteaux, son tomahawk et sa fronde à Winnetou et disparut en courant dans les bois. Trois vieilles femmes avaient suivi tout l'évènement de loin. Un peu plus tard, elles avaient invité le fils de Loup Gris à venir converser avec elles. « Celui qui parle peu » était maintenant âgé d'environ 45 ans. Il était sage, posé, intelligent et juste dans ses décisions. Les vieilles « mères de clan » l'avaient remarqué. Loup Gris se présenta un jour à son fils pour lui demander de le suivre. Il l'entraîna dans la longue maison où six vieilles étaient réunies. Les deux hommes vinrent s'assoir devant les vieilles femmes. L'une d'elles, la « mère de clan » de Loup Gris, s'adressa à « Celui qui parle peu ».

— As-tu l'intention de repartir ou de rester, mon fils ? demanda-t-elle.

— Je suis revenu chez moi pour m'occuper de mon père et de ma mère. Je ne repartirai plus. Mon devoir envers mes petits frères blancs est accompli et vous verrez bientôt que j'ai aussi bien réussi

avec le dernier qu'avec les précédents que vous avez reçus ici dans cette longue maison, répondit Winnetou.

— Nous avons déjà constaté que le jeune Pierre est aussi bien éduqué que ses frères. Il n'y a aucun doute des « mères de clan » à ce sujet. Nos doutes sont plutôt envers toi. Es-tu prêt à servir ton clan du meilleur de tes capacités ? Voilà ce qui nous tracasse.

— Je vous vois, mes mères, et je veux continuer à vous voir aussi longtemps que je vivrai. Je n'ai rien d'autre que mon clan dans mon cœur, répondit « Celui qui parle peu ». Il avait croisé les bras comme si tout était dit pour lui.

Les vieilles femmes le regardaient attentivement et le fils de Loup Gris leur retournait son regard sans démontrer aucun malaise ni aucune émotion. Il savait avoir dévoilé le fond de sa pensée et divulgué ce qui se trouvait dans son cœur. On continua de se regarder pendant un bon cinq minutes, ce qui ne fit pas changer la physionomie de « Celui qui parle peu » d'un seul iota. Les vieilles femmes se regardèrent et, l'une à la suite de l'autre, firent un signe affirmatif de la tête.

La vieille « mère du clan »voisin de celui de Loup Gris prit la parole.

— J'ai une jeune nièce. Je voudrais te la présenter. Elle s'appelle « Nuit d'étoiles ».

— Je la connais, mère; tu peux être fière de ta nièce. Elle fera une excellente épouse à celui qu'elle choisira.

— Elle m'a fait connaître son choix. Elle veut celui qui deviendra le chef de la tribu et qui remplacera Loup Gris. Elle fera une excellente femme de chef.

— Pourquoi voulez-vous remplacer Loup Gris ma mère ? Il est un bon chef et l'a toujours été. Sa sagesse est sans bornes; et son expérience, aujourd'hui, est sans limites. Dans ses yeux on pouvait deviner qu'il n'était pas d'accord pour qu'on remplace son père comme chef. Mais rien, de sa physionomie, ne pouvait le laisser discerner.

— Loup Gris est un très bon chef; nous le savons, affirma la vieille. Mais il prend de l'âge et nous avons décidé de lui joindre un aide qui deviendra chef de la tribu lorsqu'il nous quittera. Et comme tu ne peux pas lui succéder étant du même clan, nous devons trouver un guerrier d'un autre clan pour l'aider. Tu comprends cela; n'est-ce pas ?

— Parfaitement ma mère. Je n'ai d'ailleurs jamais songé à succéder à Loup Gris.

— La raison de ta présence ici est de connaître ta décision, continua la vieille « mère de clan ». Comme je te le disais, ma nièce m'a fait connaître son choix, et c'est toi qu'elle choisit. Que devrai-je lui répondre, « Celui qui parle peu » ?

— Ta nièce me fait un grand honneur, ma mère. Mais je suis déjà assez âgé. J'ai 45 printemps cette année. Lui ferai-je un bon époux ?

— Je te répète que c'est elle qui t'a choisi; ma nièce sait très bien ce qu'elle veut. Attention à ne pas l'offenser, enchaîna la vieille mère.

— Loin de moi de vouloir l'offenser, « mère de clan ». Je suis heureux qu'elle m'ait choisi et j'accepte, avec joie, l'honneur de devenir le meilleur époux qu'elle mérite.

— Très bien. Voilà qui est décidé. On célèbrera le mariage dans trois jours. Et alors tu feras partie de mon clan et tu quitteras le clan de ta mère. J'ai dit.

La « mère de clan » de Loup Gris prit la parole.

— Grand chef, l'assemblée des « mères de clan » a décidé de t'appointer un chef plus jeune, pour t'aider dans ta tâche. As-tu des réticences à cette décision ?

— Je suis au service des « mères de clan » depuis toujours, répondit Loup Gris. Elles m'ont continuellement très bien conseillé et je ne peux que me fier à leur jugement. Je n'ai aucune réticence à votre décision.

— Dans ce cas, la quatrième journée à partir d'aujourd'hui, « Celui qui parle peu », du clan voisin, deviendra chef de la tribu avec toi. Votre sagesse à tous les deux ne peut qu'être bénéfique pour la tribu. J'ai dit.

Et toutes les « mères de clan » répétèrent successivement : « J'ai dit ».

« Celui qui parle peu » qui depuis son retour n'avait aucun avenir à envisager, croyant que sa raison de vivre était complétée, se retrouvait chef de la tribu mohawk sous le parrainage de son père Loup Gris. Le « Maître de la vie » lui donnait une responsabilité énorme; encore plus importante que celle qu'il avait remplie jusqu'ici envers les fils de Gabriel Nicolas Lefebvre dit Lataille. Il devait maintenant voir à la sécurité et au bien-être de toute une tribu. Ce « autre chose » qui dirige tout, auquel il est inutile de refuser d'obéir, lui avait donné, en quatre jours, une belle jeune épouse et un statut qu'il n'avait jamais pu imaginer parmi les siens. Son cœur débordait de joie sous ses bras musculeux qui gardait croisés. Les vieilles mères avaient terminé.

Elles se levèrent et sortirent de la longue maison. Loup Gris déposa sa main sur l'épaule de son fils.

— Mon cœur est rempli de bonheur. Tu seras un grand chef parmi les Mohawks.

— Mon cœur déborde de joie, père. Je suivrai tes conseils et assimilerai ton enseignement. Ton fils est heureux. Je te vois mon père.

Les deux hommes quittèrent la longue maison. À leur sortie, Winnetou aperçut « Nuit d'étoiles » qui l'attendait. Elle le regardait en souriant.

— Ma tante m'a dit que tu avais accepté de devenir mon époux. La joie jaillit de mon cœur. Je te donnerai d'aussi grands guerriers que toi-même; je te le promets.

— Je serai, pour toi, le meilleur époux que tu puisses imaginer « Nuit d'étoiles ». Je te le promets.

Et les deux fiancés partirent chacun de leur côté.

La semaine écoulée, Pierre sortit de la forêt enveloppé d'une couverture tressée en peau de lièvre, un couteau de pierre à la ceinture et cinq perdrix attachées avec un bout de cuir. Il se présenta à la longue maison de Loup Gris qui le reçut avec des élans de joie. Pierre donna les cinq perdrix à la femme de Loup Gris qui était la « mère du clan ». Celle-ci accepta le présent et étreignit le jeune homme dans ses bras.

— Tu es maintenant un vrai guerrier, dit-elle.

— Merci mère, répondit Pierre. Je te vois, mais je ne vois pas mon « entraîneur », remarqua-t-il.

— Tu le trouveras dans le clan voisin chez la famille de son épouse.

— Son épouse ? s'exclama Pierre joyeusement. Winnetou a pris une épouse ? demanda-t-il.

— Chez nous, c'est la femme qui prend un époux, corrigea la vieille mère. Et une très belle Mohawk a choisi « Celui qui parle peu ».

— J'espère qu'il est heureux, dit le jeune homme. Il le mérite énormément. Winnetou est un grand homme, affirma Pierre.

— Winnetou est maintenant un Grand chef mohawk, ajouta la « mère de clan ».

Pierre fut bouche bée pendant quelques secondes. Puis n'y tenant plus, il se mit à crier Hi !Hi !Hi ! et à danser à la manière indienne autour du feu de la grande maison.

— Ma mère, les Mohawks ont acquis un chef aussi grand et aussi sage que Loup Gris. Mon cœur jubile.

— D'accord; ton cœur jubile; mais arrête de sauter partout, tu vas mettre le feu à la maison, dit la vieille en souriant. S'adressant à Loup Gris qui rigolait :

— Amène ce jeune guerrier chez ton fils. Je sais qu'il a très hâte de le voir.

Loup Gris mit la main sur l'épaule du jeune homme et l'amena à la longue maison du clan voisin.

Winnetou sauta sur ses pieds à son arrivée.

— Je te vois Pierre, dit-il.

— Je te vois Winnetou, répondit le jeune guerrier. Et les deux hommes s'éteignirent.

— Je te présente mon épouse « Nuit d'étoiles », enchaîna-t-il. Femme, voici mon élève Pierre Lefebvre dit Lataille.

La jeune femme souriait à Pierre.

— Ma sœur, tu es la plus belle nuit étoilée que j'ai jamais vue. Je suis heureux que tu aies choisi mon grand frère Winnetou. Il te fera un excellent époux.

— La jeune femme s'approcha et étreignit Pierre dans ses bras.

— Et tu seras le meilleur de mes frères blancs, répondit-elle.

Pierre participa à la chasse d'automne avec les guerriers mohawks. Il vécut l'année complète dans la longue maison de son oncle Loup Gris, mais chaque jour, Winnetou venait le trouver pour achever son entraînement. À l'été, Pierre Lefebvre dit Lataille retournait chez lui accompagné de six Mohawks dans deux canots. Les retrouvailles avec sa famille furent aussi chaleureuses que l'avaient été celles de ses frères. Gabriel et Louise furent enchantés du mariage de Winnetou et de sa position de chef de la tribu qu'on lui avait confiée. Tous étaient d'accord pour dire que « Celui qui parle peu » serait un excellent chef pour son peuple.

Chapitre 49

Les trois meurtres de Lataille

De toute sa vie, Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille, n'avait jamais provoqué un combat. Il s'était toujours limité à se défendre lors d'attaques et la mise hors de combat, sans tuer, avait toujours été l'issue favorisée. Officiellement, il n'avait jamais occis un homme en combat singulier. Mais là n'était pas, tout à fait, la vérité.

À la fin du printemps 1724, quelle ne fut pas sa surprise de voir arriver en canot, son ami d'Albany, l'ex-flibustier Firpawair, accompagné d'un guide indien.

— Salut ! Moussaillons, dit celui-ci en sautant du canot. Tu m'avais dit que tu demeurais à Batiscan et je te retrouve reculé deux miles dans le bois. Pas trop fort de ta part pour fournir des coordonnées.

— Firpawair ! Quel plaisir de te voir. Je n'aurais jamais cru que tu viennes me visiter ! Viens à la maison, ma femme sera heureuse d'enfin connaître ce compagnon de flibuste dont je lui parle si souvent.

— Tu parles de moi à ta femme ? Dans ce cas, c'est clair; c'est elle qui tient les cordons de la bourse.

— Exact ! avoua Gabriel en riant et donnant l'accolade à son ami. Les deux hommes se dirigèrent vers la maison.

Louise surveillait le cuissot de chevreuil sur la broche, pendant qu'elle préparait les légumes. À l'entrée de Firpawair elle avait déjà replacé ses cheveux sous son bonnet, car elle avait entendu les voix des hommes qui approchaient de la maison.

— Louise, voici l'homme dont je te parle tellement souvent et qui nous fournit toutes ces livres que nous t'apportons d'Albany.

— M. Firpawair ! Heureuse d'enfin vous rencontrer.

— Le bonheur est pour moi, Madame Lataille. Je vois que le moussaillon n'a pas seulement du goût pour les rapières; vous êtes une femme charmante, Madame.

— Mon ami, ne t'y fit pas, ma femme est encore plus acérée que mon épée lorsqu'on l'attaque.

— Une vraie femme pour toi, dans ce cas, moussaillons.

— Je vous prépare du café, les hommes. Veuillez vous assire en attendant, dit Louise.

— Merci Madame, ajouta Firpawair; mais j'ai à parler de choses très sérieuses à votre mari. Serait-il possible que nous allions prendre une marche sur le rivage, moussaillon ?

— Allez-y ! dit Louise, mais promettez-moi de revenir prendre la collation que je vais vous préparer, cher Monsieur.

— Promis, répondit-il. Et il entraîna Gabriel par le coude, qui se demandait bien ce qui arrivait à son ancien compagnon d'aventures navales.

Firpawair se dirigea vers son canot, et s'assit sur une grosse souche renversée qui servait à amarrer les barques qui venaient parfois. Il sortit sa pipe, la bourra, prépara un petit feu devant lui avec son « batte-feu » et prit un tison pour s'allumer. Il fumait, songeur, sans dire un mot.

Gabriel chargea sa pipe et se mit à fumer en attendant que son ami se décide de parler.

— J'ai appris que tu avais perdu l'un de tes fils, moussaillon ?

— Toi ? s'étonna Gabriel. Comment as-tu pu l'apprendre; il s'est noyé ici, plus haut sur la rivière, ajouta Gabriel.

— Il ne s'est pas noyé, moussaillons, dit gravement le flibustier en tirant une bouffée de sa pipe.

— Voyons Firpawair; on a trouvé son canot brisé au pied du deuxième rapide en partant d'ici.

— On avait brisé son canot avant de le jeter dans le rapide.

— Qu'est-ce que tu me racontes ! demanda Gabriel; commençant à s'inquiéter de ce que son ami tentait de lui dévoiler.

— Ton fils a été tué et enterré dans la forêt. On a ensuite brisé son canot puis jeté dans les rapides, pour faire croire à un accident.

— Gabriel regardait Firpawair, bouche bée; assimilant lentement les paroles qu'il venait d'entendre. Les questions explosaient dans sa tête : Comment le flibustier savait-il qu'il avait perdu un fils ? Comment savait-il que son canot avait été brisé ? Comment pouvait-il savoir que son fils avait été tué et enterré dans la forêt ?

— Raconte-moi tout, Firpawair; sans rien laisser de côté.

— L'hiver dernier, je suis allé prendre un pot au pub hollandais où je t'ai amené la première fois que tu es venu à Albany. Tu te souviens ?

— Parfaitement.

— L'endroit était encombré et j'ai dû m'assire à une table qui était occupée par trois hommes qui ceignaient l'épée. Je ne leur portais pas attention, jusqu'à ce que j'entende mentionner ton nom suivi d'un éclat de rire des trois lascars. J'établis donc les mires de mes oreilles sur leurs bouches.

La première chose que j'ai entendue est :

« Messieurs, c'est cette année que nous allons remettre ça. Si nous pouvons éliminer la famille sur la ferme, il ne restera que ceux qui sont mariés à éliminer plus tard. Je cherche toujours celui qui a tué mon frère d'un coup de tomahawk; mais il ne vient jamais à Batiscan. J'espère qu'il n'est pas déjà mort. Je lui réserve un traitement spécial ».

— Est-ce que cela te dit quelque chose, moussaillon ? demanda Firpawair ?

— Oui, répondit Gabriel. C'est Jacques-François qui a tué le frère en question. L'idiot avait menacé de tuer la famille ainsi que Jacques-François un jour, dans une embuscade. Il semble que le frère survivant soit du même acabit que l'exécuté. Il ne le trouve pas parce que Jacques-François est dans l'Illinois depuis quelques années. Continue, tu dis qu'ils se préparent à tuer toute la famille ici ?

— C'est ce que j'ai entendu. Ils ont planifié le coup pour septembre, semble-t-il. Mais ils pourraient venir plus tôt. C'est pourquoi je suis ici au printemps.

— Tu sais où je peux trouver ces individus ? demanda Gabriel.

— Ils habitent Albany depuis près de deux ans. C'est de là qu'ils partiront à l'automne.

— Je crois qu'ils resteront à Albany, maugréa Gabriel. Ne parle pas de cela à ma femme. Raconte-lui que tu es venu demander mon aide comme témoin pour un problème d'affaire à être réglé en cour. Je lui ferai comprendre que je ne peux pas te refuser cette faveur. Nous partirons demain matin.

— D'accord, répondit le flibustier.

Et les deux hommes fumèrent une deuxième pipe en songeant à ce qu'ils allaient entreprendre. Frappant leur pipe sur leur talon pour les vider, ils se dirigèrent vers la maison.

La soirée fut dédiée à faire accepter à Louise que Gabriel devait absolument se rendre à Albany pour témoigner en faveur de Fipawair; sinon celui-ci risquait de perdre son commerce; ce qui serait nuisible pour la famille Lefebvre-Duclos également.

Le lendemain, Gabriel ceignit sa rapière après avoir ramassé le sac où Louise avait insisté pour y mettre les habits les plus « chics », en prévision de l'apparition de Gabriel en cour de justice.

Celui-ci avait promis de faire le plus vite possible; mais comme on ne sait jamais comment se déroulent les causes devant les juges, il ne pouvait pas lui donner la durée de son absence.

Le canot de Firpawair s'éloignait du rivage et Louise leur envoyait la main, de la porte de sa maison.

Arrivé à Albany depuis trois jours, Gabriel s'impatientait dans la maison de Firpawair. Celui-ci lui avait conseillé de rester caché, puisqu'il semblait bien que les trois assassins le connaissaient. Le flibustier se promenait donc dans la ville à leur recherche. Gabriel lui avait demandé de rapidement venir lui dire où ils se trouvaient aussitôt que le flibustier les aurait localisés. Le corsaire voulait s'impliquer dans l'affrontement, mais Gabriel le lui avait strictement défendu. Il lui fallait éviter d'entacher son nom et son commerce.

L'après-midi du quatrième jour, Firpawair se précipite dans la pièce :

— Ils sont là ! dit-il. Ils prennent un pot au pub que tu connais.

— Parfait; reste ici, dit Gabriel en ceignant sa rapière. Il était habillé en « coureur de bois » avec son tomahawk et ses deux couteaux de chasse, mais sans ses pistolets. Fais comme nous l'avons déterminé; va chercher une carriole fermée et place-la devant ta porte. Lorsque je reviendrai, il faudra déguerpir. Et Gabriel sortit.

Le flibustier avait pris le temps de lui décrire précisément les trois filous.

En entrant dans le pub, Gabriel les reconnut aussitôt, et se dirigea directement à leur table. Eux ne l'avaient pas encore remarqué. À son arrivée à la table, ils levèrent les yeux.

— Lequel de vous trois est le frère de l'imbécile, mort avec un tomahawk dans le front parce qu'il avait menacé ma famille ? demanda-t-il d'une voix grave et glaciale.

L'un des trois voulut se lever, mais celui à son côté le retint par le bras.

— Pas ici ! dit-il. Veux-tu aller en prison, idiot ? Puis se retournant vers Gabriel, il ajouta :

— Nous sommes les trois frères de celui dont tu parles; et crois-moi, tu ne sortiras pas vivant d'Albany.

— Êtes-vous toute la famille ou y en a-t-il d'autres des « comme vous » ? demanda Gabriel d'un ton assez insolent.

L'un des trois, piqué au vif, déclara :

— Nous sommes les seuls; mais c'est amplement suffisant pour un vieux Canadien demi-sauvage comme toi.

Gabriel le fixa dans les yeux, ce qui sembla refroidir l'énervé. Peut-être avait-il vu que l'homme devant lui, malgré ses 59 ans, n'était pas un sauvage qu'à demi. Revenant à son premier interlocuteur, Lataille demanda :

— Vous avez mentionné qu'il ne fallait pas faire d'esclandre ici et je suis d'accord avec vous. Mais comme vous habitez la ville, vous devriez connaître un lieu où nous pourrions régler notre petit différend, non ?

— Tu t'attaquerais seul, à ton âge, à trois adversaires ? s'étonna l'interpelé.

— On doit bien tous mourir un jour, n'est-ce pas ? Et personne n'en connaît la date. Si je dois mourir aujourd'hui, hé bien soit ! J'aurai bien vécu.

Les trois Bostonnais se regardèrent et éclatèrent de rire. L'un d'eux livra la pensée dans la tête de chacun :

— Ils sont complètement cinglés; ces Canadiens !

— Nous connaissons un endroit propice à notre projet, en effet. Et si vous ne craignez pas de nous y suivre, le cas sera réglé assez rapidement, dit le premier qui avait parlé, en riant.

— C'est à deux pas d'ici, ajouta-t-il; dans le pré au bout de la rue. Au centre d'une petite forêt, des arbustes entourent un espace assez grand pour convenir; et c'est assez éloigné pour que vos râles ne soient pas entendus des habitations. Les deux autres frères se mirent à rire de plus belle.

— Alors, je suis à vous, Messieurs, répondit Gabriel en s'éclipsant pour les laisser passer.

Les trois tueurs n'en revenaient pas de l'aubaine. Leur principale victime venait se livrer d'elle-même, dans la gueule du loup. Riant tous les trois, ils se redressèrent et sortirent. Une fois à l'extérieur, ils se retournèrent pour vérifier si leur victime suivait. Leur sourire s'amplifia lorsqu'ils virent Gabriel sortir du pub.

Ils s'orientèrent alors gaiement vers l'endroit où ils embrocheraient leur agneau. Gabriel remarqua qu'ils passaient devant la boutique de Firpawair et que la carriole était déjà en place.

Dix minutes plus tard, les quatre rivaux se tenaient debout dans le pré. Gabriel dégaina sa rapière et les trois tueurs imitèrent son mouvement. Ils se disposèrent devant Lataille, prêts à l'assaut.

— Tu ne t'attendais pas à nous combattre l'un après l'autre, j'espère ? demanda celui qui semblait le chef.

— Je ne pouvais espérer ce genre d'honorabilité de la part de lâches tels que vous; tu as parfaitement raison. Mais avant d'engager le combat, laissez-moi vous dire pourquoi vous allez mourir. Vous avez lâchement assassiné l'un de mes fils, qui n'avait rien à voir avec cette histoire. Vous avez menacé de tuer ma famille, tout comme votre abruti de frère; et vous allez mourir tout comme lui, termina-t-il.

Sur ce, il prit la pose du faucon; mais sa main gauche reposait sur le manche de son couteau de chasse à sa ceinture, au lieu de sur la hanche.

Durant le peu de temps qu'il avait parlé, Lataille avait visualisé le combat très court qui s'annonçait. Ses trois opposants lui faisaient face; ce qui limitait la bataille à trois simples scénarios. Le plus délicat, mais pas tellement plus dangereux serait celui où la première attaque viendrait de l'adversaire du centre. Une attaque venant des deux autres ne demandait que quatre simples pas de danse à la rencontre de l'assaut.

Voyant la pose de Gabriel, les trois crapules éclatèrent de rire.

— Il nous vise avec sa lame ! se moqua le chef des spadassins, placé du côté droit. « Il croit qu'une rapière est un pistolet. Quel abruti ! Même s'il vise juste, sa lame ne lancera pas d'éclair », ajouta-t-il en riant. « Allons mes frères; embrochons ce sale Canadien »; et il se fendit pour transpercer Gabriel. C'était là, ce que Lataille attendait.

Il pivota gracieusement de côté en tenant toujours sa lame à l'horizontale, qu'il déplaça simplement de quelques pouces vers la droite. La lame du bretteur glissa à la gauche de Gabriel pendant que son propriétaire s'embrocha de lui-même l'œil droit sur la pointe de la rapière du Canadien. Il était mort avant d'échapper son arme. Dirigeant la tête du macchabée vers la gauche pour que le corps bloque, en tombant, les deux autres lames, Gabriel retira, d'un coup sec, sa lame de l'orbite transpercée; et dans le même mouvement fluide des trois pas de danse, tourna sur lui-même pour se présenter tout près du deuxième agresseur. L'autre se retrouvait maintenant derrière son frère. Durant le déplacement en rotation de Gabriel, le couteau de chasse était sorti de son étui, agrippé dans sa main gauche. La fin de l'avancée giratoire enfonçait le couteau dans la gorge de l'adversaire face au « coureur de bois ». Repoussant de côté, au moyen de son couteau de chasse bien planté, le deuxième « mort debout », il dégagea l'accès vers le troisième assassin. Il lui enfonça sa rapière dans la poitrine qui, une fraction de seconde auparavant, était protégée par la dépouille verticale de son frère.

Le tout n'avait pas duré sept secondes. Les trois meurtriers de Nicolas, fils de Gabriel Lefebvre dit Lataille, gisaient dans leur sang pour le repos éternel. Lataille décrassa sa rapière et son couteau de chasse sur les cadavres, rengaina ses armes et prit le chemin vers la maison de Firpawair. Son fils était vengé et sa famille, maintenant, en sécurité.

Firpawair l'attendait, assis à la place du cocher, tenant les rênes de la calèche. Gabriel grimpa à l'intérieur et le flibustier fouetta les chevaux.

— Va doucement, lui dit Gabriel. On ne les trouvera pas rapidement. N'attire pas l'attention. Je te remercie d'avoir pensé à apporter mon paquet. Ma femme m'aurait étripé si je n'avais pas rapporté mes beaux habits.

— J'ai un canot qui t'attend avec le même guide indien qui est venu avec nous. Un autre Indien l'accompagne pour le retour. Je ne t'escorte pas jusqu'au canot. Je te souhaite bonne chance, moussaillon; et n'oublie pas que tes fils peuvent venir commercer avec moi; je les recevrai comme si c'était toi-même.

Et Firpawair arrêta la carriole. La rivière était là.

— Merci pour tout, mon ami; je te dois une fière chandelle. Si jamais tu as besoin de moi, ne me fait pas l'injure d'hésiter à me demander.

Gabriel descendit du véhicule sans regarder en arrière. Il monta dans le canot qui s'écarta rapidement sur la rivière. Firpawair était déjà retourné à la station de location.

Cinq jours plus tard, Gabriel Lefebvre débarquait devant chez lui et prenait sa Louise dans ses bras, lui affirmant que le problème s'était réglé de lui-même. Il n'avait même pas eu besoin de témoigner.

— Je me suis ennuyé de toi, durant ce voyage, lui dit-il.

Sa famille l'attendait à l'intérieur, autour de la table prête pour le repas. Personne n'entendit jamais parler de cette histoire.

Chapitre 50

Le monde est petit

Déjà en 1718, les autorités avaient intenté un procès à François-Madeleine You de Ladécouverte, les sieurs d'Ailleboust, Claude de Coulonge, Messier de Saint-Michel, Mocquin et autres, accusés de s'être rendus à Albany, et d'y avoir porté des pelleteries pour y trafiquer. Mais ces marchands traiteurs opéraient dans l'ouest de l'île de Montréal et sur la rivière Outaouais. Installés dans le centre même du commerce officiel des fourrures, ils étaient beaucoup plus susceptibles d'être pris à faire de la contrebande. Ils comptaient exclusivement sur leur lien familial avec le gouverneur pour l'éviter. Le décès du gouverneur avait changé la donne. Rien de semblable n'est advenu aux « coureurs de bois » de la région de Batiscan. Ceux-ci comptaient beaucoup plus sur leur propre discrétion pour éviter d'être remarqués.

Le 12 mars 1725, Vaudreuil revenant à Montréal, reçut une lettre du commandant du fort Chambly. Trois députés anglais étaient arrivés, en compagnie de Schuyler, d'Albany. Ils portaient une lettre du gouverneur de Boston qui demandait à Vaudreuil de cesser d'assister les Abénaquis qui combattaient les Bostonnais. Vaudreuil répondit qu'il ne faisait que remettre aux Abénaquis, les présents usuels, comme à chaque année, envoyés au nom du roi de France. Soulignant que si les « sauvages » attaquaient les Anglais, c'était de leur propre faute puisqu'ils s'étaient approprié des territoires abénaquis sans autorisation. L'un des envoyés bostonnais était ce William Dudley, ancien shérif, à qui Joseph avait donné une leçon d'escrime et avait laissé enchaîné dans sa propre prison.

Joseph qui était à Montréal par affaire, accompagnée de son épouse Jeanne Lafond dit Mongrain, décida d'aller dîner à l'auberge que son père et son grand-père fréquentaient à chacune de leur visite en cette ville. Au milieu du repas, il vit entrer William Dudley escorté des deux autres envoyés bostonnais : le colonel Samuel Thaxter et Monsieur Atkinson, suivis de Schuyler.

Comme le groupe passait près de sa table, Joseph les accueillit en disant :

— Bonjour Monsieur Dudley; vous verrez qu'ici, on mange beaucoup mieux que dans vos prisons de Boston. Je vous souhaite un bon appétit.

Dudley, étonné d'entendre cette remarque de la part d'un Canadien qu'il ne connaissait pas, répondit :

— Est-ce que je vous connais, Monsieur ?

— Mais certainement, cher ami, répondit Joseph. Nous nous sommes rencontrés dans votre prison de Boston où je vous ai laissé enchaîné, après vous avoir transpercé l'épaule de ma rapière.

— Vous seriez ce jeune Mohawk ? Ça n'est pas possible ! C'était un « sauvage » s'écria Dudley.

— Mon père vous avait averti que j'étais un blanc. Et je vous l'ai prouvé en maniant la rapière qu'il m'a prêtée tout en me recommandant de ne pas vous tuer.

— Je ne peux douter de votre identité, cher Monsieur; les renseignements que vous détenez le prouvent. Je vous prie donc d'excuser le zèle de ma jeunesse. Je reconnais sincèrement vous avoir traité de façon inadéquate pour un prisonnier blanc.

— Donc, vous admettez que je vous ai moi-même traité de façon adéquate dans la situation où vous m'aviez placé. Je m'en réjouis, Monsieur; encore une fois, je vous souhaite un bon appétit. Sur ces mots, Joseph se retourna pour continuer la conversation avec son épouse.

Dudley, n'était pas habitué à autant de désinvolture à son égard. Sa première réaction fut d'apostropher l'homme qui le traitait ainsi, mais il se ravisa. L'homme en question, habillé comme un coureur de bois, portait toujours sa rapière à son côté; et il reconnaissait très bien cette rapière; c'était la même qui lui avait traversé l'épaule. Gabriel l'avait donné à son fils Joseph, qui était le plus apte à posséder cette arme représentant la maîtrise de l'escrime depuis le tournoi où l'avait mérité Gabriel à l'Académie Langlois d'Île-de-France. Il continua donc en direction de la table où s'étaient installés ses compagnons Bostonnais. À la fin de leur repas, Joseph et Jeanne se levèrent pour quitter la place. Le Canadien se retourna vers Dudley et le salua d'un signe de tête tout juste à la limite de la politesse. Dudley émit le même genre de salut.

La mission investie à Dudley, ce jour-là, était de rapatrier les prisonniers faits par les Abénaquis durant cette guerre de trois ans qui n'était pas encore terminée. La plupart des prisonniers étaient des

femmes qui avaient été rachetées, libérées et avaient épousé des Canadiens. Très peu acceptèrent de retourner; de sorte que la mission de Dudley fut un échec. Vaudeuil prit la précaution de faire accompagner les Bostonnais à leur retour; ce qui les sauva d'être attaqués par une troupe d'Abénaquis qu'ils rencontrèrent sur leur route. Dans la même année, quatre chefs abénaquis signèrent un traité de paix avec les Anglais à Boston. Ce qui permit aux Bostonnais de respirer un peu. Ils remirent à plus tard, la prise de possession des territoires Abénaquis.

Un certain marchand appelé Burnett installa un « magasin » où la rivière Oswego se jetait dans le lac Ontario presque à l'endroit où Gabriel et ses fils avaient fait la traite pendant quatre ans.

Charles LeMoyne de Longueuil était gouverneur de Trois-Rivières en 1720; quatre ans plus tard il était gouverneur de Montréal et l'année suivante, il fut chargé de l'administration intérimaire de la Nouvelle-France, à la mort de Vaudreuil en octobre. Il ne fut pas nommé au poste officiellement; on nomma le Marquis de Beauharnois à sa place. L'un des fils de Longueuil, voyageant sur la rivière Oswego, rencontra une centaine de Bostonnais conduisant soixante canots chargés de marchandises et surtout d'eau-de-vie. Ils venaient renforcir le magasin de Burnett. Longueuil demanda aux Onnontagués s'ils avaient cédé leur pays aux Anglais. Les Iroquois furent aiguillonnés par sa remarque au point de chasser les Anglais de leur territoire.

Nicolas Duclos de Batiscan travaillait toujours pour Pierre Disy dit Montplaisir jusqu'à ce qu'il soit nommé juge. En 1724, âgé de 58 ans, il avait acheté le fief de Pierre Boucher situé au confluent de la Saint-Maurice et du fleuve St-Laurent. L'année suivante, il invita la famille Lefebvre-Duclos à venir le visiter sur son nouveau fief. Louise et Gabriel arrivèrent avec ceux de la famille qui n'était pas mariés : Madeleine 30 ans, Antoine 28 ans, Charles-Gabriel 25 ans, Alexis 22 ans, Jean-Baptiste 21 ans, Nicolas 19 ans, Pierre 17 ans, Michel 15 ans et Julien 11 ans (oui, je sais. C'est long ces nomenclatures, mais ce n'est pas ma faute si les familles canadiennes de l'époque sont tellement nombreuses). À leur arrivée, les garçons construisirent un abri style « longue maison » iroquoise de 7 pieds de haut par 14 pieds de large et 20 pieds de long. Les côtés furent recouverts d'écorce de bouleau, mais le dessus fut abrité de toile cirée en laissant une ouverture pour la fumée. Cette construction étanche n'avait pas nécessité deux heures et demie de travail aux jeunes « coureurs de bois ». Les parents résidaient dans la maison de Nicolas Duclos. Ce ne fut pas très long avant que Louise suggère d'explorer la rivière Saint-Maurice. Deux

jours plus tard, toute la famille, accompagnée par Nicolas Duclos, s'embarqua dans les canots pour remonter la rivière. On partait en « pique-nique ». Malgré leur âge Nicolas et Gabriel firent leur part de travail; mais il faut dire que sans les jeunes Lefebvre, le groupe ne serait pas allé très loin. Trois jours plus tard, on s'installa dans une construction semblable à celle construite chez Nicolas Duclos et on commença à organiser le campement pour les trois ou quatre jours suivants. Chasser, pêcher et faire des feux ne peuvent empêcher d'attirer l'attention. De sorte que le lendemain après-midi, le groupe se vit encerclé par une trentaine d'Indiens assez menaçants. Rapidement on plaça les femmes au centre du groupe avec Nicolas et Gabriel pendant que les jeunes « coureurs de bois » se préparaient à toutes éventualités.

Gabriel en était à sa huitième veste de daim portant les wampums. Il l'avait endossée pour l'excursion. Il s'avança près d'Antoine et leva la main en signe de bienvenue.

— Bonjour mes frères. Nous sommes venus en amis voir votre pays.

L'un des Indiens s'avança de quelques pas, pendant que les braves derrière lui, menaçaient le groupe de leurs flèches. Le chef qui s'était avancé, regardait les wampums sur la veste de Gabriel.

— Je te vois, « celui qui parle au Maître de la vie ». J'ai entendu parler de toi, mais cela date de plusieurs lunes. Je croyais que tu étais parti pour les terres des chasses éternelles.

— Pas encore chef, répondit Gabriel. Je vis toujours à Batiscan, sur ma terre; mais je n'y fais plus la traite des fourrures depuis longtemps.

À ce moment-là, un des jeunes braves prit la parole :

— Tu n'es pas venu en ami; tu es venu pour prendre nos terres. D'autres te suivront et nous serons repoussés vers le nord. Cela ne sera pas !

Et il s'élança vers Gabriel. Les autres braves tendirent leurs arcs prêts à lâcher les flèches.

Antoine sauta devant son père, saisit l'attaquant à bras le corps et le projeta devant lui, aux pieds de son chef. Il se retourna ensuite et revint se placer près de Gabriel.

— Tes jeunes braves sont aussi braves que les miens, chef, dit Gabriel en souriant. Je crois que nous devrions les contrôler un peu mieux.

— Il est difficile de contrôler de jeunes guerriers. Je doute pouvoir y parvenir, répondit le chef.

— Dans ce cas, je devrai laisser les miens faire à leur guise. Remarque qu'ils ont tous des fusils et des pistolets. Plusieurs risquent de mourir en ce jour, continua Gabriel,

— Tu as raison, peut-être pourrions-nous trouver un autre moyen de dépenser leur surplus d'énergie, ajouta le chef. Je propose que chacun des tiens combatte chacun des miens en combat singulier. Cela les calmerait tous et démontrerait lesquels des miens ou des tiens sont plus braves.

— Excellente idée ! répondit Gabriel. Organisons un Pow wow. Mais commençons par un bon repas. Vous êtes nos invités. Après, toi et moi, nous organiserons les joutes.

— Hugh ! répondit le chef et il donna les instructions à ses braves pour s'installer. Apparurent alors des femmes et des enfants sortant de toute la forêt environnante. Louise et Madeleine organisèrent la cuisson des deux chevreuils et de l'ours que les jeunes hommes avaient tués à veille. Les Indiens lancèrent des filets dans la rivière et en sortirent une bonne quantité de poissons. Les femmes indiennes se joignirent aux Canadiennes de sorte que le repas fut prêt deux heures plus tard.

Les braves furent étonnés de voir les femmes blanches donner des ordres aux jeunes hommes qui obéissaient. L'un d'eux riait et se moquait des jeunes Canadiens en les pointant du doigt. Ce qui ne plut pas du tout à Pierre qui se planta, les deux poings sur les hanches, devant le brave qui ricanait. Celui-ci redevint sérieux et se leva devant le jeune homme. Il semblait que la « joute » allait commencer plus tôt que prévu.

— Il semble que ton jeune fils ait déjà choisi son adversaire, dit le chef qui fit signe à son brave de se rassoir.

— Ce sera un travail de moins à faire pour nous, répondit Gabriel.

— Mais ton fils est beaucoup plus jeune que mon brave, souligna le chef.

— Peut-être, mais c'est son choix. Puis-je m'y opposer ? répondit Gabriel.

Le chef informa son brave qu'après le repas, il allait combattre le jeune Canadien. Le guerrier regarda Pierre avec un sourire, acquiesça d'un signe de tête et se rassit. Pierre revint à ses occupations. Par contre, l'Indien cessa de se moquer. Et la fête commença.

Plus le repas avançait, plus les Indiens et les Canadiens devenaient amis. Les femmes indiennes s'entendaient très bien avec les Canadiennes et tous les participants au Pow wow, s'amusaient.

Le repas terminé, on s'assit en un grand cercle autour d'un espace où se dérouleraient les luttes. On avait décidé de ne pas employer d'armes. Durant le repas, Gabriel et Nicolas Duclos apprirent que les Indiens étaient de la tribu des Montagnais.

La première confrontation fut celle de Pierre et du guerrier qui avait voulu ridiculiser les jeunes Canadiens.

Pierre qui était d'un caractère ombrageux n'eut pas de difficulté à retrouver l'humeur qu'avaient provoquée les moqueries du Montagnais. Mais il se retint d'attaquer le premier. Le guerrier qu'il affrontait était trop gros et grand pour penser pouvoir le maîtriser seulement par la force de ses bras. Il attendit donc l'attaque. Il n'eut pas à attendre longtemps; le Montagnais, sûr de sa victoire, s'élança sur lui. Pierre s'esquiva tout en lui saisissant la nuque d'une main qu'il rabaissa vigoureusement vers les genoux de l'Indien. Ce qui le fit pirouetter et s'étaler sur le dos. Toute la tribu sortant de son étonnement, souligna le résultat de la technique du jeune Canadien, par des cris de joie et d'appréciation. Pierre attendit que le guerrier se relève. Celui-ci, quoiqu'un peu étourdi, se rapprocha de son adversaire plus prudemment. Lorsqu'il voulut le saisir à bras le corps, le Canadien fit un pas de côté en assénant un coup de poing de toutes ses forces, au plexus du Montagnais qui s'écroula le souffle coupé. Les Indiens furent estomaqués et regardèrent leur guerrier affalé sur le sol. Voyant qu'il ne se relevait pas, Pierre se pencha sur lui et le releva assis en l'obligeant à respirer. L'Indien reprenant ses esprits regarda le jeune Lefebvre et lui mit sa main droite sur l'épaule et la secoua en souriant. Tous les guerriers montagnais saluèrent ce dénouement avec des cris de joie. Pierre releva son adversaire et le conduisit vers la nourriture où les deux hommes se remirent à manger comme deux grands amis.

— Ton fils est un excellent combattant, dit le chef. Il possède une technique que nos braves ne connaissent pas.

— C'est une technique des blancs améliorée des techniques indiennes, répondit Gabriel. Mes fils l'ont mise au point avec leur instructeur mohawk qui est mon neveu.

— Tu es vraiment l'ami de tous les Indiens, remarqua le chef montagnais. Je suis heureux de t'avoir finalement rencontré, dit-il en serrant l'avant-bras de Gabriel.

Il y eut un grand nombre de compétitions entre les jeunes Canadiens et les jeunes guerriers montagnais; mais aucun autre combat. Chacun redoublait d'adresse au lancer du couteau, tomahawk, tir à l'arc et pour finir, les Canadiens firent démonstration de leur maîtrise du fusil. La qualité des tirs des Canadiens fit merveille chez les Monta-

gnais. Nicolas se renseigna sur les terres des Indiens qui lui jurèrent que jamais, ils ne laisseraient leurs droits sur leur territoire. Et ils tinrent parole. Aucun traité avec les blancs ne fut jamais signé par les Innus avant la convention de la Baie-James et du Nord québécois en 1975.

De retour chez Nicolas Duclos, les Lefebvre restèrent encore une semaine. Évidemment, Nicolas, qui n'avait pas changé, fut heureux que constater que ses neveux aimaient travailler tout autant que lui. De sorte que cette semaine lui apporta beaucoup de satisfaction sur l'organisation de sa terre.

Chapitre 51

Pierre Gaultier de Varenne de La Vérendrye

La rivière Saint-Maurice était une découverte pour Louise et les autres membres de la famille, mais pas pour Antoine qui, à l'âge de 21 ans avait exploré cet affluent du fleuve Saint-Laurent. En 1717, à son retour d'un voyage aux Grands Lacs où il faisait la traite durant les trois années précédentes, il avait voulu explorer la rivière le plus loin possible vers le nord. Il y avait découvert un territoire très prometteur pour le castor. Il en piégea durant trois semaines et fit une bonne récolte. Il apportait ainsi des preuves à son père que la région valait la peine d'être exploitée. Sur le chemin du retour, il rencontra trois Canadiens qui construisaient un poste de traite à l'endroit appelé La Gabelle. Il s'agissait du « coureur de bois » Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye accompagné de deux amis. Gaultier avait reçu de Vaudreuil, en 1715, le privilège de traite pour cette région. Lorsqu'il aperçut Antoine venant du nord sur la rivière en canot, il sauta dans le sien, l'intercepta et l'obligea à accoster près du poste de traite en construction. La Vérendrye était de deux ans plus âgé qu'Antoine qui en avait vingt-et-un. Les deux canots atteignirent le rivage au même instant. Antoine fulminait d'avoir été sommé d'arrêter à la pointe d'un fusil et La Vérendrye était furieux qu'un Canadien ose faire la traite sur son territoire.

— Si vous avez un tant soit peu de courage, Monsieur, tempêta Antoine, vous allez déposer votre fusil et vous servir de cette épée que je vois pendre à vos côtés.

— Soyez heureux que je ne vous aie pas tiré, au lieu de vous contraindre d'accoster, répondit La Vérendrye.

— Je vois que vous êtes un lâche. Vous n'osez pas changer le fusil pour la rapière, continua Antoine, rouge de colère.

— À votre aise ! enchaîna La Vérendrye en jetant son arme et dégainant sa rapière. Je ne voulais que vous avertir de ne plus jamais traiter ici, mais si vous y tenez absolument, vous tâterez de ma lame.

Antoine qui avait rangé sa rapière au fond du canot, la ramassa et vint se mettre en garde devant La Vérendrye qui l'attendait.

Antoine n'avait pas la dextérité de son père ou de son frère Joseph; mais avait pratiqué l'escrime pendant des années avec ces deux maîtresses lames. Il n'était donc pas le dernier des escrimeurs. Quant à Pierre Gaultier, il était soldat depuis l'âge de 12 ans et avait combattu en France. Il avait été blessé par huit coups de sabre et une arme à feu, à la bataille de Malplaquet. Il ne portait donc pas une rapière pour l'apparence.

Antoine laissa tomber sa colère aussitôt qu'il mit la main sur sa rapière. Le combat commença donc avec deux adversaires qui étudiaient les connaissances de l'autre. Offensives et contre-offensives se succédaient sans arrêt, et peu à peu la vitesse d'exécution augmentait; tierce, sixte, quinte et quarte. Les mains se tournaient vers le haut ou le bas constamment. La seconde, l'octave, la prime et la septime ne servaient pas moins souvent que les quatre premières. Le combat durait depuis déjà presque quinze minutes et le terrain où se déplaçaient les adversaires était nettoyé de toutes branches ou feuilles qui s'y trouvaient avant l'affrontement. Pierre et Antoine commençaient à trouver l'exercice amusant et chacun souriait lorsqu'une de ses attaques était parée par l'adversaire. Trouvant que c'était trop long pour en voir une issue, les deux amis de La Vérendrye avaient cessé de regarder le combat. Ils étaient retournés travailler. Cinq minutes plus tard, les deux spadassins se regardèrent et sourirent.

— Je commence à me fatiguer, dit La Vérendrye. Que diriez-vous d'un petit repos pour reprendre notre souffle ?

— Je prendrais bien le temps d'une pipée, répondit Antoine qui abaissa sa rapière comme son adversaire.

Chacun planta la pointe de son arme dans le sol, sortit sa pipe et s'installa sur un arbre couché près de la rivière. Antoine sortit son batte-feu et Pierre ramassa quelques brindilles d'où s'éleva une petite flamme qui fournit l'allumage aux fumeurs. Les deux hommes, la pipe au bec, regardaient les eaux qui coulaient à leurs pieds.

— C'est une belle rivière que la Saint-Maurice, dit La Vérendrye.

— Très belle et ses rives sont également remarquables. Je suis allé jusqu'à une grande baie à quelque trois jours d'ici. Le castor est abondant et j'en ai trappé une bonne trentaine, continua Antoine.

— Vous les avez trappés ? Vous ne les avez pas traités avec les Indiens ? demanda Pierre Gaultier.

— Non, je voulais seulement savoir si le territoire était riche en fourrures. Je n'ai pas rencontré de « sauvages ».

— Mais dans ce cas, nous nous battons pour rien; je croyais que vous aviez fait la traite.

— C'est quand même un combat intéressant. Je ne suis pas fâché de me battre avec vous. Je me présente : Antoine Lefebvre du Sablé dit Despins; j'habite chez mon père à Batiscan. Et il tendit la main à son adversaire.

— Enchanté M. Lefebvre; je suis Pierre Gaultier de Varenne de La Vérendrye et j'habite chez ma femme à l'Île du Pas.

Et c'est ainsi, j'espère que vous m'en excuserez chers lecteurs, que le combat se termina.

Pierre Gaultier garda Antoine avec lui pendant deux jours pour qu'il lui raconte tout ce qu'il avait vécu au-delà des Grands Lacs, durant les trois années précédentes. Il lui demanda ce qu'il pensait de la « mer de l'Ouest » et Antoine lui expliqua qu'au-delà des Grands Lacs, s'étendait une plaine à perte de vue et pratiquement sans arbres. Il avait aperçu des montagnes très loin, mais avait rebroussé chemin quand il eut l'impression qu'elles reculaient aussi rapidement que lui avançait.

— S'il y a une mer à l'ouest, dit-il, elle est au-delà de ces montagnes.

— J'aimerais bien aller explorer cette contrée, répondit-il.

— C'est facile; vous n'avez qu'à prendre votre canot que je vois là, et avironnez jusqu'au Grands Lacs avec un bon répertoire de chansons. Ensuite, changez votre canot pour deux chevaux et continuez vers l'ouest. Mais si vous vous décidez à le faire, avertissez-moi aussitôt.

— Pourquoi ? demanda La Vérendrye; croyant qu'il avait trouvé un compagnon de voyage.

— Parce qu'alors je viendrai sur la Saint-Maurice vider tout le castor que je pourrai trapper et y faire la traite au maximum, répondit Antoine avec un sourire espiègle.

Pierre Gaultier éclata de rire.

— Les trente peaux que vous avez déjà sont les dernières que vous soutirerez de la rivière Saint-Maurice. Je m'y engage, dit La Vérendrye en lui flanquant une tape sur le dos.

Ce ne sera que 12 ans plus tard que La Vérendrye, avec ses fils, parviendra à organiser son exploration de l'Ouest avec les autorités françaises; et le frère d'Antoine, Alexis, serait de la première partie de l'expédition.

La Vérendrye sera considéré comme le plus important explorateur de l'Ouest. Il construisit une série de forts pour y assurer le contrôle de la traite des fourrures et l'autorité du roi de France. À son décès, il était plein de dettes d'une fortune constamment réinvestie

dans son projet. La Nouvelle-France s'était enrichie et avait gagné du territoire grâce à sa famille, mais ses fils furent lésés de tout le travail qu'ils avaient fait avec leur père. Il faut spécifier que le Français de la famille était mort; il n'en restait que des Canadiens.

Chapitre 52

La mère s'éteint suivie du père

Louise Duclos-Lefebvre est maintenant âgée de 60 ans. Et son époux, Gabriel, de 68 ans. Leurs enfants, Alexis, Pierre, Michel et Julien habitent toujours avec leurs parents. Par contre en cette année de 1733, tout est organisé pour que Michel et Pierre prennent épouse. Le premier doit se marier le 28 juillet et le second, le 14 septembre.

À la fin du printemps, Gabriel et Louise se bercent sur la plateforme extérieure de la maison. Louise tricote et Gabriel fume sa pipe. Ils voient s'approcher, sur la rivière, deux canots transportant des Mohawks. Winnetou, chef de la tribu, ayant confiance dans la « médecine » de sa tante blanche, lui envoie un de ses enfants malade. À son départ, l'enfant avait des nausées et de la fièvre; mais à son arrivée chez les Lefebvre, il avait des rougeurs sur la peau. Louise crut discerner les signes de la variole. Elle fit construire rapidement une cabane près de la rivière et y installa l'enfant. Elle défendit à quiconque de s'approcher de l'abri et détermina qu'elle serait la seule à soigner le petit sauvage. Quelques jours plus tard, la maladie était confirmée, des pustules apparaissaient sur la peau de l'enfant. Mettant toutes ses connaissances en œuvre, elle parvint à retarder l'issue fatale de la maladie. Après avoir donné des signes de rétablissement, l'enfant succomba trois jours plus tard. Louise l'avait soigné pendant trois semaines et demie. Les Mohawks retournèrent annoncer la nouvelle à Winnetou; mais Louise insista pour que la dépouille soit incinérée. Elle organisa une cérémonie fastueuse qui permit de faire accepter l'incinération de l'enfant ainsi que tout ce qui avait été en contact avec lui. Les Mohawks décriraient à leur chef quelle splendeur sa « tante » avait donnée à la cérémonie. Louise était déçue de n'avoir pas pu guérir le petit Mohawk. Un mois plus tard, ce fut elle qui fut prise de nausées. Elle sut qu'elle était atteinte de la variole aussitôt que des rougeurs apparurent sur son corps. Elle se soigna du mieux qu'elle put et parvint à retarder l'échéance de la maladie jusqu'en octobre. Gabriel restait à son chevet et la soignait

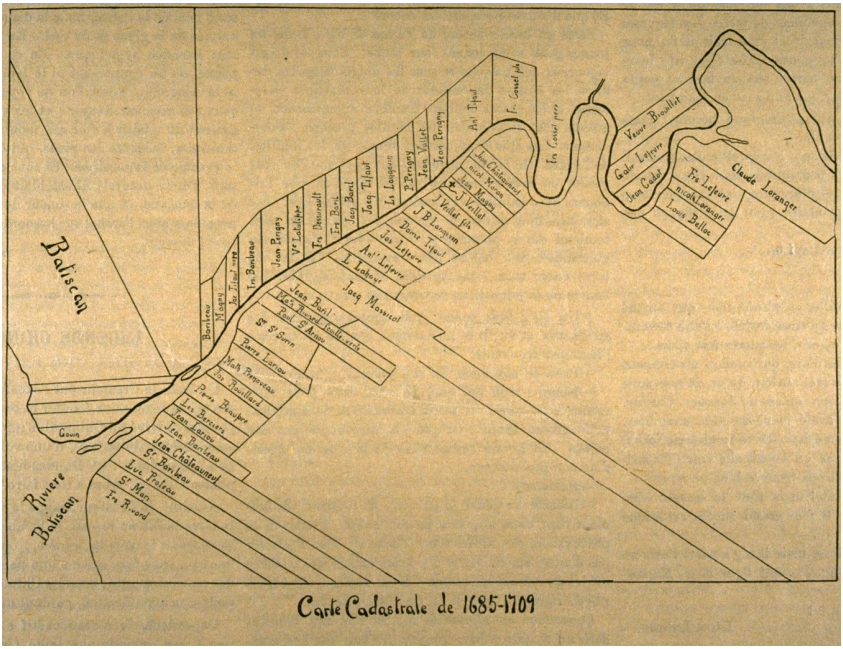
selon les instructions qu'elle lui fournissait. Il insistait pour lui donner un bain d'eau chaude chaque jour; ce qui avait pour effet de la reposer.

Entretemps, ni l'un, ni l'autre ne purent assister au mariage de leurs fils Michel et Pierre. Malgré tout le dévouement de Gabriel, elle fut inhumée le 31 octobre à Batiscan, ayant reçu tous les sacrements. Cette année de 1733 fut celle d'une épidémie de variole dans tout le pays qui dura de sept à huit mois et qui tua 2,000 personnes. L'épidémie avait été apportée par un sauvage du lac des Deux-Montagnes qui avait visité la Nouvelle-Angleterre. Gabriel Lefebvre dit Lataille, maintenant veuf, demeurait chez lui avec ses derniers fils célibataires, Alexis et Julien.

Son grand ami Charles Dubois dit Brisebois et son épouse Mercy Adams demeuraient toujours à Yamachiche. Ils avaient eu quatre filles et un fils. L'une de ses filles s'appelait Marie-Ursule. Alexis, le fils de Gabriel Lefebvre, connaissait bien la famille Dubois. Marie-Ursule est celle qui accepte d'épouser Alexis. La cérémonie se déroule à Montréal le 4 mars 1734. Les frères d'Alexis, Charles et Joseph, sont présents au mariage; mais son père Gabriel est absent. En fait, aucun parent des époux n'est présent à la cérémonie. Ce qui est compréhensible vu leur âge et la distance à parcourir pour se rendre à Montréal. Les témoins de l'épouse sont Pierre Noel, sergent des troupes et Bertrand Trutau forgeron de Montréal. Alexis et sa femme vinrent ensuite demeurer chez Gabriel pour s'occuper de ses vieux jours. Ceux-ci ne durèrent pas tellement longtemps; car moins de vingt-et-un mois plus tard, on retrouvait, le matin du 28 novembre, le corps de Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille, dans le ruisseau derrière l'église de Batiscan.

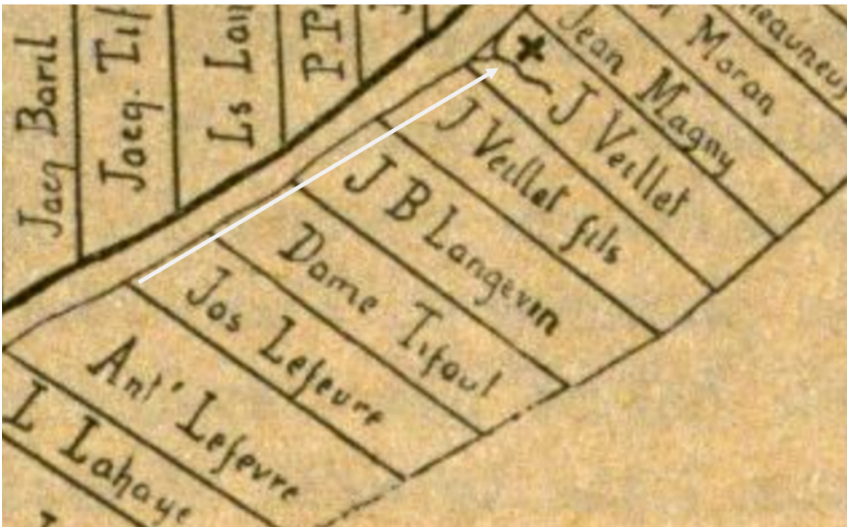
Personne ne semble s'être demandé ce qu'allait faire un homme de 70 ans, derrière l'église de Batiscan, un soir de novembre. L'acte d'inhumation rédigée par le curé François Richard de Beausoleil indique simplement qu'il fut trouvé le lendemain matin dans le ruisseau où il était tombé la veille au soir. Voici le trajet que Gabriel Lefebvre dut accomplir pour se rendre à son destin. La terre de Gabriel est à droite et le ruisseau derrière l'église se trouve près du X sur la terre de Jean Veillet. C'est ce dernier qui avait donné le terrain pour bâtir l'église en 1673.

On voit sur cette première carte que Mathurin Cadot était décédé en 1729 et que son fils Jean avait hérité de la terre. Il est peu probable, sinon impossible que Gabriel ait parcouru ce trajet le soir en question à son âge.



Sainte-Geneviève de Batiscan : Les premières terres : Carte cadastrale de 1685-1709

Par contre, si ce soir-là Gabriel venait de chez l'un de ses fils Antoine ou Joseph, le trajet était plus facile et beaucoup moins long; soit, au minimum 60 arpents ou, au maximum, 80 arpents. Voici cette carte :



Mais cela n'indique pas du tout ce qui a pu lui arriver ce soir-là près du ruisseau. Le fait que l'on sache qu'il s'y était noyé la veille laisse entendre qu'il venait de chez l'un de ses fils, Antoine ou Joseph, ce soir-là, puisqu'on avait su où il allait; mais pour voyager seul à 70 ans, il fallait qu'il soit en bonne forme. Ce qui n'aide pas à trouver une solution au mystère. Une information pertinente serait de savoir si la glace du ruisseau était « prise »; de sorte qu'il aurait pu vouloir traverser et que la glace aurait cédé. Ceci serait dans le scénario qu'il ait voulu visiter la tombe de Louise son épouse près de l'église. Malgré que visiter une tombe le soir, lorsqu'il fait noir, n'est pas tellement logique. Si je vérifie de nos jours, la température au Québec est environ 8 degrés centigrades plus bas qu'en Hollande. Nous savons que le 28 novembre 1735, la température en Hollande était de 11° centigrades. Ce qui donne 3° centigrades pour le Québec. Nous savons également que le fleuve ces années-là n'était pas en glace au mois de novembre; ce qui est confirmé pour 1736. Le ruisseau n'était donc, probablement pas recouvert de glace. Ce genre d'accident serait donc éliminé. Qu'a-t-il pu arriver d'autre pour qu'on retrouve un Gabriel Lefebvre noyé dans le ruisseau ce matin-là ? Une faiblesse soudaine, un infarctus, une perte de conscience ? C'est possible; mais pourquoi « dans le ruisseau » ? Que faisait-il près du ruisseau pour y tomber ? La seule possibilité est qu'il voulait le traverser. On peut imaginer qu'il a sauté et a perdu pied lors de son atterrissage de l'autre côté du ruisseau. Il serait alors tombé dans le ruisseau; mais pour y rester, il a fallu qu'il heurte sa tête; sinon, ce serait le froid de l'eau qui l'aurait saisi et provoqué un infarctus.

Encore une fois, cette explication est à rejeter parce que, en fait, ce qu'on appelle ici un « ruisseau » est, en réalité « la rivière à Veillette ». Lorsqu'on sait qu'en 1731, une « grande débâcle » sur cette rivière avait emporté le pont de bois qui permettait de la traverser, c'est qu'il était impossible de « sauter » ce supposé ruisseau. (Le mystère reste donc entier.)

Le seul détail additionnel que nous puissions ajouter est que les témoins lors de son inhumation furent François DesBroyeux enseigne de la milice, fils de Marguerite Disy dit Montplaisir et parrain de Madeleine fille de Gabriel, et Jacques Thiffault père ou fils. Le père aurait été âgé de 77 ans et le fils de 38 ans. J'opte pour le fils car il était l'époux de Marie-Jeanne Cadot, fille de Mathurin Cadot, l'ami de Gabriel. La première fille de Mathurin et de Catherine, Marie-Louise, que nous avons rencontrée étant bébé, dans ce récit, était décédée le 10 novembre 1708 à l'âge de 18 ans.

Quand je pense que j'ai écrit ce récit pour dévoiler l'histoire du premier Lefebvre de ma lignée et que je dois le terminer avec un mystère sur ses derniers instants, je suis un peu désappointé. Qu'un homme tel que fut Gabriel-Nicolas Lefebvre dit Lataille, finisse sa vie la tête dans un ruisseau, même si celui-ci est derrière une église, n'est pas une performance digne de cette vie; mais je ne puis faire mieux. Je vous prie de m'en excuser.

Alexis sera le lien qui continuera le récit de cette famille. Il est probable qu'il tenta d'expliquer la mort de son père. C'est ce que je souhaite. À bientôt.

La suite de ce roman : Les Lefebvre de Batiscan Tome 2 « Les Canadiens pure laine ».

André Lefebvre

Index des illustrations

Chapitre 1 : Rapière (épée)

Description : La rapière est une épée longue et fine, à la garde élaborée, à la lame flexible, destinée essentiellement aux coups d'estoc. La rapière, même si elle n'est pas faite pour trancher un homme en deux, est affûtée, et peut causer de sérieuses entailles si un coup à la volée atteint l'adversaire. Seules les épées de cour (et certaines grandes épées de guerre du XVe ou XVIe siècle) ont des lames uniquement destinées à l'estoc, lames qui sont d'ailleurs de section ronde, carrée, triangulaire ou de toute autre forme qui la prive de tranchant.
Auteur : Rama
Wikipédia - https://fr.wikipedia.org/wiki/Rapi%C3%A8re

Chapitre 3 : Laurent-Corneille Baldran dit de Graff

Description : Allias - « Laurencillo », « Lorencillo», « El Griffe », « Sieur de Baldran », « Gesel van de West »
Wikipédia - https://fr.wikipedia.org/wiki/Laurent_de_Graff

Chapitre 4 - Louis XIV (1638–1715)

Description : Louis XIV, Roi de France en costume de sacre
Artiste : Hyacinthe Rigaud (1659–1743)
Titre : Louis XIV (1638–1715)
Description : Louis XIV, Roi de France en costume de sacre
Date : 1701
Wikipédia - https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_XIV

Chapitre 5 : Québec, 1700.

Éditeur : Pinsonneault Frères.
Source : BAQ
http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2843516&lang=fre

Chapitre 6 : Camp sur la rivière Kaministikwia

Date : ca 1860.
Artiste : William Armstrong
Source : Bibliothèque et Archives Canada. No MIKAN : 2897031

Chapitre 7 : Grand-duc D'Amérique

Date : 06 10 2007
Source : http://www.flickr.com/photos/shudrbug/1502256414/in/set-72157594307880833/
Author : shudrburg
Permission : Creative commons Attribution 2.0
Wikipédia :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Grand-duc_d'Am%C3%A9rique

Chapitre 9 – Allaitement de porcelets

Description : some little pigs are eating sow's breast milk
Date : 17 January 2012
Source : Own work
Author : W457137120
Source : Wikipédia - https://fr.wikipedia.org/wiki/Lait_de_truie

Chapitre 10 - Élan/orignal

Description : Élan/orignal sortant (après y avoir mangé, sous l'eau des plantes aquatiques) d'un étang créé par des castors (Amérique du Nord), dans le Parc national de Grand Teton, situé au nord-ouest de l'État du Wyoming,
English: Bull moose browses beaver pond near Grand Tetons
Date : 24 June 2010 (according to Exif data)
Source : Walter Ezell
Author : Walter Ezell
Wikipédia : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Moose_983_LAB.jpg

Chapitre 11 - Rivière Batiscan

Description : Rapides sur la rivière Batiscan
Date : 2005
(Original text: 07/02/2005)
Source : Original uploader was Bestchai at en.wikipedia (Original text: I created this work entirely by myself.)
Author : Bestchai (talk)
Wkikipédia : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Batiscan_River.jpg

Chapitre 15

Description : Louis Hector de Callières, dit Chevalier de Callière, Gouverneur de Montréal puis de Nouvelle-France
Date : XVIIIe siècle
Source : Scan issu de l'ouvrage Louis-Hector de Callière : homme de guerre, homme de paix, Cap-Rouge, Presses Inter Universitaires, Montréal, 2001.
Cette image est disponible à Bibliothèque et Archives nationales du Québec sous le numéro de référence P560, S2, P1660085
Source : Wikipédia
https://fr.wikipedia.org/wiki/Hector_de_Calli%C3%A8re

Chapitre 17 - Suitte du gouvernement des Trois Rivières

Description : Suitte du gouvernement des Trois Rivières qui comprent en descendant le fleuve St Laurent depuis les isles de Richelieu jusqu'à la sortie du lac St Pierre [document cartographique] : levée en 1709 par les ordres de Monseigneur le comte de Ponchartrain, commandeur des ordres du roy, ministre et secrétaire d'estat par le Sr Catalogne, lieutenant des troupes, et dressée par Jean Baptiste Decoüagne. [Québec : s.n.], 1921. Catalogne, Gédéon de, 1662-1729.
Source : BAnQ :
http://services.banq.qc.ca/sdx/cep/document.xsp?db=notice&app=ca.BAnQ.sdx.cep&id=0000590363

Chapitre 17 - Iles et îlots du lac St Pierre

Description : Iles et îlots du lac St Pierre (extrémité ouest), (vulgairement) Iles de Sorel.
Source : BAnq.
http://services.banq.qc.ca/sdx/cep/document.xsp?db=notice&app=ca.BAnQ.sdx.cep&id=0000317428

Chapitre 21 - Martre d'Amérique, Martre des Hurons

Description : La martre d'Amérique (Martes americana) est une espèce de mammifères terrestres de la famille des Mustélidés. Cette martre se rencontre en Amérique du Nord.
Description : American Marten (Martes americana) as seen in Teton National Park.
Date : 26 mai 2007.
Auteur : Cody Connor
Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Martes_americana

Chapitre 30 - Bouc de la race commune provençale

Description : Bouc de la race commune provençale
Date : 2005
Source : Own work
Author : Mimicki
Wikipédia :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bouc_commun_proven%C3%A7al.JPG

Chapitre 35

Description : Le poulamon atlantique (Microgadus tomcod) est une espèce de poisson de la famille des Gadidés de la côte est de l'Amérique du Nord. Il fait l'objet de la pêche sur glace sous le nom de petit poisson des chenaux, principalement au Québec.
Description : Microgadus tomcod - Poulamon atlantique pêché à Sainte-Anne-de-la-Pérade (Québec)
Date : 11 mars 2008
Source : Travail personnel
Auteur : Joanie Côté
https://fr.wikipedia.org/wiki/Poulamon_atlantique

Chapitre 39 - FCHSM Plaque at Hart Plaza, Detroit

Description : «On 18 May 2002, the plaque honoring the 52 known French and French-Canadian voyageurs and hired men, and the soldiers who accompanied Antoine Lamothe, Sieur de Cadillac, to Detroit on 24 July 1701 was dedicated. The plaque is next to the Cadillac statue and the state historical marker in Hart Plaza, Detroit. To our knowledge, this is the only historical plaque in the state of Michigan erected by a genealogical society.»
Source : The French-Canadian Heritage Society of Michigan
http://habitantheritage.org/plaque_and_memorial

Chapitre 41 - Partie de crosse chez les Amérindiens.

Artist : George Catlin (1796–1872) Link back to Creator infobox template wikidata:Q455133 s:en:Author:George Catlin
Details of artist on Google Art Project
Title : Ball-play of the Choctaw--Ball Up wikidata:Q20486599
Object type : Painting
Date : from 1846 until 1850
Medium : oil on canvas
Dimensions : 65.41 × 81.28 cm (25.8 × 32 in)
Current location : Smithsonian American Art Museum Link back to Institution infobox template wikidata:Q1192305 - not on view
Accession number : 1985.66.428A
Credit line : Gift of Mrs. Joseph Harrison, Jr.
Notes : More info at museum site
Source/Photographer : 1AHAtjY_wbBZUg at Google Cultural Institute maximum zoom level
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:George_Catlin_-_Ball-play_of_the_Choctaw--Ball_Up_-_Google_Art_Project.jpg

Chapitre 43 - Raid contre Deerfield

Description : A depiction of the 1704 w:Raid on Deerfield, Massachusetts.
Date : published 1900
Source : New York Public Library Digital Collection: http://digitalgallery.nypl.org/nypldigital/id?833786
Author : Walter Henry Lippincott (1849-1920)
Wkipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Raid_contre_Deerfield

Chapitre 44 - Grands Lacs (Amérique du Nord)

Description : Satellite image of the Great Lakes from space
Date : 24 April 2000
Source : http://visibleearth.nasa.gov/view_rec.php?id=793
Author : SeaWiFS Project, NASA/Goddard Space Flight Center, and ORBIMAGE; cropped and labeled by Beyond My Ken (talk) 05:49, 11 September 2012 (UTC)
Wikipédia :
https ://commons.wikimedia.org/wiki/File :Great_Lakes_from_space_crop_labeled.jpg

Chapitre 52 - Seigneurie de Batiscan

Description : Sainte-Geneviève de Batiscan : Les premières terres : Carte cadastrale de 1685-1709
Date : 27 August 2014, 18:52:28
Source : http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2074170
Author : Le Monde illustré Vol. 17, no 853 (8 septembre 1900), p. 292
Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Seigneurie_de_Batiscan

Au sujet de l'auteur

Vous dire qui est André Lefebvre?

Comment le pourrait-il?

Il n'est ni son nom, ni son numéro d'assurance sociale, ni sa profession, ni sa race, ni son âge. Il n'est rien de tout cela. Curieusement, personne d'autre ne l'est non plus.

Il est... lui-même. Celui qui a écrit ce livre. Il l'a justement écrit pour connaître QUI il était. Alors s'il vous le dévoilait ici, vous n'aurez plus besoin de lire ce livre et il l'aura écrit pour absolument rien.

Donc, pas question! Si vous voulez savoir qui il est, il vous faudra lire ce bouquin. D'ailleurs vous en trouverez sûrement un avantage, selon lui, car il vous dira également QUI vous êtes. Du moins si vous êtes de sa nation. Sinon, il vous dévoilera comment faire pour découvrir votre identité nationale.

Ne croyez pas que ce soit évident. Au contraire les informations « officielles » sont, la plupart du temps, biaisées et déformées. D'autant plus que, le plus souvent, elles n'ont aucun rapport avec QUI nous sommes. Vous le découvrirez en lisant son histoire.

Son vécu?

Pas meilleur ni pire que toute autre personne. Oui il a voyagé. Oui il a travaillé quelques années sur un autre continent. Oui il a des amis de différentes nationalités et oui il a connu des difficultés; mais rien de pire que tout autre être humain. Et l'ensemble de tout ça à fait de lui CE QU'il est; mais cela n'a rien à voir, ou si peu, avec QUI il est.

A-t-il fait quelque chose d'important dans sa vie?

Effectivement il a fait quatre enfants; trois garçons et une fille. À part cela, la seule chose importante qu'il ait faite, dit-il, est d'écrire ce livre qui l'identifie, ainsi que près de 7 millions de personnes.

Pourquoi a-t-il écrit ce livre?

Excellente question à la quelle il vous laisse répondre. Vous le découvrirez certainement.

Qu'est-ce qui le passionne?

L'histoire et la science.

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

andre.lefebvre@id-3.ca

Pages dédiées aux livres de cet auteur sur le site web
de la Fondation littéraire Fleur de Lys

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.1.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.2.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.3.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.4.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.5.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.6.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.7.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.8.htm

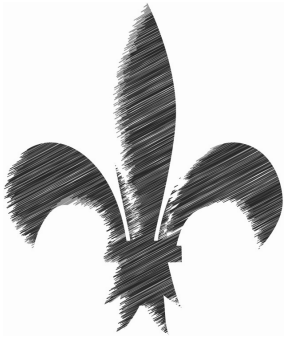
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.9.htm

Table des matières

Avant-propos 11
1. Le Maître d'armes 13
2. Le Maître emballeur 17
3. La réorientation 21
4. La France de 1685 25
5. L'accueil au Canada 31
6. Ouverture sur un monde différent 41
7. Comment on devient Canadien 45
8. Une nouvelle famille 51
9. Nicolas Duclos n'aime pas rien faire 55
10. Une journée très ordinaire 61
11. Retour par la rivière 69
12. On s'organise 73
13. Et voilà ! C'est parti ! 77
14. Il était temps que tu te décides ! 83
15. Montréal 1688 87
16. Louise découvre le vrai Gabriel 93
17. Le lac Saint-Pierre 99
18. Et toi, tu crois me faire vivre ici ? 105
19. Encore des ajouts 111
20. De la grande visite ! 117
21. La nouvelle saison 121
22. Le bébé Cadot 127
23. Les Duclos se préparent 137
24. Enfin le mariage 143
25. Une nouvelle vie 149
26. L'ours ou le dindon ? 153

27. Le Jésuite 159
28. Les sauvages 167
29. Charles De Couagne fait les comptes 173
30. Retour à la maison 177
31. Albany 183
32. Bébé Nicolas Lefebvre 1689 187
33. Québec sous la menace 191
34. La moutarde, ça monte au nez 197
35. Enfin un bébé 201
36. La paix ou la guerre ? 207
37. Le Cicéron Iroquois 211
38. Les vrais pays d'en haut 217
39. Création de Détroit 223
40. L'épreuve de Louise 225
41. Les responsabilités paternelles 227
42. Le retour et nouveau départ 233
43. L'enlèvement 239
44. La famille est complète 245
45. Le curé Lefebvre « maître es théologie » 249
46. Joseph a encore des brouilles 253
47. On travaille sur plusieurs fronts 257
48. Un Le Moyne par les liens du mariage 261
49. Les trois meurtres de Lataille 271
50. Le monde est petit 279
51. Pierre Gaultier de Varenne de La Vérendrye 287
52. La mère s'éteint suivie du père 291
Index des illustrations 297
Au sujet de l'auteur 303
Communiquer avec l'auteur 305

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF et/ou Epub. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm

Achevé en

Juin 2016

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

www.manuscritdepot.com

Imprimé à la demande au Québec à compter de

Juin 2016

Les Lefebvre de Batiscan

TOME I « L'apprentissage canadien»	TOME II Les Canadiens « pure laine »	TOME III La politique ou l'honneur

Un jeune Français de Paris, âgé de 12 ans, laisse ses goûts personnels le diriger tous les après-midis au faîte d'un arbre. Il consacre ses avant-midis à aider son père dans sa profession de Maître emballeur.

Son destin l'amène à devenir un escrimeur de premier ordre à l'âge de 19 ans; et son père lui permet de se lancer à l'aventure. Devenu corsaire, il est de retour à Paris deux ans plus tard et décide de venir au Canada.

Son arrivée à Québec en 1685 sera le début d'une transformation intérieure à laquelle il ne s'attendait pas du tout. Cet « apprentissage » durera toute sa vie jusqu'à ce qu'il décède à l'âge de 70 ans.

Voici son histoire.

Fondation littéraire Fleur de Lys
Collection Le peuple en écriture
Le premier éditeur libraire québécois
sans but lucratif en ligne sur Internet
manuscritdepot.com
ISBN 978-2-89612-504-3